This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

31. c. 13

343

ÉTUDES LITTERAIRES

SUR

L'ESPAGNE

CONTEMPORAINE

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

D'ANTOINE DE LATOUR

Format grand in-18

ÉTUDES SUR L'ESPAGNE.	Deux volumes.
LA BAIE DE CADIX, NOUVELLES ÉTUDES SUR L'ESPAGNE.	Un volume.
TOLÈDE ET LES BORDS DU TAGE, NOUVELLES ÉTUDES SUR L'ESPAGNE.	Un —
L'ESPAGNE RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE.	Un —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR

L'ESPAGNE

CONTEMPORAINE

PAR

ANTOINE DE LATOUR

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

Tous droits réservés

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
6 DEC. 1935
OF OXFORD

La plupart des esquisses dont se composent ce nouveau volume ont déjà paru sous forme de Lettres dans la Revue britannique, ou comme Essais dans le Correspondant. On s'est borné à ajouter ici quelques développements nécessaires ou des appendices destinés à faire mieux connaître, en joignant la traduction à l'analyse, les écrivains dont il est parlé.

Cette fois encore, l'auteur des *Études sur l'Espagne* s'est détourné de la route qu'il s'était tracée, pour donner épisodiquement, par une suite d'appréciations des œuvres contemporaines, une idée du

mouvement des esprits et de l'état actuel des lettres dans la Péninsule.

Un recueil de cette nature demanderait une introduction où, dans une vue d'ensemble, serait présenté avec ses tendances nouvelles le développement littéraire ou social de l'Espagne actuelle. L'auteur ne renonce pas à écrire un jour cette introduction ; aujourd'hui elle ressemblerait trop à un fastueux portique au-devant d'un humble édifice.

Ce que nous avons voulu faire cette fois, c'est l'application sincère et mesurée aux lettres et à la société espagnoles, pendant ces deux ou trois dernières années, de ce qui chez nous s'appelle tour à tour le feuilleton ou la chronique, deux formes de la critique qui n'ont pas été ignorées du siècle dernier. Qu'était-ce en effet que ces Correspondances que des littérateurs modestes mais bien informés adressaient de Paris à quelque prince du Nord? Le prince, aujourd'hui, c'est le public, c'est le lecteur français; voilà toute la différence.

C'est en effet le lecteur français que nous voudrions intéresser à ces rapides études des œuvres particulières où se manifeste, de l'autre côté des Pyrénées, ce mouvement des esprits qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, n'aura bientôt plus qu'un seul courant. Espérons cependant que

dans ce torrent qui emporte tout, les originalités nationales sauront se défendre et survivre. Pourquoi attacher tant d'importance à la question des races, s'il faut, d'autre part, que tout s'abaisse sous un niveau commun, que tout s'efface et se perde dans une désolante uniformité? Est-ce donc ainsi que l'entendaient les esprits élevés, les âmes généreuses qui, il y a trente ans, ne cessaient de nous offrir l'Amérique pour modèle?

Essayons du moins de marquer au passage, par quelques traits vifs et sympathiques, ce que l'Espagne garde encore d'elle-même et de sa physionomie dans cette vaste mêlée où tout paraît devoir s'abîmer et se confondre.

Avons-nous parlé de tous les écrivains et de tous les livres qui eussent mérité de trouver place dans cette modeste galerie? Avons-nous relevé tous les faits qui témoignent que dans la Péninsule, grâce à l'heureuse et féconde influence de la liberté constitutionnelle, les intelligences ont pris le même essor que la puissance militaire ou l'industrie, et que la science sociale grandit avec la richesse matérielle? Non, sans doute, et on nous demandera compte de bien des noms célèbres qu'on s'étonnera de ne pas trouver plus souvent rappelés. Mais est-ce notre faute, hélas! si courbés sous le poids des ans et des longs services, l'illustre duc de Rivas, l'ingé-

nieux Breton de los Herreros jouissent paisiblement d'une gloire à laquelle ils ont acquis le droit de ne rien ajouter? Est-ce notre faute si Zorilla, un autre grand poëte, s'est endormi, dans la force de l'âge, au milieu des délices de la Havane, laissant inachevé son beau poëme sur la conquête de Grenade? Le jour où quelque circonstance imprévue, à défaut d'un chef-d'œuvre nouveau, une séance à l'Académie, une édition plus complète, nous en imposerait l'obligation, on nous verrait saisir avec empressement l'occasion de parler avec respect, mais avec indépendance, de ces pères de la littérature moderne; en attendant, nous nous contentons de les saluer en passant, chaque fois que leur nom vient de lui-même et naturellement se placer sous notre plume.

La mort, hélas! est une de ces occasions inévitables dont nous parlions tout à l'heure, et qui trop souvent nous avertissent que le talent ou la vertu attendent de nous un dernier hommage. Nous n'avons nommé qu'une seule fois dans ces pages, et c'est pour cela que nous voudrions lui faire ici sa place, l'homme rare dont l'Espagne entière honorait hier la mémoire d'un regret universel, don Nicomède Pastor Diaz.

Pastor Diaz a été enlevé, le printemps dernier, à l'âge de cinquante et un ans, par une hypertrophie

du cœur. Ceux qui l'aimaient tremblaient depuis tant d'années pour sa vie qu'ils s'étaient fait une habitude de le voir survivre à toutes les crises et qu'ils en étaient arrivés à ne plus craindre que celle dont ils étaient témoins pût être la dernière ; mais il sentit lui-même qu'il avait épuisé le suprême effort de sa vie, heureux que ce fût pour une telle cause, dans un discours où, du haut de la tribune du sénat, il avait nettement défendu les immunités du Saint-Siége. L'agonie fut longue, hélas! sans donner pourtant à tous ses amis le temps et la consolation de le revoir une dernière fois; mais ce fut avec la plénitude de son intelligence qu'il appela, qu'il reçut le Dieu des mourants. En même temps qu'à ce Dieu de miséricorde qui venait le visiter sur son lit de mort, sa porte s'ouvrit à ceux de ses amis qui se trouvaient à Madrid, et qui, sans oser franchir le seuil de sa chambre, venaient chaque jour s'informer de son état. On vit alors, agenouillé autour de cette couche où la douceur de l'âme et l'ardeur de la foi triomphaient jusque dans la mort, avec ce que le mourant avait eu de plus cher ce que l'Espagne avait de plus illustre. Les Espagnols, qui habituellement usent de la plupart des sacrements avec une familiarité naïve qui étonnerait fort notre catholicisme plus grave et plus réservé, qui n'entourent, par exemple le mariage d'aucune solennité, re-

prennent devant la mort toute cette pompe qui est un besoin de leur nature et un trait de leur caractère, et ils la portent volontiers dans les funérailles. Celles de Pastor Diaz réunirent autour de sa tombe modeste ce que Madrid comptait de plus considérable dans la politique, dans les arts, dans les lettres, dans la haute administration. Ce concours de tant de citoyens distingués, en même temps qu'il était la plus belle oraison funèbre de celui qui laissait un si grand vide dans toutes les carrières où il avait passé, était le seul luxe que lui permît son humble patrimoine. Trois fois ministre à portefeuille, deux fois ministre plénipotentiaire, à Lisbonne et à Turin, tour à tour conseiller d'État, recteur de l'Université centrale, onze fois député aux Cortès, et en dernier lieu sénateur et décoré des principaux ordres de l'Europe, Pastor Diaz a vécu pauvre et est mort pauvre, mais laissant à sa famille, dont il ne s'est jamais séparé, l'héritage d'une renommée sans tache. Le lendemain de ses obsèques, par une généreuse et honorable initiative, toute la presse sembla s'être entendue pour réclamer du gouvernement un projet de loi qui assurât dignement l'existence de la mère et des sœurs d'un homme qui, dévoué avec éclat au service de son pays, n'avait évité des emplois publics que ceux qui mènent à la fortune, et, disons-le à

l'honneur de tous les partis, cette loi a obtenu l'unanimité dans les Chambres. Associé dès sa jeunesse à la régénération politique et littéraire de l'Espagne, Pastor Diaz a honorablement marqué sa trace à la tribune, dans les conseils du gouvernement, dans les lettres et dans la presse. Ami ou collaborateur d'Espronceda, de Donoso Cortès, de Pachêco, de Rios Rosas, de Gonzalez Bravo, de Ventura de la Vega, de Roca de Togores et de maints autres, il s'était placé de bonne heure, et des premiers, sur ce large terrain de la conciliation que chaque parti prend aujourd'hui pour base de son programme. Ses discours au sénat sur l'expédition du Mexique et sur la question italienne ont retenti noblement en Europe.

Auteur de poésies charmantes qui réfléchissent heureusement la mélancolie de son âme, d'une éloquente biographie de l'infortuné général Léon, d'un roman pathétique qui a pour titre : *De Villahermosa à la Chine*, sa maturité semblait promettre encore de belles œuvres. Il est mort en achevant un essai sur la Papauté, dont les journaux ont donné de remarquables fragments, dernier hommage rendu par un homme de bien et par un publiciste éclairé à cette religion qui devait, après une vie pure, lui obtenir la grâce d'une mort sainte. Qu'il nous soit permis, à nous qu'il honorait de quelque

amitié, de demander aussi un peu de sympathie à la France libérale et catholique pour un homme mort fidèle à cette cause qui était la sienne. De brillants orateurs, de sages politiques, d'éminents littérateurs, des causeurs pleins de grâce (Pastor Diaz était tout cela), on n'en manquera jamais, mais de ceux qui vivent et meurent ainsi le nombre est chaque jour plus rare. Inclinons-nous avec respect devant ceux qui passent.

Enghien, octobre 1863.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR

L'ESPAGNE

CONTEMPORAINE

I

DON JOSÉ GONZALEZ DE TEJADA

Le début d'un poëte. — Don José Gonzalez de Tejada. — Sa physionomie. — Un jeune satirique. — Anacréon à Madrid. — *Poésies anacréontiques à la dernière mode.* — Jugements et traductions.

Je voudrais parler aujourd'hui d'un poëte qui vient de débuter, à Madrid, comme un vrai petit-fils de Francisco de Quevedo; il a du moins quelque chose des grâces vives et piquantes de ce génie original.

Tous ceux qui, à Madrid, ont encore le souci des choses littéraires s'entretiennent, à l'heure qu'il est,

avec un étonnement mêlé d'une sérieuse espérance, d'un très-jeune homme et d'un très-petit livre. Le jeune homme a nom don José Gonzalez de Tejada ; le livre a pour titre : *Poésies anacréontiques à la dernière mode.*

Je me souviens qu'un soir, étant moi-même à Madrid, et m'entretenant de l'état actuel de la poésie en Espagne avec deux membres très-distingués de l'Académie espagnole, l'un d'eux prit la parole avec un sourire mystérieux et me dit, en regardant son confrère qui paraissait être dans le secret :

« Attendez un peu ; nous avons assisté l'un et l'autre, il y a quelques jours, à une lecture qui a été pour nous une révélation. Le lecteur était un jeune étudiant, presque un enfant, et ce qu'il nous a lu, une série de petits poëmes satiriques d'un tour tout à fait imprévu. Tous les jours vous rencontrerez un jeune homme doué du génie des vers. Mon Dieu ! à vingt ans, avec une passion dans l'âme, qui n'a été poëte à son heure? qui n'a été du moins le poëte de son amour? Mais ici, ce qui nous émerveillait, c'était de trouver réunie à une rare candeur dans l'auteur une grande malice dans l'œuvre. Votre La Fontaine, je le sais, a offert ce curieux contraste, et un autre de vos poëtes a dit de lui qu'il

Fit, sans être malin, ses plus grandes malices.

« Mais, outre que je me rappelle vous avoir ouï dire à vous-même que La Fontaine était beaucoup moins bonhomme qu'on ne l'a écrit, aucun des ouvrages qui l'ont

rendu célèbre n'est daté, ce me semble, de sa première jeunesse. Ici, au contraire, nous avions affaire à un vrai satirique de vingt ans, et qui cependant, à mordre le prochain, semblait n'avoir rien perdu de sa jeunesse de cœur.

— Et le style de votre poëte? demandai-je à mon ami.

— Autre contraste non moins singulier! me répondit-il. Le style a toute la perfection qu'il peut recevoir du travail et de l'étude des modèles, ajoutés à l'inspiration naturelle. »

Cette confidence avait, je l'avoue, vivement piqué ma curiosité, et elle m'est revenue à la pensée, en lisant le petit volume que je me propose de faire connaître. Chose rare! l'œuvre a gardé, à la clarté du soleil, tout le charme qu'elle pouvait devoir en partie au favorable demi-jour d'une lecture devant des initiés.

Mais faisons d'abord, s'il vous plaît, plus ample connaissance avec don José Gonzalez de Tejada. Voici le portrait que fait de sa personne, dans un journal qu'il dirige, mon académicien de tout à l'heure, poëte lui-même et critique éminent :

« Aucun de ceux qui ont vu Gonzalez de Tejada, sans être dans le secret de ses facultés poétiques, ne pourrait se figurer que l'auteur de satires si délicates, de compositions d'un goût si picaresque, de traits si originaux et si comiques, est le jeune homme posé, calme, joufflu, un peu gros, un peu haut en couleur, dont le sourire n'a jamais la moindre amertume,

incapable de faire du mal à personne, modeste, respectueux, loyal, le modèle des fils et des amis, qui, à côté et comme l'ombre inséparable de son père, traverse, presque toutes les après-midi, la rue Mayor et celle d'Alcala, pour se diriger vers les épais ombrages du Buen-Retiro, ou qui s'achemine vers les jardins du Campo del Moro, ou la montagne du Principe Pio, toujours où il plaît et où il peut le mieux convenir au digne et respectable auteur de ses jours.

« Qu'on ne cherche chez Gonzalez de Tejada aucun de ces désordres, aucune de ces extravagances, sans lesquels tant de jeunes gens s'imaginent aujourd'hui qu'on ne peut être un homme de génie. Notre candide poëte ne met pas sa gloire à méditer de venimeux bons mots, ni à chercher l'occasion de les placer en public pour produire de l'effet. Il ne met pas sa jouissance à mordre la réputation d'autrui, et on ne l'entend pas discuter tout haut et grossièrement dans les cafés, à une heure avancée de la nuit. Il ne se pose pas en épouvantail des maris. Il ne pense pas que la meilleure manière de savoir consiste à ne pas étudier. Il ne fait pas profession d'être un duelliste. Il ne se regarde pas comme un apôtre chargé de régénérer la société... Gonzalez de Tejada est purement et simplement ce que nos voisins les Français appellent un *bon enfant*, qui croit — et il a bien raison de le croire — que l'inspiration poétique n'est pas incompatible avec la bonne éducation et les bonnes mœurs, encore moins avec le respect qu'on doit à ses parents, avec rien enfin de ce qui partout re-

commande les personnes véritablement honorables et distinguées. »

Voilà, j'espère, un satirique comme il s'en rencontre rarement. Il semble cependant que, pour attaquer, la première condition c'est d'être soi-même invulnérable, comme Gonzalez de Tejada, et que, pour faire la guerre à tous les vices, il est assez prudent de commencer par se donner toutes les vertus.

Ce nom de José Gonzalez de Tejada m'avait déjà frappé dans une récente occasion que voici :

A l'époque de l'expédition espagnole au Maroc, chacune des étapes de cette glorieuse croisade — j'aime à lui donner son vrai nom — était célébrée, dans les journaux de Madrid et des provinces, par des pièces de vers qui, souvent médiocres et puériles, étaient quelquefois remarquables, et qui, bonnes ou mauvaises, avaient du moins pour moi le rare mérite de m'apprendre et de me faire toucher au doigt comment s'est formé, de génération en génération, l'ancien *Romancero*. Ces morceaux étaient souvent signés de noms connus, illustres même. Dois-je le dire? ce n'étaient pas habituellement les meilleurs. Plus d'une fois, au contraire, il m'est arrivé de trouver plus d'élan, plus de chaleur d'âme, et l'accent d'un patriotisme plus jeune dans des *Romances* que leur auteur ne signait pas, faute sans doute d'avoir un nom qui prévînt d'avance en faveur de ses vers. J'avais distingué entre autres une petite ode où le poëte, s'emparant de l'admirable conception de Fray Luis de Léon, avait montré le fleuve Tage élevant sa tête au-dessus des

flots, et de cette même voix qui avait prophétisé au roi don Rodrigue, comme autrefois Nérée à Pâris, les suites funestes de sa passion adultère, annonçant la glorieuse revanche que l'Espagne allait prendre sur Mahomet de sa défaite aux bords du Guadalete. L'auteur de cette pièce ingénieuse n'était autre que don José Gonzalez de Tejada.

Je la rappelle ici volontiers, parce que c'était là déjà le procédé de composition que le poëte a employé depuis dans ses *Poésies anacréontiques*.

Mais pourquoi ce doux nom d'Anacréon à propos d'un recueil de satires? et qu'avait à faire ici l'amoureux vieillard de Téos? Je pourrais me contenter de répondre que le poëte, ayant adopté le rhythme anacréontique, familier depuis des siècles à la muse espagnole, en a pris le titre de son livre. Villegas l'avait fait avant lui. Chose étrange ! Anacréon, ce naïf et suave génie, dont il nous est venu si peu de pages qu'une critique trop subtile ne craint pas même de lui disputer encore, Anacréon a été l'un des enchanteurs de l'imagination au seizième siècle. Traduit alors, imité, commenté, chez nous comme en Espagne, comme en Italie, il a failli avoir sa légende comme Virgile ; et voici encore un poëte, et un poëte original, qui commence par tremper dans le miel de cette harmonieuse abeille les traits acérés qu'il aiguise contre les vices de son temps.

Don José de Tejada ne traduit pas, n'imite pas Anacréon. Il lui prend le sujet de ses odes, l'habille à la moderne et le retourne brusquement contre les mœurs

contemporaines. Pareil, mais en cela seulement, à l'improvisateur à qui l'on jette un mot et qui s'en sert pour entrer en matière et en faire le thème de sa pensée, un vers d'Anacréon, un mot, un tour de phrase, suffisent à Tejada pour lui donner l'accord, mais sur un ton contraire, et qui fait souvenir de cet accompagnement railleur qui suit, en sautillant, la plaintive romance de don Juan. A l'inverse d'Anacréon qui voudrait chanter les Atrides, et à qui les cordes de sa lyre ne renvoient que le nom de l'Amour, on dirait que notre poëte, docile à l'instinct de sa jeunesse, a voulu d'abord célébrer l'Amour, mais que le spectacle des vices et des ridicules contemporains l'a ramené malgré lui aux Atrides, et au vers élégiaques il substitue l'iambe d'Archiloque. De là de vifs et ingénieux contrastes, des surprises pleines de grâce et de sel, et, sous une apparence d'imitation, une originalité véritable.

Citer vaut mieux que disserter : quelques essais de traduction feront mieux connaître ma pensée et le caractère de ce talent nouveau.

Le recueil se compose de vingt-quatre petites pièces. La première rappelle naturellement le début d'Anacréon. Tejada aussi voudrait chanter l'Amour et non les Atrides; mais aujourd'hui ce n'est plus l'Amour qui échauffe les cœurs et qui touche les imaginations.

« Qui pense désormais au roucoulement des naïves tourterelles, aux coupes de Falerne, aux nymphes innocentes ?

« Aujourd'hui, tout peuple sage travaille à conquérir

sa liberté, et n'a goût à d'autre harmonie que celle du fusil. »

Si les peuples n'avaient, de nos jours, d'autre reproche à se faire que celui-là, l'ironie du poëte me toucherait peu, je l'avoue; mais, pour quelques jeunes âmes qu'exaltent encore les passions généreuses, combien d'autres, plus nombreuses, ne se laissent plus enflammer qu'aux ardeurs vulgaires de l'intérêt matériel et aux joies médiocres de l'ambition satisfaite!

Vous vous rappelez cette charmante pièce où Anacréon, chargeant un peintre de lui faire le portrait d'une chère absente, détaille avec une complaisance voluptueuse toutes les grâces qui l'ont séduit. Écoutons maintenant l'ironique idéal d'un amoureux de notre époque :

MON AMOUR.

« Reproduis-moi, photographe, à l'aide de ton instrument fidèle, celle qui me plaît à moi, telle que je me la représente.

« Le visage... importe peu. Fais-le de fantaisie, la chevelure brune... ou blonde, c'est pour moi la même chose.

« Mais que d'étincelantes pierreries donnent de l'éclat à ses tresses, et que deux lampes d'or se balancent à ses oreilles.

« Peins son col brun ou de la blancheur de l'albâtre, couvert... pour la décence, de perles ou de saphirs.

« Que toute belle envie son sein, comme moi ce que vaut la dentelle qui le dissimule.

« Couvre de riches étoffes son gracieux petit corps. Un riche vêtement a toujours augmenté le prix des livres.

« Je crois entendre le frôlement de sa jupe splendide. Elle annonce doucement un cœur *très-riche*.

« Si je me la figure ensevelie dans une large calèche, quel luxe que celui de ses livrées ! quel attelage que celui qui la traîne !

« Heureux qui, caracolant près d'elle, ou même assis à son côté, s'écriera, en savourant un cigare : Tout ce qui m'entoure est à moi !

« Oh ! peins-la-moi en costume de bal, à la messe ou au Retiro, toujours parée, toujours entourée d'opulentes séductions !

« Mais, hélas ! son attrait le plus grand, tu ne saurais le peindre : les écus de son père, et c'est là ce que je convoite ! »

Vous rappelez-vous encore (mais quelle âme touchée de la grâce du génie antique pourrait l'avoir oubliée ?) cette délicieuse petite scène où, dans les antres de Lemnos, on aperçoit Vulcain occupé, sous les yeux de Vénus, à forger les traits de l'Amour ? Mars survient, et le petit traître, pour faire l'essai de ses flèches nouvelles, en perce le cœur du dieu des combats. Tejada n'a eu garde de toucher à cette toile de l'Albane, mais il en prend tous les personnages et les amène... où ? au milieu même du Prado.

VÉNUS AU PRADO.

« Souriante et gracieuse, la belle Vénus sortit pour faire un tour au Prado et y prendre le frais.

« Que de grâce dans sa démarche! Qu'elle est belle au bras de son forgeron, et détournant la tête pour ne le pas voir : il est si laid!

« Après qu'ils furent allés deux fois d'un bout à l'autre de l'avenue, lui lorgnant les belles, elle lorgnant les beaux,

« Ils prirent place sur les chaises, ornement de la promenade; pour tant de grâces, c'était un siége bien modeste.

« Les jeunes Zéphyrs ne l'eurent pas plutôt aperçue que, battant des ailes, ils s'approchèrent en silence.

« Tantôt ils jouent avec les anneaux de sa chevelure; tantôt ils baisent, les petits drôles! ses bras et son épaule, et son sein à demi caché.

« A leur tour, de gracieux petits Amours, gais et légers, s'empressent autour de la belle.

« Ce sont, la plupart, de jeunes échappés de collége, le lorgnon sur le nez et les cheveux parfumés.

« Avec un joyeux bourdonnement, ils lui font fête et l'adulent, en tordant ce qui, un jour, sera une épaisse moustache.

« L'un s'empare de son éventail et agite l'air paisible, l'ouvrant et le fermant à la manière des señoras.

« L'autre effleure de son haleine le visage de Vénus, et laisse tomber dans son oreille de doux secrets.

« Un autre joue avec Vulcain qui rit de contentement, pendant qu'il le chatouille et lui gratte la gorge.

« Un autre cause avec la déesse; un autre lui débite des contes; un troisième dépose sur sa blanche main un furtif baiser.

« Un autre..., mais assez, assez; heureuse bande de fripons, et plus heureux encore celui qui aperçoit sa femme à travers ces nuages d'encens!

« Sur ces entrefaites, Mars arrive, Mars le général intrépide, dont le redoutable sourcil épouvante ces enfants.

« Pauvres petits! en le voyant, chacun cherche un prétexte, et, prenant congé, ils s'en vont à la file.

« Mars empoigne une chaise, et, la plantant de manière à séparer le ménage, il s'assied entre le mari et la femme.

« Il tourne vers l'infortuné mari le revers de sa poitrine et commence avec la déesse à rire et à badiner.

« — Ah! s'écrie Vulcain d'un accent douloureux, emporte-le, ô Jupiter, quand les autres devraient revenir! »

Un souffle enlèverait ici le voile grec dont la légère transparence laisse apercevoir une scène toute moderne. Quant à la mythologie en elle-même, l'Espagne ayant usé de ses images plus sobrement que nous, elle n'ont rien perdu chez elle de leur grâce et de leur fraîcheur. Le merveilleux chrétien, le sentiment chrétien, les idées chrétiennes ayant gardé la première place dans la poé-

sie espagnole, celle-ci n'a pas eu à mettre à la réforme les dieux d'Homère et d'Anacréon, et même de nos jours un poëte peut, en Espagne, sans être ridicule, nommer, comme don José Gonzalez, Mars, Vénus et Vulcain.

Ces poésies, on a pu le voir, ne sont ni un calque, ni une imitation, bien moins encore une parodie de l'œuvre grecque. Je pourrais citer la *Charité à grand orchestre*, qui ressemble de très-loin sans doute à *l'Amour mouillé*, et où, au lieu de l'Amour, le poëte compatissant recueille à son foyer un pauvre petit marchand d'allumettes chimiques grelottant dans la rue. Quelquefois aussi l'ingénieux moderne, laissant le vieil Anacréon jouer avec Bathylle et sa colombe et couronner ses cheveux blancs de ses roses que le temps n'a pu flétrir, et devenu franchement le poëte de son temps, nous intéresse à des idées, à des passions à des sentiments qui n'ont rien d'antique.

J'aimerais à citer en preuve de ce que j'avance une pièce très-originale où don José Gonzalez de Tejada raconte, à sa manière, les origines de l'imprimerie et de la presse. Le moment peut paraître mal choisi pour dire à la presse ses vérités, et peut-être vaudrait-il mieux attendre qu'elle fût plus heureuse. Essayons cependant.

L'HUMANITÉ RÉFORMÉE.

« Faisant une éponge du globe avec ses larmes, l'homme arrive tout trempé devant le trône de Jupiter,

« Et dit : — Bonsoir, ô déité puissante, fabricateur d'étoiles, de mondes et de poulets.

« Tu nous créas un jour avec rien délayé dans un peu de boue, et tu nous donnas le génie dans une molle doublure de chair.

« Le monde est notre cage, et chaque être un perroquet qui grimpe et se balance au-dessus de son prochain.

« Toi, bon seigneur, tu nous donnas, entre autres accessoires, les jambes pour courir, les yeux pour regarder ;

« Pour écouter, l'oreille qui n'est au sourd qu'une parure, et pour parler, la langue, de tous les biens le meilleur.

« Placée entre les dents, elle fait entendre sans effort que si elle ne se meut pas, les autres ne pourront mâcher.

« Mais las ! aujourd'hui elle ne suffit plus à dire tout ce que conçoit et enfante notre heureuse cervelle.

« Allonge-la donc d'un tiers de kilomètre, ou donne-lui pour aide quelque membre supplémentaire.

« Jupin fit la grimace, et, saisies d'épouvante, les montagnes s'abîmèrent, les deux pôles dansèrent.

« — Bien, dit la divinité toujours prodigue de ses faveurs, je vais convertir en langues mainte chose de ce bas monde.

« De tes chemises usées, de tes haillons dégoûtants je ferai vêtements de presse, je ferai chair de journal.

« Dans l'habit emplumé de l'oie indolente il y a assez de canons pour conquérir des trésors.

« Que ton bras cesse de brandir l'acier belliqueux, et de convertir en cribles les corps lâches et gras.

« Le fer, façonné en petites langues aiguës qui chanteront sur le papier, y gravera les conceptions du génie.

« Et pour que tu atteignes les plus hauts sommets, je mets dans ta tête un dépôt inépuisable d'orgueil et d'envie.

« Allons, arrière la honte! Flatte le puissant, copie, méprise, caquette et t'encense toi-même.

« J'ai dit. — Et il ajoute en lui caressant le visage : — Te voilà désormais un homme; jusqu'à ce jour, tu n'as été qu'un singe. »

La pièce suivante a bien de la délicatesse :

LES EMPÊCHEMENTS.

« La nature mit au front du cerf deux ramures, emblème d'ignominie, diadème qui l'accable.

« Elle donna au paon deux pattes grêles qui enlaidissent sa personne, et à la vive souris sa queue interminable.

« A l'âne elle a donné ses oreilles, une voix âpre et rauque, et au pesant dromadaire elle a ajouté le poids d'une bosse.

« Et à l'homme (c'est le petit nombre qui aujourd'hui peut-être s'en aperçoit), que lui a-t-elle donné? La pudeur, et rien ne l'embarrasse davantage.

« Aussi celui qui la perd vit heureux et engraisse ; tous le vénèrent, il fait son chemin et prend de l'air. »

Mais je mets au-dessus de tout ce que j'ai cité un morceau qui contraste heureusement avec le ton habituel du recueil :

LE PARTERRE DU RETIRO.

« Il y a au Retiro un endroit qu'on appelle *le parterre*, couvert d'un tapis de fleurs et de gazon.

« Là, aux tièdes rayons du soleil qui se couche encore éclatant, maints enfants se livrent gaiement aux jeux de leur âge.

« Leurs joues égalent la blancheur de la neige, mêlée à la pourpre des œillets et des roses.

« Que pur est leur sourire! que d'innocence dans leur joie! Hélas! au lieu d'être des hommes, que ne sommes-nous toujours des enfants?

« Dans leurs rondes fraternelles, dansent joyeusement ensemble les fils des artisans avec les fils des marquis.

« Aujourd'hui, jeune patricienne, tu donnes des baisers à un vendeur d'oranges; demain, tu te croiras d'une autre pâte que lui.

« Demain! heureux ceux qui aujourd'hui naissent avec le jour et qui achèveront leur enfance dans les bras de la mort!

« Demain! des armes de guerre seront vos jouets, et votre front cachera plus d'un chagrin dans ses rides!

« Cette candide fillette qui aujourd'hui paraît un ange,

que de larmes demain elle vendra mêlées aux voluptés!

« Pour elle, pour obtenir ses bonnes grâces, ceux-ci, qui aujourd'hui croisent deux rameaux verts, demain croiseront deux épées!

« Celui-ci lutte contre tous, parce qu'il prétend commander à tous; il sera le fléau de sa patrie, en voulant être son bienfaiteur.

« Le soleil se cache, à l'occident, sous ses voiles rouges; il répand sur les fleurs les tendres perles de ses larmes;

« C'est que, sous ces noires ombres, un jour de plus a pris fin; et qu'à vous voir, hélas! un peu plus hommes, enfants, il devient triste. »

Il y a dans cette dernière pièce une émotion vraie et qui dépasse l'horizon dans lequel le poëte semblait vouloir se renfermer. Si ingénieuse que soit la forme qu'il a adoptée; si juste que soit, au fond, la critique dont il flagelle les vices de son temps, le lecteur se fût vite lassé si, de temps à autre, quelque cri de l'âme ne venait, comme ici, le reposer de la raillerie. C'était déjà une preuve de goût, chez l'auteur, de s'être limité à un si petit nombre de pièces : c'est pour lui une bonne fortune d'avoir montré dès ce premier recueil, comme nous venons de le voir, que la satire n'est pas la forme définitive de sa pensée et l'unique vocation de son talent. J'allais m'étonner qu'un si jeune homme, une âme si pure, un écrivain déjà si voisin de la perfection, ne sût que railler; il semble, en effet, que la jeunesse ait

mieux à faire, et que l'inspiration véritable a plutôt pour mission de chanter ce qui est éternellement beau que de livrer à la risée les passagères laideurs de la société. Il faut laisser à l'âge mûr, chez qui l'imagination n'a plus la fraîcheur des jeunes années, le soin de prendre en main avec le fouet de la satire la sainte cause de la morale. Je me hâte d'ajouter que dans les *Poésies anacréontiques* le trait n'a rien d'envenimé. C'est l'heureux début d'un charmant esprit et d'un noble cœur. Dans ce premier recueil, l'esprit tient plus de place ; je m'assure que, dans le second, le cœur prendra sa revanche. Il l'a déjà prise à demi dans le *Parterre du Retiro*.

II

FERNAN CABALLERO

Qui est Fernan Caballero. — Singulière méprise. — Ce que l'on voit de la fenêtre d'un romancier. — Les débuts de Fernan Caballero. — Caractère général de son talent. — Courte appréciation de ses principaux livres. — Ses procédés de composition. — George Sand et Fernan Caballero.

J'ai parlé longuement ailleurs du mystérieux romancier espagnol qui, pour beaucoup de lecteurs, n'est plus caché qu'à demi sous le pseudonyme applaudi de Fernan Caballero.

Une première fois déjà j'ai essayé de caractériser ce talent nouveau. Mais depuis cette première excursion sur un terrain alors encore peu exploré, Fernan Caballero a produit d'autres ouvrages. Ses romans ont passé les Pyrénées; un coin du voile a été soulevé par des mains qu'on eût voulu parfois, il est vrai, plus légères. Il y a donc dès aujourd'hui, il y aura souvent encore, nous l'espérons, à revenir sur les compositions originales de ce charmant esprit, de ce noble cœur.

Au rebours de certains pseudonymes qui se sont comme étudiés à effacer de leur œuvre les traits de leur véritable nature, Fernan Caballero, tout en s'obstinant à ne livrer au public ni son nom, ni son visage, n'a fait cependant aucun sacrifice regrettable au frivole désir de dérouter le lecteur, et dans *la Gaviota*, dans *Clemencia*, dans *la Famille Alvareda*, ses trois meilleurs ouvrages, on a sans peine reconnu la touche d'une femme. Elle eût trop perdu à se déguiser mieux; ses qualités les plus exquises se fussent altérées dans l'effort qu'elle eût fait pour paraître véritablement un homme. Laissons-lui son masque, puisqu'elle y tient, mais remercions-la d'avoir gardé de son sexe ce qui fait le charme de ses livres.

Tout le monde en Espagne, ou à peu près tout le monde, sait aujourd'hui qui est Fernan Caballero; mais en France, ce pseudonyme a donné lieu à une piquante méprise. Trompées sans doute par ce prénom de Fernan, par le parfum d'aristocratique distinction qui s'exhale de ces beaux romans, peut-être aussi par les respectueuses sympathies et les mystérieuses réserves de son premier biographe, quelques personnes m'ont fait l'honneur de me demander si Fernan Caballero ne serait point par hasard madame la duchesse de Montpensier. On avait lu dans une revue de savantes et patriotiques études sur notre marine, de vives et brillantes esquisses sur les zouaves et les chasseurs de Vincennes, sur Alésia une dissertation où César lui-même avait été appelé avec grâce et avec une autorité compétente, à

prendre fait et cause pour la Bourgogne contre la Franche-Comté, et l'on eût été charmé, plus qu'étonné, qu'un troisième écrivain de la même race se fût rencontré à côté des deux premiers. Non, l'auguste sœur de la reine Isabelle n'est point Fernan Caballero. Elle a, je le sais, un goût très-vif pour la personne et pour les ouvrages de l'ingénieux écrivain; mais uniquement occupée du soin d'élever ses beaux enfants, jamais, je l'affirme, elle n'a songé à peindre l'Andalousie, ni à raconter ses légendes. Elle se contente de prêter à qui les lui raconte une attention émue. Ce n'est donc pas au palais de San Telmo qu'il faut chercher l'auteur de *la Gaviota*, mais à deux pas de San Telmo et à Séville même, dans l'une des tours du vieil Alcazar moresque rebâti par don Pèdre.

Un tel logis était fait pour un pareil hôte. En se penchant à la fenêtre qui s'ouvre au fond de son salon, Fernan peut apercevoir à sa gauche la voûte sous laquelle Sancho Ortiz, le Cid d'Andalousie, le héros de Lope de Vega et de M. Lebrun, tua en duel Bustos, le frère de sa fiancée. Il a devant lui les archives des Indes où dort, en attendant l'enchanteur qui doit la tirer de la poussière de tant de manuscrits, l'histoire de l'Espagne américaine; à sa droite enfin, la cathédrale, et cette folie des artistes, la Giralda. Ces poétiques monuments font cercle autour d'une place ovale plantée d'acacias et d'orangers. Pour peu que Fernan Caballero prête l'oreille de ce côté, la brise lui apporte pendant le jour tout le mouvement de la vie populaire, et le soir les douces causeries des amoureux assis sur les bancs de

la promenade. Mais à l'heure où le soleil dore de ses derniers rayons les toits inégaux de ces monuments, si Fernan monte à sa tour et qu'il élève et porte plus loin ses regards, l'œuvre de l'homme disparaît devant lui pour faire place à celle du Créateur, ou plutôt elles apparaissent mêlées et confondues, car aux grands paysages s'unissent les grands souvenirs. Là se déroulent ces immenses coteaux de l'Algarafe, couronnés d'oliviers, et que la tradition appelle encore les jardins d'Hercule ; ici, c'est ce poétique couvent de San Juan d'Alfarache, autrefois citadelle romaine, plus tard château moresque, aujourd'hui ruine sainte, à côté de ses deux cyprès qui semblent veiller sur elle et la consoler. Au bas du rocher qui porte le couvent est un charmant village, berceau de Guzman, ce héros de Mateo Aleman et de Lesage, qui ne ressemble guère à ceux de Fernan Caballero; plus loin, en remontant le coteau, on aperçoit les blanches maisons de Castilleja, où mourut Fernand Cortès, oublié de son roi et de l'Espagne, sous un toit qui désormais est assuré de ne pas périr. Le Guadalquivir promène au pied de ces riches collines ses belles et tranquilles eaux. L'observateur regarde, le romancier écoute, et l'écrivain n'a plus qu'à se se recueillir pour écrire.

Mais encore faut-il avoir appris quelque part à regarder, à écouter, à observer, surtout à écrire. Je vous ai confessé que Fernan Caballero pouvait bien être une femme. Mais si c'est une femme, à coup sûr c'est une Andalouse. Ses yeux se sont ouverts pour la première fo

sous ce beau ciel, sur ces belles contrées. De là, d'abord son amour pour l'Andalousie et cette ardeur à la faire connaître. Mais Fernan n'a bien senti tout le charme de son pays natal qu'après en avoir vu d'autres. C'est une Andalouse qui a parcouru la France, l'Angleterre, l'Allemagne ; elle a même du sang allemand dans les veines. Elle avait senti d'instinct le charme de son Andalousie ; mais ce n'est qu'en la revoyant qu'elle l'a bien vue, et que cette terre privilégiée s'est révélée à elle dans toute sa grâce, dans toute sa splendeur. Ayant pu la comparer à d'autres, elle l'a aimée davantage, mais d'une préférence plus éclairée, et le jour où elle s'est découvert le talent de la peindre, elle n'a point fait comme ces artistes qui, dès qu'ils s'imaginent avoir mis le pied sur une terre inconnue, ne vous font grâce d'aucun détail, et nuisent à la vérité même de la copie à force de vouvoir tout y mettre. Non, Fernan Caballero ne se pique pas d'avoir été le Christophe Colomb de l'Andalousie. Seulement ses rapides excursions hors d'Espagne l'ont mise en mesure de choisir et d'admirer à bon escient. Ce rapprochement involontaire, qui se fait de lui-même dans l'imagination du peintre ou de l'écrivain, donne à l'un comme à l'autre le véritable point de vue. Les tableaux et les recits de Fernan Caballero, comme ceux de Walter Scott, dont le nom vient naturellement à l'esprit et aux lèvres chaque fois que l'on parle de Fernan Caballero, ont cette vérité attachante qui naît d'une observation sincère et approfondie et non de la surprise d'un passager enchantement.

Les premières publications de Fernan Caballero ne remontent guère qu'à une quinzaine d'années, et le succès ne dépassa point d'abord un petit cercle d'amis chez qui un peu d'étonnement et quelque incertitude se mêlaient encore à une admiration timide et contenue. On était touché en lisant, mais dans l'amie de la veille, mais dans celle que, suivant l'usage espagnol, on appelait encore de son prénom de Cecilia, on avait une sorte de répugnance à saluer du premier coup, et sans avoir le temps de se reconnaître, une intelligence d'élite, un talent supérieur. Fernan Caballero ne fut vraiment prophète en son pays qu'après que sa renommée, acceptée au dehors, eut repassé la Sierra Morena, et quand on vit ses romans désignés à l'admiration des lecteurs par les noms les plus imposants de la littérature espagnole. Le mystère qui, quelque temps encore, entoura la personnalité de l'auteur ne nuisit point à sa croissante popularité. L'Espagne aime à rencontrer partout un peu de romanesque.

Fernan Caballero avait longtemps vécu sans se douter qu'elle dût plus tard redire elle-même aux autres et fixer sous une forme durable ces pathétiques histoires qu'elle amassait dans son souvenir, et qu'elle fût appelée à rendre avec tout son éclat cette riche nature au sein de laquelle elle aimait à vivre. Abeille diligente, elle allait en quête des fleurs, mais pour en garder le miel en elle-même. Un jour vint cependant où l'écorce du chêne s'entr'ouvrit et où le miel coula.

Le premier ouvrage de Fernan Caballero (mais elle ne

croyait guère alors avoir écrit un ouvrage), ce fut *la Famille Alvareda*. L'auteur avait ouï raconter l'anecdote qui fait le fond de ce récit, sous les oliviers mêmes où elle s'était passée. Elle en reçut une vive impression, et, en rentrant chez elle, elle en écrivit en allemand les tragiques détails, puis elle oublia son manuscrit. Vous doutiez-vous, cher Taylor, lorsque avec notre ami Dauzats, chargé par le roi Louis-Philippe d'une mission en Espagne, vous alliez faire votre correspondance dans un salon de Séville, un des rares salons qui eût alors une cheminée, vous doutiez-vous, dites-moi, que la spirituelle marquise qui vous ouvrait sa maison avec tant de grâce cachait un délicieux écrivain?

Le baron Taylor ne reçut, je crois, aucune confidence littéraire de celle qui devait être, quelque douze ans plus tard, Fernan Caballero. Washington Irwing qui passa à Séville peu de temps après le baron Taylor, se douta sans doute de quelque chose, car il lui fut permis de lire *la Famille Alvareda*. Il en fut frappé et charmé, et je me demande comment il n'emprunta pas à ce talent qui lui était ainsi révélé l'art de mettre lui-même plus de véritable couleur locale dans ses jolis contes de l'Alhambra. Mais déjà, sans doute, son *siége était fait*, et il revenait alors de la conquête de Grenade.

Des années se passèrent, années chargées d'épreuves de plus d'un genre, auxquelles Fernan Caballero chercha dans les lettres une consolante diversion. Ce fut alors qu'elle écrivit *la Gaviota*. Elle la rédigea successivement en espagnol et en français, avec l'intention, m'a-

t-il été dit, de la publier en France. J'ai feuilleté le manuscrit français ; mais comme à cette époque *la Gaviota* avait paru en espagnol, je me préoccupai moins, je l'avoue, de l'ouvrage en lui-même, que j'avais lu avec délices dans la langue de l'auteur, que des nombreuses illustrations à la plume qui couvraient les marges du manuscrit, commentaire expressif tracé par une main chère..., aujourd'hui, hélas ! à jamais glacée !

Si Fernan avait eu réellement la pensée qu'on lui a prêtée, on ne peut douter qu'elle ne fût parvenue à prendre un rang honorable dans la foule de nos romanciers. Mais si, en effet, cette pensée fut la sienne, on doit croire qu'elle y renonça vite et qu'elle comprit, heureusement pour tout le monde, qu'il valait mieux être le premier à Madrid que le second à Paris, et l'Espagne ne sut rien du danger qu'elle avait couru de perdre le plus charmant conteur qu'elle ait possédé depuis celui qu'il ne faut comparer à personne, depuis Cervantes.

La collection des œuvres de Fernan Caballero forme aujourd'hui quinze volumes, dont le dernier est un précieux recueil de ces refrains populaires auxquels elle a souvent emprunté de très-gracieuses inspirations, source féconde où se retrempe et se renouvelle sans cesse le génie poétique de l'Espagne.

Parcourons les autres volumes, et essayons de caractériser au passage ce qu'il y a de plus remarquable dans chacun d'eux.

La Gaviota et *Clemencia* sont deux romans complets

par l'importance, l'étendue et la variété. Le premier est l'histoire de la fille d'un simple pêcheur, qui, douée par la nature d'une voix magnifique, et jetée dans le monde des grandes villes par ce hasard du talent dont elle n'est pas digne, s'abandonne à ses instincts vulgaires et pervers, et retombée, par suite de la perte de sa voix, dans l'infériorité de sa première condition, meurt dans la misère, le mépris et l'abandon. Ce caractère, dessiné avec une rare vigueur, se développe au milieu de tous les accidents de la vie andalouse. Autour de la figure principale, et éclairés de son reflet énergique, se groupent une foule de types divers, depuis le grand d'Espagne jusqu'au *torero*, et depuis le vieux soldat qui se drape encore fièrement sous le dernier lambeau de son uniforme en haillons, jusqu'au pauvre moine que la révolution a chassé de son couvent, et à qui la charité privée en ouvre de nouveau la porte.

La nature et le paysage andalous tiennent une place plus grande dans *Clemencia*. A la nonchalante existence d'une noble dame de province l'auteur oppose ici la vie large, active, généreuse du riche laboureur d'Andalousie; d'une part, ces conversations vives et légères, dont le piquant est surtout dans le jeu de la parole, dont la grâce est dans l'image plutôt que dans la pensée; de l'autre, cette réalité puissante et ces vastes horizons qui font songer aux patriarches.

La Famille Alvareda, ce début tout spontané d'un talent qui s'ignorait encore, garde sa place à part dans ce recueil d'attachants récits. C'est une étude de la

passion dans le peuple : elle nous fait voir qu'une coquette de village peut pousser jusqu'au crime une nature droite et née pour le bien. Les bandits qu'on rencontre dans la seconde partie du *Don Quichotte* n'y sont pas dessinés d'une main plus ferme que ne l'est ici certain capitaine d'aventure.

Dans *Se taire durant la vie et pardonner en mourant*, on verra une épouse chrétienne qui, accablée du secret de son mari, ne lui laisse pas même soupçonner qu'elle sait le mot terrible qui pourrait le conduire à l'échafaud, et ne dit ce mot qu'au moment de mourir, à l'oreille de celui qui, pendant tant d'années, a fait d'elle sa victime. Fernan Caballero est le peintre prédestiné des simples et fortes vertus du christianisme. Elle sermonne quelquefois, à l'occasion; mais son récit même n'est jamais un sermon.

La dernière Consolation est encore un fruit de cette inspiration supérieure. Un condamné, qui s'est échappé la nuit du Trocadero, se perd dans les marais qui entourent le fort. Sa mère, qui dans l'intervalle a obtenu sa grâce, apprend en même temps sa fuite et sa fin tragique. Mais son désespoir se calme tout à coup devant un signe qui lui révèle que son fils est mort repentant et pardonné.

Le sentiment exalté de l'honneur règne en tyran dans beaucoup de comédies de l'ancien théâtre espagnol. Ce sublime scrupule de l'âme, vaincu à la fin par l'amour fraternel, est le fond même de la nouvelle qui a pour titre : *Lucas Garcia*.

La religion de l'hospitalité antique, associée avec intérêt, dans *Simon Verde*, aux aventures du proscrit moderne et survivant même à la déception la plus odieuse, fait de la nouvelle qui porte ce titre un heureux pendant à notre Mateo Falcone. Mais cette nouvelle a sur le petit chef-d'œuvre de Mérimée l'avantage d'ouvrir à l'imagination les profonds et larges horizons de la vie chrétienne, car Simon Verde n'est pas seulement le héros de l'hospitalité mal récompensée, il est aussi et surtout le type du chrétien reconnaissant ses erreurs et les réparant devant la mort.

Pauvre Dolorès ! est un récit plein de larmes qui mêle un peu d'idéal et beaucoup d'émotion à la vie simple et vulgaire des pêcheurs de Rota.

Avec *l'Étoile de Vandalia*, nous quittons les côtes de l'Océan pour retrouver l'intérêt absorbant de la passion et du drame parmi les laboureurs de Carmona. L'Étoile de Vandalia, c'est tout à la fois Carmona et l'héroïne du roman.

Des passions non moins profondes traversent, comme l'éclair de la tempête, le roman compliqué qui a pour titre : *l'Une avec l'Autre*, véritable jeu de l'imagination, où s'entrelacent, sans se confondre, le présent et le passé, la comédie et le drame, le peuple et la bourgeoisie, l'analyse délicate et l'imprévu des incidents. Dans ce tissu serré, mais où le naturel habituel à l'auteur est trop sacrifié à la poursuite artificielle des effets inattendus, court une veine comique qui donne à l'esprit les plus amusantes surprises.

Cette veine, innocemment railleuse, s'était déjà révélée avec une étincelante vivacité dans une des plus anciennes compositions de Fernan Caballero, *Lágrimas*, où, entre autres types heureusement saisis et rendus, il en est un qui restera comme une forte création, celui de l'aventurier enrichi en Amérique, et qui revient suer son or en Espagne, où il rapporte, avec ses richesses, l'égoïsme cynique, la bassesse orgueilleuse et la sotte arrogance des républiques du nouveau monde.

Je m'arrête pour ne pas tout analyser, et avec le regret d'indiquer seulement *Elias, ou l'Espagne il y a trente ans*, *Un Été à Bornos*, *Chance et Bonheur*, *la Pharisienne*, etc. Il n'est pas un de ses ouvrages qui ne donne une haute idée de la moralité des œuvres de Fernan Caballero, et qui ne se recommande par l'éclat et la vérité des descriptions, par l'intérêt du récit, par l'originalité du dialogue, par la forte simplicité de l'action.

Je voudrais insister davantage sur le caractère particulier de l'invention, sur le procédé de la composition, chez l'auteur de tant de romans distingués. Même quand il invente, Fernan Caballero ne semble encore que se souvenir. C'est le don suprême du vrai conteur. Mais souvent, en effet, le vrai conteur ici se souvient : seulement, le fait qu'il retrouve au fond de sa mémoire arrive au bout de sa plume transformé, idéalisé. Fernan Caballero voit beaucoup, il observe sans cesse, il retient sans effort. Le sentiment moral et la passion intérieure viennent ensuite, presque à son insu, donner la couleur et la vie à ce qu'il a vu, observé, retenu. Je ne crois pas

que, sauf une seule fois, il se soit beaucoup préoccupé de combiner des situations; je ne l'ai jamais vu se complaire dans les mille ruses du métier; le mot seul lui ferait horreur. Il sait où il va et le but qu'il veut atteindre. Mais je n'imagine pas, quand il prend la plume, qu'il se rende bien compte de ce que diront, de ce que feront d'abord ses personnages. Il n'est jamais pressé en commençant. Il se met en route de l'air de quelqu'un qui, sûr d'arriver, ne prend aucun souci de l'heure, ni du chemin. Il s'arrête volontiers à admirer le paysage, à décrire ses héros, à les écouter deviser entre eux. Il ne se fera pas prier pour jeter son mot dans la conversation et dire son fait au temps présent, ce qui lui arrive peut-être plus souvent que de raison. Mais dès que le drame a pris possession de la scène, l'auteur disparaît tout à coup, et l'action se précipite avec une irrésistible énergie. Aussi arrive-t-il souvent qu'après une première partie, pleine de grâce, de nonchalance aimable, de fines remarques, d'attrayantes peintures, il n'y a plus dans la seconde que passion et entraînement. Plus rien d'inutile; un même souffle emporte tout, les événements et les hommes, vers l'inévitable dénoûment, enlevé parfois comme avec le tranchant de l'épée.

Et puis, à côté de ce tact exquis, de cette distinction native, de ce goût vif pour tout ce qui est noble, généreux, élevé, de cette fine intelligence des besoins et des habitudes de la société polie, quoi de plus surprenant que cette particulière aptitude à peindre le peuple, les bonnes gens, l'homme des champs, ce don de s'intéres-

ser aux petits, d'entrer avec sympathie dans le sentiment de leurs misères, de savoir analyser leurs idées, leurs préjugés, leurs passions, sans que jamais un sentiment de révolte vienne se mêler à cette tendre compassion pour les souffrances du pauvre? C'est que, chez Fernan Caballero, il ne faut pas se lasser de le répéter, l'inspiration est profondément, sincèrement chrétienne.

Depuis quelque temps, un silence respectueux s'était fait autour du nom de Fernan Caballero. Un malheur aussi cruel qu'inattendu avait frappé dans sa solitude cette pure existence, et la plume avait échappé à ces mains qui ne savaient plus que se joindre pour prier.

Un ami, mal inspiré sans doute ce jour-là, prit ce moment pour comparer longuement, dans un journal, Fernan Caballero à George Sand, évidemment pour sacrifier avec éclat sur l'autel d'une renommée sans tache cette gloire orageuse et troublée. Fernan Caballero fit alors violence à sa douleur pour réclamer contre un parallèle qu'une admiration imprudente voulait rendre injurieux à l'auteur d'*Indiana*. Elle écrivit une lettre qui fut aussitôt rendue publique, et dont je traduirai ici la plus grande partie pour montrer la haute équité que porte en toute chose Fernan Caballero, et le soin qu'elle met à se maintenir en toute occasion au-dessus des petites passions de la vie littéraire :

« Mon cher ami, je vous remercie de l'obligeance que vous avez eue de m'envoyer l'article qu'à bien voulu me consacrer un des rédacteurs du respectable journal *la Esperanza*. Par là, vous m'avez mis en mesure d'accom-

plir deux actes de justice. En premier lieu, je dois exprimer toute ma gratitude à l'auteur de l'article pour la bonne opinion qu'il s'est formée de moi, et qui va se répandre parmi toutes les personnes qui, à l'étranger comme en Espagne, acceptent l'autorité de cette feuille. Je dois, en second lieu, faire une réserve. Je serais injuste, en vérité, et par trop ingrate, si je ne proclamais hautement que les écrivains et les journaux de l'opinion libérale ont été les premiers à m'accueillir et à me louer bien au delà de ce que je méritais, les premiers qui m'ont encouragée à continuer d'écrire. Je leur suis redevable, en outre, de la plupart des prologues aussi prévenus en ma faveur, aussi bienveillants qu'ils sont beaux, qui accréditent les quatorze volumes dont se compose aujourd'hui la collection de mes œuvres. Ces prologues ont pour auteurs les hommes du premier rang littéraire dans l'école libérale, et ceux-ci les ont écrits parce qu'ils sentaient vibrer dans leur cœur les cordes que je touche dans mes livres, à savoir : le sentiment religieux, l'*espagnolisme*, l'amour de notre pays et de ses vieilles gloires. Il ne saurait donc appartenir à ce groupe libéral qui m'a aplani la route avec tant de sympathie et de cordialité, le critique acerbe auquel fait allusion l'écrivain qui, dans *la Esperanza*, me traite si favorablement, mais à cette autre école qui repousse également le génie et la religion de l'Espagne. Ayant répudié le passé tout entier, et rompu tout pacte avec lui, faut-il s'étonner que cette école renie aussi cet ancien esprit de chevalerie qui, en Espagne surtout, plein de respect pour

les femmes, se portait si vivement à leur défense? car il suppose que je suis une femme, et ne laisse pas que de me dénigrer, et je suis ainsi la cause d'une innovation de plus dans nos mœurs. Je mentirais si je voulais paraître indifférente à ces attaques; je ne mens jamais, par orgueil d'abord. Je dis donc ici ce que je pense. Ces sentiments haineux, fruits amers de notre époque, il m'est aussi impossible de les éprouver contre qui que ce soit, qu'il m'est pénible de les inspirer.

« Lorsqu'on lit sur un auteur un article louangeur ou une violente diatribe, on ne manque pas de se figurer qu'autant celui qui en est l'objet approuve le premier et en tire vanité, autant son amour-propre se révolte à la lecture de la seconde. Eh bien, souvent on se trompe. J'ai éprouvé, du moins en ce qui me regarde, un vif regret et une grande confusion de voir mon indulgent critique me comparer à l'éminent écrivain George Sand... George Sand est une femme tellement exceptionnelle, d'un talent si supérieur, d'un caractère si digne, que, cette comparaison, bien faite pour la rabaisser littérairement, arrivât-elle à ses oreilles, elle ne s'en offenserait pas; et, quant à moi, je sais que, si je me tiens à ma place, nul ne pourra m'en ôter, soit pour m'élever plus haut, soit pour me faire descendre plus bas.

« Je me rappelle ici une conversation que j'avais souvent avec une personne bien chère, qui m'était unie par des liens étroits, et que je ne reverrai plus que dans le ciel, si Dieu me fait la grâce que je m'y retrouve avec elle.

« — Il te manque une chose pour être un écrivain de « renom, disait-elle.

« — Il m'en manque tant! De laquelle veux-tu parler?

« — Il te manque des ennemis.

« — Jésus! Et pourquoi en aurais-je?

« — Parce que jamais ils n'ont manqué à un écrivain « de renom.

« — Je me réjouis donc doublement de n'être pas de « ces écrivains-là. Tu sais que je déteste le bruit. Ce « qu'on appelle renommée est pour moi un vrai san- « benito; ce qu'on appelle gloire me semble une parole « vide de sens, et s'amoindrit et se rapetisse encore à « mes yeux, quand on suppose qu'une plume aussi fai- « ble que la mienne pourrait y atteindre. »

« Soyez donc bien persuadé, mon cher ami, que le dédain du silence et de l'oubli que m'a témoigné jusqu'ici, en général, le groupe littéraire dont parle *la Esperanza*, j'en ai toujours été reconnaissante comme d'une véritable faveur. Je n'ai jamais combattu que les idées philosophiques antireligieuses et antiespagnoles. Si j'y ai gagné l'indifférence, les attaques, la malveillance que signale *la Esperanza*, je ne le regrette point pour moi qui suis un écrivain sans valeur; je le regrette pour ceux qu'animent de pareils sentiments, pour ces fils ingrats de la sainte Église et de la noble Espagne. Dans tous les cas, j'aime incomparablement mieux réunir les beaux traits, les nobles peintures de notre pays et de nos mœurs, ces douces légendes, ces naïves et populaires poésies de l'Espagne, pour les voir traduire et

admirer, comme on le fait, chez les peuples étrangers, que de traduire moi-même et d'introduire chez nous les idées étrangères, en ce qu'elles ont de plus antichrétien, de plus acerbe et de plus haineux. »

Qu'elle écrive une lettre, un billet ou un roman, Fernan Caballero y met toute son âme.

II

DON ANTONIO DE TRUEBA

LE POËTE

Caractère national du Romancero espagnol. — Comment il se continue. — La poésie est partout en Espagne. — La *Gazette de Bethléem*. — — Les premières années de Trueba. — Son éducation littéraire. — *El Libro de los cantares*. — Analyse et citations.— Caractères généraux. — Comment Trueba entend la chanson. — Heureuse transformation de la poésie espagnole. — Trueba et Fernan Caballero.

Antonio de Trueba est un vrai poëte populaire. Il a écrit des nouvelles qui ont été goûtées, des fables que l'on devrait apprendre aux enfants, mais surtout des chansons que les lettrés lisent et que le peuple chante. Toutefois, dire que Truebla est un chansonnier ne rendrait pas exactement ma pensée. En France, du moins, même depuis Béranger, ce nom de chansonnier a gardé quelque chose de sa signification vulgaire. J'aime donc mieux dire que Trueba est un chan-

teur. Si le mot reste un peu vague, on verra plus tard comment il faut l'entendre.

On ne le répétera jamais trop, le *Romancero* est l'*Iliade* de l'Espagne. C'est un miroir immense, inégal seulement d'éclat et de solidité, mais où l'Espagne se réfléchit tout entière avec ses aspirations et ses instincts, avec ses passions et ses croyances de tous les temps; et, de plus, le *Romancero* est une Iliade qui se continue.

Même aux époques d'épuisement où la poésie savante ne produit que des œuvres laborieusement étudiées, le *Romancero* ourdit dans l'ombre sa trame vivante et légère, et s'enrichit sans bruit de quelque chanson nouvelle qui, plus tard, recueillie, marquera sa date et sa couleur à tel fait historique, à tel accident de la vie publique ou privée de l'Espagne. Souvent c'est un poëte en renom qui, pour se délasser de compositions plus sérieuses, écrit, dans cette forme et avec le rhythme séculaire, quelque légende des temps passés. M. le duc de Rivas en a publié tout un volume, et c'est son chef-d'œuvre. Ouvrez les volumes récemment imprimés des œuvres de M. le duc de Frias et de don Nicasio Gallego; dans ces recueils, désormais classiques, vous trouverez de ces naïves inspirations de la muse populaire. Mais plus souvent elles seront l'œuvre d'un inconnu, et qui restera inconnu, même après que ses vers seront entrés dans toutes les mémoires.

La poésie est en Espagne, comme en Italie, une lan-

gue tellement familière à tous, qu'elle se mêle à toutes choses et fait partout entendre sa voix. Au théâtre, les plus insignifiantes bluettes s'écrivent généralement en vers. Un artiste aimé prend-il congé du public, du haut du cintre, des mains bienveillantes et cachées répandent sur le parterre et sur les loges une pluie de petits papiers de toutes couleurs, où les regrets de tous se traduisent en stances, en madrigaux, en sonnets quelquefois pleins de grâce. Si c'est une course de taureaux qui a eu lieu, dès le lendemain le journal vous en apporte le récit en couplets vifs et ingénieux, rapides improvisations que chantent et vendent dans les rues les mêmes aveugles qui ont annoncé la course, et qui, la veille, distribuaient les billets de la loterie. Les dates solennelles de l'année, les éphémérides de l'histoire ou de la religion, sont célébrées dans chaque journal par des sonnets, par des élégies, par des odes. Le vendredi saint, par exemple, la presse presque entière prend le deuil, et dans le noir encadrement de ses colonnes il y a toujours place pour un hymne à Jésus crucifié. Si le poëte manque, on reproduira l'ode admirable de Lista.

Il y a à Madrid un ancien ministre de la marine, poëte distingué, qui, chaque année, à Noël, réunit autour de sa table tout le chœur des poëtes ses confrères. Il n'y a plus, ce jour-là, ni progressistes ni modérés, il n'y a que des poëtes. Chacun apporte là son écot, et le lendemain paraît à la ville la *Gazette de Bethléem*, un journal qui n'aura que ce seul numéro, mais qui, en apparence, conforme aux autres dont il reproduit exac-

tement les divisions ordinaires, sera tout un recueil de vers charmants appropriés à la circonstance. J'ai sous les yeux le dernier *Bethléem*, et je trouve au bas d'une foule de pièces gracieuses le nom de six anciens ministres de la reine : le marquis de Molins, Martinez de la Rosa, Pacheco, Nocedal, Pastor Diaz, Alcala Galiano, associés aux noms plus particulièrement littéraires de Hartzenbusch, de Ventura de la Vega et d'Amador de los Rios. Il y a du moins un jour, dans l'année, où ceux que la passion politique a détournés de la douce culture des lettres se souviennent qu'ils ont chanté et chantent une fois encore.

Mais ce sont là les aristocrates de l'art et de la poésie, et c'est d'un poëte plus humble que je me suis proposé de parler. Les poëtes, en Espagne, n'ont jamais manqué au peuple, et je ne m'étonne pas que le lettré lui-même s'arrête souvent à écouter chanter l'aveugle dans la rue, ou la jeune servante sur le seuil d'une maison.

Antonio de Trueba est un de ces modestes Homères qui travaillent à enrichir le répertoire du rapsode aveugle et mendiant, un de ces continuateurs du *Romancero* dont je parlais tout à l'heure, destinés à rester ignorés quand ils n'ont rencontré qu'une fois, et comme par hasard, cette heureuse expression des sentiments de tous, mais qui méritent et obtiennent une gloire personnelle, s'ils ont souvent réussi à faire vibrer dans les cœurs la fibre nationale. Plus d'une chanson de Trueba ra quelque jour, sans doute, grossir le vaste recueil d'Agustin Duran; mais, comme ses chansons ne sont pas

la bonne fortune d'un quart d'heure d'inspiration et qu'elles forment déjà à elles seules un recueil d'une véritable valeur, son nom n'est pas menacé de demeurer enseveli dans l'immense collection cyclique : l'homme et le poëte méritent l'un et l'autre d'être offerts en exemple.

Don Antonio de Trueba y la Quintana aura bientôt quarante-deux ans, étant né le 24 décembre 1821. Ses parents étaient de simples laboureurs d'un hameau de Biscaye; c'est lui-même, dans la préface de son livre, qui va nous décrire le village où se trouvait la maison paternelle.

« Sur la pente d'une des montagnes qui enferment une des vallées de Biscaye, s'élèvent quatre petites maisons blanches, pareilles à quatre colombes, cachées dans un bois de noyers et de châtaigniers, quatre maisons qu'on ne découvre de loin qu'après que l'automne a dépouillé les arbres de leurs feuilles; c'est là que j'ai passé les quinze premières années de ma vie.

« Au fond de la vallée est une église dont le clocher perce la voûte du feuillage, et se dresse avec majesté au-dessus des noyers et des frênes, sans doute pour faire voir comment la voix de Dieu s'élève au-dessus de la nature. Dans cette église on dit deux messes le dimanche, l'une au soleil levant, l'autre deux heures après qu'il est levé.

« Nous autres, les jeunes garçons, nous nous levions, au chant des oiseaux, pour descendre à la première messe, en fredonnant et sautant par les halliers touffus.

Les vieux descendaient ensuite à la messe chantée. Pendant que nos pères et grands-pères étaient à l'entendre, j'allais m'asseoir sous quelques cerisiers qui faisaient face à la maison de mes parents, et d'où l'on découvre toute la vallée qui ne s'arrête qu'à la mer. Bientôt venaient me rejoindre quatre ou cinq jeunes filles, rouges comme les cerises qui pendaient au-dessus de ma tête, ou comme les rubans qui rattachaient la longue tresse de leur chevelure. Elles me demandaient des couplets pour les chanter, le soir, devant leurs amoureux, en s'accompagnant du tambour de basque, sous les noyers, où, pendant que les jeunes dansaient, les vieux se réjouissaient de notre joie. »

Mais comment, et de qui, dans cette vallée qu'il n'avait pas encore quittée, cet enfant de quinze ans avait-il appris l'art des vers? C'est aussi lui qui nous le dira; je lis en effet dans une lettre surprise à sa modestie :

« Depuis mon enfance j'avais toujours eu un goût très-vif pour la poésie, quoiqu'il n'y eût pour tous livres dans la maison de mon père que les *Fueros* de Biscaye, les *Fables* de Samaniego, le *Don Quichotte*, quelques chansons d'aveugle que mon père rapportait de Valmaseda ou de Bilbao, et deux ou trois Vies de saints. »

Voilà, à première vue, une assez pauvre bibliothèque; mais regardons-y de plus près, et nous verrons que là est en réalité toute l'Espagne. Que fallait-il de plus pour former un poëte vraiment populaire, vraiment espagnol, si on ajoute cependant à ce peu de livres cette petite vallée si naïvement décrite, cette église, ce toit des

aïeux, ces cerisiers, cette mer dans le lointain, et surtout ces jeunes filles en quête de chansons d'amour?

Les *Fueros de Biscaye*, c'est-à-dire ce dernier lambeau des vieilles coutumes, cette bannière sacrée des libertés locales si courageusement maintenue dans la guerre civile, que le vainquenr même a dû la laisser clouée au tronc de l'arbre de Guernica. Dans ce code de l'indépendance municipale, l'enfant puisait, sans s'en douter, cet énergique instinct de résistance qui est un des caractères de l'Espagne, qui est surtout celui de ses provinces du Nord.

Les *Fables de Samaniego*, imitation facile, élégante, souvent ingénieuse d'Ésope, de Phèdre, de la Fontaine surtout, un de ses livres qui éclairent d'une naïve lumière les premières impressions de la vie, où l'enfant saisit, sous la plus attrayante forme qu'elle puisse revêtir à ses yeux, la vérité morale.

Le *Don Quichotte*, ce vivant tableau de l'Espagne elle-même, où luttent ensemble avec tant d'éclat l'héroïsme antique et le bon sens moderne, correctif heureusement impuissant parfois de l'audace castillane!

Les *Chansons de l'aveugle*, c'est-à-dire encore cette humble continuation du *Romancero* où l'avenir fera plus tard sa gerbe, mais qui, en attendant, avec grand profit pour l'âme, s'il y a danger pour le goût, ravive en la prolongeant la tradition nationale.

Enfin la *Légende des saints*, ce doux et austère enseignement de tous les âges, qui fait intervenir dans les plus simples habitudes de la vie, et à l'aide de voix mer-

veilleuses, les conseils de l'Évangile, en faisant asseoir, chaque jour, au foyer de la famille un hôte divin envoyé par la religion.

C'est de tous ces maîtres réunis que l'enfant apprenait à chanter. Les *Fueros* lui donnaient l'humeur libre et l'accent; la Vie des saints, l'idéal et l'horizon lumineux; les *Coplas* lui enseignaient la forme, Samaniego le rhythme, et Cervantes le maintenait dans le bon sens et la mesure. Toutes ces influences se fondaient harmonieusement au sein d'une nature bienfaisante, qui, elle-même la plus aimable des institutrices, ajoutait ses leçons à toutes les autres.

Antonio de Trueba atteignit ainsi les derniers mois de 1836, c'est-à-dire sa quinzième année. C'était pour toutes les familles un moment terrible dans les provinces, c'était celui où leurs enfants étaient appelés ou entraînés à faire partie des bandes carlistes. Tout le monde n'a pas le goût ni la vocation de la guerre civile. La famille de Trueba profita de l'occasion pour envoyer le futur poëte à Madrid, chez un parent éloigné, où, debout derrière un comptoir, il eut à débiter de la quincaillerie. S'il regretta la vie libre et les paisibles travaux des champs, on l'imagine assez sans qu'il soit besoin de le dire. Mais ce fut pour lui une souffrance de plus d'avoir à cacher à l'ignorance, et à l'ignorance prévenue, les délicats instincts de son esprit. Bientôt ce furent ses études qu'il fallut tenir secrètes. Car, je me hâte de le dire, le jeune poëte n'eut garde de les abandonner. Il les poussa même assez loin pour prendre ses grades

universitaires. « Le souvenir de ces études, écrivait-il encore, me fait rire et pleurer à la fois. Je me cachais pour lire deux ou trois volumes acquis avec beaucoup de peine. Quand je me retirais du magasin, accablé de sommeil, je courais m'enfermer dans ma chambre, et je passais là une nuit sur deux à lire. Les jours de fêtes, au lieu d'aller me promener, je m'essayais à écrire des vers ou de la prose. » On le voit, désertant avec lui les frais ombrages de Sopuerta, la muse l'avait suivi à Madrid.

Cependant des malheurs imprévus mirent fin à ce double apprentissage du commerçant et du poëte ; ce dernier renonça gaiement au bénéfice de ces dix ans passés dans un labeur vulgaire, et ne se souvint que de ce qu'il avait appris dans ses courageuses veilles. Ces études cachées avaient eu pour lui toute la saveur du fruit défendu, fruits exquis de la science, qui, pour lui du moins, ne furent détachés que de l'arbre de vie.

Employé alors dans la rédaction de quelques journaux, Trueba demandait à de modestes travaux littéraires le pain que, pendant dix ans, lui avait donné un commerce plus humble encore. Libre désormais, il n'avait affaire qu'à ses chers livres, et peu à peu l'inspiration lui venait. L'attention publique ne le cherchait pas encore, mais il travaillait déjà à la mériter. Déjà il se disait qu'il devait y avoir une autre poésie que celle qui se produisait autour de lui. Il faisait encore des vers dans le goût du jour, mais il aspirait à en écrire d'autres. Cette poésie plus vraie qu'il pressentait, il la portait en lui, et

bientôt elle allait couler dans ces chansons qu'il a depuis réunies sous ce titre: *el Libro de los cantares*.

Mais se défiant encore de lui-même et de ce que ses vers avaient d'un peu antique dans leur nouveauté même, il ne les disait à personne. Et, en effet, modeste comme nous le connaissons, s'il eût eu affaire à un conseiller inintelligent, une parole imprudente pouvait le jeter dans une fausse route et étouffer en lui l'instinct de la vocation. Mais le jour où il se décida à lire à un ami quelques pièces écrites dans sa manière nouvelle, il s'adressa bien, se sentit compris, encouragé, et l'Espagne put compter un poëte de plus.

Il continuait cependant à travailler pour les journaux; mais après sa tâche quotidienne, chaque soir il reprenait la plume du poëte, n'écoutant désormais que le sentiment délicat de son inspiration. Toute sa vie est dans ce double labeur. Pourquoi, dira-t-on, ne pas se borner au second? Faut-il le dire, hélas! C'est qu'en Espagne, pas plus qu'ailleurs, la poésie ne nourrit le poëte, et Trueba avait, en outre, un vieux père à soutenir, de jeunes frères à élever. C'est tout ce que je dirai de sa vie. L'analyse de ses sentiments et de ses ouvrages suffit amplement à la biographie d'un poëte. Si, derrière la part faite au public, le lecteur entrevoit quelque devoir noblement accepté et simplement rempli, c'est assez. Il s'élève alors de l'obscure vie un parfum qui se répand sur le livre même.

Croyez-le bien, la tâche qui assujettit l'homme profite au poëte. Laissons à part ces génies supérieurs qui,

nés pour les grandes productions de l'art, n'ont pas trop pour les enfanter de toutes les forces de leur intelligence, de leur imagination et de leur âme; le poëte, en général, a besoin d'enchaîner sa vie à un devoir, à une profession, à un labeur régulier qui le préserve de la servitude d'une passion absorbante. L'inspiration est une chose exquise et qui veut être ménagée. Abandonnée à elle-même, elle s'épuiserait en compositions hâtives et dégénérerait peu à peu en une molle habitude. Contenue, au contraire, par un frein volontaire et respecté, si elle donne peu, au moins ne donne-t-elle que des fruits aussi excellents que rares; et, si le devoir qui la réprime, ou, pour mieux dire, qui l'ajourne et la réserve, est d'un ordre élevé, la poésie en reçoit dans son naturel épanchement je ne sais quoi de pur et de sain qui de la vie passera dans les œuvres.

Telle aurait pu être, de nos jours, l'heureuse histoire de bien des poëtes. Telle a été jusqu'ici, telle continuera d'être, n'en doutons pas, celle d'Antonio de Trueba.

Un critique bienveillant l'accuse de paresse et lui demande pourquoi il *n'enrichit* pas, chaque année, d'un nouveau volume, la littérature de son pays. Paresseux ! l'homme qui, depuis l'enfance, pratique sans murmurer cette loi du travail dont on a voulu faire l'orgueilleuse formule d'une religion nouvelle, mais qui, aussi vieille que le monde, attendait notre premier père à la porte même du paradis terrestre ! A ce reproche, bienveillant au fond, mais qui sent si fort son critique, le poëte répond avec une douce fierté :

« Je tiens pour sainte et pour bonne la culture des lettres, mais pour ce qu'il y a de plus saint sur la terre, l'amour de la famille et la fidélité aux devoirs qu'elle impose. Ah! ce fut toujours mon rêve doré que de m'enfermer une partie de l'année dans les montagnes de mon pays, où je vis toujours par la pensée et par le cœur, et là, d'*enrichir*, comme disait l'autre, la littérature nationale de deux volumes par an de mes chansons; puis de mourir après avoir chanté, exalté tout ce qui mérite de l'être dans l'histoire et dans les mœurs de ma patrie! »

Il est bien à vous de le croire, ô poëte, et qui de nous n'a fait ce même rêve? Mais je doute que votre talent y gagnât beaucoup. Continuez donc à suivre la voie courageuse que vous avez choisie. Les devoirs que vous y rencontrez élèvent votre talent en même temps que votre âme; et déjà cette aimable vallée, vers laquelle vous reportent vos songes, absente et désirée, vous a mieux inspiré qu'elle n'eût fait présente, car vous devez au regret de l'avoir quittée et à l'espérance de la revoir un jour vos plus touchantes inspirations.

Vivant habituellement à Madrid, Antonio de Trueba y place habituellement la scène de ses petites poésies. Il descend ou remonte volontiers le cours du Manzanares. Il décrit avec grâce les romerias qui quelquefois animent ses rives. Chacune des scènes qu'il retrace promène tour à tour l'imagination du lecteur du *Retiro* à la *Florida*, et des bords du *canal* à la *Vierge du Puerto*. Mais, dans ce cadre emprunté à ce qu'il a sous les

yeux, avec quel amour il jette toute la senteur des bois, tout le murmure des ruisseaux de sa vallée.

Arrivons aux exemples. Je commence par le début du livre, une sorte de prologue où l'auteur apparaît lui-même et, sans se surfaire, donne la mesure de son talent.

« Vous qui venez, le dimanche, danser, le soir, sur les joyeuses berges du Manzanares, avez-vous vu dans la Florida, à demi cachée sous le feuillage, la pauvre petite maison blanche d'Anton, d'Anton le chanteur? Au-dessus de la porte, une vigne étend ses larges feuilles, tantôt m'offrant son ombre, tantôt me présentant ses grappes, et vers la fenêtre s'inclinent cerisiers et poiriers, afin que de ma fenêtre j'atteigne leurs doux fruits. Autour de ma petite maison exhalent leurs vives senteurs œillets et immortelles, roses et lis, et, à l'aube naissante, entre les verts rameaux qui encadrent ma fenêtre, les oiseaux viennent me donner leur sérénade. Dès que le jour paraît, je cours à ma croisée pour envoyer de là à notre sainte patronne la Salutation angélique, et un hymne de bienvenue au soleil de Dieu qui se lève; et sans envie je contemple le royal Alcazar dont la masse gigantesque domine ma douce rive du Manzanares. Noble reine de Castille, je te rends hommage, parce que mes pères ont toujours fléchi le genou devant leur Dieu et devant leur roi; parce que tu n'es pas seulement la reine, mais parce que tu es femme, parce que tu es mère. Tout pauvre néanmoins que je suis, je ne

t'envie point tes riches palais; car elle n'est pas dans les royales demeures, cette paix du cœur qui règne dans la petite maison blanche d'Anton, d'Anton le chanteur !

« Dans le fond de mon âme il y a des douleurs, et de bien grandes ! les unes les hommes les savent, les autres Dieu seul les connaît ! Mais le souvenir de ces douleurs reviendra rarement dans mes chansons, car j'ai perdu l'espoir que personne puisse les soulager... Où est le mortel qui, en traversant la vallée, n'a pas rencontré parmi les fleurs quelque épine acérée ? Chanter est la vocation qu'il a plu au Seigneur de me donner, car déjà, innocent enfant, je chantais sur les grèves solitaires que bat de ses vagues éternelles la mer de Cantabrie ! — Mais qui t'apprit à chanter ? me dit-on de toutes parts. — Personne; je chante parce que Dieu le veut, je chante comme les oiseaux. Si l'on demande qui je suis, en écoutant mes chansons, écoutez une simple histoire et répondez : Sur l'humble rive du Manzanares, j'allais chantant une après-midi, en m'accompagnant de ma guitare, et je vis près de la Vierge du Puerto, à l'ombre des arbres, un enfant qui souriait sur le sein de sa mère. Le cœur joyeusement ému, j'allais le caresser, parce que les beaux enfants ressemblent aux anges, et que je vois passer des anges dans mes rêves, pendant que j'erre dans mes solitudes. L'enfant jeta aussitôt ses petits bras autour de mon cou, en posant sur mon visage basané ses lèvres fraîches et roses ; puis, retournant au doux sein de sa mère, il s'écria : « Mais c'est « un aveugle qui voit, cet Anton le chanteur ! »

« Oui, je suis un aveugle qui voit, l'ange a dit vrai. Ma guitare appuyée contre mon cœur aimant, dont les vifs battements donnent seuls le ton à ses cordes, vous me verrez errant sans cesse de la cité au vallon, de la cabane du pauvre au palais du grand, pleurant avec ceux qui pleurent, chantant avec ceux qui chantent; car ma rustique guitare est l'écho incessant de toutes les joies et de tous les chagrins. »

Et la chanson continue avec ce même accent de poésie sincère, et le livre tout entier tient la promesse du début.

Mais ce sentiment d'une nature agreste, le poëte l'a-t-il emprunté aux environs de Madrid, et suffisait-il, pour l'éveiller en lui, de quelques arbres épars au bord d'une rivière sans eau ? Il est permis d'en douter. D'ailleurs, n'entendez-vous pas au loin cette mer de Cantabrie qui brise éternellement contre la grève où va mourir la charmante vallée de Sopuerta ?

Encore un souvenir, une image des mêmes lieux !

« Les jeunes filles au teint de neige et à la blonde chevelure sont de jolies petites fleurs, mais de petites fleurs sans parfum. Enfants glacés du Nord, aimez-les, rien de mieux; elles doivent vous plaire comme la neige de vos sierras; mais, en Castille, nous aimons les jeunes filles aux brunes joues, nous voulons des âmes ardentes comme ce soleil qui nous brûle. On nous représente Jésus brun, et brune aussi Madeleine. Brunes ont été

assurément Azulema la Grenadine, et Isabelle l'Aragonnaise, et la Castillane Chimène, qui laissèrent une mémoire éternelle dans les annales de l'amour. Elles sont brunes aussi, les jeunes filles de mon pays ; brune est la belle que j'adore, vivent les brunes !

« Ainsi demandant à l'histoire des arguments qu'elle leur refuse, les chansons du Midi exaltent les brunes; ainsi le peuple de Castille prête la couleur de l'ébène à votre blonde chevelure, ô Jésus ! ô Madeleine ! Moi, Anton le chanteur, je naquis comme eux dans cette patrie bienheureuse où l'amour c'est le paradis, où l'indifférence ce sont les limbes ; mais je ne demande pas à l'amour une joue basanée, je lui demande une joue de lis et de roses ! O jeune fille aux yeux bleus que je vis dans mon village, pleurant d'amour et de mélancolie quand le triste soleil des morts dorait la crête de la sierra, j'aime ton amour et ta tristesse. »

Et ce n'est pas une vaine image qui traverse ici le rêve et la chanson du poëte ; je reviens à sa touchante préface, et j'y lis cette page :

« Un soir, à l'heure où le *soleil des morts* (on appelle ainsi dans mon pays les dernières splendeurs qu'épanche le soleil couchant) dorait le faîte des montagnes, j'étais à causer chez un riche laboureur de mon village avec une jeune fille de quinze ans, douce et délicate comme une sensitive. L'enfant cousait à l'angle d'un balcon. Une voix mélancolique, que je reconnus pour

celle d'un ami qui m'avait confié son amour et l'opposition que les parents mettaient à leur mariage, à cause de sa pauvreté, sort des châtaigniers voisins; cette voix chantait :

« Beaux yeux qui avez la couleur du ciel, yeux azurés « comme les miens, ne perdez pas l'espérance, je ne la « perdrai pas. »

« La jeune fille s'émeut en entendant la chanson, et je crus voir deux larmes trembler au bord de ses yeux bleus. Alors, respectant son émotion, je me retirai; mais, en passant sous le balcon, je l'entendis chanter à son tour d'une voix tremblante et attendrie :

« Je ne perds pas l'espérance; toi, mon amour, ne la « perds pas, car seul, seul, tu règnes dans mon cœur. »

« Cette jeune fille, douce personnification d'un sentiment pur, est le type que j'ai toujours eu présent chaque fois que j'ai voulu peindre les vierges aux yeux bleus qui occupent le premier plan de mes tableaux sans prétention. »

Antonio de Trueba est tout entier dans les deux pièces que j'ai citées et dans leur poétique commentaire. Il pourra trouver, il trouvera pour peindre d'autres scènes, d'autres amours, des couleurs plus énergiques; mais on a dans ce qui précède le ton général et l'accent préféré de sa chanson.

Suivons-le cependant une dernière fois dans cet heureux village qu'habite incessamment sa pensée. Voici une page où il se représente revenant, après bien des année, à Sopuerta. C'est cette immortelle et douloureuse histoire du cœur humain, cherchant à ressaisir à travers

le temps ses impressions premières, et les redemandant à des lieux où il ne reste que d'insensibles ou muets témoins du passé. On a lu d'abord dans *René*, et ensuite dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, la visite de M. de Chateaubriand à Combourg. On a également lu dans *Jocelyn* un épisode tout semblable, où des émotions pareilles sont exprimées en vers admirables. Ici c'est quelque chose de plus naïf, et d'un sentiment d'autant plus humain qu'il se révèle dans un milieu plus humble et par des détails plus familiers.

« Bien des fois, rêvant de mon pays, car c'est mon rêve de tous les instants, je me représente le moment où Dieu permettra que je retourne à mon vallon natal. Quand ce moment sera venu, me dis-je à moi-même, il y aura déjà des rides à mon front et des cheveux blancs sur ma tête. Je choisirai un jour de fête pour arriver à ma chère vallée, et au détour de la colline, d'où on la découvre tout entière, j'entendrai sonner les cloches de la grand'messe. Comme elles retentiront doucement à mon oreille, ces cloches, qui tant de fois me remplirent de joie dans mon enfance ! J'avancerai dans le vallon, le cœur palpitant, la respiration haletante et les yeux remplis de larmes d'allégresse. Là je verrai apparaître, avec son clocher blanc et sonore, l'église où sur le front de mes pères et sur le mien fut versée l'eau sainte du baptême. Tout à côté, les noyers et les châtaigniers, à l'ombre desquels nous dansions le dimanche, dans l'après-midi. Là, les bois où mes frères et moi nous

cherchions des nids et nous faisions des sifflets avec l'écorce des châtaigniers et des noyers. Là, sur l'esplanade, seront encore les pommiers dont nous abattions les fruits à coups de pierres, mes compagnons et moi, en passant pour aller à l'école; ailleurs, la petite maison blanche où nous naquîmes tous, et mon aïeul et mon père, et mes frères et moi. Là je retrouverai tout ce qui ne sent ni ne respire. Mais où seront, mon Dieu ! tous ceux qui, les yeux pleins de larmes, me firent leurs adieux, il y a déjà tant d'années ? Je continuerai à avancer dans la vallée; elle, je la reconnaîtrai, mais non ses habitants. Sera-t-il alors entre les douleurs une douleur plus grande que la mienne? Les gens réunis sous le porche de l'église pour attendre le moment d'entrer à la messe s'approcheront de la rampe qui donne sur la chaussée, d'autres se mettront aux fenêtres, tous pour voir passer l'étranger, et ni eux ne me reconnaîtront ni moi je ne les reconnaîtrai ; car ces enfants, ces jeunes gens, ces vieillards, ne seront ni les vieillards, ni les jeunes gens, ni les enfants que je laissai dans ma vallée natale ! Et je descendrai, descendrai toujours.

« — Tout ce qui avait le don de sentir, m'écrierai-je, est mort ou s'est modifié. Qui donc ici a gardé pur et immaculé le sentiment que j'essayai d'y répandre? Et alors quelque villageoise fera entendre une de ces chansons dans lesquelles j'ai épanché les plus profondes émotions de mon âme, et, en l'entendant, mon cœur voudra s'élancer hors de ma poitrine, et je tomberai à genoux, et si l'attendrissement et les sanglots ne me

coupent la voix, je m'écrierai : Sainte, trois fois sainte, bénie et trois fois bénie la poésie qui immortalise ainsi le sentiment humain! »

Résignons-nous avec le poëte et prenons-le dans la situation que les circonstances lui ont faite, c'est-à-dire à Madrid, travaillant le jour, écrivant le soir, et chantant pour soulager son cœur des rêves et des émotions volontairement contenus, mais qui, loin du pays et dans un milieu contraint et gêné, ne s'épanchent qu'avec plus de force, de naturel et de grâce.

Trueba écrit pour le peuple, et son ambition serait de l'amener peu à peu à désapprendre les vulgaires chansons qui lui sont trop souvent familières. Mais comment? En lui en apprenant d'autres, animées de sentiments purs, vrais, nobles, généreux. Et pour mieux enseigner ses chansons au peuple, l'ingénieux poëte a l'air d'abord de lui emprunter les siennes. Il lui prend ses refrains, sauf à les rattacher à autre chose. Son oreille est-elle frappée d'un mot touchant, d'une utile maxime, d'un proverbe, resserrés dans un vers ou deux, et exprimés d'une manière vive et pittoresque? Ce mot, cette maxime, ce proverbe, ce refrain enfin, se détachant de la chanson triviale, s'emparent du rêveur qui passe, se développent dans son imagination, et deviennent une courte histoire, un spirituel dialogue, une fraîche idylle, une tendre élégie, un chant d'amour à la fois pur et passionné, un pieux élan vers la Vierge, le cadre d'un souvenir doucement ému.

Citons encore, citons toujours; tous les fragments que nous allons traduire rentrent dans quelqu'une de ces classifications.

« — Allons, adieu, soleil des soleils !

« — Jésus! tu me quittes sitôt!

« — Je ne puis m'attarder; voici l'aube qui naît, et, si on nous surprend à parler ici, Dieu sait ce que l'on en dira !

« — Pars, mais du moins ne m'oublie pas.

« — Moi, je ne t'oublie jamais. Maudite soit ta fenêtre d'être si haute !

« — Si tu veux une échelle, il y en a une dans l'église.

« — J'irai la demander bientôt.

« — Tu ne monteras pas autrement.

« — Adieu, soleil!

« — Adieu, étoile du matin!

« — Adieu, trésor!

« — Adieu, bel amoureux! Qu'il est fier! qu'il a bonne mine! Je le voudrais contempler encore pendant qu'il traverse la clairière qui va d'ici à la chênaie. *Petites étoiles luisantes, prêtez-moi votre clarté pour m'aider à suivre la trace de mon amant qui s'éloigne!* »

Ces dernières lignes sont un de ces refrains dont je parlais, et on peut voir par cet exemple avec quel art le poëte sait les fondre dans sa chanson. Et puis ne croit-on pas entendre dans cette petite pièce qui a pour titre : *A la lueur des étoiles*, comme un humble et lointain écho

des adieux de Roméo et de Juliette? Quoi de plus charmant aussi que le détail de cette échelle qui ne se trouve que dans l'église? L'esprit libre et honnête de la fiancée espagnole est tout entier dans ce trait.

Voici un tableau d'un autre genre, et remarquable par une précision peu commune dans la poésie méridionale.

« A l'aube du jour, par une belle matinée de la Saint-Jean, le laboureur prend sa faucille et va tout joyeux à ses champs, après avoir donné le baiser de paix à sa femme et à ses enfants, encore à demi endormis. Tout en marchant, il se dit, plein d'allégresse : — Blé de mes champs, que tu seras beau, et, à te voir entrer dans nos granges, pareil au soleil du bon Dieu, comme mes enfants sauteront de joie!

« Le laboureur arrive au champ où gît son espérance; mais, au lieu de moissons dorées, il ne trouve que plantes malfaisantes. La pluie, le vent et le brouillard ont rendu ses sueurs stériles. Le malheureux retourne à sa maison, et dit chemin faisant : — Pauvres petites granges de mon âme, monseigneur saint Jean est venu. S'il vous trouve vides, vides il vous laissera, et à vous voir sans froment, comme ma femme et mes fils vont pleurer! »

De cette inspiration rustique, et dans laquelle on croit sentir la main qui a poussé la charrue, j'aime à rapprocher un morceau d'un tout autre caractère :

« Elle et moi, un dimanche, nous étions à la fenêtre à regarder le soleil se dérober derrière les cimes lointaines. La tristesse régnait dans son cœur et dans le mien ; car son cœur et le mien étaient nés pour aimer et ne demandaient alors qu'à suivre leur sainte destinée. A l'heure solennelle où le soleil attiédi se cache, et où les oiseaux, en chantant, lui envoient leurs adieux, où de blanches vapeurs montent des ruisseaux et des fontaines, où la lune triomphante montre son disque lumineux, et où l'on sonne l'Angélus dans le temple voisin... à cette heure solennelle, qu'il est doux d'aimer, ô mon Dieu! mais qu'il est amer, dans l'extase d'un amoureux délire, de tendre les bras pour n'embrasser que le vide! — Maria, lui dis-je, mon cœur bat sans repos. Sais-tu quelque part un cœur qui réponde à ses battements? La jeune fille baissa ses doux yeux, ses yeux émus d'une pudeur timide, et m'envoya sa réponse sur l'aile d'un soupir. Puis tout à coup, l'âme assaillie d'un sombre pressentiment, elle releva vers le ciel ses yeux inconsolés et me dit : — Là-haut seulement doivent s'unir tes amours et les miens. »

Le souvenir et le souci de la famille absente tiennent une grande place dans les vers de Trueba. Où pouvaient-ils venir plus à propos que dans une pièce sur la nuit de Noël, *la noche buena*, la bonne nuit, comme disent les Espagnols? Le début de cette chanson a le mouvement et l'entrain de cette nuit innocemment bruyante.

« Monte, sonneur, monte à la tour de l'église, et mets

les cloches en branle. Car, cette nuit, les anges sont en fête dans le ciel, les hommes sur la terre. La bise du Guadarrama a beau siffler dans la cheminée, et la neige couvrir la montagne, » etc.

Les premières pensées sont toutes à la joie ; mais bientôt arrive l'image des absents qui jette un voile de mélancolie sur le banquet de Noël :

« Buvons à nos amis, comme faisaient nos pères que Dieu ait en son paradis, et prions le Seigneur qu'il nous réunisse encore souvent en d'autres nuits pareilles! Tel était le toast solennel que mon père portait, la nuit de Noël, et aussi celui de ma sainte mère qui dort aujourd'hui sous la terre! Moi, je ne puis le répéter, car la solitude m'environne, et de mes parents, et de mes frères, il ne me reste que le souvenir, la mort m'ayant ravi les uns, l'absence me dérobant les autres. Ah! chers parents, frères de mon âme, si je vous voyais, si je vous tenais devant ce foyer solitaire où je meurs de tristesse! Je crois vous voir autour de cette table, ici, à ma droite, ma mère; mon père ici, à ma gauche; là, en face, mes frères; là mes charmantes sœurs, et par-dessus tous, l'ange de l'amour et de l'indulgence! Descends, sonneur, descends de la tour de l'église, ou à l'appel de la vie mêle le glas de la mort, car cette nuit est pour moi la nuit des tristesses, et si c'est la bonne nuit, c'est aussi, hélas! la nuit mauvaise. »

Ces citations suffisent pour faire comprendre tout ce

qu'il y a de spontané dans le talent de Trueba. C'est bien là, si je ne me trompe, l'accent, le ton sincère de la muse populaire, et avec une précision de contours qui met pleinement en relief la personnalité du poëte, et avec un choix de détails qui, sous l'âme saine et forte, décèle un goût naturellement pur et discrètement exercé. Ma traduction n'aura laissé qu'entrevoir ces rares qualités. Encore moins aura-t-elle fait sentir cette grâce du rhythme et de la cadence qui relève la naïveté des idées, quand elle n'ajoute pas à leur éclat. Heureux du moins si j'avais réussi à rendre sensible l'émotion douce, la pensée élevée sans effort, le sentiment délicat, la passion vraie, tout ce qui fait que le poëte remue les âmes simples, comme il force l'estime des esprits cultivés !

Le mot de poésie populaire est venu souvent se placer sous ma plume. Suffisait-il, pour produire en Espagne quelque chose qui méritât ce nom, de parler au peuple son langage, et de revêtir des idées simples et des sentiments naturels d'une forme claire, limpide, pittoresque sans recherche, et pouvant, au besoin, s'élever à la noblesse sans cesser presque d'être familière? Il fallait encore, il fallait surtout respecter les idées et les sentiments du peuple, et c'est de quoi, scrupule d'honnête homme ou instinct de vrai patriote et de poëte naïf, Trueba a pris un soin jaloux.

« Je me propose, m'écrivait-il un jour, de cultiver la poésie populaire, quelque débiles que soient mes forces pour un pareil dessein. Mais je lui adresserais un être-

nel adieu, s'il me fallait chercher les applaudissements, en jetant du ridicule sur la foi religieuse du peuple, en faussant ce sentiment monarchique qui, quoi qu'on en dise, constitue un des traits principaux du caractère espagnol, ou en mêlant l'obscénité aux pures et délicates fleurs de l'âme. Je ne conçois pas autrement en Espagne le poëte populaire. Si Béranger fût venu dans ce pays, en passant les Pyrénées, il eût dû commencer par supprimer trois cordes à sa lyre, sous peine de n'être écouté que de ceux qui ne méritent pas d'être bercés par les chants du poëte. »

Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, on a comparé Antonio de Trueba à Fernan Caballero.

« Dans le pays où vous allez, m'écrivait encore Trueba (je retournais en Andalousie), vit aujourd'hui un insigne écrivain que je vénère profondément, et auquel je ne pense jamais sans émotion, qui, en ce qui touche la poésie populaire, opine comme moi, parce que sa raison et son cœur lui ont dit ce que m'ont dit à moi mon cœur et ma raison. »

Cette conformité dans les vues est ici la conséquence naturelle d'une véritable parenté dans le talent.

« On ne peut, dit un jeune critique, poëte dramatique distingué, on ne peut, dit Luis de Equilaz, comparer au style de Fernan Caballero que celui de Trueba dans son charmant livre des *Cantares*. Il y a une telle ressemblance entre les deux poëtes, ils ont tant de points de

contact, ils voient les choses d'un point de vue tellement identique, que, sans y songer, en parlant d'eux, nous nous remettons en mémoire la théorie des génies jumeaux. L'un comme l'autre excelle dans la peinture des types et des mœurs populaires; l'un comme l'autre se complaît à faire dialoguer les enfants et les gens du peuple. Tous deux ont parfois le défaut (je me demande si c'en est un) de se servir d'expressions trop simples, tous deux rencontrent les mêmes mots pour exprimer les mêmes pensées; et pour plus de ressemblance encore, tous deux méritent plus de renommée qu'ils n'en ont, car ni à l'un ni à l'autre il n'a été fait encore complète justice. »

Que conclure maintenant de cet air de famille si marqué dans deux esprits qui se rencontrent de si loin, l'un venu de l'Andalousie et du fond de la baie de Cadix, l'autre qui arrive des provinces du Nord et des grèves de la mer de Cantabrie? Que la poésie espagnole est entrée désormais dans une phase de transformation heureuse? On aimerait à le croire. On aimerait, après un courant d'imitation auquel les mieux doués, Zorilla, par exemple, n'ont pas toujours résisté, à voir le génie national se retremper hardiment dans ses sources antiques. Ce serait pour l'Espagne, en général, le signal d'une renaissance sérieuse, et pour sa littérature en particulier celui d'un rajeunissement nécessaire. Une littérature ne ressaisit son originalité première qu'à la condition de la rechercher dans les voies qui lui sont propres

et où elle a marqué fortement sa trace. Antonio de Trueba, en se bornant à suivre la pente de sa libre et généreuse nature, s'est trouvé dans cette voie sûre, et il y a rencontré la vie, la couleur et le charme, en attendant la gloire.

LE CONTEUR

Les *Contes couleur de rose.* — Dédicace. — Les provinces basques. — L'*Indien.* — Caractère des récits de Trueba. — Leur douce et pure philosophie. — Analyse du recueil.

Antonio Trueba y la Quintana est un homme brun, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, d'une tenue modeste, d'une douce et sympathique figure. Humble soldat de la presse, il n'a rien des formes tranchantes, du langage véhément, des allures cassantes du journaliste ; il est resté et il restera, je l'espère, le poëte de *los Cantares;* c'est, on le sait, le titre de l'unique recueil de vers qu'il ait encore publié.

Ce recueil a été précédé et suivi de quelques fables ingénieuses; mais la forme de prédilection de Trueba, nous l'avons dit, c'est la chanson, une chanson qui ne ressemble en rien à la nôtre, ni pour le fond, ni pour la forme, ni même pour le rhythme, et qui ne s'inspire jamais que des sentiments les plus purs et les plus délicats. Né dans les provinces du nord de l'Espagne qu'il a quittées de bonne heure, Trueba en a gardé, jusque dans Madrid, les mœurs naïves et les simples vertus.

Réimprimé plusieurs fois, et en dernier lieu sous les auspices d'un prince français qui recherche toutes les occasions de faire aimer la France à l'Espagne, le recueil de Trueba a trouvé de nombreux lecteurs dans un pays où on ne lit guère ; on le chante davantage ; mais ceux qui le chantent ne savent guère le nom du poëte, et cette gloire qui lui est venue d'elle-même ne le ferait pas vivre lui et sa jeune famille. Aussi, depuis quelque temps, Trueba a dû demander à la presse l'aisance matérielle que la poésie ne donne à personne, et aujourd'hui, tout en réservant à la muse, j'en ai l'assurance, les meilleures heures de l'inspiration, il écrit des nouvelles où il met, avec toute la grâce de son esprit, les sincères et religieuses émotions de son âme.

Il a recueilli et publié ces nouvelles sous le titre de *Contes couleur de rose*. Si ces récits sont en effet couleur de rose, est-ce parce qu'ils marquent une date heureuse dans la vie de l'auteur? Celui-ci, je crois, a voulu aussi exprimer par là l'aimable et consolante morale qui les caractérise.

Ils sont au nombre de cinq : *la Résurrection de l'âme*, *la Marâtre*, *de la Patrie au ciel*, *le Judas de la maison*, et *Juan Palomo*. Assurément, sous plus d'un de ces titres, il est permis d'entrevoir bien des tristesses, bien des misères ; mais l'auteur s'arrange toujours, quelque chemin qu'il prenne, pour conduire son lecteur à un dénoûment agréable. Il est de ceux qui regardent la vie par le beau côté, et qui aiment à la présenter sous des teintes attrayantes. Laissons-le parler, il

le dira lui-même mieux que nous. Je traduis la dédicace du recueil adressée à sa femme.

A TERESA.

« Je te dédie ces contes, ma chère femme, parce que c'est ce qui a fait jusqu'ici le plus d'honneur à ma plume, et parce que c'est à ton âme angélique et affectueuse que j'ai dû le plus souvent de sentir le beau, le pur et le saint que j'ai voulu mettre en ces écrits.

« Je les appelle *Contes couleur de rose*, parce qu'ils sont le revers de la médaille de cette littérature détestable qui se complaît à montrer le monde comme un désert sans bornes où il ne pousse pas une fleur, et la vie comme une nuit perpétuelle où pas une étoile ne brille.

« Moi, pauvre fils d'Adam, en qui la malédiction du Seigneur sur nos premiers parents n'a pas cessé un seul jour de s'accomplir, depuis que j'abandonnai, encore enfant, mes chères vallées des *Encartaciones*, j'aimerai la vie, et je ne me croirai pas exilé dans le monde, tant que dans ce monde il y aura un Dieu, l'amitié, l'amour, la famille, le soleil qui me sourit chaque matin, la lune qui m'éclaire chaque nuit, et les fleurs et les oiseaux qui me visitent chaque printemps.

« Au moment même où je te dis ceci, la plus belle espérance de ma vie nous sourit à l'un et à l'autre : avant que le soleil de la canicule ne flétrisse les fleurs qui poussent, les brises et les fleurs des Encartaciones rafraîchiront notre front et parfumeront notre chevelure.

Le vénérable vieillard, qui déjà s'honore et t'honore en te nommant sa fille, parcourt le village, transporté de joie, et le visage baigné de larmes de tendresse, il dit aux compagnons de mon enfance :

« Mes enfants arrivent! mon fils revient saluer ces « vallées avec l'ardent amour qu'il leur portait, quand « il leur dit adieu, il y a vingt ans ! »

« Et les compagnons de mon enfance, qui, ainsi que moi, poursuivent le voyage de la vie en glorifiant Dieu qui leur donne la force de ne point défaillir en chemin, prennent leur part de la joie de notre père.

« Et notre père et nos frères pensent à nous à toute heure, et s'empressent de réunir tous les trésors de la pauvreté pour embellir la demeure qu'ils se proposent de nous offrir, et chaque fois qu'ils se mettent à la fenêtre ils espèrent me voir apparaître sur cette colline au sommet de laquelle ils me virent disparaître, il y a vingt ans.

« Si Dieu daigne mettre à la portée de ceux mêmes qui ne sont pas plus riches que nous cette félicité dont toi et moi nous jouissons, qu'est-ce donc que veulent du monde les insensés qui s'y regardent comme exilés? S'ils espéraient trouver le ciel sur la terre, qu'espèrent-ils donc trouver après la vie?

« Acceptons, chère amie, le chemin tel que Dieu nous l'offre, puisqu'au terme du voyage un paradis sans fin nous attend. Dieu a fait assez en plaçant sur notre passage une source et un arbre pour rafraîchir l'âme et reposer le corps : la religion et la famille.

« En écrivant ces contes couleur de rose, qui n'ont à

mes yeux que le mérite d'être inséparables de ton souvenir, voilà ce que pensait et ce que sentait ton

« ANTONIO.

« Madrid, avril 1859. »

Mais, d'abord, de quel pays sont les héros d'Antonio Trueba? Ils n'appartiennent pas simplement à l'Espagne, mais à une province de l'Espagne, à la Biscaye, que dis-je? à ce coin de la Biscaye qui est son pays natal, et dont il parle dans sa dédicace. *Angulus ridet*. L'esprit d'unité a beau souffler sur l'Espagne comme sur le reste du monde, elle résiste encore, elle résistera longtemps. Plus fidèle que ne paraît l'être l'Italie à ses instincts municipaux, elle garde énergiquement ses aspirations locales, ses rivalités, ou tout au moins ses diversités provinciales. Fils du nord de l'Espagne, c'est l'Espagne du nord que Trueba sera naturellement amené à peindre, comme c'est elle aussi qu'il a de préférence chantée dans ses vers, et dans ces provinces septentrionales il s'attachera à la seigneurie de Biscaye et à l'occident de la seigneurie elle-même, à certains groupes de communes ou de villages connus, de temps immémorial, sous le nom d'*Encartaciones*. Ce dernier mot veut proprement dire *recensement*, *vasselage*, et ici il désigne un ensemble de quinze communes réunies sous la même suzeraineté. Voici les noms de ces communes ou *concejos :* Güeñes, Zalla, Gordejuela, les quatre de la vallée de Somorrostro, Sopuerta, Galdamas, Arcentales, Trucios, Carranza, Valmaseda, Portugalete et la Nestosa. Ces

dernières ont le nom de villes. De tous ces noms le plus cher au cœur du poëte c'est Sopuerta. Il y a là cette petite maison blanche que nous connaissons et ces quatre cerisiers que son regard ne perd jamais de vue. La population des Encartaciones s'élève dans son ensemble à quinze mille âmes environ.

Ce pays fit autrefois partie de cette Cantabrie, dont les héroïques habitants préféraient la mort au joug de Rome. Il eut dans tous les temps ses noms illustres et ses grandes maisons. La langue basque y fut jadis uniquement parlée, et elle a laissé sa trace dans la plupart des dénominations géographiques. A la longue, elle s'est perdue dans l'idiome espagnol qui, sur cette frontière de la Vieille-Castille, garde encore bien des tours et des mots qui lui viennent de la montagne. Quant au surplus, les *encartados* conservent les mœurs, l'amour de la patrie, toutes les nobles qualités qui caractérisent le reste de la seigneurie.

Le territoire des Encartaciones n'embrasse guère qu'une circonférence de vingt lieues. De la partie montagneuse jaillissent d'immenses ruisseaux qui, répandus dans les vallées, y forment cinq cours d'eau, dont un des principaux, le Somorrostro, va se jeter dans la mer par le port de Pobeña. Ces belles eaux réjouissent la contrée qu'elles croisent dans tous les sens, et qui, très-pierreuse par endroits, est généralement fertile et chaque jour mieux cultivée. La partie la plus élevée est plantée de chênes, d'yeuses, de hêtres, de châtaigniers, de houx, d'arbousiers et autres arbres également utiles

pour la construction ou bons à faire du charbon. Les vallées produisent des fruits très-savoureux ; les poiriers y abondent avec les pruniers, les cerisiers, les pommiers. La vigne donne un vin, appelé *chacoli*, dont le goût est fort agréable ; on y rencontre aussi d'excellents pâturages. Les habitants ont pour se nourrir le froment et le maïs. Les cours d'eau dont on a parlé entretiennent un grand nombre de forges et de moulins, dont le bruit et le mouvement animent le pays, traversé d'ailleurs par de beaux chemins. Les montagnes offrent une autre source de richesses : ce sont, presque à chaque pas, des carrières de chaux, quelques-unes de marbre, et des mines de fer, de plomb, de cuivre, aujourd'hui presque toutes abandonnées, mais qui n'attendent, pour se rouvrir et donner d'admirables produits, qu'une volonté intelligente et des bras patients. C'est dans ce milieu pittoresque que Trueba place son drame et que s'agitent ses personnages.

Mais non, ils ne s'agitent pas ; ils vivent de la vie simple, naturelle, calme, honnête de ce doux pays. Ces récits sont de véritables idylles ; les grandes passions y remuent l'âme de l'homme comme partout, mais contenues par les croyances religieuses qui, dans ces contrées, ont conservé tout leur empire. Il semble que, resserrée en d'aussi étroites limites, l'action ne puisse avoir qu'un intérêt médiocre. Mais, outre qu'avec le cœur humain il n'est horizon qui ne recule, ce petit coin de l'Espagne n'est nullement fermé aux perspectives lointaines. Il a, comme le reste du pays basque, ses hardis

colons qui vont chercher fortune en Amérique, et qui, pour peu qu'ils réussissent, lui rapportent fidèlement, avec leur trésor petit ou grand, les idées et les images du nouveau monde. Trueba met volontiers l'*Indien* en scène; c'est le nom que l'on donne dans le pays à ces revenants d'Amérique. Une rapide analyse des contes de Trueba montrera mieux que beaucoup de paroles comment, si scrupuleux qu'il soit à peindre le paysage, souvent chez lui la pensée dépasse le cadre.

La Résurrection de l'âme contient précisément l'histoire d'un de ces Indiens dont nous avons parlé. Santiago, le fils d'un simple laboureur d'Ipenza, est allé rejoindre au Mexique un oncle qui s'y est enrichi. Santiago n'avait que seize ans, quand il s'embarqua à Bilbao, et il avait eu bien du chagrin à quitter ses parents, et surtout Catalina, une pauvre jeune fille trouvée, un beau matin, par sa mère sur le seuil de sa maison, puis adoptée, élevée comme une sœur à côté de Santiago. Mais dans ce monde corrupteur, Santiago dont l'âme s'ouvre aisément à toutes les impressions, a bien vite oublié ses parents et Catalina. Au bout de quelques années, l'oncle meurt, laissant toute sa fortune à Santiago, et le jeune homme, qu'un tel héritage surprend désarmé, dissipe dans une vie sans frein non tout l'argent de son oncle, mais les trésors bien autrement précieux qu'il rapporta de la maison paternelle, les bons sentiments de son âme, sans parler de sa jeunesse et de sa santé. Bientôt il dépérit, et les médecins lui conseillent d'aller respirer l'air natal. Depuis dix mois, hélas !

ses pauvres parents n'étaient plus, et ils n'avaient pas eu la consolation de revoir leur enfant. Mais l'eussent-ils reconnu dans cet homme courbé et déjà blanchissant qui, par une soirée brumeuse de printemps, vient heurter à la porte de l'humble maison? A le voir descendre si péniblement de sa mule, Catalina elle-même a grand'peine à reconnaître l'ami de son enfance. Lui, qui la reconnaît tout d'abord, ne lui en fait pas meilleur accueil; son âme est morte, et c'est là son mal, mal incurable. Il l'eût été du moins à Mexico. Mais est-il rien d'impossible à un amour honnête uni à une ardente charité? La jeune fille ne se rebute pas : rien ne la décourage, ni la brusquerie, ni les mauvaises paroles, ni les pires sentiments de Santiago. Elle fouille si résolûment tous les replis de cette âme éteinte en apparence, qu'elle finit par y saisir une dernière étincelle, et en faut-il davantage pour y ranimer le foyer éteint? Le jeune homme se laisse persuader d'entrer, un jour de fête, dans l'église du village, et, à l'aspect du vieux prêtre qui le baptisa, devant la dalle qui couvre les restes de ses pauvres parents, il sent quelque chose remuer en lui et une larme tomber de ses yeux desséchés. A dater de ce moment, on voit se réveiller, ou, pour parler comme Trueba, on sent ressusciter cette âme que l'on a crue morte. Chaque jour une bonne pensée, un bienfait nouveau marque un nouveau progrès dans cette convalescence morale, et enfin, le corps rajeunissant avec l'âme, l'amour renaît avec la vie, et Catalina trouve, dans une union qui avait cessé d'être son rêve depuis que Santiago était devenu

riche, le prix d'un dévouement qui semblait ne devoir plus attendre sa récompense que de Dieu. Tout ce récit est d'un intérêt qui croît à chaque ligne, et je ne connais pas de tableau plus navrant que celui du retour de l'Indien et des premières heures qu'il passe sous le toit paternel. « Quelle est de vos nouvelles, demandais-je un jour à Trueba, celle que vous préférez? — *La Résurrection de l'âme,* » me répondit-il. — Elle n'a pas ma préférence, je l'avoue ; mais je ne m'étonne pas qu'elle ait celle de l'auteur. Il n'a mis autant de lui-même dans aucune autre.

Sa *Marâtre* est bien un conte, un vrai conte de village, écrit dans un sentiment naïf et pur. Martin, le laboureur, a perdu sa femme Dominica, et a donné pour seconde mère à ses trois filles une certaine Joaquina. Joaquina n'est pas méchante, mais sa passion excessive pour son fils la rend injuste et même cruelle pour les trois pauvres orphelines : le père s'en aperçoit et en souffre, et à son tour il devient moins tendre pour le fils qu'il a eu de Joaquina. C'est un premier châtiment pour celle-ci. Une bonne voisine, qui a aimé la défunte et qui voit ce qui se passe, cherche à ramener à de meilleurs sentiments celle qui la remplace si mal. Ses conseils sont d'abord à peine écoutés. Mais un jour qu'elle voit Joaquina embrasser son enfant, elle lui adresse cette simple parole : « Que Dieu lui conserve sa mère ! Pauvre petit ! que deviendrait-il si tu venais à lui manquer ? » Il n'en faut pas davantage pour faire rentrer en elle-même cette âme naturellement droite, et les orphelines

ont une mère. Ce canevas est bien simple, comme on voit, mais les détails sont pleins de grâce et de charme.

De la Patrie au ciel est une œuvre plus importante ; mais ce n'est pas encore, à mon gré, la meilleure page du recueil. D'abord ce titre, un peu prétentieux, ne dit pas assez simplement ce que l'auteur, je suppose, a voulu dire : qu'il est inutile d'aller chercher bien loin le bonheur que Dieu a placé près de nous, et que, de la patrie au ciel, le plus sûr chemin, c'est le plus court. L'idée du conte était pourtant heureuse. Un Indien (c'est encore un Indien), forcé de retourner en Amérique pour y réaliser la fortune qu'il y a amassée en d'autres temps, laisse la maison et les biens qu'il possède en Biscaye sous la surveillance d'une pauvre femme, restée veuve avec un fils. Né avec une imagination vive, et élevé dans toute la liberté du village, le jeune homme s'enferme aussitôt dans la bibliothèque du maître absent, et s'enivre du poison des livres modernes. Le dégoût de son humble condition s'empare de lui, et je ne suis pas bien sûr que Rosa elle-même, sa gracieuse fiancée, ne soit pas devenue un peu vulgaire à ses yeux, à côté des images décevantes que la lecture des romans ne cesse d'évoquer dans son cerveau. Il n'a bientôt plus qu'un désir, désir ardent, passionné, irrésistible, celui de visiter ces contrées célèbres et lointaines dont il a lu de si séduisantes descriptions. La pauvre mère, qui sent que son fils lui échappe, gémit et se désole ; Rosa prie et pleure avec elle en silence. Sur ces entrefaites, l'Indien meurt et laisse à la veuve tout ce qu'il possède en Europe. Pe-

dro, dont le cœur a résisté, dans le fond, à la corruption de l'esprit, donne une larme au bienfaiteur de sa famille; mais il accueille avec joie un héritage qui va lui permettre d'assouvir les longs désirs de sa solitude. Sa mère s'efforce en vain de le retenir : le voilà parti. Il visite succesivement la France, la Suisse, l'Italie, l'Angleterre, le nouveau monde après l'ancien. Mais, dès le premier pas, il n'a trouvé que déceptions. Qu'ils ne ressemblent guère, ces pays de merveilles, au tableau qu'il s'en était fait! C'est un peu, comme on voit, la fable des *Deux Pigeons*. Le téméraire voyageur s'en revient au logis traînant l'aile et repentant, heureux de retrouver, à côté de sa mère, Rosa qui l'attend aussi. Le commencement et cette fin sont remplis de choses ingénieuses et touchantes. C'est le voyage qui me plaît le moins. La critique y tourne trop souvent à la caricature pour rester juste. A qui Trueba persuadera-t-il que la France, que la Suisse, que l'Italie, que l'Angleterre, offrent un perpétuel contraste avec ce que racontent les livres de leurs arts, de leurs sciences, de leurs mœurs sociales? Un voyageur humouriste pourra bien prendre une fois, et non sans grâce, le contre-pied des choses, et pousser jusqu'au paradoxe une critique amusante et vive. Mais ici on sent le parti pris dès la première ligne, ou plutôt on s'aperçoit que Trueba (dirai-je plus sage que son héros?) n'a jamais franchi les Pyrénées.

Dans *le Judas de la maison*, l'Indien joue encore son rôle. En général, dans le drame rustique de Trueba, l'Indien représente l'élément romanesque, l'imprévu,

ou, si l'on veut, la Providence. L'Indien est ici le *Deus ex machinâ* qui noue et dénoue les situations, le merveilleux de cette épopée bourgeoise, comme on est convenu d'appeler le roman. Martin et Maria, honnêtes laboureurs d'Elchedena, dans le *concejo* de Güeñes, ont deux fils : l'un, Baptiste, mal né, égoïste et avare; l'autre, Ignacio, bon, honnête et dévoué; et une fille, Juana, jolie et douce créature qui a toutes les vertus de ce dernier. Or, le curé de Güeñes a un neveu, Mateo, récemment arrivé d'Amérique avec une bonne valise bourrée d'onces d'or qu'il ne demande pas mieux que d'offrir avec son nom à sa jeune voisine. Mais les parents de celle-ci, qui ont appris de Mateo lui-même, qu'un frère qu'ils possédaient au Mexique y est mort depuis deux ans en laissant une somme assez ronde et qui serait pour eux une fortune, se décident à envoyer Ignacio réclamer l'héritage; on attend son retour pour marier les jeunes gens qui prennent chaque jour plus de goût l'un pour l'autre. Cependant Baptiste, à qui la familiarité du voisinage et d'une alliance prochaine a permis de rôder dans la chambre de Mateo, y a découvert et soupesé la précieuse valise, et, depuis ce moment, le trésor tentateur n'a pas une heure quitté ses yeux. Il profite enfin d'un accident de chasse qui a failli coûter la vie à Mateo et le condamne encore à une longue convalescence, pour s'entendre avec des charbonniers qui travaillent dans la forêt prochaine; et, une nuit, la bande pénètre avec des armes dans la paisible maison du curé, en bâillonne les habitants et s'enfuit avec l'or. Cependant l'un

d'eux, blessé d'un coup de fusil, est arrêté et, du fond de son cachot, il se fait payer cher par ses complices un silence d'où leur sécurité dépend. C'est surtout Baptiste qu'il harcelle. La terreur des révélations dont celui-ci se sent menacé l'entraîne à de mystérieuses démarches dont ses parents surprennent le secret, et ils en meurent de honte et de douleur. Alors commence pour le coupable une vie odieuse. Uniquement préoccupé du soin d'échapper à son sort, il néglige ses champs qui bientôt vont devenir stériles. La pauvre Juana reste seule avec ce frère qu'elle redoute et qui fait d'elle sa servante et sa victime. Trop fière pour accepter désormais les offres généreuses de son fiancé, elle rencontre les mêmes délicatesses chez celui-ci qui craint de l'associer au sort d'un moribond. Baptiste a vendu la maison paternelle et va, avec sa sœur, se cacher à Bilbao, où il espère dérober mieux sa trace à ses complices; mais ils l'y découvrent de nouveau et l'y rançonnent plus impitoyablement que jamais. Cependant le bruit se répand qu'Ignacio a fait fortune en Amérique; il le confirme lui-même dans une lettre et annonce son prochain retour. Baptiste alors change d'allures, et autant d'abord il a maltraité sa sœur, autant il la comble maintenant de soins et de prévenances. Sur ces entrefaites, Ignacio débarque à Castrourdiales. Il apprend non pas le crime, mais l'indigne conduite de son frère, et comment, après avoir vendu la maison et le champ de leur père, il s'est réfugié à Bilbao avec Juana. Baptiste l'accueille avec des transports de tendresse; mais, apprenant (c'était une

ruse d'Ignacio) que la mer a englouti ses trésors, il se refroidit tout à coup et lui ferme sa porte. Juana, au contraire, s'échappe et court après lui pour partager sa misère. Tout se découvre enfin, Juana épouse Mateo et Baptiste est envoyé aux galères : le complice a parlé. De toutes les nouvelles de Trueba, c'est celle-ci qui a le plus de relief et de mouvement.

Mais à mon gré, la plus achevée, c'est *Juan Palomo*. Qu'est-ce que Juan Palomo? C'est le richard de village, égoïste et sans foi au bien. Haï et trompé par ses domestiques, Juan Palomo a laissé passer l'heure de se donner une famille qui, bien portant, eût défendu ses intérêts, et, malade, l'eût soigné avec dévouement. Ennemi des autres et de lui-même, le spectacle de la félicité d'autrui aigrit les ennuis de sa solitude et, comme pour le châtier dès cette vie, le conteur ne manque pas d'opposer à sa triste existence tout le bonheur que les instincts généreux apportent sous le toit du pauvre comme dans le palais du riche. La mort désespérée de Palomo, qui reconnaît trop tard ce qu'il a perdu par sa faute, est un tableau plein de vigueur. Il y a dans ce récit une physionomie vraiment originale, celle d'un jeune garçon qui, habile à sonner les cloches, en est arrivé à les rendre complices de ses espiègleries. Le malin sonneur a-t-il, en effet, l'art de *faire parler* les cloches, comme on disait à Cabia, ou, peu à peu, les bonnes gens se sont-ils accoutumés à confondre la voix qui descend du clocher avec celle qui parle à la conscience de chacun d'eux? Peu importe au lecteur. Mais l'idée paraîtra sans

doute piquante, et ce n'est pas la première fois que Trueba associe avec grâce la comédie à l'idylle. C'est aussi celui de ses contes où il a le plus heureusement mêlé la poésie à la réalité familière et vivante. Mais pourquoi appuyer davantage? J'ai essayé de traduire *Juan Palomo*, le lecteur y retrouvera à un degré peu commun les qualités qui distinguent les autres récits : la facilité de l'invention, la vérité de l'observation, l'intérêt du drame, l'aisance du dialogue, le goût de la nature champêtre, le sentiment du bien en toutes choses. Je ne veux pas dissimuler qu'à tant de dons précieux il se joint parfois quelque afféterie. Je ne blâme pas Trueba de se mettre volontiers en scène, lui et ceux qu'il aime. Il le fait d'ordinaire avec une bonhomie qui désarme la critique. Mais parfois aussi un peu de mignardise gâte ces apartés. C'est précisément parce que la simplicité ajoute habituellement au charme de cet heureux talent qu'on voudrait le trouver toujours également simple. Qu'il essaye un jour, dans une composition plus étendue, de rassembler tous les traits épars de la physionomie de sa chère province ; qu'il fonde dans une vaste et solide peinture ces trop courtes ébauches qu'il se borne ici à éclairer d'un reflet rosé, et je vous assure qu'il n'aura plus besoin de se préoccuper de cette simplicité plus virile que j'ose lui recommander elle lui viendra d'elle-même.

JUAN PALOMO

I

« L'auteur de cette nouvelle, qui, il y a vingt ans, errait dans Madrid comme un oiseau sans nid, soupirant après un foyer qu'il pût appeler sien, possède aujourd'hui ce foyer et une famille, grâce à vous, mon Dieu, qui lui avez donné une douce compagne avec qui il partage ses joies et ses tristesses, dans ce long passage de la vie qu'il poursuit avec la lassitude dans le corps et la résignation dans l'âme.

« Seigneur, en entrant dans le sein de la famille, mes premières paroles doivent être pour la bénir, et c'est bien une véritable bénédiction sur la famille que la nouvelle que je vais raconter à celle de qui, assis sous les noyers qui ombragent la maison de mes pères, j'espère dire un jour au voyageur : Voici la sainte mère de mes enfants.

II

« Entre ces souvenirs, cher amour, qui vinrent avec moi de ma vallée natale, et que, durant l'espace de vingt ans de travaux et de peines, j'ai conservés embaumés dans le parfum d'innocence qu'ils rapportèrent

de ces montagnes bien-aimées, il y en a beaucoup dont j'ai confié la garde à mon *Livre de los cantares* et à mes *Contes couleur de rose;* mais il en est tant qui sont demeurés au fond de mon cœur, que si je lui dis simplement : « Mon cœur, rends-moi le trésor que je te confiai, « quand pour la dernière fois je tournai mes regards in- « consolés vers le foyer de mes pères ! » j'ai aussitôt tout ce qui est nécessaire pour captiver ton attention et émouvoir ton âme affectueuse et bonne.

« Tu vois ces montagnes qui se dressent au Nord, presque toujours couvertes de neige? Eh bien, remontons plus haut par la pensée, plus haut, plus haut encore que ces montagnes, jusqu'à ce que nous découvrions un petit coin du monde qui porte le nom de *las Encartaciones*, et que, dans ce petit coin, nous en apercevions un autre infiniment plus petit qui s'appelle Cabia.

« Cabia, qui dans l'idiome des pays basques veut dire nid, est proprement un nid, construit de branches et de fleurs, lequel abrite dix ou douze maisons blanches comme la neige et une modeste église, de la même couleur, dédiée au saint dont je porte le nom.

« Un vallon resserré court l'espace d'une lieue entre deux cordilières de hautes montagnes et va expirer dans la mer.

« Au pied de celle qui regarde le levant, deux collines parallèles forment une espèce de degré, séparées seulement par un étroit ravin.

« Sous le porche de l'église paroissiale de Cabia, il y a un escalier de pierre dont la première marche, compo-

sée d'un seul bloc, fut fendue, il y a bien des années, par les pluies, qui l'amollirent à la longue et qui laissèrent entre les deux fragments une fissure par où l'eau se précipite quand Dieu lâche les écluses du ciel.

« Ainsi se divise, travaillé par les eaux, le degré qui, en d'autres temps, donnait accès aux sommets qui sont au levant de Cabia, et ainsi se précipitent maintenant les eaux par la large et profonde ravine ouverte entre les deux collines.

« Le torrent court entre elles, se plaignant tout haut de l'âpreté du chemin et roulant comme une pierre détachée de la pointe de Pico-Cinto ou Colisa, comme pour se hâter de franchir le mauvais pas; mais, arrivé à la dernière pente des collines, son murmure est déjà moins haut, sa colère jette moins d'écume, et quand il arrive tout en bas c'est à peine si on l'entend.

« Au pied des collines, le torrent ne murmure plus; il sourit et gazouille agréablement, parce que là il rencontre des noyers et des cerisiers dont l'ombre le repose de ses fatigues, des lèvres fraîches et souriantes qui l'effleurent, de beaux vergers parfumés de la fleur des arbres fruitiers, entre lesquels il va faire un tour pour se distraire et recevoir les ovations des pêchers et des pommiers qui lui jettent leurs fleurs à pleines mains.

« La colline du midi se soulève légèrement à droite, et celle du nord à gauche comme pour protéger des deux côtés le petit village de Cabia, et Cabia, ainsi abrité, vit content, tranquille et heureux. Les hommes l'oublient, mais Dieu se souvient de lui, et il n'en demande pas davantage.

« Les dix ou douze maisons de Cabia sont groupées sans ordre, dominées par l'église, sur un espace de quatre cents pieds, où les habitants du lieu prennent aux jours de fêtes leurs joyeux ébats.

« Il y a, au nord du village, un ruisseau qui court sous un ombrage de noisetiers et de vignes sauvages, et, au midi, une fontaine qui jaillit, abondante, cristalline et fraîche, du pied d'un énorme châtaignier qui doit avoir plus de cent ans, puisque Guancho, qui en a plus de quatre-vingts, raconte que déjà de son temps les jeunes garçons du village se cachaient dans le tronc creux de ce même châtaignier pour surprendre leurs *novias* pendant qu'elles remplissaient leur sceau à la source, et leur appliquer une couple de baisers éclatants comme une couple de soleils.

« Pour achever de te faire connaître le village où se passe ce que j'ai à te raconter, il me reste seulement à ajouter qu'au couchant de Cabia, c'est-à-dire en descendant vers le fond de la vallée où sont situés l'église-mère et le principal endroit du *Concejo*, il y a un bois de noyers, et dans ce bois un ermitage où l'on célèbre la Romeria de saint Roch.

« La maison de Juan de Urrutia que l'on a méchamment surnommé Juan Palomo, le propriétaire le plus aisé de Cabia, est bâtie sur le terrain de l'église. C'est un édifice fort ancien. Au-dessus de la porte s'avance un écusson de pierre, et à l'un des angles est incrusté un cadran de la même pierre, lequel rend un grand service au pays qui sans lui ne saurait jamais l'heure. Au-des-

sus de l'écusson règne un large balcon en bois, ombragé par les bras touffus de deux vignes qui grimpent du zaguan, en faisant mille zigzags, défaut qui est un peu celui de la famille.

« A l'autre extrémité de l'esplanade de l'église, tout entière plantée de noyers, de cerisiers et d'autres arbres à fruits, à l'exception d'un petit espace qui sert d'aire au village, s'élève la maison d'Antonio de Molinar, qui forme un singulier contraste par sa modestie avec celle de l'autre côté de l'esplanade. Elle a, à gauche de sa porte, un four avec sa toiture en tuiles qui, en se prolongeant, recouvre encore un amas de bois, un chariot et divers instruments de labour, une charrue entre autres et une herse. A droite est un beau cerisier dont les branches cachent presque toute la façade de l'édifice. Le premier étage sert d'habitation à Antonio et à sa famille, le rez-de-chaussée d'écurie, d'étable et de cellier, et le haut de grenier. Derrière la maison s'étend un verger entouré d'un mur de pierres sèches, bordé à l'intérieur de ce mur d'une riche treille et rempli de beaux arbres fruitiers que les maîtres soignent avec une tendresse toute particulière, sans s'inquiéter si leur ombre porte préjudice aux légumes.

« Tout est pauvre et mesquin dans la maison d'Antonio, comme tout est riche et aisé dans celle de don Juan. Don Juan vend du grain la plus grande partie de l'année, et Antonio est obligé d'en acheter deux mois avant la récolte.

III

« J'ai dit que Cabia se trouve au pied des montagnes qui se dressent à l'orient de la vallée, et je dois ajouter qu'au pied des montagnes opposées, en face de Cabia, se voit encore la maison où je passais mon enfance.

« La plus grande partie des habitants de Cabia étaient de mes parents. Tous les ans, à la Saint-Antoine, ma mère (Dieu ait son âme!) entendait à peine les oiseaux chanter dans les arbres fruitiers dont les branches effleuraient nos fenêtres, qu'elle se levait et nous réveillait, mes frères et moi.

« Habituellement, il fallait bien nous appeler une demi-douzaine de fois pour nous faire lever; mais, le jour de Saint-Antoine, à peine nous appelait-elle une fois qu'à l'instant nous étions debout.

« De la fenêtre nous apercevions une blanche colonne de fumée s'élever de chaque maison de Cabia, et, pourvu que nous voulussions écouter avec un peu d'attention, nous entendions le son joyeux du tambourin et le bruit non moins joyeux des cloches.

« Cette fumée et ce bruit nous tiraient de nos chambrettes, et ma pauvre mère avait bien de la peine à nous faire tenir tranquilles, pendant qu'elle nous lavait, nous peignait, et nous parait de mille façons, tant la joie que répandaient dans nos cœurs le tambourin et les cloches de Cabia nous faisait sauter et gambader. Notre mère avait beau nous dire :

« — Tu vas voir, tu vas voir la bonne taloche que tu vas recevoir, si tu ne te tiens tranquille.

« Lorsqu'entourant cette chère mère, nous arrivions à Cabia, nous trouvions le village endimanché, endimanchée l'humble mais belle église, endimanchés les maisons et leurs habitants.

« Nos parents se disputaient le plaisir de nous avoir au nombre de leurs convives, moins pour notre petit mérite que par un effet de leur bonté naturelle, et ce jour était pour nous un des plus heureux de l'année, bien que notre père nous manquât. Il allait rarement aux Romerias, parce qu'il ne les aimait pas, disait-il; mais je l'ai compris plus tard, parce qu'il fallait quelqu'un pour garder la maison, et il feignait de ne pas aimer les Romerias pour ne pas en priver ma mère.

« Les samedis étaient aussi pour nous des jours fortunés. Le samedi, l'école était fermée, et ce jour-là, nous nous éveillions avec l'espoir que nos parents nous permettraient d'aller passer le dimanche à Cabia.

« A peine étions-nous levés, ma mère nous voyait chuchotter entre nous, et, quoiqu'elle n'entendît pas de quoi nous parlions, elle le devinait, souriait et feignait de ne se douter de rien. Voici un échantillon de nos chuchottements :

« — Petits, allons demander à mère si elle nous permet... (inutile d'ajouter ce qu'il s'agissait de nous permettre).

« — Oui, oui, allons le lui demander.

« — Dis-le, toi.

« — Moi, je n'ose pas.

« — Alors, ni moi non plus.

« — Si tu le dis, je te donne ma balle.

« — Je ne veux pas, elle me grondera.

« — Va donc, poltron.

« — Tu l'es plus que moi.

« Et le projet de demander à notre mère la permission d'aller à Cabia en restait là ; mais nous n'en perdions pas pour cela l'espérance de passer le dimanche à Cabia.

« Tout le long du jour, à propos de tout et de rien, nous faisions sonner ce nom de Cabia à l'oreille de ma mère.

« — Quelle traînée de feu, bon Dieu ! dans les tilleuls de Cabia ! le feu aurait-il pris au domaine de l'oncle Ignacio ?

« Ma mère faisait la sotte.

« — La jolie danse des épées qu'on verra demain à Cabia, à la sortie de la procession !

« Ma mère faisait la sourde.

« — Demain, il y a un baptême à Cabia ; on y verra bien des gros sols..

« Ma mère disait :

« — A l'autre oreille !

« — Il y aura, demain, bien du monde à Cabia. Les gens de Guipuscoa joueront une once à la paume.

« — Petits scélérats, s'écriait à la fin ma mère, vous me ferez tourner en bourrique avec votre Cabia ! allez-y et avisez-vous de ne pas revenir !

« Nous jetions nos bonnets en l'air, en bondissant d'allégresse, et nous voilà partis.

« — Mais, petits malheureux, nous criait ma mère, où allez-vous avec ces chemises et ces faces-là? on vous prendrait pour des charbonniers, regardez-moi un peu comme les voilà faits ; on a beau se tuer, tout le monde va dire que vous n'avez pas de mère; il en faut, de la patience avec des créatures pareilles !

« Et tout en parlant ainsi, ma mère faisait de nous de petits muscadins et ajoutait en nous renvoyant avec un baiser :

« — Allez, méchants petits drôles, vous coûterez la vie à votre mère ; vous pouvez bien cette fois dire adieu à Cabia ; il aura plu, quand on vous y reverra.

« S'il pleuvait, avant le dimanche suivant, la prédiction de ma mère s'accomplissait en effet ; mais s'il ne pleuvait pas... ma mère y perdait sa réputation de devineresse.

« Un samedi du mois d'août, nous arrivons à Cabia, à quatre heures de l'après-midi; pourtant la chaleur avait été si grande, ce jour-là, que littéralement on voyait griller les poires sur les poiriers de l'avenue qui mène de l'ermitage de Saint-Roch au village.

« Je me rappelle à merveille tous ces détails, et cependant j'avais alors à peine dix ans.

« On battait le grain sur l'aire de Cabia.

« Les juments qui avaient achevé leur tâche se régalaient d'une bonne ration d'orge vert, attachées aux troncs des arbres voisins, pendant que les batteurs qui avaient dormi la sieste après leur repas, à l'ombre des mêmes arbres, commençaient à se lever et à s'étirer,

à la voix de don Juan de Urrutia qui criait du balcon de sa maison :

« — Debout, il se fait temps de ramasser la paille et le grain.

« Suivant la belle coutume du pays de s'aider mutuellement entre voisins, dans les travaux qui demandent beaucoup de bras, tous les habitants de Cabia, les femmes aussi bien que les hommes, les vieux comme les jeunes, arrivèrent sur l'aire, armés de fourches, de râteaux, de balais, enfin de tout ce qu'il fallait pour vider l'aire.

« Tout le monde mit la main à l'œuvre, les hommes séparant la paille avec leur fourches et amoncelant le grain au centre de l'aire avec leurs râteaux, les jeunes filles emportant la paille au grenier de don Juan, et les femmes plus âgées ramenant avec leurs balais de bruyère le blé que laissaient passer les râteaux.

« Nous travaillions aussi, nous autres, les enfants... à faire la culbute du chat sur les monceaux de paille, malgré don Juan qui, présidant à l'opération, nous criait de temps à autre, en saisissant le fouet qui servait à réveiller les juments :

« — Vous ôterez-vous de là, fils d'une chèvre?

« La conversation allait son train sur l'aire ; mais l'animation fut portée au comble quand on commença à sentir un délicieux arome de tranches de jambon frit qui arrivait du côté de la maison de don Juan, et quand celui-ci, répondant aux interpellations indirectes qu'on lui adressait, annonça que cet arome allait être suivi en effet d'un plat de lard taillé en tranches et frit dans toutes

les règles, et de quatre cruches du meilleur chacoli de son cellier.

« Feliciana, l'une des plus jeunes belles filles du village, prit sur sa tête une botte de paille, avec l'aide d'Antonio de Molinar et de Benito, le valet de don Juan; mais la botte était si lourde, que la pauvre enfant se vit forcée de la laisser tomber au bout de quelques pas.

« — Que la peste te crève! lui dit Antonio, cramoisi de colère.

« — Ave Maria! quel malappris! s'écrièrent les femmes.

« — C'est tout ce qu'elle mérite, puisqu'elle se charge comme une mule, répliqua Antonio jetant du feu par les yeux.

« — Tu vas bientôt toi-même prendre charge plus lourde, lui dit don Juan.

« — Moi?

« — Oui, toi. Quoi? Est-ce que le mariage pèse moins qu'une botte de paille?

« — Si le mariage est tel que Dieu le commande, non, monsieur, répondit Antonio déjà radouci.

« Feliciana sourit et jeta à Antonio un regard presque reconnaissant.

« — Ainsi Antonio et Feliciana vont bientôt se marier? demanda une voisine.

« — Demain on publie les premiers bans, répondit M. le curé, du portail de l'église où il venait de se montrer.

« Feliciana baissa les yeux en rougissant.

« — Ils ont là une mauvaise idée, monsieur le curé, dit don Juan.

« — Écoutez les beaux conseils, s'écrièrent ou pensèrent toutes les femmes. Taisez-vous, par les clous de Notre-Seigneur ! et, si vous ne vous mariez pas, n'en ôtez pas le goût aux autres.

« — Je veux le leur ôter, parce que c'est leur rendre un vrai service.

« — Je ne suis pas de votre avis, maître don Juan, répliqua le curé. Libre à vous de rester garçon tant qu'il vous plaira, mais c'est offenser Dieu et la société que de plaider pour le célibat.

« — Voilà Juancho qui peut être juge entre nous, dit don Juan en montrant un vieillard qui, las du peu qu'il avait travaillé, allumait sa pipe, assis sur le bord de l'aire; il a été marié trois fois, et avec ses trois femmes il a vécu comme chien et chat.

« — C'est la vérité, dit Juancho, toutes trois avaient le diable au corps, et comme je ne suis pas non plus un saint, il ne se passait pas de jour qu'il n'y eût du sabbat au logis.

« — J'ai donc raison de dire, répondit le curé, qu'on impute au mariage ce qui n'est que l'effet du mauvais caractère, du méchant naturel et du peu de sens de ceux qui se marient.

« — Je n'ai pas grande idée du bon sens d'Antonio.

« — Et pourquoi ?

« — Parce que ses bans se publient demain.

« — Taisez-vous, par le ciel! Il y a de quoi enrager de vous entendre parler ainsi, s'écrièrent les femmes.

« Et don Juan continua :

« — Pour ce qui est du caractère d'Antonio... à l'échantillon on connaît la pièce.

« — Oui, dit une voisine, Antonio est vif comme la poudre; mais Féliciana est une mauve du bon Dieu, et je gage qu'avant un an elle rend son mari souple comme un gant.

« — Antonia a raison, dit le curé. Une femme douce, prudente et bonne, donne aisément son caractère à un mari violent, querelleur et mauvais.

« — Par ma foi, voisins, dit Antonio, qui s'était abstenu de prendre part à cette espèce de discussion, vous direz du mariage ce qu'il vous plaira ; mais moi aussi, qui ne suis qu'un pauvre innocent, j'ai fait mon petit calcul, et j'en tire cette conclusion, que le mariage, quand il est selon la volonté de Dieu, est une grande chose. On chemine dans cette coquine de vie, l'âme et le corps pesamment chargés, et il nous faut quelqu'un qui, par affection ou par devoir, vous aide à porter le fardeau, si on ne veut tomber en route ou trébucher à chaque pas. Dieu a arrangé les choses de manière que l'homme fasse sa compagnie de la femme, et la femme la sienne de l'homme; et Dieu a été plus sage que Salomon, *canario!* car il s'est dit à lui-même : avec cet atome crochu qui est dans l'homme à l'endroit de la femme, et cet autre qui est dans la femme à l'endroit de l'homme, ils s'uniront si bien qu'une paire de bœufs ne pourra les

séparer et ils tireront en avant, en portant chacun la moitié de la charge.

« —Tais-toi, nigaud, tais-toi, dit don Juan, et ne dis pas de sottises.

« — Ce n'est pas lui, c'est vous qui en dites, répliqua Antonia, se faisant l'écho de ce que pensaient tous les assistants, et particulièrement les femmes.

« —Antonia a raison autant qu'Antonio, insista le curé. Le mariage et la famille, qui en est la conséquence, sont aussi nécessaires à l'individu qu'à la société.

« — Quant à moi, monsieur le curé, je persiste dans mon opinion.

« — Seigneur! Quel entêté d'homme! s'écrièrent les femmes par l'organe d'Antonia. Mais, saint homme que vous êtes! voulez-vous en savoir plus long que M. le curé?...

« — M. le curé m'excusera; mais ce que je sais bien, c'est que je suis un individu comme un autre, et que je ne ferai pas l'expérience de cette nécessité que vous proclamez tous avec M. le curé. J'ai de l'argent, j'ai des domestiques pour m'aider à porter ce fardeau dont vous parlez, moyennant quoi je ne donnerais pas un fétu de la compagne, de la famille et de toutes les billevesées qui vous semblent si nécessaires.

« — Vous vous en repentirez...

« — Ta, ta! Me repentir, moi?

« — Aussi vrai que vous vous appelez don Juan de Urrutia.

« —Ce n'est plus mon nom, je m'appelle Juan Palomo.

Je n'ai besoin de personne pour m'aider à tremper ma soupe et à la manger.

« — C'est cela même.

« Une femme sèche comme une asperge sauvage se dressa au balcon de la maison de don Juan.

« — Benito ! s'écria-t-elle, viens prendre le goûter, il est prêt.

« Benito courut au goûter, et tous, excepté le curé qui ne voulut pas l'attendre ni y prendre part, se rangèrent en cercle sur l'aire, épanouis de contentement et se préparant à chasser la paille hachée qui leur molestait la gorge.

« Un moment après, on vit revenir Benito avec un sceau de chacoli, et la femme sèche, qui n'était ni plus ni moins qu'Ambrosia, la femme de ménage de don Juan, chargée d'une grande corbeille où était le reste du goûter.

« Il fut gai comme Pâques fleuries.

« Le chacoli donna lieu à quelques excès, aussi don Juan de Urrutia fut plus d'une fois appelé Juan Palomo; Juancho rappela qu'Ambrosia, toute sainte qu'elle était, n'avait pu rencontrer un infortuné qui voulût se charger de ses os, ce qui lui valut de la part d'Ambrosia un :

« Vous êtes bien aussi de votre siècle.

IV

« Il y avait quatre mois qu'Antonio de Molinar et Feliciana étaient mariés.

« C'était un matin de décembre, les montagnes et même la vallée s'étaient, durant la nuit, couvertes de trois pieds de neige. Les habitants de Cabia ressentaient une très-vive allégresse, à mesure que, se mettant à leur fenêtre, ils apprenaient cette bonne nouvelle.

« D'où vient donc, me suis-je demandé souvent, cette allégresse, ce bien-être intérieur que nous éprouvons, lorsqu'il commence à *trapear*, verbe que dans les encartaciones, on substitue au mot *neiger* du dictionnaire de l'Académie, ou quand déjà la neige a vêtu de blanc la campagne, les toits et les arbres? sans doute de ce que la neige est blanche et que nous aimons le blanc, parce qu'il meurt plutôt que de perdre sa pureté, et de ce que, quand elle aime, notre âme sent en elle de l'allégresse et du bien-être, parce que Dieu a créé l'âme pour l'amour et non pour la haine et l'indifférence.

« Il en tombait de cette neige, et tant et tant, que lorsque Andresillo, un petit drôle fait de la peau du diable, qui, entre autres talents particuliers, avait celui de faire parler les cloches, comme personne ne l'ignorait à Cabia, monta au clocher pour sonner matines, il y trouva une si grande quantité de neige, qu'il eut de quoi faire assez de boules pour en lancer toute la matinée, à tous ceux qui s'approchèrent de l'esplanade de l'église.

« Antonio, dès qu'il ouit sonner matines, sauta à bas du lit et courut à la fenêtre de la chambre où il dormait avec sa femme; mais à peine s'y fut-il montré, qu'une énorme boule de neige, partie du clocher, vint s'aplatir sur sa face et lui fit voir les étoiles en plein jour.

« Un bruyant éclat de rire qui retentit dans le clocher découvrit à Antonio de quelle main lui venait cette espièglerie.

« Feliciana frémit à l'idée de l'affreuse colère où son mari allait entrer, et voulut s'élancer hors du lit pour s'emparer d'un fusil qu'il y avait dans la chambre, avant qu'Antonio eût le temps de s'en servir ; mais celui-ci se contenta de répondre à l'éclat de rire d'Andresillo par un autre plus brillant encore et plus vif.

« Feliciana se souvint alors avec joie que la veille, du jour où ses bans avaient été publiés, Antonia avait prédit qu'avant un an Antonio serait devenu plus souple qu'un gant.

« — As-tu jamais vu un plus grand vaurien, Feliciana ? dit Antonio en secouant sa neige et riant de tout son cœur.

« — Tu fais bien de ne pas prendre feu, mon ami...

« — Eh ! comment ferais-je pour prendre feu ? me voilà plus frais qu'une laitue !

« — C'est un démon que cet Andresillo.

« — Le drôle me gardait rancune de la trempée que je lui donnai, l'an dernier, pour un noyau de cerise qu'il m'avait lancé.

« — Ave Maria ! et tu l'avais battu pour si peu ?

« — Tiens, et pour moins que cela j'aurais battu alors l'étoile du matin.

« — En voilà des rages !...

« — Que veux-tu, ma fille ? je n'y pouvais rien .. le sang me montait à la tête...

« — Et il n'y monte plus? d'où vient?

« — Que sais-je, femme? tu le sais peut-être, toi; depuis que nous sommes mari et femme, je ne sais comment diable tu t'y es prise, mais je n'ai plus le cœur de faire mal à une mouche; la chanson dit bien :

Quand j'étais jeune garçon, mère,
Une chaîne de fer ne me retenait pas;
Il n'a fallu pour me dompter
Qu'une femme avec un œuf.

« — Tais-toi, tais-toi, gros imposteur, on va dire partout que je t'ai jeté quelque chaîne au cou...

« — Et c'est la pure vérité; seulement la chaîne n'est pas de fer, elle est de fleurs...

« — Allons, allons, cajoleur, finis de t'habiller et ne reste pas là à te morfondre.

« — Me morfondre, quoi?... Ni le froid, ni le chaud, ni le travail, ni le sommeil, ni la soif, ni la faim, ni rien au monde n'est capable de me faire mal, tant que tu m'aimeras... Quand c'est l'amour qui nous rend heureux, comment peut-on haïr personne?

« En parlant ainsi, Antonio, qui était penché sur le lit où reposait sa femme, fraîche, rosée, belle, illuminée par le bonheur que donne un amour pur et une conscience tranquille, laissa tomber une larme de joie sur le visage de Feliciana.

« Et la noble et aimante femme leva le bras et enlaça le col de son mari, en mêlant des larmes de bonheur à celles d'Antonio.

« Feliciana et Antonio étaient de simples paysans, ils étaient ignorants et savaient à peine si le monde s'étendait au delà des dernières montagnes qu'apercevaient leurs yeux; mais ils savaient, sans les avoir apprises, toutes les choses délicates et pures, nobles et saintes, que nous autres qui lisons ou écrivons des livres, nous croyons avoir trouvées dans nos monceaux de papier, comme s'il se pouvait que Dieu eût accordé à une combinaison de lignes le privilége exclusif de révéler ce que les sentiments ont de plus beau et de plus saint!

« Un mugissement se fit entendre dans l'étable, et Antonio dit en souriant:

« — Voilà le Rouge et le Galant qui me demandent leur déjeuner, et ils ont raison; il est temps de le leur descendre.

« — Je vais me lever aussi pour faire le nôtre.

« — Laisse, femme, rien ne presse, reste encore un petit brin au lit; il fait très-froid, répondit affectueusement Antonio.

« — Non, rien ne rend la maison triste comme une cuisine sans feu.

« — Je me charge de l'allumer.

« — Allons, ôte-toi de là, bêta, les hommes n'y entendent rien.

« Le Rouge et le Galant, une couple de bœufs éclatants comme deux soleils, recommencèrent à mugir comme pour dire :

« — Voyons, brave homme; allez-vous nous descendre cela, oui ou non? vous croyez peut-être que de vous

entendre conter fleurette à votre femme c'est de quoi nous remplir la panse?

« Antonio grimpe au grenier avec une large corbeille, et une bande d'oisillons qui s'en donnaient à cœur joie sur un tas de maïs, voisin de la fenêtre principale, prirent leur volée, plus saisis qu'un *Pisto* de la Manche[1] de se voir dérangés au meilleur endroit de leur déjeuner. Antonio remplit la corbeille de feuilles de maïs, et, la jetant sur son épaule, descendit en chantant à l'étable, où il partagea les feuilles entre les deux bœufs, puis il remonta plus joyeux qu'une paire de castagnettes.

« Feliciana avait déjà allumé un feu éclatant comme la forge d'un maréchal, avait rangé autour d'excellentes pommes d'Oquendo, et faisait frire dans la poêle trois ou quatre tranches de lard.

« — Sainte Vierge! comme il neige! s'écria Antonio, en présentant à la fenêtre une face de Pâques-Fleuries.

« — Eh bien, dit Feliciana, c'est la saison; et les pommes de terre, le lard et le maïs ne nous manquent pas, grâce à Dieu!

« — Tiens! à propos de maïs, je vais en égrener une corbeille; l'oisiveté est la mère des vices.

« — C'est une idée, nous aurons de quoi allumer le feu, et, si le meunier vient, le grain sera tout prêt.

[1] Assemblage de divers légumes coupés menus, bien assaisonnés, et dont on fait, dans la Mancho et dans toute l'Espagne, un mets fort savoureux. (*N. du Tr*)

« Antonio descendit une corbeille du maïs qui était à sécher dans le grenier, en jetant de nouveau l'épouvante parmi les pauvres oiseaux, qui recommencèrent à s'envoler, en s'écriant :

« — Canario ! cet homme a mis dans sa tête de nous donner tant de venettes que le déjeûner nous tournera sur le cœur.

« Au dossier du banc venait se rattacher avec des chevilles une planche qui, renversée horizontalement, tenait lieu de table. Feliciana la rabaissa, la couvrit d'une nappe blanche, y servit sur un plat les tranches de lard, et autour de ce plat des tranches de bouillie de maïs.

« Et aussitôt mariet femme poussant, chacun de leur côté, un éclat de rire qui s'entendit du bois des noyers, mangèrent le lard et le maïs avec autant d'appétit qu'ils eussent fait des perdrix et du pain tendre.

« Antonio rendit grâce à Dieu du support qu'il leur envoyait, sa femme répondait à sa prière ; celle-ci ôta le couvert, remit la table en place, et ils s'occupèrent sur-le-champ, Feliciana à ranger la maison et à mettre son pot-au-feu, et Antonio à égrener le maïs ; opération qui consiste simplement à frotter l'épi encore plein avec un épi dépouillé que l'on place entre le pouce et l'index de la main droite.

« Andresillo continuait, dans le clocher, à lancer des boules de neige à tous ceux qui se présentaient à sa portée.

« — Andresillo, sonne la messe ! » lui cria la gou-

vernante du curé, de la fenêtre d'une autre des maisons voisines de l'église.

« Andresillo sonna la messe avec toute sorte d'enjolivements. J'ai déjà dit qu'il y était si habile que pour louer son talent de sonneur, tout le monde à Cabia disait qu'Andresillo, le fils du sacristain et maître d'école, faisait parler les cloches.

« Quand le temps était beau, on ne voyait à la messe, les jours de travail, qu'Ambrosia et quelques vieilles; les autres habitants du village se contentaient de se recommander à Dieu des divers endroits où ils travaillaient, lorsqu'ils entendaient la cloche qui annonçait le divin sacrifice; mais, le jour dont je parle ici, ce fut autre chose.

« —Je vais à la messe puisque ceci ne presse pas, dit Antonio quand la cloche sonna.

« — J'irais aussi de bon cœur, dit Feliciana; mais, si je n'y vais pas, le bon Dieu me le pardonnera. Comme quand il fait beau on ne tient pas à la maison, tout y est sens dessus dessous, et il faut bien remettre un peu d'ordre dès qu'il fait mauvais temps.

« — Tu as raison, ma fille; et, comme dit M. le curé, il est saint de prier; mais la dévotion ne doit pas faire négliger le devoir.

« Antonio prit le chemin de l'église, et rencontra Ambrosia sous les noyers.

« — Bonjour, Ambrosia.

« — Bonjour, Antonio.

« — Hé! hé! voilà un joli petit temps.

« — Il y a de quoi se désespérer.

« — Se désespérer? Au contraire; la neige réjouit le cœur et améliore la terre.

« — Homme, ne dis pas de ces sottises-là.

« — Dieu me soit en aide, Ambrosia! Vous aurez donc toujours le même caractère? Il est dit que vous ne serez jamais contente...

« — Non, ce serait vous ressembler, à vous autres, qui m'avez tous l'air de niais.

« — Pourquoi? Parce que nous avons toujours le visage épanoui; que Dieu nous le conserve toujours ainsi!

« — Allons, allons, assez causé.

« — Oui, car voici le dernier coup.

« — C'est étonnant comme ta femme se dépêche!

« — Ne voyez-vous pas qu'elle ne peut venir aujourd'hui à la messe?

« — Ah! oui, elle est aussi de son siècle, celle-là!...

« Ambrosia ne put achever sa phrase; une énorme boule de neige, lancée du clocher par Andresillo, vint lui fermer la bouche.

« — Descends un peu ici, indigne garnement! lui cria Ambrosia, jetant du feu par les yeux et se dressant, le poing sur la hanche, au pied du clocher; descends ici; j'y perdrai le nom que je porte, ou tu me le payeras! On sait bien de qui tu es né, que ta mère fut une...

« — Ambrosia, s'écria Antonio indigné, et fermant avec la main la bouche qui allait déshonorer publiquement la mémoire d'une femme qui n'était plus de ce

monde, Ambrosia, au nom de la très-sainte Vierge, respectez les morts!

« La colère d'Ambrosia se tourna contre Antonio.

« — Infâme! s'écria cette asperge façonnée en femme, ou plutôt en Furie; qui es-tu, toi, pour mettre la main sur moi? On sait aussi ce que vaut ta race et que ton père...

« — Silence, Ambrosia! Antonio, aie pitié des faiblesses de ton prochain s'écria le curé de la fenêtre de la sacristie, où il était à s'habiller pour le saint sacrifice.

« L'accent du prêtre avait une si imposante sévérité en donnant cet ordre, une si persuasive douceur en exprimant cette prière, qu'Ambrosia s'arrêta court, comme pétrifiée, et qu'Antonio recouvra sur-le-champ le sang-froid qu'il avait perdu en entendant souiller la mémoire immaculée de ses parents.

V

« Béni soit le printemps qui couvre la terre de fleurs, qui inonde l'atmosphère de parfums, qui revêt le ciel d'azur, qui remplit les cœurs d'allégresse!

« Quand brille le soleil et que les oiseaux chantent, la joie aussi éclate et chante dans mon cœur qui déjà n'espérait plus sortir de cet éternel hiver où nous vivons, infortunés habitants des villes.

« Je me dirige alors vers le couchant de Madrid, entraîné par une force irrésistible, et il me semble, en traversant la belle place qui est devant le palais, que

j'entends dire aux feuilles et aux fleurs qui se hasardent timidement à prendre le soleil du bon Dieu :

« — Poëte, la voix nous manque pour élever un hymne de bénédiction vers celui qui nous rend la liberté! Fais-le monter vers lui en notre nom, tandis que, dans notre reconnaissance, nous verserons sur toi notre ombre et nos parfums!

« Je m'assieds au pied du mur séculaire où notre populeuse ville vient honorer sa sainte patronne, et je promène avidement mes regards sur le vaste horizon qui s'étend devant moi.

« La neige ne couronne déjà plus les cimes du Guadarrama. Les eaux du lac, à l'autre bord du Manzanares, réfléchissent le soleil, sereins et azurés comme le ciel.

« Les belles allées de la Vierge du *Puerto*, de la *Florida* et de la *Casa de Campo* se parent de leur manteau de verdure pour assister à la Romeria de *San Antonio*.

« Et les fleurs du thym tapissent les hauteurs de *Sumas Aguas*, en disant à leur amie, la brise :

« — Prends, prends ce flacon d'essences, et le porte à ce triste captif qui nous contemple de loin, sans pouvoir venir se reposer dans la couche embaumée que nous lui offrons.

« Et la joie peu à peu cesse de chanter dans mon cœur, parce que je sais que je n'ai pas les ailes de l'hirondelle qui vole et qui chante en traversant les champs de l'azur.

« Ah! la résignation et la constance de mon âme sont grandes, mais le supplice de Tantale les brise!

« Dieu me dit en m'envoyant dans ce monde :

« — Vole, ris et chante, libre et heureux, dans ces horizons infinis que j'ai créés pour les oiseaux et pour toi.

« Mais à peine commencé-je à voler, que les hommes me dirent :

« — Soupire, pleure et meurs.

« Et je soupire, et je pleure, et je meurs, asphyxié dans une prison étroite, d'où ma pensée, mieux encore que mes yeux, aperçoit les champs bénis que Dieu offrit à mon âme avide de lumière et de liberté !

« Mais non, mon amour, non, je ne mourrai pas dans cette prison, quand je devrais y rester longtemps, car dans ton cœur et dans le mien il y a un printemps éternel qui me donnera le souffle et la vie avec ses chants, ses danses et ses parfums.

« Et alors, en remontant plus haut par la pensée, beaucoup plus haut que ces montagnes du Nord, presque toujours couvertes de neige, je vois encore dans Cabia des êtres chéris qui m'ouvrent leurs bras avec tendresse, et s'efforcent de m'attirer, par l'aimant de leurs regards, vers ces campagnes bénies qui acquirent des droits à l'expérience de ma vieillesse en apprenant à mon enfance à aimer Dieu et la patrie.

« Revenons, mon amour, à Cabia ; jamais plus beau qu'en ce moment ne m'est apparu ce nid de fleurs ! Les jours nébuleux de l'hiver sont déjà loin, et le soleil du printemps fait germer l'allégresse dans tous les cœurs, et les fleurs sur tous les arbres, et les chants sur toutes les lèvres et dans tous les becs.

« Le soleil étale ses premières splendeurs sur les cimes

de Urallaga ; peu à peu il va montant, montant, montant jusqu'à ce qu'il apparaisse dans toute sa magnificence et inonde de lumière et d'allégresse jusqu'aux plus profondes vallées.

« Les cloches de Caiba résonnent plus sonores, plus joyeuses, plus éloquentes que jamais, car jamais Andresillo ne leur fit dire des choses plus tendres et plus consolantes qu'aujourd'hui.

« Est-ce seulement parce qu'aujourd'hui elles célèbrent à la fois la résurrection de Jésus et celle des fleurs, ou serait-ce que dans le cœur d'Andresillo a germé aussi quelque fleur?...

« Il n'y a qu'un instant, Andresillo passait sous les noyers en se dirigeant vers l'église, juste au moment où Isabelle revenait de la fontaine, le sceau sur la tête et un œillet à la bouche.

« Andresillo allait chantant, plus gai que les oiseaux qui chantaient dans les noyers et dans les cerisiers qui ombragent l'église ; mais à peine eut-il entrevu Isabelle, que le chant s'arrêta sur ses lèvres et que la joie disparut de ses yeux.

« — Bonjour, Isabelle.

« — Que Dieu te le rende, Andresillo.

« — Il ne t'écoute guère.

« — Tu chantais cependant.

« — Je chantais pour écarter les soucis.

« — Et qui te les envoie?

« — Celle qui me le demande.

« — Te tairas-tu, moqueur?

« — Je veux tomber mort à l'instant si ce n'est la vérité !

« — Puisse Dieu ne pas te punir, juif que tu es.

« — Et pourquoi me punirait-il ?

« — Ce que tu dis là est pur mensonge.

« — Aime-moi, et tu verras.

« — Je t'ai déjà dit que non.

« — Et pourquoi non, Isabelle?

« — Parce que tu es un vaurien.

« — Tu verras comme je me range, si tu veux m'aimer.

« — Sérieusement?

« — Sur le salut de mon âme ! Veux-tu me donner cet œillet !

« — Non, car la chanson dit :

Isabelle me donna un œillet ;
Je le plaçai sur ma fenêtre,
Et le vent l'emporta...
Adieu, Isabelle de mon âme !...

« — Non, je ne le mettrai pas sur ma fenêtre.

« — Où donc?

« — Dans mon cœur.

« — Tiens, prends-le.

« — Dieu ! M. le curé qui vient !

« — Et ma mère aussi.

« — Adieu !

« — Adieu !

« Andresillo monta au clocher, donnant à son œillet un baiser sur chaque échelon.

« Isabelle s'arrêta avant d'entrer chez elle pour attendre qu'Andresillo sonnât les cloches, et se demandant à elle-même :

« — Que leur fera dire cet étourneau !

« Andresillo se mit à sonner, et Isabelle ajouta, en poussant un joyeux éclat de rire :

« — Ne voilà-t-il pas qu'elles disent : « Isabelle, Isa-« belle, Isabelle ! »

« Dès le point du jour, tous les habitants de Cabia allaient par le village, par les vergers, par les terres, par les bois, riant et chantant gaiement, l'un menant paître ses bœufs dans les terrains en friche ou le long des pièces cultivées, l'autre faisant sa provision de légumes, celui-ci allant puiser l'eau pure à la source du châtaigner, celui-là enfin uniquement occupé à admirer la beauté du ciel et celle de la terre.

« L'allégresse régnait dans presque tous les cœurs. Si je ne dis pas dans tous, j'ai mes raisons que voici :

« La maison de don Juan de Urrutia offrait un contraste notable non-seulement avec celle d'Antonio de Molinar, mais avec toutes les autres de Cabia.

« Rien n'y manquait pour le bien-être de ceux qui l'habitaient : le mobilier et la décoration des appartements, presque royaux, ne se distinguaient pas par ces précieux détails et ces raffinements, fruits d'un goût délicat ; mais en revanche l'opulence et la commodité y avaient établi leur demeure.

« L'appartement de don Juan, digne à tous égards de loger un roi, recevait à travers un rideau de fleurs abaissé sur le balcon et l'inondant de parfums, les premiers rayons du soleil, qui l'inondaient aussi de clarté.

« Pendant que les cloches, sonnées de main de maître par Andresillo, disaient de si douces choses aux habitants de Cabia, et si doucement réjouissaient les cœurs, don Juan se ramassa deux ou trois fois dans son lit, en s'écriant avec mauvaise humeur :

« — Du diable soit de leurs cloches ! Je les sens jusque dans la racine de mes cheveux.

« Les cloches finirent par se taire, et don Juan chercha à retrouver le sommeil, mais ce fut en vain, car à le voir se tourner et se retourner dans son lit, et à en juger par l'incohérence de ses paroles dès qu'il commençait à s'endormir son sommeil ressemblait moins à un vrai sommeil qu'à un cauchemar.

« Je ne sais ce qui le tenait ainsi éveillé, car on n'entendait autour de lui que le bruit des oiseaux qui chantaient dans les fleurs dont le balcon était ombragé. Y avait-il donc en son cœur quelqu'autre bruit que lui seul entendait?...

« Qui sait, mon Dieu ! jusqu'à quel point ces bruits du cœur peuvent troubler le sommeil?

« Il était près de dix heures lorsque don Juan quitta la lit, et il tira avec une telle violence le cordon de sa sonnette qu'il le mit en morceaux.

« — Qu'y a-t-il pour vous servir, monsieur? lui demanda Benito en entr'ouvrant la porte de la chambre.

« — Je veux que vous me fassiez tous le plaisir de passer la porte, parce que vous me servez fort mal.

« Benito se retira sans mot dire.

« Chula, la chienne, qui trouvant ouverte la porte de la chambre, crut voir le ciel ouvert, car elle aimait passionnément son maître, alla lui faire une caresse; mais don Juan lui lança un coup de pied de la pointe et du talon, en grommelant :

« — Tu prends bien ton heure pour me caresser!

« La Chula se retira en pestant contre l'ingratitude des hommes.

« Don Juan se laissa tomber dans un fauteuil.

« Les oiseaux continuaient à chanter au milieu des fleurs qui grimpaient le long du balcon et dans les arbres fruitiers de la huerta.

« Don Juan supporta leurs chants pendant quelques minutes, puis il finit par se lever en fureur, et s'écria :

« — Le diable soit de la musique! il y a de quoi faire perdre patience à un saint.

« Et il ouvrit le balcon avec fracas.

« Les oiseaux qui chantaient là, apercevant cette face de vinaigre, s'en allèrent ailleurs avec leur musique, en se plaignant du peu de protection que l'Espagne accorde aux artistes; mais ceux qui chantaient dans les arbres à fruits ou jugèrent que la fuite ne convenait qu'à des artistes vulgaires, ou, au milieu de l'enthousiasme avec lequel ils exécutaient un grand morceau concertant, peut-être ne virent-ils, ni n'entendirent-ils pas don Juan, quoique pût faire celui-ci qui, étendant les bras comme

des ailes de moulin à vent, répétait de toutes ses forces :

« — Uuusssaaa!

« Don Juan, aveugle de colère, saisit son fusil et le déchargea sur les musiciens qui, s'ils eurent la chance de n'être pas atteints, se virent au moins forcés de fuir jusqu'au cerisier qui ombrageait la porte d'Antonio, où ils achevèrent le morceau commencé, à la grande satisfaction du public.

« Au bruit de la détonation, Antonia sortit sur le perron de sa maison qui faisait face au balcon de la chambre de don Juan, et apercevant celui-ci avec le fusil encore dans la main, elle lui dit :

« —Vous voilà donc en chasse, don Juan? Grâce à Dieu, nous vous voyons d'humeur à vous divertir! Ce n'est pas l'embarras : qui ne l'est aujourd'hui que le Seigneur est ressuscité et que tout le célèbre, même le ciel, le soleil, les fleurs et les oiseaux? J'espère bien qu'on vous verra cette après-dîner danser sous les noyers au son du tambour de basque. Caramba! Voulez-vous que nous dansions ensemble?

« — Allez-vous-en au diable!

« — Et vous plus loin encore.

« — Je ne suis pas d'humeur à causer.

« — Avec les vieilles comme moi, n'est-il pas vrai?

« — Pas davantage avec les jeunes.

« —Bon, bon, seigneur don Juan; tout finit par se savoir.

« — Et qu'est-ce que vous savez, grande sorcière?

« — Ta, ta, ta! comme dit le proverbe, qui médit de la poire...

« — Que parlez-vous de poire ou de pomme?

« — Croyez-vous que quand hier, dans l'après-midi, vous avez rencontré Isabelle dans le chemin, la fille de ma mère, qui travaillait de l'autre côté de la haie, était sourde?

« Don Juan devint rouge de confusion et cramoisi de colère, et balbutiant quelques paroles sous l'inspiration de ces deux sentiments contraires, il se retourna pour quitter le balcon.

« — Monsieur, dit Antonia, vous ai-je appelé chien de juif, pour que vous preniez la mouche de cette manière? Dire que vous voulez vous marier, c'est vous mettre une couronne au front, et avec Isabelle c'est mieux encore; elle est très-pauvre, c'est vrai; mais elle mériterait d'être la femme du roi d'Espagne, à plus forte raison la vôtre.

« — Mai qui vous a dit, insigne bavarde, que je songe à me marier?

« — Pardi! c'est assez clair; voulez-vous laisser croire que c'est à mauvaise intention que...

« — Je n'ai ni bonne ni mauvaise intention; de ma vie je n'ai songé à me marier.

« — Et c'est pour cela qu'on vous appelle Juan Palomo. Je trempe ma soupe et je la mange.

« — Femme, femme! par tous les diables de l'enfer, ne me provoque pas; je me sens une furieuse tentation de faire une folie...

« Et en parlant ainsi don Juan agitait convulsivement son fusil.

« Antónia eut peur, et, poussant un cri, elle se rejeta dans sa maison.

« Ni Benito, ni la cuisinière n'avaient songé à se mettre à la porte, par la bonne raison qu'ils se croyaient autant de droits à ne pas obéir à leur maître que celui-ci en avait à leur commander.

« — Benito, Ciriaca, Ambrosia ! cria don Juan, où diable êtes-vous, que vous me laissez enrager seul comme un chien ?

« Benito et Ciriaca, la cuisinière, accoururent à cet appel de leur maître.

« — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

« — Le déjeuner, et plus vite que ça !

« — Il n'est pas encore prêt, répondit la cuisinière.

« — Tonnerre de Dieu !

« — Ambrosia a emporté la clef de la dépense.

« — Et où diable est Ambrosia ?

« — A l'église, depuis six heures.

« — Qu'elle vienne dare, dare, ou sinon...

« Benito courut à l'église chercher Ambrosia qui, au bout de quelques instants, montait l'escalier en grognant.

« — Est-ce que vous vous êtes cassé quelque chose ? demanda-t-elle insolemment à son maître.

« — C'est moi qui vais vous casser les côtes aux uns et aux autres, à coups de rondin ; ceci passe la permission.

« — Ne venez pas vous attaquer à moi, vous en seriez mauvais marchand.

« — Ambrosia, ma patience est à bout.

« — Vous êtes riche, achetez-en quelques livres...

« — Riche ! riche ! De quoi me sert d'être riche, si je me vois toujours seul? Si, quelque mal que je me donne, je ne trouve personne qui me serve de bon cœur? si je n'ai pas même à qui raconter mes peines.

« — Mariez-vous, vous vous pendrez, et vous verrez comme toutes vos peines cesseront.

« — Assez sur ce sujet, Ambrosia, ou je ferai quelque malheur. Qu'on me fasse tout de suite à déjeuner, et, en attendant, apportez-moi une chemise; je vais changer.

« — Il n'y en a pas une...

« — Comment, pas une? J'en ai par douzaines.

« — Oui, mais elles ne sont pas repassées.

« — Qu'avez-vous donc fait toute la semaine?

« — Ce que vous ne faites pas, hérétique que vous êtes !

« — Ne peut-on concilier la dévotion et le devoir?

« — Oui-da! Vous êtes bien aussi de votre siècle, vous !

« Don Juan se rejeta dans le fauteuil, désespérant à jamais de faire rentrer ses domestiques dans la bonne voie, et cherchant à mettre un terme à cette hypocondrie, à cette humeur plus noire que la poix, qui était son état normal.

« On entendit le premier coup de la messe, et peu après don Juan ouït un homme et une femme qui poussaient de bruyants éclats de rire sous les noyers. Il se mit au balcon, et reconnut Antonio et Feliciana qui allaient à l'église, ayant chacun dans la main une galette

de maïs qu'ils mangeaient avec plus d'appétit qu'ils n'eussent fait les flûtes les plus tendres.

VI

« C'était un dimanche, veille de la Saint-Jean, et les habitants de Cabia résolurent de faire une *velada* dont il fût parlé dans toutes les encartaciones.

« Il est rare dans ce pays que l'on sacrifie le devoir au plaisir. Le devoir, pour les habitants de ces montagnes, est de passer les jours ouvriers dans leurs cultures, et le plaisir, de passer les jours de fête partie dans l'église, partie sur l'aire à jouer aux quilles, à la paume, à la barre, ou encore sous les noyers ou dans leurs maisons, où ils se divertissent aussi innocemment.

« Comme à l'époque dont nous parlons la Saint-Jean tombait un dimanche, les habitants de Cabia avaient à leur disposition toute une après-midi pour préparer leur *velada* et leur *sanjuanada*.

« Réunis après le chapelet sur la place de l'église, ils se proposèrent, avant tout, de s'entendre sur le lieu où ils iraient chercher des broussailles.

« — A Matacabras, dit Antonio, j'en ai déjà de quoi rôtir toutes les sorcières d'Espagne. »

« Ambrosia qui entendit ces mots de l'église, les prit pour elle et s'élança comme une furie pour protester contre.

« — Mes amis, dit une petite voix moqueuse qui sem-

blait descendre du ciel, il est inutile de brûler Ambrosia; elle a déjà le sang assez brûlé de n'avoir pu rencontrer un *novio* comme celui de Ségovie, qui était aveugle, boiteux et manchot.

« Tous levèrent les yeux et frémirent en apercevant Andresillo qui se promenait le plus tranquillement du monde sur la corniche, large d'un demi-pied, qui faisait le tour du clocher, au-dessous des cloches.

« Ambrosia commença par un déluge d'injures, puis, prenant une pierre, elle la lança à Andresillo, en levant la jambe, selon l'us et coutume de ces dames; mais la pierre vint frapper beaucoup plus bas que la corniche, et, en retombant, elle meurtrit le nez de celle qui l'avait lancée.

« Après qu'on eut pansé Ambrosia avec de l'eau, du sel et du vinaigre qui lui firent voir les étoiles en plein midi, et qu'on l'eut ramenée chez elle, tout le monde, y compris le bonhomme Juancho, avec ses quatre-vingts ans, s'arma de fourches et de cordes en chêne tordu, et prit le chemin de Matacabras, où se trouvaient les broussailles qu'Antonio avait arrachées pour améliorer ses terres, après qu'elles auraient pourri devant sa porte.

« Feliciana voulait aussi être de la partie, mais son mari lui dit je ne sais quoi à l'oreille; elle rougit et resta sous les noyers.

« On appelait du nom de Matacabras le plateau de l'une des deux collines qui dominaient le village.

« Les hommes entassaient sur les cordes de chêne les broussailles qu'ils ramassaient avec leurs fourches pour

éviter leurs piquants aigus; les femmes les attachaient, et aussitôt, à mesure, on faisait rouler du haut de la colline ces fagots énormes qui ne s'arrêtaient plus qu'à l'esplanade de l'église, où, à la nuit tombante, il y avait déjà des broussailles de quoi entretenir vingt fours à chaux.

« On attendait avec impatience que d'autres sanjuanadas eussent commencé à briller dans la vallée et dans les villages dispersés au pied des montagnes du couchant, pour mettre le feu au gigantesque bûcher. Les jeunes filles préparaient leurs tambours de basque, les hommes leurs escopettes, et les enfants de vieilles vessies qu'ils attachaient à de hautes perches, et tout, dans Cabia, respirait l'allégresse.

« Cependant Juan Palomo ne prenait aucune part à la joie générale. Assis sur le balcon qui couronnait le vestibule de sa maison, il aspirait de temps à autre une bouffée de tabac, et suivait d'un œil distrait et ombrabrageux les ondulations de la fumée qui sortait de ses lèvres.

« Antonia leva les yeux sur le balcon de don Juan, et apercevant celui-ci :

« — Caramba! lui dit-elle, descendez donc, *Cascarrabias*, et ne restez pas là-haut à bâiller aux corneilles. Puis vous vous emportez, si on vous appelle Juan Palomo!

« Don Juan fit un geste d'humeur, en entendant ce surnom qu'il s'était donné tout le premier, et qui depuis était devenu son cauchemar.

« — J'espère bien que tu n'iras pas sonner toute la soi-

rée ! disait Isabelle à Andresillo, tous deux se tenant un peu l'écart sous un noyer.

« — N'aie pas peur; entre une sonnerie et l'autre je descendrai danser une ronde, que la terre en tremblera.

« — Mais avec moi, pas avec d'autres.

« — Pas même avec l'étoile du matin, vînt-elle m'en prier.

« — Andresillo, ne m'agace pas.

« — Te voilà donc devenue jalouse?

« — Méchant Juif, confesse-toi seulement, et tu verras.

« La mère d'Isabelle se montra à sa fenêtre.

« — Isabelle !

« — Que voulez-vous, ma mère?

« — Nous laisseras-tu sans eau ce soir? Oh ! dès qu'il s'agit de se divertir... Voyons si tu iras nous chercher un seau d'eau avant qu'il soit trop tard.

« — J'y vais à l'instant, répondit Isabelle, en s'éloignant d'Andresillo qui murmura à demi-voix :

« — Petite coquette, va ! Bénie soit ton âme !

« En ce moment don Juan quitta tout à coup sa mauvaise humeur et descendit sous les noyers.

« — Dieu soit loué ! dit Antonio. Vous vous rendez à l'appel?

« — Vous avez raison, répondit don Juan avec gaieté. Cette nuit est une nuit d'allégresse, et chacun doit envoyer la mauvaise humeur à tous les diables. Il manque ici deux cruches de chacoli pour égayer la couvée.

« — Oui, oui, c'est ce qui manque ! firent tous les assistants, excepté Isabelle qui déjà sortait de sa maison avec le seau sur sa tête, et Andresillo qui s'était esquivé des noyers.

« — Benito, dit don Juan à son valet, cours au logis et reviens avec du chacoli, et leste !

« — Duquel apporterai-je?

« — Du meilleur qu'il y ait dans le cellier.

« — Bien ! Mais Ambrosia va entrer en fureur si elle flaire quelque chose...

« — Ambrosia n'a plus de nez, le sien est cassé !

« Deux minutes plus tard, la cruche passait de main en main que c'était une bénédiction, et la couvée commençait à se réjouir.

« Don Juan, sans faire semblant de rien, se déroba dans l'ombre des arbres et prit le chemin de la fontaine sur les pas d'Isabelle qui, chantant comme une mauvis avait sur lui une avance de cinquante pas.

« Le châtaignier séculaire qui se dressait à côté de la source croisait sur elle ses vastes rameaux, et comme d'ailleurs le jour finissait, une obscurité presque complète régnait autour de la fontaine.

« Isabelle plaça le seau sous la tuile qui servait de canal à la source, et pendant qu'il se remplissait, elle essaya d'atteindre une branche pour la jeter dans la fontaine, afin que ses eaux ne fussent pas amères, mais ayant ouï des pas qui se rapprochaient de plus en plus :

« — Qui vient là? demanda-t-elle d'une voix qui tremblait un peu.

« — Ne t'effraye pas, Isabelle, ce n'est que moi, répondit don Juan.

« Isabelle, dont l'innocence formait un singulier contraste avec l'effronterie d'Andresillo, ne put contenir l'expression de sa joie, car l'obscurité dont elle se voyait entourée commençait à lui faire peur.

« — Que venez-vous faire de ce côté? demanda-t-elle ingénument à ce finaud de don Juan.

« — Je viens parce que je t'aime de tout mon cœur.

« — Bon, c'est convenu.

« — Tu en doutes? Tu vas voir le beau baiser que je vais te donner.

« — Quenon, quenon; c'est un péché! s'écria Isabelle en reculant.

« Mais elle trébucha contre le tronc du châtaignier, et don Juan, l'atteignant, allait impudemment la serrer dans ses bras, quand du tronc de l'arbre sortit une voix terrible qui dit :

« — Tu me le payeras! »

« Isabelle et don Juan jetèrent un cri d'épouvante; la première demeurant muette et immobile de terreur au pied du châtaignier, le second reprenant comme un trait le chemin du village.

« — N'aie pas peur, Isabelle, dit affectueusement Andresillo en sautant à bas du châtaignier.

« — Oh! Andresillo de mon âme, s'écria la jeune fille en se rapprochant toute tremblante de son novio qui, à son tour, la regarda avec tendresse et dit en poussant un joyeux éclat de rire :

« — Je me disais bien que je marcherais ce soir sur une bonne herbe. »

« En ce moment une soudaine splendeur inonda Cabia d'une vive lumière.

« — La sanjuanada ! la sanjuanada ! cria Andresillo transporté de joie en se hâtant de poser le seau sur la tête d'Isabelle.

« — Adieu, Isabelita ! ajouta-t-il, Voilà déjà les cloches qui me trouvent à dire. Ne dis à personne que tu nous a rencontrés ici, Palomo et moi.

« Et il se mit à courir, plus léger qu'un lièvre.

« Don Juan, au lieu de retourner aux noyers, prit derrière les maisons et se coula dans la sienne.

« Il se mit au balcon et entendit les gens qui disaient:

« — Mais où donc est ce damné Andresillo? Comment se fait-il qu'il n'ait pas encore rompu les cloches à force de sonner?

« En entendant ces paroles, don Juan se donna un grand coup dans le front, en murmurant avec désespoir :

« — C'était lui !... c'était lui ! Il va le raconter à tout le monde, et je deviendrai la fable du village ! Quelle honte, un homme de mon âge et de ma position !... »

« En ce moment Andresillo arrivait sur l'esplanade de l'église après avoir fait aussi son petit détour.

« *Ea, viva!* voici enfin Andresillo! crièrent les enfants en lançant leurs bonnets en l'air.

« — Que deviens-tu donc, garçon? lui demanda M. le curé.

« — J'ai dormi un brin, pour rester éveillé toute la

nuit, » répondit Andresillo, et il monta quatre à quatre l'escalier du clocher.

« Jamais Cabia n'avait ouï bruit de cloches plus joyeux et plus sonore que celui qui aussitôt commença à répondre à la sonnerie qui s'entendait dans toutes les paroisses de la vallée.

« — Quel petit démon! s'écria Antonio qui ne pouvait contenir sa joie. C'est bien pour le coup vraiment qu'il fait parler les cloches!

« Cent buchers illuminaient avec la clarté du soleil la verte et belle vallée, et la rivière qui courait au fond paraissait un serpent de feu, en réfléchissant dans ses claires eaux cette vive splendeur.

« A l'hymne d'allégresse que chantaient les cloches des cinq clochers qu'on voyait, blancs et sveltes, sortir du vert feuillage dans toute l'étendue de la vallée, s'unissaient les salves de trois cents escopettes et les cris réitérés de :

Saint Jean! saint Pierre!
Saint Pélage entre les deux!

« Mais entre toutes les sanjuanadas, celle de Cabia l'emportait, au jugement de ceux de Cabia qui avaient la faiblesse, sainte faiblesse! de ne porter envie à personne, de croire que le village où ils étaient nés était le plus beau du monde et de ne pas comprendre que hors de ce nid de rameaux et de fleurs le bonheur pût exister.

« A chacun Andresillo disait son mot avec cette grâce

que Dieu lui avait départie pour faire parler les cloches.

« A Isabelle : — Je t'aime bien ! je t'aime bien !

« A Antonio et à Feliciana : — Qu'il sera beau, votre garçon, qu'il sera beau !

« A Juancho : — Tu passeras la centaine, tu la passeras !

« A Ambrosia : — Rage ! rage ! rage ! rage !

« A don Juan Palomo : — Tu me le payeras, tu me le payeras !

« Oui, vraiment, voilà ce que disait Andresillo à don Juan de Urrutia qui, pendant que les autres s'enivraient de joie, s'arrachait les cheveux de rage, éreintait sa chienne à coups de talon, faisait une balle de son chat, enfonçait les portes avec le pied, et disait, en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre les cloches :

« — Tu me le payeras, tu me le payeras, » et : — Il me le jure, il me le jure !

VII

« L'ardent soleil de juillet se cachait derrière les montagnes lointaines de Soba.

« Antonio et Feliciana sarclaient leur maïs, dans un morceau de terre à deux jets de pierre de leur maison, et bien d'autres faisaient la même chose à côté d'eux.

« Le contentement qui, à Cabia, n'abandonnait guère les cœurs, se manifestait alors dans toute sa plénitude : c'est que deux jours auparavant il avait plu avec abondance, et on voyait croître le maïs qui paye si généreusement

les fatigues du laboureur lorsqu'il reçoit l'eau à temps, cette bénédiction que Dieu refuse rarement au croyant et actif cultivateur des pays basques.

« — Je vais ramener les brebis et préparer tout de suite le souper, dit Feliciana.

« — Non, répondit Antonio, je ne veux pas que tu aies à monter la côte; c'est déjà trop pour toi. Va-t'en apprêter le souper; les brebis sont à Matacabras, où elles s'arrondissent comme des pelotes avec l'herbe qui a remplacé les broussailles dont nous avons nettoyé la terre la veille de la Saint-Jean. Dès que l'Angelus sonnera, je n'aurai qu'une enjambée à faire pour aller querir le troupeau.

« Feliciana se dirigea vers la maison, en ramassant, chemin faisant, un peu de bois mort pour allumer son feu.

« La porte n'était fermée qu'au loquet, car à Cabia, grâce à Dieu, il ne faut ni clefs ni cadenas.

« — Feliciana, dit Antonia qui passait alors sous les noyers, voilà déjà un bon moment que la famille t'attend.

« La famille à laquelle Antonio faisait allusion se composait de deux porcs qui frottaient leur grouin contre la porte, en grognant comme deux désespérés, et d'une bande de poules qui, sous le commandement du plus fier coq de Cabia, attendaient leurs maîtres avec une sainte patience, n'ayant qu'une pensée, c'est que quelque chat sauvage pouvait fort bien tomber au milieu d'elles et se régaler de leurs petits.

« Pour tuer le temps, poules et cochons se livraient à la discussion que voici :

« — Dieu merci, c'est assez grogné comme cela !

« — Il ne nous manquerait plus que d'être des poules comme vous !

« — Dame ! quand on est épais comme vous autres !

« — Vous ne vous y entendez pas mal non plus à révolutionner le poulailler !

« — Au moins n'élevons-nous pas le ton aussi haut que vous.

— Oh ! non, il vous suffit que votre cri aille percer le ciel !

« — Et vous autres, pour un rien on vous voit le grouin en arrêt.

« — Allons, assez de criailleries.

« — Et s'il ne nous plaît pas, à nous porcs ?

« La chose devenait sérieuse, lorsque Feliciana parut devant la porte, et poules et pourceaux accoururent à sa rencontre, en lui faisant mille caresses, et la suivirent pêle-mêle dans la maison, bien sûrs d'y trouver du son et des épluchures pour leur goûter.

« Quelques instants après, une blanche colonne de fumée commença à s'élever de la cheminée de la maison d'Antonio.

« Celui-ci, en l'apercevant de son enclos, sourit, comme un enfant, d'intime contentement, et dit à Juancho qui en ce moment s'était approché de lui pour lui demander de quoi bourrer sa pipe :

« — Mais voyez donc la belle fumée que me fait là-bas

ma femme! Que de choses, mon Dieu! dit à chacun la fumée que de loin il voit sortir de la cheminée de son toit.

« — Eh bien, voyons un peu; que te dit-elle, à toi?

« — Ah! si l'on pouvait s'expliquer comme ceux qui font des livres! Je vous assure que Cabia entendrait plus d'une bonne chose. Écoutez, Juancho : quand d'ici ou de là-haut j'aperçois la fumée de ma maison, je pense à part moi que ma femme se dit, s'il fait froid : « Faisons un beau brasier pour réchauffer le pauvre garçon quand il rentrera. » S'il fait chaud : « Ne jetons pas trop de bois dans le feu, quand il reviendra il se croirait dans un four. » Fait-elle une omelette : « Faisons-la bien dorée, il les aime ainsi. » Sale-t-elle son pot-au-feu : « Ne salons pas trop le dîner, il irait ensuite se noyer d'eau. » Si elle fait... Enfin je ne sais comment l'expliquer, mais cette fumée me dit toujours que là-bas on pense à moi.

« — Ce n'est pas la fumée qui te le dit.

« — Qui donc pourrait me le dire, si ce n'est elle?

« — Ton cœur.

« — C'est pardi vrai, mais...

« — Demande plutôt à Juan Palomo ce que lui dit la fumée de son toit.

« — Tiens, parce qu'il n'a pas de femme.

« — Alors donc, si ce n'est le cœur, c'est la femme et non la fumée.

— Enfin elle ou autre chose... mais c'est assez jouer sur les mots; c'est affaire aux gens qui lisent et non à nous. Allons mettre les brebis à l'étable, et voir si celle

que je veux dire m'a apprêté quelque chose qui me réjouisse l'estomac.

« Antonio fit une botte de pieds de maïs qui n'étaient bons à rien, la jeta sur une épaule, et sa bêche sur l'autre, prit le chemin de sa maison.

« Après qu'il eut servi ce friant repas à ses bœufs et dit je ne sais quelles douces choses à sa femme qui le traita de façon qu'on n'aurait su par où le prendre, il grimpa en chantant la montée de Matacabras, d'où, un moment après, on le vit redescendre, chassant devant lui une douzaine de brebis aussi folâtres que lui-même.

« Le jour avait été extrêmement chaud, mais la nuit était délicieuse. La lune éclairait comme le soleil à midi, et l'air arrivait chargé de l'arome dérobé en passant aux tapis de camomille qui, comme un manteau de neige, couvraient les collines dont Cabia était abritée au nord et au sud.

« Lorsque Antonio rentra avec les brebis, Feliciana avait déjà dressé une petite table et deux chaises de bois au pied du cerisier qui ombrageait le devant de la maison.

« Les brebis, à qui leur maîtresse avait laissé prendre cette mauvaise habitude, entourèrent Feliciana comme pour lui dire : Regarde un peu s'il n'y a rien par là que tu veuilles perdre.

« Et Feliciana offrit à chacune un épi de maïs dépouillé de son grain. Antonio monta au grenier avec une assiette dans la main, il atteignit de la fenêtre une branche du

cerisier, fit passer de l'arbre sur l'assiette le fruit dont elle était surchargée, ce qui fit que la branche se redressa ensuite avec une vigueur qui équivalait à un : à généreux généreux et demi, et vint déposer l'assiette de cerises près d'un plat de piment, d'œufs et de tomates que Feliciana, de son côté, venait de placer sur la petite table.

« Mari et femme se mirent à table, et après qu'Antonio eut dit le Bénédicité, tous deux portèrent la main sur le mets savoureux avec un appétit et un air de contentement qui eussent fait mourir de rire l'hypocondriaque et dégoûté Juan Palomo.

« — Mais, chère petite, dit Antonio, je vois que tu ne manges que pour un, quand tu devrais manger pour deux.

« — Comment, pour deux? répliqua Feliciana qui ne comprenait pas.

« — Pour toi et pour le petithomme qui nous écoute.

« — Ah! oui, un petit homme! ce sera plutôt une petite femme, dit Feliciana qui avait fini par comprendre et qui était devenue pourpre.

« — Non, non. Foin de qui s'habille par la tête et se déshabille par les pieds!

« — Voilà qui est plaisant! moi je veux que ce soit une fille.

« — Alors! je la mets à la Miséricorde de Bilbao.

« — Allons, ne me fais pas enrager, Antonio.

« — A moins qu'elle ne ressemble à sa vaurienne de mère...

« — Oui, elle lui ressemblera.

« — Oh! alors ce sera une vaurienne aussi et on la gardera au logis, parce que tous les vauriens ont de la chance, comme toi... tu sais?

« — Vraiment!

« — Mais à présent que j'y songe... le chirurgien m'a dit que c'était un garçon.

« — Laisse donc, menteur!

« — Comme je te le dis, ma fille. Dimanche, avant la messe, nous étions sous le porche, attendant le dernier coup pour entrer, quand tu as paru sous les noyers, et voilà le chirurgien qui me dit :

« — Tonio, veux-tu savoir si tu auras un garçon ou une fille? — Pardi! si je le veux, ai-je répondu.—Alors attends un peu, tu vas le savoir. » Et au moment où tu allais monter le degré de la porte, il s'est baissé pour regarder tes pieds et a dit...

« — Quelle plaisanterie!

« — Petite, ne rougis donc pas comme cela, je ne dis rien de mal.

« — Sont-ils assez regardeurs, ces hommes!

« — Il a dit :—Tu auras un fils. — Et vous, qu'en savez-vous? — Comment, ce que j'en sais? Écoute : quand une femme grosse lève d'abord le pied droit pour monter un escalier, elle accouche d'un fils; si c'est le pied gauche, d'une fille. Ta femme a mis le pied droit en avant, donc elle aura un garçon.

« — Je ne veux pas...

« — Alors je le porterai à la Miséricorde.

« — Oui, crois que je te laisserai faire!...

« — Si tu ne l'aimes pas...

« — Mais si, je l'aime.

« — Et quel nom lui donnerons-nous?

« — Oh! un bien joli nom.

« — Juan Palomo prétend que les jolis noms sont... comme ceux qu'on lit dans des livres de romans qu'il a.

« — Et comment sont-ils ces noms?

« — Alfred, Arthur, je ne sais quels diables d'autres encore.

« — Oh! qu'ils sont laids! ne trouves-tu pas?

« — Oui certes, ils le sont; ce sont des saints de France ou de par là...

« — Tout juste. Mais Antonio, Juan, Francisco, José, Ignacio, Manuel, c'est autrement joli; enfin, de bons saints comme ceux d'Espagne...

« — Voilà, voilà ceux qui me plaisent à moi, caramba! nos saints de par ici, à la bonne heure!

« — Écoute, Antonio, c'est ton nom que je donnerai à mon petit.

« — Mais ne vois-tu pas que si l'on te demande l'un de nous deux, tu ne sauras plus... à moins que tu n'aies la précaution de t'y prendre comme Lopez.

« — Et comment s'y prenait-il?

« — Je vais te le dire. Lopez était marié depuis longtemps, et il enrageait de n'avoir pas d'enfants; à la fin sa femme eut un garçon. Lopez en crevait d'orgueil, et il était au désespoir de ce que l'état de l'accouchée ne lui

permettait pas d'aller de porte en porte raconter qu'il avait un fils. Que fit alors notre diable d'homme? le jour même où sa femme accoucha, il se planta sur le seuil de sa maison, et quand il voyait venir quelqu'un qui ne le connaissait pas et qui lui disait :

« — Lopez y est-il? il s'enflait comme une outre, et demandait :

« — Lequel? le père ou le fils?

« — Eh bien, laissons cela. Nous penserons à loisir au nom que portera le pauvre petit.

« — Bah! le nom n'y fait rien... l'essentiel c'est que le petit soit gentil.

« — Et il le sera, j'en réponds.

« — Parce qu'il te ressemblera...

« — Non, à toi.

« — Je vais lui faire une chaise roulante, pour qu'il sache marcher avant un an...

« — Quant à le lui apprendre c'est mon affaire.

« — Et quel plaisir de le voir rouler de côté et d'autre, avec ses jolis petits cheveux blonds comme l'or, et ses petits yeux malins comme ceux de sa mère!... Petit scélérat, va!

« — Oh! ne l'appelle pas comme ça!...

« — Grimpant comme un chat au tronc du cerisier...

« — Oui, pour qu'il déchire ses vêtements!...

« — Tu lui donneras deux claques sur le derrière.

« — Fi, le vilain Néron! Je n'ai pas envie de battre mon enfant.

« — Alors tu vas voir comme je me lève et les lui applique.

« — Non, non, je ne veux pas que tu le battes.

« Et Feliciana s'élance brusquement, en étendant les bras vers le tronc du cerisier auquel elle tournait le dos, pour empêcher Antonio de donner à l'enfant ce qui une fois donné ne se reprend plus.

« — C'est vous autres qui les perdez avec vos faiblesses de mères.

« — Tant mieux.

« — Heureusement que notre petit n'en sera pas moins un homme de bien.

« — Et gentil comme il est, il se mariera dans quelque famille riche, quoique ceci ne me plaise qu'à moitié.

« — Non, il vaut mieux qu'il aille aux Indes.

« — Et tu verras comme il en revient riche. On dit qu'avec tant de dispositions, on y fait joliment fortune.

« — Et il fera la sienne. Hé ! hé! quel petit lutin d'enfant !...

« — Bonsoir, dit Juancho, en se présentant devant la porte, avant qu'Antonio et Féliciana eussent eu le temps de l'apercevoir, occupés qu'ils étaient de leur enfant.

« — Bonsoir, Juancho ; voulez-vous souper? quoique vous n'arriviez qu'au dessert.

« — Non, merci; bon appétit. Vous parliez d'Andresillo, n'est-ce pas? Il est certain que ce garçon est un vrai petit démon, Juan Palomo lui en veut, parce qu'il se

prétend insulté par lui, chaque fois qu'il sonne les cloches.

« — Que lui dit-il donc?

« — Que sais-je, moi? ce qui le regarde, comme il fait à nous tous. Seulement, quand on ne fait rien de mal, on ne craint pas de s'entendre dire ce que l'on fait.

« — Voyons si cet Andresillo se marie bientôt, et devient un homme posé, comme celui que voici.

« — Que voulez-vous que je vous dise? la pauvre Isabelle n'a pas toutes les chances pour elle. Mais avec tout cela, quand te doubles-tu, Feliciana?

« — De quoi me parlez-vous là?

« — Je te trouve un tant soit peu changée.

« — Vous ne voyez-pas que ce sont les coups de pied du petit?

« — De quel petit et de quels coups de pied me parles-tu? tu veux dire de la petite, sans doute?

« — Non, pardieu! Le chirurgien a vu celle-ci mettre en avant le pied droit pour monter l'escalier de l'église, et il en déduit qu'elle va accoucher d'un garçon.

« — Bon! voilà une heure que je suis allé demander au chirurgien de quoi bourrer ma pipe, et il m'a dit que tantôt il a vu ta femme mettre en avant le pied gauche pour monter le petit degré de l'enclos, et que c'est preuve qu'elle va accoucher d'une fille...

« Feliciana poussa un joyeux éclat de rire, à laquelle Antonio répondit par un autre tout aussi gai, en ajoutant :

« — Le Seigneur enverra ce qu'il voudra. Sera-ce un garçon ou une fille, nous l'ignorons; mais nous savons que c'est la dernière bénédiction par laquelle il lui plaît de compléter le bonheur d'un ménage. »

« Les yeux de Feliciana se remplirent de larmes, et je ne sais comment diable il arriva que sa main et celle d'Antonio se rencontrèrent sous la table et se serrèrent tendrement.

VIII

« C'était un dimanche et il pleuvait à seaux. Don Juan de Urrutia était gai et de belle humeur, ce qui étonnait tout le monde, don Juan s'étant aigri de telle sorte que les habitants du village ne l'appelaient plus Juan Palomo, mais Cascarrabias.

« D'où venait ce changement si soudain? Le pauvre Andresillo, au contraire, était triste et réservé; autre nouveauté, et des plus grandes, mais qui n'excitait la curiosité de personne, personne à Cabia n'ignorant que sa novia Isabelle lui avait nettement jeté son compte au visage, parce qu'il ne se rangeait pas, comme le prouvait trop bien certain nez tordu qu'il avait crayonné au charbon sur le portail de l'église, et dans lequel tout le monde avait reconnu le nez d'Ambrosia.

« Vers le milieu de l'après-midi, la pluie cessa; mais il n'était pas possible de jouer aux quilles ni à la paume sur la place qui s'était transformée en une mare.

« Les jeunes gens du village, parmi lesquels se trouvait

Andresillo, qui ne les suivait que traîné par eux, comme qui dirait à la remorque, ramassèrent les quilles et les boules et cherchèrent une maison où ils pourraient transporter leur jeu.

« Ambrosia, disait don Juan à sa femme de charge, d'un air goguenard, aujourd'hui vous nous avez fait jeûner jusqu'à midi, parce que vous étiez vous-même occupée à manger les saints; mais je vous le pardonne, parce que je ne veux pas troubler la joie de votre triomphe.

« — Allez-vous-en au diable; je ne suis pas en mesure de causer. De quel triomphe me parlez-vous-là?...

« — Vous ne l'avez pas senti?

« — Non, monsieur.

« — On voit bien que vous n'avez pas de nez.

« — Écoutez, monsieur, ne m'insultez pas. Je ne suis pas en humeur de rire, et je vous jette n'importe quoi à la tête.

« — Ta, ta, ta! Jetez donc, et nous verrons si, quand vous me l'aurez cassée, elle a le même succès que la vôtre.

« — Mais de quel succès me parlez-vous, hérétique que vous êtes, qui ririez d'un enterrement, comme tous ceux de votre siècle?

« — Comment, vous ne le savez pas? vous ne savez pas que votre nez a mérité l'honneur signalé d'être représenté et exposé au public, ni plus ni moins que sous le porche de l'église!..

« — Taisez-vous, taisez-vous, par les clous de Notre-

Seigneur, et ne perdez pas votre temps à vous divertir à mes dépens.

« — C'est ce que fait tout Cabia avec votre nez.

« — Je le répète encore, si vous voulez vous divertir, achetez une guenon.

« On entendit en ce moment de grands éclats de rire sous le porche de l'église.

« Don Juan se mit au balcon qui donnait sur le vestibule.

« — Qu'est-ce, Antonio? demanda-t-il à celui-ci qui s'en revenait de ce côté, en étouffant de rire.

« — Ah! ah! ah! et que voulez-vous que ce soit? répondit Antonio, encore un tour d'Andresillo qui est toujours le même démon. Ne s'est-il pas avisé de dessiner avec du charbon le nez d'Ambrosia, à croire qu'elle parle?

« En entendant ces paroles, Ambrosia fit un bond de hyène, et prenant un pot et une éponge, elle s'élança dans la rue en criant :

« — Où est-il ce méchant drôle, fils d'une mauvaise mère et d'un père encore pire?... Que le pain que je mange et l'eau que je bois se changent en poison, s'il ne me le paye et rudement!.. J'en jure ceci, ceci, ceci!

« Et Ambrosia baisait son pouce, croisé sur son index, en continuant à courir avec son pot et son éponge dans la direction du porche.

« Et en effet, là se voyait la véritable effigie de son nez, insolente, nettement dessinée, et de manière à ne pouvoir être confondue avec nulle autre, parlante enfin,

comme avait dit Antonio; mais Andresillo, pour le dessiner, s'était servi du dos de Benito qui gardait rancune à Ambrosia, et celle-ci jeta un nouveau cri de désespoir en voyant que l'éponge qu'elle tenait à la main ne pouvait y atteindre.

« — Quand cette infâme peinture serait dans le cinquième ciel, je l'atteindrais, s'écria-t-elle en lançant son éponge contre le dessin. Mais l'éponge retomba à terre sans toucher le blanc ou pour mieux dire le noir. Elle remonta et retomba, mais en s'imprégnant de la boue, formée avec la poussière qu'elle ramassait à chacune de ses chutes multipliées, jusqu'à ce qu'à la fin, en rebondissant, paf! elle vint donner dans le visage d'Ambrosia.

« La tourbe des petits et des grands qui commençait à s'amasser sous le porche poussa un terrible éclat de rire, en reculant d'un pas devant l'affreuse caricature d'Ambrosia, dont la face était décomposée par la colère et couverte d'une fange noire.

« Ces éclats de rire et l'impuissance de ses efforts achevèrent d'aveugler et de désespérer Ambrosia qui, s'acculant au mur, se mit à faire des bonds effrayants, comme le chien à qui on présente, à dix pieds de haut, un morceau de viande.

« — Ambrosia, Ambrosia, on voit vos jambes! ne faites pas de scandale, s'écrièrent Antonio et les autres voisins en chassant les enfants. »

« Alors Ambrosia lança le pot lui-même et se mit à courir vers sa maison dans un état d'exaltation impossible à décrire.

« — Diable soit de la sorcière ! s'écria, Juancho aussi désespéré qu'Ambrosia elle-même.

« C'est que le pot lancé par la gouvernante de Juan Palomo avait cassé la pipe dans laquelle il savourait une pincée d'excellent tabac qu'il avait demandée à don Juan, en le voyant de si agréable humeur.

« Don Juan était resté sur son balcon, d'où il avait contemplé et encouragé cette scène grotesque.

« — Don Juan, au nom de la très-sainte Vierge, lui cria Antonio depuis les noyers, cette pauvre femme va se rendre malade. Faites venir le chirurgien, et, en attendant, dites à Ciriaca que...

« — Laissez donc, chose mauvaise ne meurt jamais, répondit don Juan. Je l'entends qui s'enferme dans sa chambre et tire brusquement la porte sur elle. Vous allez voir comme elle y passe sa mauvaise humeur.

« Sur ces entrefaites le soleil avait paru dans sa radieuse beauté, et la majeure partie des habitants de Cabia faisait comme les escargots; quand le soleil se montre. Les noyers se remplissaient de monde.

« Don Juan, qui depuis un moment gardait le silence, l'oreille tendue vers le nord-est, s'écria tout à coup :

« — Demonio ! il y a une escadre devant Castro. Entendez-vous les coups de canon?...

Tout le monde se prit à écouter, et tout le monde poussa un éclat de rire.

« — Les beaux coups de canon ! dit Antonio ; c'est Andresillo avec les autres garçons qui joue aux quilles dans le grenier de sa novia.

« — Vous voulez dire de celle qui a été sa novia, répondit don Juan dont le front se rembrunit un peu.

« — De celle qui le redeviendra; croyez donc aux querelles d'amoureux. Isabelle a beau dire, il l'a tient sous sa griffe, le vaurien! Il enjôlerait l'étoile du matin.

« Un nuage effrayant acheva de s'amasser sur le visage de don Juan qui déjà n'avait pu supporter que l'on mît en doute l'infaillibilité de son oreille.

« — Je vous dis que ce sont des coups de canon!

« — Laissez donc et ne dites pas de bêtises.

« — Foudre de Dieu! me voulez-vous rendre imbécile? Je vous dis, et je vous répète qu'on tire le canon à Castro, et que la terre en tremble. Écoutez... booom! Ce n'est pas autre chose; ce sont les Anglais qui veulent un second Gibraltar.

« — Allons, allons, vous rêvez.

« — Vous n'entendez donc pas, grandissime...

« — Ne soyez pas si entêté, don Juan, au nom de la Sainte-Vierge! On sait bien ici ce que sont des quilles et ce que sont des canons.

« — Vous allez être convaincu que ce sont bien des coups de canon, ou que les cent mille diables m'emportent.

« Et don Juan se précipita dans la rue en se dirigeant vers la maison d'Isabelle.

« Comme il arrivait devant la porte, un terrible bruit de boules qui retentit en haut, lui prouva qu'il s'était trompé du tout au tout, et que les gens de Cabia avaient

désormais sous la main ce qu'il leur fallait pour lui brûler le sang.

« Il lâcha un horrible juron, et saisissant un échalas dans un tas de bois qu'il y avait sous le portail, il s'élança dans l'escalier du grenier, jurant tous ses grands dieux qu'il allait assommer Andresillo.

« Isabelle qui était à l'étage principal, occupée à peigner sa mère, poussa un cri de terreur, et se jeta au-devant de lui pour le retenir.

« Ce cri et cette sollicitude pour Andresillo convainquirent Juan Palomo qu'Isabelle n'avait que des lèvres donné son congé au sonneur, et comblèrent la mesure de son désespoir.

« Isabelle criait à Andresillo de fuir. Mais le bruit des boules empêchait Andresillo de l'entendre, et malgré tous les efforts de la jeune fille, don Juan arrivait, en brandissant son rondin, aux derniers échelons.

« Tout à coup la joie illumina le beau visage d'Isabelle qui dit à don Juan à voix basse :

« — Si vous touchez Andresillo, je raconte les jolies choses que m'avez dites sur l'esplanade et à la fontaine.

« Don Juan qui en ce moment arrivait en vue du grenier, fit un horrible geste de désespoir et jeta son échalas. Au bruit que le bois fit en tombant Andresillo se retourna, et, sautant par une fenêtre du grenier dans un figuier qui touchait à cette fenêtre, il se trouva sous les noyers en moins d'une minute.

« Don Juan se hâta de retourner chez lui, salué, en sor-

tant de la maison d'Isabelle, par une foule de voix qui disaient :

« — Booom ! ce n'est pas autre chose, ce sont les Anglais qui veulent un second Gibraltar !...

« Et Andresillo, déjà au courant de tout ce qui venait de se passer, faisait sa partie dans le chœur, capable de faire perdre toute patience à Job, le plus patient des hommes.

« Une heure après, la nuit venait et Andresillo était allé à ses cloches.

« — Ah ! ah ! ah ! disaient les habitants de Cabia, après avoir récité leurs trois *Ave Maria*, quel endiablé de garçon ! comme il imite les coups de canon. Gobe celle-là, Juan Palomo.

« Juan Palomo trouvait, comme eux, non-seulement que Andresillo imitait le canon avec ses cloches, mais qu'il leur faisait répéter tout ce qu'il avait dit sur le balcon, pour prouver que les Anglais bombardaient Castro-Urdiales.

« —Voulez-vous de la lumière, monsieur? lui demanda Benito, en entr'ouvrant la porte de sa chambre.

« — Un tonnerre qui écrase la maison et ceux qui sont dedans ! répondit don Juan, en lui jetant une écritoire qui, par miracle, ne le laissa pas sur la place.

« Le lendemain matin, Andresillo monta au clocher, pour sonner matines... A mi-chemin du clocher, suivant son invariable coutume, il regarda par une fenêtre qu'il y avait là, pour voir s'il passait quelqu'un dessous, sur qui il eût le plaisir de cracher.

« Mais celui qui passait alors était M. le curé qui, accompagné de Benito, se rendait, en toute hâte, à la maison de Juan Palomo.

« Andresillo allait cracher sur Benito ; mais il se refusa ce plaisir, de peur d'atteindre M. le curé, et il acheva de grimper à la résidence des cloches.

« Il venait de sonner le dernier coup, quand il entendit M. le curé l'appeler d'en bas.

« — Qu'y a-t-il pour votre service ? répondit-il, en passant sa tête sous une des cloches.

« — Sonne pour les morts, lui dit le curé.

« — Et qui donc est mort, monsieur le curé ?

« — La pauvre Ambrosia, répondit tristement le curé.

« Par deux fois Andresillo fit rendre aux cloches un lamentable son.

IX

« Il y a un mois qu'Ambrosia, la femme de charge de don Juan, est morte d'une attaque au cerveau, et depuis lors Andresillo est complétement méconnaissable, à ce point que souvent il lui arrive de sonner la mort au lieu de la joie ; il ne crache plus sur personne de la fenêtre du clocher, il ne se promène plus sur la corniche de la tour, il ne chante plus, il ne rit plus, il ne fait plus de niches, il ne conte plus fleurette aux jeunes filles.

« Quelque chose de pareil arrive à Isabelle : elle a

cessé aussi de chanter et de rire, et, ce qu'il y a de pis, elle a perdu ses belles couleurs de rose d'Alexandrie dont s'enamouraient les jeunes gens du village.

« C'était un matin de la Saint-Jean. Isabelle, prend sur sa tête le seau reluisant et s'achemine vers la fontaine des Châtaigniers. A mi-chemin, elle rencontre Andresillo revenant au village, et sentant son cœur se serrer et ses yeux devenir humides, elle fait un effort suprême pour comprimer cette émotion, et surtout pour la dérober à Andresillo.

« Isabelle se met à chanter :

Laisse-moi passer, je vais
Puiser de l'eau pure
Pour me laver le visage,
Car on dit que je suis brune.

« — Pourquoi chanter quand tu pleures? Pourquoi dire que tu es brune, pâle comme te voilà? lui demande Andresillo essayant de sourire, quoiqu'il ait aussi les yeux pleins de larmes.

« — Si je pleure et si je suis pâle, peu t'importe, Andresillo.

« — Peu m'importe?

« — Sans doute.

« — Et pourquoi?

« — Parce que tu m'as oubliée.

« — Isabelle, tu vois là-haut ces rochers!

« — Oui, je les vois.

« — Eh bien, mon attachement est plus ferme encore.

« — Tu n'es qu'un enjôleur.

« — Tu ne me crois pas?

« — Non.

« — Pourquoi?

« — Parce que tu n'as jamais été un homme sur qui on pût compter.

« — Tu le peux maintenant.

« — Oui, cela va durer longtemps.

« — Ce que durera ma vie.

« — Menteur!

« — Isabelle, au nom du ciel, remets-toi à m'aimer; je ne puis vivre sans toi! s'écria Andresillo avec un tel accent de vérité et une telle émotion, que son âme semblait s'en aller après ces paroles.

« — Le dis-tu sincèrement?

« — Je te le jure par cette croix de Dieu.

« Et aussitôt Andresillo forme le signe de la croix avec l'index de la main droite et celui de la main gauche.

« Avec la rare bonne foi, avec le profond esprit de religion des habitants de Cabia, il n'y avait plus qu'à fermer les yeux et à croire devant un pareil serment.

« Isabelle crut Andresillo, mais la foi de l'amante n'excluait pas la curiosité de la femme.

« — Et comment as-tu changé ainsi? demanda-t-elle ingénument.

« — Te souviens-tu qu'il y a un mois trépassa Ambrosia?

« — Oui, je m'en souviens.

« — Eh bien, depuis ce jour-là j'ai senti deux choses:

des remords, parce qu'Ambrosia était morte à cause de moi, et du désespoir, parce que tu ne m'aimais plus. Écoute, Isabelle, depuis ce jour-là je ne suis pas une fois monté au clocher sans m'agenouiller en pleurant, sans demander à Dieu, en passant par l'église, de sauver l'âme d'Ambrosia, et de m'ôter mes peines en m'ôtant la vie. Que je dorme ou que je veille, je n'ai jamais pu m'arracher de l'esprit l'idée que Juan Palomo t'aime.

« — Que Juan Palomo m'aime? Mais oui, et il me fait peur quand je le rencontre seule. Te rappelles-tu cette nuit à la fontaine?...

« — Cette nuit-là, j'acquis la certitude qu'il t'aimait, et depuis lors je me mis à chercher un moyen de me venger de lui; mais depuis qu'Ambrosia est morte par suite d'une de mes escapades, et que par suite d'une autre tu t'es mise à me haïr...

« — Trompeur, je ne t'ai jamais haï.

« — Ah! bénie soit ta bouche!... Enfin, depuis que cela m'est arrivé, je suis devenu si triste, si triste... et j'ai regretté de ne pas t'avoir abusée, pour aller à la côte de Celaya entendre la voix et me laisser mourir.

« — Oh! tu me fais peur, Andresillo! s'écria Isabelle en se rapprochant du jeune homme comme pour implorer sa protection.

« Pour comprendre les paroles d'Andresillo et surtout la terreur d'Isabelle, je dois, cher amour, t'avertir que l'on croit à Cabia que celui qui abuse une jeune fille et qui passe par la côte de Celaya que domine un rocher

extrêmement élevé, y entend une voix qui descend de ce rocher, si triste, si effrayante, que celui qui l'entend est trouvé mort le lendemain matin.

« — Mère, demandai-je une fois à la mienne qui racontait cette légende, et cette voix si triste, d'où vient-elle?

« — D'où peut-elle venir descendant de si haut? Du ciel, mon fils. Si les hommes, parce qu'ils sont forts, maltraitent ainsi les femmes parce qu'elles sont faibles, qui donc, si ce n'est Dieu, protégera les femmes?

« Si quelque jour un bel enfant, appuyant les bras sur tes genoux et élevant vers toi sa face rosée, te prie de lui dire un conte, conte-lui celui-là que m'a raconté ma mère. Si une femme a semé dans le cœur d'un enfant la moisson que tu y as récoltée, il est juste que tu sèmes dans celui d'un autre celle qu'une autre femme y récoltera.

« Mais revenons à Andresillo.

« Un dimanche, dans l'après-dîner, on dansait sous les noyers, et toutes les fillettes me demandaient pourquoi je ne dansais pas.

« — Tiens, donc! pour te faire danser avec elles?...

« — Pour cela même sans doute, Isabelle ; je le comprenais bien ainsi ; mais je ne voulus pas rester sous les noyers parce que je me disais : Si Isabelle n'est pas ici, qu'ai-je à y faire, moi? Et si elle y vient, pourquoi rester, s'il faut qu'elle me dédaigne ou danse avec un autre? Je montai alors au clocher, car plus on se rap-

proche du ciel, moins on souffre des bruits de la terre.

« — Pauvre Andresillo ! que tu auras pleuré !

« — Je ne pleurai pas alors; oh ! non; je montai au clocher en me demandant si je ne ferais pas bien de me précipiter en bas pour finir mes tourments.

« — Ah ! méchant juif ! Et ton père, et tous ceux qui t'aiment?

« — Tu as raison, c'est à quoi je pensai, Isabelle. Je me dis : Voilà mon père vieux; il n'y voit déjà plus assez pour tailler les plumes des petits et pour tracer droit un modèle d'écriture, si je ne viens à son secours. En quoi le pauvre vieux est-il coupable de tout ce qui m'arrive, pour que je le prive de mon aide quand il en a le plus besoin, après qu'il a, pendant tant d'années, placé en moi son espérance? Voilà ce que je me dis, et je renonçai à la folie que je m'étais mise en tête. Mais alors je tournai les yeux vers les châtaigniers de la fontaine; je me souvins de Juan Palomo, et il me revint des idées de vengeance... En cherchant comment je m'y prendrais, j'aperçus par delà les arbres de la source le pic de Celaya. Le soleil des morts, jaune et triste comme je ne l'avais jamais vu, éclairait la crête de la montagne. Je continuai à le regarder, à le regarder encore, et une tristesse, bien plus profonde que celle que j'avais éprouvée jusque-là, me serra le cœur, et je pensai à toi, à à mon père, à ma mère et à Dieu, et mes yeux se remplirent de larmes. En ce moment M. le curé me cria de sa croisée : « Andresillo ! sonne l'*Angelus !* » Je saisis la cloche, et, au premier son des cloches, je commen-

çai à pleurer comme un enfant et à me sentir soulagé; et quand je lâchai la corde, je tombai à genoux et priai Dieu de me pardonner le mal que j'avais fait dans ce monde et celui que j'avais voulu faire... Depuis ce moment, je suis tout autre, Isabelle, je suis tout autre.

« Et en parlant ainsi Andresillo tenait les yeux fixés sur Isabelle, attendant avec anxiété les premières paroles qu'elle allait prononcer.

« — Eh bien, alors, je t'aime, dit la jeune fille avec cette innocente candeur qui faisait son plus grand charme; et elle ajouta en faisant le geste d'un enfant qui veut pleurer : Mais vois-tu, ne recommence pas à me tromper, ça ne vaut rien.

« Andresillo lui pressa la main en silence, et la jeune fille sourit avec une joie infinie, attachant plus de prix à ce serrement de main qu'à toutes les protestations et à toutes les promesses qu'elle avait jusqu'alors recueillies des lèvres d'Andresillo.

« Et tous deux, la main dans la main, reprirent le sentier de la fontaine.

« La Source dut sentir l'eau lui en venir à la bouche, en contemplant la félicité d'Andresillo et d'Isabelle; car, accoutumée à murmurer comme toutes celles de sa brillante race, elle dit au vétéran qui lui prêtait son ombre :

« — J'ai vu sans m'émouvoir autrement bien des amants heureux; mais la félicité de ceux-ci...

« — Oui, interrompit le Châtaignier avec la froide in-

différence de la vieillesse, le bonheur de ceux-ci passe toute permission [1].

X

« Depuis le jour où Isabelle et Andresillo se sont rencontrés sur le chemin de la fontaine, et où le second a déclaré ses peines à la première, il a dû passer de l'eau sous le pont, à en juger par les nouveautés que nous allons trouver à Cabia.

« C'est un joyeux dimanche de printemps.

« Les oiseaux chantent dans les branches qui font une espèce de dôme au balcon de Juan Palomo, et personne ne leur cherche noise; tout au contraire, le cerisier qui ombrage la porte d'Antonio de Molinar leur dit en langage fleuri que le temps approche où, en Espagne, les artistes ne mourront plus de faim.

« Le premier coup de la messe a sonné, — la majeure partie des habitants du village arrivent au porche de l'église et sous les noyers qui sont auprès.

« Jusqu'à une douzaine d'enfants qui font cercle et demandent si on va ou non leur jeter de gros sols. Dans la direction de l'école on entend un coup de sifflet, et ceux-là et d'autres courent du côté d'où est parti le coup de sifflet.

« M. le curé sort de la maison de Juan Palomo et s'ache-

[1] Il y a ici un jeu de mots intraduisible : c'est le châtaignier qui parle, et l'expression proverbiale dont il se sert est en mot à mot : *Ceci est du châtaignier trop foncé.* (*N. du Tr.*)

mine vers l'église. Les hommes qui fument assis sous le porche se lèvent et retirent la pipe de leur bouche et s'ôtent le chapeau et le bonnet de la tête.

« — Comment l'avez-vous laissé, monsieur le curé? lui demande Juancho.

« — Il n'est pas précisément mal; mais avec les emportements auxquels il se livre pour la moindre chose, il use sa vie.

« — Seigneur! que l'argent vaut peu, quand on n'a pas certaines autres choses!

« — C'est positif, dit le curé en entrant dans l'église; l'argent est un pauvre sire.

« Environ une douzaine et demie d'enfants, formés sur deux lignes, sortent de l'école et se dirigent vers l'église. Derrière vient le maître, très-grave et très-décemment vêtu. Les enfants marchent un peu en désordre, grâce à je ne sais quelle espérance de gros sols qui semble leur sourire.

« — Ça, leur dit le maître, nous allons voir si vous savez marcher convenablement; souvenez-vous que vous allez à la maison du Seigneur et non à quelque *romeria*.

« Les enfants reprennent leurs rangs et imitent la gravité de M. leur maître.

« Les hommes du porche se lèvent, comme ils l'ont fait sur le passage de M. le curé.

« — Bonjour, monsieur le maître, disent-ils tous.

« — Bonjour! leur répond le maître avec bonté, mais sans abandonner complétement la gravité naturelle de son ministère.

« Juancho, qui ne sait plus guère tenir ses culottes, hâte tant qu'il peut ses vieilles jambes pour joindre le maître avant que celui-ci ne pénètre dans l'église.

« — Attends, Andresillo, lui dit-il, donne-moi de quoi bourrer ma pipe de ce fameux tabac que tu fumes.

« — Mais je ne fume plus, répond le maître, sans se fâcher de la demande du vieillard.

« — Tu ne fumes plus? et depuis quand?

« — Depuis que le Conseil m'a autorisé à remplacer mon père dans son école.

« — Tu n'as jamais été un vrai fumeur.

« — Si, vraiment! mais devais-je donner le mauvais exemple à mes élèves?

« — Tu as raison, garçon.

« — Mais, après la messe, allez à la maison, et dites de ma part à Isabelle qu'elle vous remette tout le tabac que je lui donnai à garder, le jour où je jetai ma pipe.

« — Que Dieu vous donne à tous la santé, à toi, à Isabelle, à ton père, au fils qui te va naître, et jusqu'aux rats de ton logis.

« — Merci, Juancho; vous savez que nous sommes vos amis.

« Le maître avait déjà disparu sous la porte de l'église que Juancho n'avait pu lui répondre, la joie le suffoquait.

« Un quart de tabac, rien de moins, qu'il allait trouver à sa disposition!

« — Qui aurait pu croire, balbutia-t-il enfin, que cet Andresillo... serait un jour si homme de bien!

« — Père Juancho, dit un des assistants, appelez-le du moins don Andrès.

« — Que me parlez-vous de don Andrès et de don Chose? J'ai quinze ans de plus que son père. Et n'est-il pas lui-même le plus uni des hommes quand il n'est pas devant ses petits?

« Le troisième et dernier coup de la messe se fait alors entendre, et tout le monde entre dans l'église.

« Antonio de Molinar sort aussi de sa maison avec une face réjouie, comme il ne s'en est pas vu dans Cabia de mémoire d'homme, et entre dans le temple.

« En sortant de la messe, le maître ordonne aux enfants de rompre les rangs et de s'en aller à leurs foyers; les petits obéissent à la première partie du commandement, mais non à la seconde : il faut qu'ils aient perdu quelque chose du côté de l'église, car on ne saurait les arracher de là.

« M. le curé se dirige vers sa maison pour prendre son chocolat, lorsque Antonio l'emmène, bon gré mal gré, à la sienne en disant :

« — Il ne manquerait plus que cela!

« Un moment après, Isabelle et son mari, tous deux en grande tenue, passent sous les noyers et entrent aussi dans la maison d'Antonio.

« Que diable se passe-t-il donc au logis d'Antonio, que tout le monde va de ce côté et que les oiseaux même qui chantaient sur le balcon de Juan Palomo ont passé au cerisier que vous savez et y exécutent un des morceaux les plus difficiles de leur répertoire?

« Mais silence ! voici Antonio lui-même. Les enfants courent vers sa porte en criant :

« — Baptême ! baptême ! »

« Et enfin il y a baptême, car voici Isabelle portant dans ses bras un petit être nouveau-né et paré de toutes les merveilles que sait imaginer la poésie des mères pauvres ; à ses côtés marchent M. le curé et Antonio qui contemple avec une joie béate la figure du petit être garçon ou fille, sans écouter Isabelle qui lui dit :

« — Ote-toi de là, nigaud, tu seras bien le plus sot père !...

« La clameur des enfants dit aux oiseaux :

« — Allez-vous-en ailleurs avec votre musique.

« Mais les oiseaux chantent à qui mieux mieux et semblent dire :

« — Un jour comme celui-ci! nous y perdrons la voix.

« Le baptême est achevé, et baptisants et baptisé sortent de l'église.

« — Monsieur le curé, dit Antonio, je désire que le maître, en l'honneur de ce marmot que Dieu m'a donné, nous régale d'une sonnerie comme il les sait faire.

« — S'il y consent, de tout mon cœur en ce qui me concerne, répond M. le curé.

« — Et de tout mon cœur aussi, si je n'ai pas oublié le métier, ajoute le maître en enfilant l'escalier du clocher.

« — Le maître va sonner ! le maître va sonner ! cette nouvelle court avec la rapidité du vent par tout le village et le remplit de contentement.

« Et le maître lance une sonnerie plus joyeuse, plus sonore, plus éloquente que jamais, et jusqu'aux plus lointaines vallées en tressaillent d'allégresse, et en bas on en répète les notes que chacun interprète, suivant ses impressions, comme au théâtre les auditeurs se redisent, selon les leurs, les notes privilégiées qui résonnent sur la scène.

« Le maître dit à don Juan par la voix des cloches :

« — Vous vous mourez, don Juan ; vous vous mourez, pauvre don Juan !

« A Juancho :

« — Il est fameux, ce tabac ! il est fameux ce tabac !

« A Isabelle :

« — Il sera joli, notre enfant ! il sera joli, notre enfant !

« A Feliciana et à Antonio :

« — Votre enfant est un vrai soleil, c'est un vrai soleil que votre enfant !

« Et aux polissons de Cabia :

« — Il y aura des gros sols ! il y aura des gros sols !

« Et en effet, il y a des gros sols ; Antonio paraît à la fenêtre en s'écriant :

« — A la Pescole !

« Et il jette devant sa porte je ne sais combien de poignées de gros sols ; mais il se hâte de rentrer bien vite pour voir sa femme et son fils, car le pauvre ne les a pas vus depuis au moins... six minutes.

« Cependant, au milieu de la satisfaction générale, Antonio, qui venait de passer de sa maison dans celle de don Juan, qui est tout près, sort le visage consterné,

demandant M. le curé et le chirurgien, qui se dirigent en toute hâte vers la grande maison.

« — Qu'y a-t-il, Antonio, qu'y a-t-il? lui demandent-ils?

« — Il y a que le pauvre don Juan se meurt! Je l'ai entendu crier de chez moi : « On me vole, on me laisse mourir comme un chien! Ah! voisins, personne ne prend pitié de mon isolement et de mon abandon! » Je suis accouru, et j'ai trouvé le pauvre malheureux agonisant, avec ses coquins de domestiques qui ne prennent aucun souci de lui et répètent avec le plus grand sang-froid que chose mauvaise ne meurt jamais.

« Le curé et le chirurgien entrent dans la chambre du malade, qu'ils trouvent en effet luttant contre l'agonie.

« — Comment sommes-nous, don Juan? demandent-ils à celui-ci.

« Don Juan fixe sur eux des yeux troubles et égarés, et fait un suprême effort pour leur répondre.

« — Je me meurs, balbutie-t-il enfin... abandonné! seul..., volé à mes propres yeux! J'ai vu mes domestiques retirer de dessous mon oreiller les clefs de mes tiroirs... et s'emparer de mon argent et de mes bijoux!...

« — Calmez-vous, dit le chirurgien, et voyons si nous pouvons remédier au mal.

« — Le mal de mon corps est sans remède! Monsieur le curé, y en a-t-il un pour celui de mon âme?

« — Oui, don Juan. Dieu a donné à la religion un baume qui guérit toutes les blessures de l'âme.

« — Oh! monsieur le curé, n'abandonnez pas la mienne, qui se hâte déjà de quitter mon corps,

« Le curé reste seul dans la chambre du malade, convertie en tribunal de pénitence.

« Un moment après, il ouvre la porte de la chambre et annonce que le moribond veut adresser un dernier adieu à tous les habitants de Cabia.

« Beaucoup d'entre eux, qui se trouvaient déjà dans la maison, s'approchent avec une religieuse émotion.

« Don Juan est plus tranquille ; son visage, auparavant bouleversé et morne, respire la douceur, la paix ineffable, la sainte bienveillance des justes.

« —Mes amis, s'écrie le mourant, pardonnez-moi à cette heure suprême ; bien des fois j'ai été injuste envers vous tous !

« Un cri général de compassion et de pardon retentit dans la chambre au milieu des sanglots.

« — Ma plus grande faute en ce monde, continue don Juan d'une voix de plus en plus faible, a été d'avoir renoncé à la famille, où vous avez, vous autres, trouvé la félicité. De cette faute sont nées toutes celles qui m'ont perdu pour le monde, et aussi pour le ciel, si Dieu n'était un Dieu de miséricorde ; mais maintenant, en présence de Dieu, je le reconnais et je m'en repens... Bénie soit la famille !

« — Bénie, bénie soit-elle ! répondent tous les assistants, les yeux noyés de larmes.

« Et l'âme de don Juan s'exhale au milieu de ce chœur de bénédictions. »

IV

DON ANTONIO CAVANILLES

Qui est Antonio Cavanilles. — Un avocat espagnol. — L'Académie de l'histoire à Madrid. — Don Modesto Lafuente. — Comment Cavanilles entend l'histoire de son pays. — Son *Histoire d'Espagne*.— Analyse du premier volume.—L'Espagne romaine, l'Espagne des Goths, l'Espagne des Arabes. — Persistance de l'élément national. — La poésie dans l'histoire. — Mérites divers du nouveau récit. — *Dialogues* de Cavanilles.— Leur caractère particulier. — Traduction.

Don Antonio Cavanilles n'est plus un jeune homme; on s'en apercevrait aux allures de son esprit et à la saveur particulière de son style. Ses opinions, à la fois nettes et mesurées, ont gardé ce goût du passé qui, dans aucun temps, n'a été la qualité particulière de la jeunesse. Si le mouvement d'une intelligence ouverte et compréhensive l'a amené à prendre en gré le présent et le milieu dans lequel il vit; si les habitudes prudentes ou avisées du légiste ont fini par avoir raison des opinions passionnées de l'homme, il n'en doit pas moins être rangé parmi ceux que, chez nous, on a appelés les

demeurants d'un autre âge, mais dans la bonne acception du mot; ses idées sont de notre temps, mais elles prennent plus haut leur source.

Antonio Cavanilles est un simple avocat; mais en Espagne comme en France, il est rare qu'un avocat de talent se renferme dans les étroites limites du barreau. On est avocat d'abord, on est ensuite tout ce que l'on veut être : homme d'État ou homme d'affaires, député ou sénateur, administrateur du domaine public ou de la fortune de quelque grand d'Espagne, M. le duc d'Ossuna ou tel autre, financier ou académicien. C'est l'académicien que je voudrais montrer ici dans Antonio Cavanilles, le membre actif, savant, ingénieux, plein de grâce et parfois de malice, de l'Académie de l'histoire. Car, à côté de l'Académie espagnole qui, jusque dans son titre, est une sœur cadette de notre Académie française, l'Espagne a aussi dans l'Académie de l'histoire une institution très-proche parente de notre Académie des inscriptions, et Antonio Cavanilles appartenait de droit à cette académie.

Jusqu'ici l'homme littéraire ne s'était révélé au public que par de discrètes et piquantes productions qui, réservées au petit nombre, semblaient plutôt le délassement d'un esprit sérieux que l'emploi définitif d'une faculté supérieure. Par son *Histoire d'Espagne*, don Antonio Cavanilles est entré dans la grande publicité. Essayons donc de parler de cette histoire.

Il y a deux choses dont il faut se hâter de féliciter l'Espagne. La première, de ce qu'enfin elle daigne s'oc-

cuper d'elle-même; la seconde, de ce qu'elle a rencontré presque le même jour deux historiens dignes d'elle, don Modesto Lafuente et don Antonio Cavanilles.

Depuis plus de vingt-cinq ans, en Europe et en Amérique, une foule de généreux esprits semblaient s'être donné rendez-vous sur ce champ trop négligé. Qui ne connaît les nombreux écrits de Washington Irwing? Que la forme en soit légère ou sérieuse, l'Espagne a été la préoccupation constante de son esprit. C'est encore en Amérique que Ticknor a tracé d'une main si savante le vaste tableau de la littérature espagnole, que Prescott racontait avec tant d'éclat le règne du roi catholique, et que la mort le surprenait achevant l'histoire de Philippe II, dont le règne vient encore de fournir un brillant épisode à un autre Américain, M. Lothrop Motley. En Allemagne, Wolf poursuivait ses belles recherches sur le Romancero, et le baron de Shack débrouillait le chaos de l'admirable théâtre de l'Espagne. A Leyde, M. Dozy écrivait ce gros volume de dissertations, un peu trop hérissé d'arabe, mais rempli d'aperçus nouveaux, où il restitue au Cid sa vraie physionomie. En Belgique, M. Gachard publiait de précieux matériaux sur la retraite et la mort de Charles-Quint, après qu'en France MM. Mignet et Amédée Pichot, attirés par le même sujet, avaient consacré l'un et l'autre un beau livre à cette page singulière de l'histoire d'un grand homme. Enfin, MM. Philarète Chasles, Viardot, de Puibusque, Damas-Hinard, etc., etc., avaient, par leurs belles études, artistiques ou littéraires, préparé les esprits à mieux comprendre l'histoire géné-

rale, pendant que MM. Romey et Rossew Saint-Hilaire se dévouaient courageusement à l'écrire. Il était temps, on le voit, que l'Espagne se mît en route, si elle ne voulait trouver la moisson faite, et paraître seule indifferente à sa gloire, quand tout le monde se passionnait ainsi autour d'elle et pour elle. Grâce à Dieu, elle y a songé à la fin, et en même temps qu'elle donnait à l'Europe constitutionnelle ce grand exemple d'une nation qui sait garder à la fois et entourer du même culte sa royauté et ses libertés, en même temps qu'elle se préparait à faire et faisait, en effet, de grandes choses au dehors, elle retrouvait le don de les peindre, le talent de les raconter.

On sait qui est don Modesto Lafuente. Avant de se livrer à l'étude sévère de l'histoire, il s'était acquis une célébrité première, en publiant, sous le pseudonyme de fray Gerundio, de vifs pamphlets qu'on n'a pas encore oubliés. Tout entier désormais à sa tâche nouvelle, il a repris à son origine l'œuvre inachevée de Mariana, et il aura terminé avant peu, et avec un talent où l'on ne sent aucune défaillance, le brillant récit commencé il y a quatorze ans.

Don Antonio Cavanilles a conçu autrement l'histoire de son pays, et il marche résolûment à un égal succès, par un autre chemin. Mais il dira mieux lui-même ce qu'il s'est proposé de faire :

« L'Académie royale de l'histoire, dit-il, désirant faciliter l'enseignement des diverses branches de son institut, chargea quelques-uns de ses membres d'écrire des traités élémentaires de chronologie, de géographie an-

cienne et moderne et d'histoire ; l'auteur de ce livre eut l'honneur d'être chargé de ce dernier travail. Il s'en défendit d'abord avec une sincère humilité, il accepta ensuite avec crainte, avec plus de déférence que de confiance, et plutôt avec le désir qu'avec l'espérance de réussir. Au milieu d'occupations et d'études d'un tout autre genre, il réunit des matériaux, forma son plan, écrivit son introduction, et la lut à l'Académie plusieurs années avant que commençât à être publiée l'histoire de son confrère et ami, don Modesto Lafuente.

« Ce que demandait l'Académie, c'était un livre élémentaire, un abrégé, et l'auteur avait le malheur de ne connaître aucun ouvrage qu'il pût abréger; il ne voyait aucun guide sûr qui eût su enregistrer les faits avec exactitude, les juger, nous révéler l'esprit de notre histoire et la raison d'être de notre nation. Nos histoires générales, malgré leur rare mérite et leurs excellentes qualités, sont écrites dans un but différent et ont pris un autre chemin. Et comme les faits vont chaque jour s'élucidant, et que la critique devient de plus en plus sévère, l'auteur a dû changer de dessein et écrire, non plus un abrégé, qui pourra venir plus tard, mais une véritable histoire. Les événements historiques, comme les statues, peuvent être envisagés par divers côtés, et personne n'a dit encore, personne ne dira jamais le dernier mot en si importante matière.

« L'auteur admire et félicite ceux qui l'ont devancé et qui ont réussi, et rien n'est plus loin de sa pensée que de vouloir que l'on compare des choses qui ne se res-

semblent en rien. Il sait l'immense difficulté qu'il y a à écrire sur ces matières, et, mécontent de son œuvre, plein de défiance à l'égard de lui-même, il est prêt à corriger tout ce qui, dans son livre, paraîtrait inexact, incomplet ou mal apprécié. Malheureusement cela doit être arrivé plus d'une fois, parce qu'il soutient souvent des opinions qui ne sont pas communément reçues, et qu'il navigue contre le courant.

« Il aime à croire qu'il sera lu avant d'être jugé, et il espère que les lecteurs intelligents s'apercevront que son livre peut être plus mauvais que les autres, mais qu'il est autre. »

En quoi ce livre est autre, c'est ce qu'il importe d'examiner. L'ouvrage de don Antonio Cavanilles diffère en deux points essentiels de celui de don Modesto Lafuente, et dans l'esprit en ce qui est du fond, et dans les proportions en ce qui touche à la forme.

Don Modesto Lafuente est trop de son temps, et je ne me permets pas de l'en blâmer, pour n'en pas avoir les passions et les idées; mais il eût fallu savoir s'en dépouiller à l'occasion pour comprendre avec entière liberté d'intelligence, pour reproduire avec toute vérité les idées et les passions des âges écoulés. Tout ce que le talent, tout ce que la science, tout ce que l'équité naturelle et le désir d'être exact et vrai pouvaient gagner sur le préjugé contemporain, on devait l'attendre de l'esprit sage et mesuré de don Modesto Lafuente, et il faut lui savoir gré de tout ce qu'il a fait; mais il ne pouvait faire que l'histoire ne fût pas sous sa plume

un long et vaste plaidoyer en faveur de notre époque, et un hommage plus ou moins déguisé aux conquêtes de la civilisation moderne.

Don Antonio Cavanilles est aussi de son temps, et il l'entend bien ainsi. Mais il garde au passé quelque chose de cette sympathie qui aide à comprendre ce qu'il y a, dans les préjugés mêmes d'une époque, de profondément national, et qui enseigne à trouver, pour peindre cette époque, des couleurs plus vraies et partant plus durables. Mais cette sympathie n'ôte rien à la loyauté de ses jugements, ni à la clairvoyance de ses appréciations, et j'espère qu'il gardera jusqu'au bout la ferme indépendance de son esprit.

J'en ai pour garant deux pages que je trouve ailleurs, et dans lesquelles il semble avoir voulu expliquer lui-même comment il entend l'histoire de l'Espagne. C'est dans une séance de l'Académie de l'histoire où, chargé de répondre au nouvel élu, don Pedro Madrazo, le digne et savant frère du célèbre peintre, il s'exprime ainsi :

« Malgré tant de conditions d'isolement et de diversité, l'Espagne n'a cessé de tendre à l'unité. Nés de races si distinctes, continuellement en guerre, ayant des territoires si accidentés, tant d'idiomes différents, une législation si variée, des coutumes si peu semblables, il semblait impossible aux Espagnols d'arriver à un accord, de créer l'unité, de constituer un État. Ce fut l'œuvre des siècles. Il en coûta beaucoup pour transformer en frères des peuples rivaux, et pour convertir en provinces des royaumes si puissants et si jaloux de leur indépen-

dance. Ce phénomène ne nous apparaît plus aujourd'hui dans toute sa difficulté première, aujourd'hui que nous commandons à la matière, que les sciences unissent tous les pays par les liens du savoir, que l'industrie et le commerce les enlacent, que la vapeur annule les distances et l'électricité le temps. L'homme qui vivait à l'aise dans un étroit espace, déjà ne tient plus dans le monde; ni les fleuves, ni les montagnes ne ferment les empires; l'idée qui vole sur les fils du télégraphe, parcourt l'univers entier, les diverses latitudes ne l'arrêtent plus, et il est entré dans les desseins de la Providence que l'humanité vive de la même vie et repose sur les mêmes bases.

« Mais ce nouveau mode d'existence impose de nouveaux devoirs. Les problèmes du siècle présent sont très-difficiles à poser, plus difficiles à résoudre. Mal posés ou mal résolus, ils conduiraient l'humanité à un épouvantable désordre. Il appartient aux hommes éclairés de tous les pays de diriger, non de contrarier le mouvement, et aux gouvernements d'empêcher que les peuples fascinés prennent l'ombre pour la réalité; et s'écartent du sentier de l'ordre et de la justice.

« C'est pourquoi M. Madrazo nous a, l'histoire en main, présenté les trois éléments qui constituèrent l'ancienne monarchie, et qui seuls peuvent être les points cardinaux de la nouvelle : l'esprit religieux, frein de l'homme intérieur et base de toute civilisation; l'esprit monarchique, symbole de l'unité, de la forme et de la grandeur; l'esprit de sage indépendance, aussi éloigné

de l'isolement que de l'agression. Ces principes nous firent grands et puissants dans les temps que rappelle le nouvel académicien, et nous rendront puissants et grands dans les temps modernes. C'est un des devoirs les plus importants de l'histoire que de faire de l'exemple des âges écoulés la leçon des âges futurs.

« L'esprit religieux devait changer la face du monde. Voyez le christianisme abolissant l'esclavage, élevant la dignité de l'homme, ennoblissant la femme, faisant de l'humanité entière une famille, conciliant la force du pouvoir avec la protection des faibles, et poursuivant l'éducation et la civilisation des peuples. Voyez-le, devenu un fait, diriger l'homme, tempérer ses mœurs, rendre la législation humaine, purifier la morale et arracher la société à la dégradation et à la décadence où elle se trouvait. Voyez au milieu de nous, et pour représenter le christianisme, les hommes les plus éminents par leur vertu et par leur science, souvent rassemblés en conciles dont les décrets, aujourd'hui encore, nous remplissent d'étonnement et d'admiration et sont l'honneur de l'Église d'Espagne. Les plus savants et les plus saints personnages exerçaient le ministère épiscopal, et les superbes Goths ne leur demandaient pas s'ils procédaient de famille romaine, ou s'ils avaient une humble origine. Le clergé eut à lutter pendant des siècles et des siècles, d'abord contre l'arianisme, puis contre le judaïsme, plus tard contre les sectateurs de Mahomet; mais de la lutte même jaillissait la lumière, et c'était seulement quand la paix énervait les âmes qu'il y eut

des périodes de décadence et d'abattement, les époques où l'esprit religieux dégénère suivant toujours les temps d'ignorance. Le clergé fut saint tant qu'il fut éclairé. Lorsque les lettres déclinèrent, avec elles périt la pureté des mœurs ; phénomène encore mal étudié, mal compris, mal présenté. Cependant ouvrez l'histoire, et vous trouverez la preuve de ce que j'avance dans toutes les phases malades de notre nationalité.

« La monarchie, symbole de la force et de l'unité, fut un autre élément de la grandeur de l'Espagne. Nous eûmes des rois saints, des rois savants, des rois guerriers, des rois politiques. Dans aucun pays, le trône ne fut plus rapproché du peuple, plus en harmonie avec ses mœurs. La bonne foi exige que, pour juger sainement en ces matières, on étudie à fond les différentes époques, leurs coutumes et leurs idées, leurs vertus et leurs vices, l'état continu de guerre, la transition laborieuse d'une période à une autre, les minorités turbulentes ; il faut tenir compte de tout, si l'on veut admirer encore l'effort qu'il fallut faire pour planter la croix dans Grenade, rassembler la monarchie en faisceau, découvrir un monde, et acquérir les vastes domaines de Montézuma et des Incas.

« L'indépendance ne fut pas chez nous un signe d'isolement et de confinement sauvage. Non, l'indépendance de territoire est chez nous la première des nécessités, mais elle n'est pas la seule. Le besoin incessant de notre race est de secouer au dehors toute espèce de joug, toute oppression morale, et d'être à l'intérieur forte et

considérée. Considérée, je le répète, parce que les habitants de nos campagnes, qui vivaient de la vie municipale, qui avaient sans cesse les armes à la main contre le Maure, et maniaient l'épée en même temps que la charrue, n'auraient jamais supporté l'abjection où végétaient, dans le reste de l'Europe, les serfs de la glèbe.

« Notre noblesse a toujours été populaire, notre peuple a toujours été noble. Voyez plutôt combien peu la féodalité, en Castille ou même en Catalogne, ressemblait à ce qu'elle a été en Allemagne et en France. Et quand les nations étrangères viendront vous parler, avec un air de compassion, de l'antique intolérance, comme si c'eût été le lot exclusif de l'Espagne, rappelez-leur quels crimes ont ensanglanté l'Angleterre et les Pays-Bas, l'horrible nuit de la Saint-Barthélemy, et montrez-leur la sentence du parlement de Paris qui condamna le chancelier de l'Hôpital à être brûlé comme sorcier. Le tribunal était autre, l'esprit du temps le même. L'histoire recueille ces faits, non pour accuser la mémoire des siècles passés, mais pour en faire l'enseignement des siècles à venir. Notre devoir à nous est de déplorer tous les égarements de la raison humaine et de donner des larmes à toutes les infortunes. »

Voilà sur quelles vérités essentielles don Antonio Cavanilles a fondé l'histoire dont il vient de publier le premier volume. Tel est l'esprit qui souffle dans son livre, esprit tout ensemble catholique, monarchique, patriotique. C'est l'esprit même de l'Espagne. Le jour où l'Espagne reniera ce triple caractère de son génie, elle

aura abdiqué son génie même. Elle pourra être encore une nation redoutable, elle ne sera plus l'Espagne. Je n'ai pas le courage de souhaiter qu'elle retrouve à ce prix son antique puissance.

L'histoire de don Antonio Cavanilles, on a pu le voir par sa vive et courte préface, n'aura pas le vaste développement de l'œuvre majestueuse de don Modesto La fuente; elle doit former six volumes. Le premier, le seul qui ait encore paru, traite des origines, et conduit l'Espagne, à travers ses transformations successives, depuis l'époque romaine jusqu'au milieu de la domination arabe.

En paraissant ne faire remonter qu'à l'âge romain l'histoire proprement dite, don Antonio Cavanilles a-t-il donc prétendu reléguer dans le domaine de la conjecture toute l'époque des origines? Nul n'a le droit de le supposer, surtout à voir le soin religieux avec lequel il recherche et rassemble les moindres témoignages de l'histoire sur l'Espagne primitive. Ruines et médailles, débris d'une langue qui n'existe plus, rien ne passe inaperçu devant lui, mais il dit tout en peu de mots. Celtes, Ibères, Celtibériens, Phéniciens et Grecs, tous les peuples qui, aux divers âges, ont foulé le sol de l'Espagne, sont appelés à rendre compte de leur passage, et la trace de leurs pas est relevée avec la précision de la science moderne.

L'apparition de Carthage jette au milieu de ces *ténèbres visibles* une clarté plus vive. Rome suit Carthage sur ce nouveau champ de bataille, qui ne verra plus

désormais que d'illustres combats. Louons le nouvel historien de n'avoir jamais perdu de vue, au milieu de ces luttes où les étrangers semblent seuls aux prises, l'élément national, et d'avoir porté dans le récit du siége de Sagonte une émotion qui est déjà celle d'un patriote espagnol.

Une fois entrés dans la Péninsule, les Romains n'eurent garde de lâcher une si belle proie, et l'histoire de l'Espagne se sépare à grand'peine de celle de Rome. Mais avec un historien aussi attentif à son véritable sujet, la confusion n'est pas à craindre. Avec une sagacité rare et constamment éclairée, soutenue de l'amour du pays, il sait, dans les faits les plus complexes, ressaisir ce qui appartient à la race indigène, et il la montre gardant partout, sous la conquête, sa profonde originalité. Le jour, entre autres, où Viriathe se lèvera, les Romains pourront s'y méprendre, mais lui, non, et sous ce berger que les Romains appellent un bandit, un sûr instinct lui fera aussitôt discerner et peindre en traits énergiques le génie même de l'Espagne. La révolte de Sertorius aura un autre caractère. C'est bien, cette fois, un Romain qui se retourne contre Rome; mais derrière le chef ambitieux se dresse tout un peuple qui, dans la cause du rebelle, sent confusément la sienne, et ne laisse stérile aucune des circonstances qui peuvent profiter à son indépendance. Toute cette époque romaine est racontée avec une parfaite mesure. Dans le récit, Rome tient la première place, mais l'Espagne s'y fait peu à peu la sienne.

Les temps approchent : Jésus-Christ est venu au monde. Une croyance nouvelle s'empare des âmes et appelle de nouveaux peuples qui vont parler des langues nouvelles. Comme le reste du monde, l'Espagne se prépare à ses destinées en rendant à l'empire les maîtres qu'elle a reçus de la république, un Adrien, un Trajan, un Théodose, et elle se fait jour dans les lettres latines par Florus, Sénèque, Martial et Lucain. Elle marquait déjà aussi son rang dans l'Église par un pape illustre, Damase, par de saints martyrs et par des conciles qui devaient bientôt prendre place dans l'histoire. Le premier concile de Tolède illustre la première année du cinquième siècle.

Ce siècle est décisif pour l'Espagne ; mais avant d'en démêler les confuses annales, don Antonio Cavanilles s'arrête pour jeter un dernier regard sur le monde romain, et recherche ce qui, dans ses lois, dans ses arts, dans ses immenses travaux, a passé à l'Espagne et fait encore partie du patrimoine de la patrie ibérique.

La période de la domination des Goths est, à mon gré, la partie supérieure de l'ouvrage de Cavanilles ; elle est débrouillée avec une rare fermeté de coup d'œil, elle est peinte avec une vigueur de pinceau qui creuse dans la mémoire une trace lumineuse et profonde.

Deux points surtout ont été abordés avec une décision et développés avec une clarté qui ne laissent rien de douteux dans l'esprit du lecteur : les conciles de Tolède et le code de lois appelé le *Fuero juzgo*.

Les conciles de Tolède étaient-ils, comme on l'écrit

encore, des assemblées mixtes où, à côté des prélats, siégeaient les rois et les grands, se réunissant pour rendre des lois et gouverner d'un commun accord? De graves historiens se sont obstinés à voir dans ces pieuses réunions la première forme des cortès du royaume, abusés sans doute par cette circonstance qu'à dater du huitième concile, les rois convoquaient les prélats, et, entourés des grands, assistaient aux séances. Mais don Antonio Cavanilles établit à merveille que jamais aucune loi civile n'émana de ces conciles.

Le *Fuero juzgo* n'offrait pas un pareil champ de découvertes à faire. La science l'avait déjà fouillé dans tous les sens et laissait peu à dire; mais on n'avait pas encore indiqué, avec cette vive et brève netteté, la formation successive et par voie d'alluvion du code antique de l'Espagne. L'historien donne de chacune des parties qui la composent une savante analyse, et la compare aux autres législations qui, avant ou depuis, ont prévalu chez les autres nations de l'Europe.

Mais laissons ces matières aux jurisconsultes, et revenons, s'il vous plaît, à la poésie, à l'histoire. A l'époque à laquelle nous sommes arrivés, c'est une seule et même chose : nous touchons à la domination arabe. La domination arabe! c'est par habitude sans doute que l'on s'exprime ainsi. Que l'on dise, en effet, la domination romaine, la domination des Goths, rien de plus naturel, l'Espagne accepta l'une et l'autre; mais si étendue qu'ait été l'invasion arabe, dès le lendemain de la conquête musulmane la résistance et la lutte com-

mencent. Le flot arabe achevait à peine de se répandre sur la Péninsule que, des grottes du Covadonga, descendait le héros qui allait le rejeter vers sa source. Entre Pélage et le vaincu du Guadalété il ne s'écoula qu'un petit nombre d'années, quelques jours dans la vie d'un peuple.

L'historien était allé chercher pour les peindre, jusqu'au sein des forêts de la Germanie, les barbares qui, au cinquième siècle, avaient envahi l'Espagne et qui avaient réussi à s'y établir. Non moins scrupuleux quand il s'agit des Arabes, il nous les montre d'abord en Afrique, dans la liberté du désert, et ce qu'il dit de leurs divisions antérieures nous aidera plus tard à mieux comprendre leurs dissensions dont les chrétiens profitèrent.

A l'époque où les Arabes s'abattirent sur l'Espagne, les Goths étaient vaincus d'avance. Leur corruption les livrait sans défense à un ennemi jeune et encore dans la première ferveur de sa croyance. Comment donc cette race amollie, dont l'historien nous a peint la décadence de si fortes couleurs, retrouvera-t-elle si vite l'énergie des anciens jours? Le malheur avait-il suffi à la retremper, ou si ce réveil admirable fut l'œuvre de Pélage? L'un et l'autre y contribua sans doute, mais je vois là autre chose encore. En même temps que les Goths reprenaient courage à la voix et à l'exemple d'un héros, l'antique race ibérique trouva aussi l'occasion bonne pour reparaître et se compter. Les Goths étaient de vaillants soldats; mais cette constance opiniâtre qui

chaque jour fait son œuvre et qui, à chaque effort, avançant d'un pas, finira par rester maîtresse du champ de bataille, cette constance vient d'ailleurs. C'est la qualité essentielle de cette race première qui, après avoir disparu trois siècles sous les Goths, comme auparavant sous les Romains, revient toujours à la surface plus indestructible que jamais, et joignant à ses vertus natives celles qu'elle a puisées dans un long commerce avec les races qui, successivement, ont cru l'avoir à jamais domptée, arrive au regard de l'histoire comme un vivant métal de Corinthe, dans lequel viendra se fondre durant l'interminable lutte, et malgré la lutte, et à cause de la lutte, quelque chose de l'élément arabe.

Les commencements de ce duel de huit siècles remplissent les six chapitres du troisième livre de l'ouvrage de don Antonio Cavanilles. On y voit, avec un intérêt croissant, se former lentement, héroïquement, d'abord le royaume des Asturies, puis ceux de Navarre, d'Aragon et de Léon, en attendant qu'ils aillent les uns et les autres s'adjoindre à celui de Castille. Les travaux récents de l'érudition ont permis à l'historien de faire sortir du vague et de l'ombre, où trop longtemps il était demeuré enseveli, le côté musulman de son sujet. Mais ces trésors nouveaux de la science apportaient avec eux, au premier abord, une grande confusion, celle qui résulte de l'embarras des richesses. En échappant au demi-jour, l'établissement arabe prend, au lieu de la douteuse mais uniforme clarté qu'on était parvenu à y répandre, une variété infinie de couleurs, de noms, d'intérêts, qui

éblouissent la pensée. Ce n'est pas sans peine que l'historien parvient à s'y reconnaître et à débrouiller l'écheveau bigarré que lui met en main l'érudition moderne. Il faut lui savoir gré de ne laisser sentir nulle part, dans son récit, l'effort qu'il a dû faire pour ne pas s'égarer entre les sources diverses d'où sort le flot limpide de sa narration.

Mais quoi! voilà un historien bien savant. Aurions-nous donc affaire à l'un de ces écrivains moroses qui, épris de la vérité nue, sont toujours en défiance contre la poésie des traditions? Loin de là, et don Antonio Cavanilles sait mieux que personne tout ce que valent les traditions, quand elles sont d'accord avec l'esprit d'un temps et le génie d'une nation. Il fera bon marché de la fable de la Cava; mais que Masdeu ou tel autre se permette un moment de douter de l'existence de Pélage, et l'on verra notre historien, avec une indignation toute patriotique, revendiquer pour l'histoire cette poétique figure trop légèrement rejetée dans le domnine de la fable, et, l'érudition la plus incontestable, la logique la plus irrésistible se ralliant au patriotisme, Pélage sortira de l'épreuve aussi authentique que saint Ferdinand ou le Grand Capitaine. Vienne maintenant la seconde moitié du onzième siècle, et le Cid Campeador paraîtra, à son tour, aussi éclatant de réalité historique que ses illustres devanciers.

Je ne sais d'où est venue, ou plutôt je le sais trop bien, et vous aussi, Fernan, cette manie déplorable, aujourd'hui si répandue, de supprimer les héros dans

l'histoire. Toute supériorité irrite notre humeur démocratique. Aujourd'hui, ce ne sont plus les Tarquins qui coupent les têtes des pavots pour peu qu'elles s'élèvent au-dessus du niveau commun, c'est le premier qui passe. Mais, au nom du ciel, si vous trouvez que la reconnaissance ou l'imagination des peuples aient donné aux grands hommes un piédestal trop haut, abaissez le piédestal, mais respectez la statue; réduisez ces demi-dieux aux proportions exactes de l'humanité, rendez-leur le costume, les défauts et le rude langage de leur siècle, mais laissez-leur ce qui les éleva au-dessus de leur temps. N'étouffez pas ces flambeaux qui, dans la nuit des siècles, éclairent et guident les nations. Si vos yeux sont trop faibles pour les regarder en face, amortissez leur éclat, mais ne les éteignez pas; ne faites pas rentrer brutalement dans la foule ces hautes têtes qui la dépassent pour lui montrer le chemin. En un mot, si vous voulez que l'histoire reste un enseignement, ne décapitez pas l'histoire.

Elle en est un dans le livre de don Antonio Cavanilles, ce livre constamment échauffé d'une douce flamme, animé d'un souffle religieux et moral. Les réflexions y sont rares et courtes ; les jugements, toujours fermes et précis, donnent de la noblesse au récit sans le ralentir. Le style est partout clair, rapide, ingénieux, éloquent. Dès que le sujet s'élève, les faits prennent couleur sous la plume de l'historien, les personnages du relief. L'abondance des détails est habilement graduée sur l'importance des événements. On ne saurait, enfin, trop

recommander ce bel ouvrage, et à ceux qui veulent savoir l'histoire, et à ceux qui voudraient apprendre à l'écrire.

Les dialogues de don Antonio Cavanilles montrent tout le parti qu'un penseur, un homme de goût, un esprit pénétrant et fin peut tirer de l'histoire, et prouvent une fois de plus tout ce que la forme dramatique prête de force à l'idée et ajoute de mordant à la leçon. Les *Dialogues des morts* de Fénelon forment un recueil très-agréable; il y a là de petits chefs-d'œuvre où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus ou de la vive peinture des caractères, ou des grâces d'un style heureusement approprié au sujet et aux personnages. Fontenelle, qui réussit dans tous les genres où pour réussir il ne faut que de l'esprit, a écrit, après Fénelon, quelques dialogues excellents. Les dialogues de don Antonio Cavanilles ne rappellent ni ceux du premier, ni ceux du second. Ce qui surtout les en distingue, c'est que, parmi ses morts, il se trouve plus d'un vivant, et cette différence fondamentale en amène successivement d'autres. Les morts, ici, semblent sortir de leur tombe, moins pour se peindre eux-mêmes que pour donner des conseils qui ressemblent fort à des épigrammes. Je rencontre, par exemple, un, deux dialogues entre Napoléon et quelqu'un qui n'est pas M. Thiers, mais un autre vivant plus intéressé que M. Thiers à bien connaître les maximes de gouvernement du premier Napoléon et à profiter de ses avis. L'Espagne a acheté de son sang le droit d'être sévère envers certains noms; mais, ailleurs qu'en Espagne,

c'est un droit difficile à exercer. Je passe donc. Je me sens plus à l'aise avec Cervantes; celui-ci, du moins, ne fera peur qu'aux chevaliers errants, et notre siècle n'est pas celui des don Quichotte. Si pourtant il en reparaissait un en ce monde, gardons-nous bien de le décourager. Quand le sentiment de l'honneur s'affaiblit dans la foule, il est bon d'en retrouver quelque part la sublime exagération.

Mais si l'auteur ne nous montre que de profil les personnages historiques qu'il met en scène, il ne craint pas, du moins, de s'y mettre lui-même, et il le fait avec d'autant plus de grâce qu'il cherche à s'effacer davantage. J'aime à saluer en lui le type accompli de toute une génération dont je voudrais voir de plus en plus se répandre les maximes; c'est celle de ces Espagnols éclairés qui ne repoussent aucun des fruits savoureux qu'a produits la civilisation chez les autres, mais qui se montrent d'autant plus jaloux d'être et de paraître de vrais Espagnols. Ceux-là n'ont pas encore pardonné aux *Afrancesados* de 1808, et je vous recommande, en passant, de lire dans le petit recueil d'Antonio Cavanilles le dialogue qui porte ce titre. Ce qu'ils redoutent dans les idées nouvelles, ce sont moins ces idées elles-mêmes que l'orgueilleuse prétention de renouveler le monde. Le vieil arbre laissera volontiers greffer sur lui de jeunes rameaux; seulement, en se parant d'un nouveau feuillage, il enfoncera plus avant dans le sol maternel ses antiques racines.

Je voudrais bien pourtant faire connaître par un essai

de traduction la manière de Cavanilles dans ses Dialogues. Je choisirai un de ceux qui, dans l'écrivain humoristique, faisaient le mieux pressentir l'historien. Ce dialogue a pour titre : *les Champs Élysées*. L'auteur se trouve transporté, sans trop savoir comment, dans ce paradis un peu suranné des anciens; et il y passe en revue les dynasties successives qui ont régné sur l'Espagne : chaque groupe, chaque personnage est marqué au passage d'un trait vif, ingénieux et précis.

LES CHAMPS ÉLYSÉES.

« Entre les plus odorants bosquets, dans une région couverte de la plus riche végétation et de la plus belle verdure, il y a, dans les champs Élysées, un lieu destiné aux ombres royales; c'est là qu'elles errent, en conservant de ce monde un souvenir qui fait en même temps leur consolation et leur tourment. On ne voit partout de ce côté que des amas confus de couronnes tombées et de sceptres brisés, des poisons et des poignards et des lambeaux fripés de manteaux de pourpre.

« — Où sont les grands conquérants? Montrez-moi Cyrus, Sésostris, Alexandre. Mais mon guide, s'emparant fortement de ma main, ne me laissait m'arrêter nulle part.

« — Là bas j'aperçois les empereurs romains. Laissez-moi...

« — Impossible, me répondit le guide; tu es Espagnol, et tu ne dois voir aujourd'hui que les rois d'Espagne. Ils sont de ce côté.

« — Où sont ceux de la primitive Espagne?

« — Question délicate, répliqua-t-il. Parfois, dans les brouillards qui cachent cette colline, il nous arrive d'apercevoir Argantonius, avec sa barbe blanche et vénérable, et sur ce versant paissent les troupeaux des Gérions.

« — Ceux que j'entrevois là-bas, avec leurs longues chevelures, sont assurément les rois goths. Laissez-moi parler à Alaric et à Receswinte, admirer Récarède, dire un mot à l'oreille de Witiza, demander au pauvre Rodrigue s'il sait quelque chose de la Cava, du comte Julien, de don Opaz...

« — Marchons, marchons, me dit-il; nous avons beaucoup à voir, et on attend aujourd'hui ici des nouvelles de l'autre monde.

« Et nous marchions sans nous arrêter, quand, au détour d'une haie, je vois un homme d'une taille colossale, avec une croix dans la main gauche, une grande épée dans la droite.

« — Celui-ci, m'écriai-je, ne peut être que Pélage, et cet autre qui lutte avec un ours [1] est sans doute don Favila, et plus loin c'est Alphonse-le-Catholique, et ceux-ci certainement appartiennent à la race de ces grands, de ces pieux, de ces vaillants rois d'Espagne...

[1] Allusion à la mort de don Favila. (*N. du Tr.*)

« — Si nous allons de ce pas, reprit mon guide, nous n'arriverons jamais.

« — Laissez-moi du moins voir Alphonse VI, le conquérant de Tolède, et la reine maure. Souffrez que je demande à Alphonse VIII qui était le berger qui, par des sentiers détournés, le mena au camp de Miramolin.

« — Impossible, répondit-il.

« — Et quel est celui qui occupe ce siége éclatant, et dont le front est entouré d'une auréole d'azur et de carmin? Quels sont ces treize personnages qui se tiennent à ses côtés?

« — Comment, tu ne reconnais pas le saint roi Ferdinand, et tu ne sais pas qu'il eut treize enfants?

« — Ah! m'écriai-je alors, je reconnais parmi eux Alphonse-le-Sage qui, à force de regarder les étoiles, laissa choir sa couronne derrière lui. C'est bien lui, en effet; je le vois avec ses tables et son astrolabe. Je le vois qui met son diadème en gage, pour se procurer de l'argent, en même temps qu'il s'évertue à apprendre aux autres l'art de faire l'or à l'aide de l'alchimie. Grand législateur! phénomène de son siècle! Mais quelle tristesse sur son visage! on dirait qu'il parle... Écoutons :

Comme le voilà tombé dans l'abandon, le roi de Castille,
Empereur d'Allemagne, celui-là même
Dont les reines baisaient le pied,
Et de qui les rois sollicitaient secours et honneur[1].

[1] Ces quatre vers appartiennent à l'une des élégies que le roi Alphonse le sage a composées sous le titre de *Querellas*. (*N. du Tr.*)

« — Je vois là son fils, don Sanche, usurpant la couronne sur ses neveux, les Infants de La Cerda.

« — Allons, allons, me dit brutalement mon guide, je ne puis permettre que nous nous arrêtions plus longtemps. Et me tirant pas la main, il me fit faire en toute hâte un long bout de chemin.

« — Par pitié! lui criai-je, arrêtons-nous pour séparer ces deux hommes qui se menacent de leurs poignards, et qui vont de nouveau se prendre corps à corps.

« Ce blond qui a si belle mine et qui zézaie en parlant, ne peut être que don Pèdre-le-Cruel. L'action de du Guesclin ne fut point, ce jour-là, celle d'un chevalier. Quel horrible assassinat! quelle conduite que celle du bâtard! quelle coalition! quelles stipulations indignes!

« — Vous croyez peut-être, en Espagne, me demanda mon guide, que don Pèdre fut un monstre?

« — Ainsi le croient les sages; mais nous autres, pauvres sots, nous croyons que don Pèdre eut le sort de tous les vaincus... Et pourtant quelle haute figure romantique que celle de don Pèdre! Jeune, bien fait, amoureux, vaillant, du petit nombre de ceux qui prirent soin de la législation de leur pays, il vit fondre sur sa tête tout un monde de conspirations au dedans et d'intrigues au dehors. Son caractère hautain et irascible lui fit tuer beaucoup de gens...; mais le résultat nous dit clairement qu'il n'en tua pas assez. Les flatteurs de Henri devaient naturellement qualifier don Pèdre de monstre. Comment laver autrement les taches de sang qui avaient rejailli sur la face du parricide? Les lettrés

de l'époque se rangèrent, comme toujours, du côté de celui qui distribuait les grâces[1]...

« — Je ne te comprends pas. Cette langue n'a pas encore droit de cité parmi nous. Mais marchons; tu en prends trop à ton aise, et la route est encore longue.

« — Laissez-moi du moins, lui dis-je, ôter mon chapeau et saluer l'héroïne qui s'avance de ce côté, et qui n'est autre, j'imagine, que la reine catholique.

« — C'est elle, en effet.

« — Une noble femme ! mais que l'on vante trop. Et ce chevalier errant, coureur d'aventures, amoureux, intrépide et coiffé d'une immense couronne de papier doré qui se déchire en maint endroit, quel est-il?... Ne me le dites pas; ce doit être Charles-Quint, aspirant à la monarchie universelle. Je n'en doute pas, c'est lui-même. Et ce hardi jeune homme, que je vois à son côté, ce doit être son fils et celui de Barbe de Blomberg, le vainqueur de Lépante! Grand homme! mais quel amas de choses incohérentes! des couronnes... des armures... des frocs.

« Laissez-moi examiner encore celui-ci qui, les yeux

[1] Le texte dit *Turron*, et le guide a bien quelque raison pour ne pas comprendre. Le Turron est une espèce de pâte sucrée où il entre soit des amandes, soit des noix, soit des noisettes, soit du coco, avec des jaunes d'œufs, et je ne sais quoi encore. Cette pâte se met dans d'élégantes boîtes de carton que l'on envoie à ses amis, la veille de Noël. Le mot a passé dans la langue familière de la politique actuelle où il joue un grand rôle. (*N. du Tr.*)

fixés à terre, se promène sombre et rêveur au bas de ce coteau. C'est sans doute Philippe II, car je lui ai entendu nommer ce fripon d'Antonio Perez. A qui cherche-t-il querelle? à son fils et à ses petits-fils. — « Approche, dit-il à Philippe III; qu'as-tu fait du royaume « que je te laissai grand et florissant à ma mort? — « Seigneur!...—Pourquoi t'es-tu jeté dans les bras d'un « favori aussi méprisable que le duc de Lerme? Pour- « quoi as-tu chassé d'Espagne les morisques et les juifs? « M'estimais-tu si peu que de croire que je ne l'eusse « pas fait moi-même, si la prospérité du pays l'eût de- « mandé ainsi? Et toi, mon misérable petit-fils, est-ce « donc régner, dis-moi, que d'écrire des comédies, de « courtiser des actrices et de chasser au Pardo? Qu'as- « tu fait du Portugal? qu'as-tu fait des Pays-Bas?... Ré- « ponds... Mais non, ne réponds pas. La rougeur me « monte au visage, quand je vois ce successeur rachi- « tique de Philippe II s'entourer de sorcières et de sorti- « léges, au milieu des conjurations et des exorcismes. « Misérable! Dernier et pâle rejeton de la maison « d'Autriche, pourquoi laissas-tu tomber la couronne « d'un grand royaume sur une tête française, au front « d'un petit-fils de Louis XIV?... »

« Nous continuâmes notre chemin, et nous trouvâmes réunis plus loin les rois de la maison de Bourbon.

« Philippe V se promenait d'un air distrait et d'un pas incertain, cherchant avec impatience Farinelli dont le chant parvenait seul à éloigner la profonde mélancolie qui le dévorait. Son fils, Louis Ier, laissait à peine aper-

cevoir sa tête derrière lui, et Ferdinand VI thésaurisait, chose facile à qui ne paye personne.

« Un peu plus loin, on distinguait un roi avec un long nez et des yeux étincelants. Il avait un livre à la main, et de temps à autre il s'écriait : « Il ne me man-« quait plus que cela ! »

« — Qui est-il et que lit-il ? demandai-je à mon guide.

« — C'est Charles III, et ce qu'il lit est son histoire, que publie en ce moment un certain del Rio [1].

« — Ah ! oui !... Je fixai mon attention, et j'entendis qu'il disait : « Il ne me manquait plus que cela !... des-« cends seulement ici, pauvre écrivain, et tu sauras le « vrai de tes mensonges. Ici tu comprendras ce que c'é-« tait que Roda, que Aranda, que Campomanes ; viens, « viens, tout ne se trouve pas dans les glands doux du « Pardo. »

« Je me dérobai à ces plaintes stériles et j'allai voir Charles IV qui ronflait, tranquille sur la fidélité de sa femme, et qui, en dormant, appelait Manuel pour partager avec lui les fatigues du gouvernement. Près de lui, on voyait le jeu de paume, la barre et l'arquebuse, attributs obligés des rois d'Espagne.

« Plus loin encore se promenait Ferdinand VII, le premier roi d'Espagne qui n'ait pas été chasseur. Il son-

[1] Don Antonio Ferrer del Rio est l'auteur d'une histoire estimée du règne de Charles III. On lui reproche de s'être placé au point de vue d'un libéralisme un peu trop avancé. Le même auteur a donné depuis une intéressante histoire des *Communes de Castille*. (*N. du Tr.*)

geait aux faux amis qui l'avaient engagé dans de si mauvais pas, tels que le procès de l'Escurial et les journées d'Aranjuez. Il eût voulu effacer avec ses larmes les fameuses lettres de papa et de maman. Il eût voulu oublier son voyage auprès de Napoléon, les scènes de Marrac et le séjour de Valencey... D'autres fois, il se rappelait l'amour que lui avait témoigné son peuple, et le sang répandu dans cette lutte de géants contre les armées de la France. Il se représentait ces dernières années de son règne où, roi espagnol, et le plus Espagnol des rois d'Espagne, il avait gouverné le pays dans la paix et dans la justice, en lui ouvrant les sources de la prospérité publique. Il restait cependant dans sa pensée quelque chose de sombre... La dernière année de son règne s'offrait à lui sous une image confuse... Il craignait pour son épouse, il tremblait sur le sort qui attendait ses filles, et il s'inquiétait de la place que la postérité lui donnerait dans l'histoire.

« Tout à coup on entend une grande rumeur dans le tranquille séjour. Un nouvel habitant s'approche, et tous se lèvent pour le saluer. Charles III s'écrie : « C'est « mon petit-fils. » Charles VI dit : « C'est mon fils. » Et Ferdinand s'écrie : « C'est mon frère, mon pauvre, mon « bon frère tant calomnié ! »

« C'était lui, en effet, mais affaissé autant par l'âge que par les fatigues. Sa rouge moustache avait blanchi, et ses yeux avaient perdu leur vif éclat. Il arriva au milieu des siens avec un manteau royal mal attaché et une couronne dont les principaux fleurons étaient brisés.

Toutefois on remarquait sur son front le calme tranquille de l'honnête homme.

« Ferdinand s'élançait pour le serrer dans ses bras, mais Carlos, avec une gravité sévère, lui dit : « Non, « Ferdinand, arrête. Si tu crois, comme on le dit dans « le monde, que ton frère ne t'a pas été fidèle... si tu « me crois ton ennemi, ne m'ouvre pas tes bras, je ne « le mérite point. Mais si, de ce monde où je te retrouve, « tu as vu les choses comme elles sont en réalité ; si tu « as vu que j'ai été le premier, le plus obéissant de tes « sujets, et que j'ai été la victime de la calomnie et de « l'envie... viens alors, que je te presse mille et mille « fois sur mon cœur.

« — Toi, mon ennemi ? s'écria Ferdinand. »

« Et il le serra dans ses bras avec la plus vive tendresse.

« Les sanglots l'empêchèrent de continuer. Peu à peu les autres rois d'Espagne, ceux qui erraient dispersés sous les bois, se rapprochèrent et formèrent un cercle, et, après une longue interruption, les deux frères renouèrent la conversation commencée. Mais j'étais malheureusement resté en arrière, et je n'entendis pas une seule parole. Je voyais seulement l'étonnement se peindre sur le visage des rois qui écoutaient, et je saisissais les paroles qui s'échangeaient entre eux.

« — De quel pays parlent ceux-ci ? se disaient-ils.

« — Le statut, le parlement, la constitution, les chambres, qu'est-ce que tout cela ? » demandait un roi goth.

« — Ce doit être quelque chose de pareil à tes con- « ciles de Tolède.

« — Non, certes, répondit Receswinto. Dans ces con-
« ciles le clergé faisait les lois; ils avaient d'ailleurs une
« autre organisation, un autre objet.

« — Serait-ce quelque chose comme mes cortès du
« moyen âge? demandait un autre.

« — Non, lui répondait-on; les cortès d'alors avaient
« trois bras. »

« Un roi de la maison d'Autriche s'écria alors avec un orgueilleux dédain :

« — Ce sont apparemment les régidors envoyés par
« les villes qui ont droit de vote aux cortès pour soigner
« leurs propres affaires. Je parie qu'on y dit encore : La
« parole est à Burgos...

« — Et que veulent dire encore ces mots d'opposi-
« tion, de nuances politiques, de parlementarisme, de
« démocrates, de libéraux, de serviles, de *puros* et de
« non *puros*, de *polacos*, de juste milieu? » demandèrent
« de tous côtés les uns sur un ton de curiosité, les autres
« avec un accent douloureux, la plupart avec des rires
« non équivoques [1].

« — Attends un peu, dit Ferdinand; ces gens-ci nous

[1] Le lecteur français ne comprendra guère mieux, je le crains, que les anciens rois de l'Espagne ces mots qui appartiennent au vocabulaire politique de l'époque actuelle. Mais ce serait vouloir perdre son temps que de lui expliquer ces dénominations passagères des fractions chaque jours plus nombreuses dans lesquelles se décomposent et s'éparpillent à plaisir les deux grands partis, le conservateur et le progressiste, qui divisent l'Espagne constitutionnelle, comme tous les pays libres. (*N. du Tr.*)

« interrompent et ne nous entendent pas. Éloignons-nous « d'ici. »

« Et ils s'éloignèrent. Je tentai de les suivre; mais mon guide me retint, et sans savoir comment ni par où, je me retrouvai dans ce monde, comme si je me fusse éveillé d'un sommeil magnétique. »

V

DON ADELARDO LOPEZ DE AYALA

Succès populaire de la comédie *el Tanto por ciento*. — Ses causes morales. — Portrait de l'auteur. — Premières années de Lopez de Ayala. Sa position au Congrès. — Ses débuts au théâtre. — Ce que c'est que la Zarzuela. — *El Tanto por ciento*. — Analyse et citations.

Il est des succès littéraires qui, s'ils honorent l'écrivain qui les obtient, ne font pas moins d'honneur au public qui les décerne. Cette réflexion m'est suggérée par une comédie, ou, si l'on veut, par un drame que Madrid a, pendant plusieurs mois, écouté et applaudi avec transport. Et pendant que la foule battait des mains, les rivaux de l'auteur, chose plus rare, se réunissaient en commission pour offrir à leur heureux confrère une marque éclatante et durable de leur admiration et de leurs sympathies. Le président de cette commission était le président même du congrès, l'honnête, l'éloquent, le regrettable Martinez de la Rosa. Le drame

a pour titre : *el Tanto por ciento* (*Tant pour cent*), et le poëte a nom don Adelardo Lopez de Ayala.

Il s'agit encore de ce fléau de notre époque, qui a été celui de bien d'autres, mais jamais d'une manière aussi désespérante, l'agiotage. Dieu sait ce qu'il a fait de notre pauvre France ; ses ravages ne font guère que commencer en Espagne. Il a passé les Pyrénées à la suite de nos ingénieurs, qui croyaient sans doute n'apporter avec eux que les bienfaits de la science et de la civilisation moderne. Mais cette soif de l'or et du bien-être, qui est la conséquence forcée des améliorations matérielles, s'est développée avec les réformes, et, comme un autre choléra, s'est emparée de ce dernier refuge de la simplicité primitive et des vertus patriarcales. Serait-ce une raison pour réprouver ces réformes elles-mêmes ? Non, certes ; mais c'en est une pour que ce noble pays, tout en accueillant avec reconnaissance ce que Dieu lui envoie, appelle à son aide ses antiques vertus, et les oppose à cette invasion plus redoutable que celle d'une armée étrangère. Il ne faut pas rejeter à Dieu son bienfait, comme disait Royer-Collard d'une autre nouveauté, la presse, qui avait bien aussi ses hasards et ses écueils ; mais c'est le moment pour l'Espagne de se souvenir qu'elle a été pendant des siècles la terre de la générosité, du désintéressement, de la loyauté, et qu'elle ne doit pas vendre pour une poignée d'or son patrimoine séculaire. La comédie nouvelle est un éloquent appel à ces vertus, sauvegarde invincible du caractère espagnol. Chez nous, le sujet paraîtrait

médiocrement neuf. *L'Honneur et l'Argent* est déjà ancien sur notre scène, et j'ai entendu accuser *le Duc Job* de venir un peu tard au secours d'une cause bien compromise. En Espagne, c'est la première fois, si je ne me trompe, que le mal nouveau est attaqué en face. Il l'est avec un emportement qui, chez nous, pourra paraître excessif; mais, outre qu'ici on n'atteint jamais bien le but si on ne le dépasse un peu, il faut songer que c'est une première croisade, et le succès si prompt, si bruyant, si universel du poëte prouve que s'il a frappé fort, il a surtout rencontré juste.

L'agiotage est une forme nouvelle du jeu, et le jeu a toujours été une des passions favorites des peuples méridionaux. N'oublions pas que la loterie existe encore en Espagne, et qu'elle y a dans tous les rangs de la société de fidèles adeptes. Rien de plus vrai. Mais autre chose est le jeu, duel véritable, où l'on a devant soi un adversaire, plus qu'un adversaire, un ennemi; où la carte et le dé sont des épées qui cherchent non pas la bourse, mais le cœur; autre chose est l'agiotage, arène vague où l'on calcule froidement, et sans l'excuse de la passion, son bien d'abord, puis le mal d'autrui, et où l'on garde d'autant moins de scrupules que l'on a affaire à un adversaire absent ou anonyme. D'une part, toutes les jouissances de la vie promises à qui calcule bien, et de l'autre un être de raison et pour qui on aurait vraiment trop de mérite à se sentir des entrailles.

Si l'on veut cependant que nous prenions intérêt à cette lutte, il faudra bien que les personnages aient un

visage humain. Ceci est l'affaire du poëte; mais avant de parler de son œuvre, commençons par faire connaissance avec lui.

Une chose qui prévient en sa faveur, c'est que, tout éblouissant qu'ait été son succès, il ne se l'est pas attribué tout entier et a fait noblement lui-même la part des circonstances. Je lisais dernièrement dans une lettre qui met l'homme au niveau du poëte :

« Il y avait au fond de tous les cœurs honnêtes une protestation impatiente de se produire contre le grossier matérialisme qui nous envahit. On a saisi l'occasion qu'offrait ma comédie pour rendre cette protestation publique, et tous, en applaudissant, ont fait un mérite à mon œuvre de l'élévation de leurs sentiments. »

Il y a dans cet aveu autant de clairvoyance que de modestie. Mais l'ouvrage a un autre mérite encore que l'à-propos et cette généreuse illusion de l'honnêteté publique. Mettre le doigt sur une plaie qui saigne, le premier venu pouvait le faire. Mais amener le spectateur à la regarder avec cette indignation qui s'arrête avant le degoût, mais l'obliger à s'intéresser à des questions de chiffres, il fallait, pour y parvenir, rattacher à ces questions mêmes une action passionnée, saisissante, dramatique, et, toute réserve faite des droits de la critique, l'immense majorité du public a trouvé que le poëte n'avait pas fait défaut à ce difficile problème.

Don Adelardo Lopez de Ayala a trente-quatre ans. Né au mois de mars 1829 dans un bourg de la province de Séville, il se défend d'être Andalous, et se réclame

de l'Estramadure, Guadalcanal dépendant de Badajoz, à l'époque où il y vint au monde. Qu'il soit donc *Estremeño*, à la bonne heure: il n'en a pas moins sucé le lait de la mamelle andalouse, on le verra tout à l'heure.

Il avait déjà quatorze ans lorsque des humbles écoles du bourg natal il passa à l'université de Séville. Il y arrivait un peu léger de bagage scientifique, disent ses contemporains. Mais c'est par rancune, ils l'avouent, contre sa méchante écriture, que ses amis parlent ainsi. Qui oserait dire d'ailleurs que les premières années d'un poëte ont été perdues, parce qu'en ces heureuses années il a suivi, de préférence à toute autre, l'école buissonnière, surtout dans un pays où derrière les buissons il y a tant d'oiseaux qui chantent? C'est perdre son temps que de les écouter sans doute, quand on veut devenir un avocat, un médecin, un ingénieur; mais à qui se sent la vocation de la poésie, que peut-on souhaiter de mieux que l'occasion de rêver librement sous un beau ciel?

Ayala, au surplus, ne s'annonçait pas comme un poëte rêveur; déjà du moins sa rêverie prenait volontiers la forme dramatique. Déjà, en effet, il s'amusait à imaginer, à écrire de petites comédies qu'il représentait avec ses jeunes camarades. Un beau matin, il s'aperçut qu'à un théâtre sans femmes il devait manquer quelque chose. Il avait une sœur; il l'enrôla dans sa troupe, et cet exemple entraîna d'autres jeunes filles. C'est ainsi que la Muse avait révélé à notre Silvio Pellico enfant son génie dramatique; et après Dante, c'est

au souvenir d'une gracieuse enfant, entrevue dans ces premiers jeux, que l'Italie a dû sa seconde Françoise de Rimini.

Cependant la famille d'Ayala trouva qu'il se faisait temps de mettre un terme à cette vie oisive et à ces badinages dont le moindre danger était de préparer médiocrement un jeune homme à ce qu'on appelle les carrières sérieuses, et on l'envoya, comme on vient de le dire, à l'université de Séville.

A Séville, notre Adelardo ne prêta aux cours de physique et de mathématiques, comme plus tard à l'enseignement du droit, qu'une oreille d'autant plus distraite qu'elle était déjà attentive aux inspirations de la muse moderne, surtout aux œuvres de Hartzembush et à celles de Garcia Gutierrez dont le *Trovador*, populaire aujourd'hui d'un bout de l'Europe à l'autre, grâce à la vigoureuse musique de Verdi, avait commencé, on ne doit pas l'oublier, par être un des chefs-d'œuvre de la scène espagnole contemporaine. Ces deux maîtres auraient pu gâter l'originalité native du poëte si, dès cette époque, un instinct heureux, qui devint un goût prononcé, ne l'eût poussé à la recherche des vieilles comédies et retenu sous le charme de l'ancien théâtre espagnol.

Cependant l'époque des examens approchait et Ayala n'était guère en mesure. Il était peu probable qu'il eût à donner son avis sur *la Vie est un songe* ou sur *les Amants de Teruel*. Le moment fatal arriva. Appelé à son tour, l'étudiant se trouva fort en peine. Aussi, à

chaque question qui lui était faite, répondait-il avec plus d'ingénuité que de diplomatie : « Je ne sais pas. » L'un de ses juges, enfin, voyant qu'il allait se perdre, lui dit avec une sorte d'impatience bienveillante : « Eh bien, parlez-nous du roman en Espagne. » L'accusé, je dis bien, l'accusé prit le mot au sérieux et parla du roman en si bons termes, qu'il fut sauvé. C'est la première fois, je pense, que les romans auront aidé à faire un bachelier. Mais les juges indulgents de l'écolier étaient les compatriotes de Mateo Aleman et de Fernan Caballero. Quel fut celui d'entre eux qui, au lieu d'adresser, comme le pédant de La Fontaine, un sermon à l'enfant qui se noyait, lui jeta, au contraire, ce bout de corde qu'il saisit de si bonne grâce et qui le ramena au bord ? Ce fut peut-être Lista, un mathématicien éminent, on le dit du moins à Séville, mais un poëte remarquable, on le répète dans toute l'Espagne.

Si le nôtre se montrait si peu assidu aux cours, c'est que la muse l'attirait ailleurs, dans les allées embaumées des Délices d'Arjona, aux bords du Guadalquivir, sur les ruines pittoresques de San Juan d'Alfarache, au pied des beaux palmiers de Santiponce, ou sous les oliviers sans fin des Jardins d'Hercule. Il en rapportait des vers charmants qu'il a sans doute oubliés, mais dont ses amis admiraient alors l'harmonie, l'élégance et la nouveauté.

Une circonstance l'avait rendu populaire parmi ses condisciples. En 1845, on eut l'idée, je ne sais pourquoi, de défendre aux étudiants de se présenter à l'Université

avec le chapeau national, le *sombrero calañes*, une de ces puériles mesures où pouvoir et opposition se disputent à qui fera preuve de plus d'entêtement. L'émotion fut grande chez la gent écolière. On lui eût interdit la cigarette, qu'elle n'aurait pas fait plus de bruit. On s'assemble pour protester. Ayala, qui tenait la plume, rédige la protestation en superbes octaves dont la renommée alla plus tard jusqu'à Madrid. En attendant, une copie de ces vers tomba entre les mains de l'autorité locale, et voilà la police en campagne pour en découvrir l'auteur. On avait aisément deviné son nom. Deux agents se présentent à la porte de l'hôtellerie où il logeait. Sur le seuil, ils rencontrent un tout jeune homme de quinze à seize ans auquel ils demandent s'il ne connaîtrait point par hasard un certain Adelardo Lopez de Ayala. Ayala, c'était lui-même, leur répond qu'il ne connaît personne de ce nom. Lorsque les agents s'aperçurent qu'ils avaient été dupes, l'auteur des séditieuses octaves talonnait une excellente mule sur la route de Guadalçanal ; il y attendit la fin de l'orage.

Quand il revint à Séville, c'était déjà tout un poëte. Ses pensées tournaient de plus en plus à la forme dramatique : Garcia Gutierrez qu'il trouva à Séville et avec lequel il se lia dès cette époque, n'eut garde de l'en décourager. Aussi, lorsqu'en 1849 il se décida à partir pour Madrid, il avait en portefeuille plus d'une comédie. Celle sur laquelle il fondait le plus d'espérance avait pour titre : *l'Homme d'Etat.* Le titre pouvait paraître un peu ambitieux ; mais un poëte qui, à seize ans, avait

eu l'honneur d'être recherché par la police ne devait ignorer, à vingt ans, aucun des secrets de la politique. La police, dans bien des pays, a sur la conscience bien des vocations de ce genre.

Le gouvernement avait eu, à cette époque, l'excellente idée (pourquoi fut-elle abandonnée sitôt?) de réunir sur une scène destinée à servir de pépinière et de modèle tous les acteurs distingués. Le Théâtre-Espagnol, créé peut-être à l'imitation de notre Comédie française, devait, comme elle, maintenir à la scène l'ancien répertoire et ouvrir aux jeunes talents une lice où leur génie eût trouvé dans l'enseignement du passé et dans l'émulation du présent le double aiguillon qui lui manque. Cette institution qui méritait de vivre venait seconder à propos le vaillant effort à l'aide duquel la scène espagnole s'était, depuis quelques années, tirée des stériles impasses de l'imitation étrangère. M. le duc de Rivas s'était, par un bond hardi, jeté le premier hors de cette voie de perdition, et Hartzembush, Ventura de la Vega, Garcia Gutierrez, Breton de Los Herreros, Rubi et d'autres travaillaient avec succès à se maintenir sur ce terrain meilleur, où de plus jeunes, Tamayo entre autres, sont venus les rejoindre. A cette comédie plus sincère qui reprenait volontiers la forme et les libres allures de l'ancienne, mais en demandant son inspiration à la société actuelle, il fallait une scène où la science moderne ne craignît pas de rencontrer Lope de Vega, Calderon, Tirso de Molina, et où ces maîtres trouvassent en même temps des interprètes dignes d'eux.

Quoi qu'il en soit, ce fut au Théâtre-Espagnol que Lopez de Ayala alla porter son *Homme d'Etat*. L'entreprise parut hardie, mais la lecture que le jeune auteur fit de son œuvre devant un comité sévère et intelligent donna gain de cause à sa témérité. La pièce fut reçue avec acclamation, comme on dit aussi de l'autre côté des Pyrénées, et quoique l'effet de la représentation ne répondît pas ensuite complétement à ce que l'on en attendait, quelque chose de l'impression première demeura attaché au nom du poëte, et la renommée commença pour lui. Il dut un accroissement de réputation à une seconde ou troisième comédie, intitulée : *le Toit de verre*, et plus récemment enfin il a conquis la popularité par sa dernière œuvre, représentée sur la scène la plus ancienne de Madrid, celle du Principe, le 18 mai 1861.

Dans l'intervalle, Lopez de Ayala, nommé député aux cortès, en 1857, par la ville de Mérida, a pris rang entre les orateurs distingués du congrès. Je n'en veux pas au poëte de s'être trompé cette fois de porte et d'être entré aux cortès, croyant aller à l'Académie : il est des époques où il semble que nul n'ait le droit de refuser au pays le secours de son conseil et de sa parole. D'ailleurs, n'est-il pas convenu, même avant que Molière ne l'ait dit, que le poëte dramatique prend son bien où il le trouve? Et puisque la vie des nations modernes est destinée à tenir chaque jour plus de place dans les assemblées parlementaires, là aussi, tôt ou tard, seront le drame et la comédie.

Ce que je pardonne moins à un talent de cette portée, c'est de s'égarer trop souvent dans le domaine de la *zarzuela*. La zarzuela est aujourd'hui la *folie* de l'Espagne. C'était, dans l'origine, quelque chose d'assez semblable au vaudeville, une ébauche de comédie mêlée d'un peu de chant. Avec le temps, le petit genre est devenu grand, et d'un bout de l'Espagne à l'autre il a envahi tous les théâtres. Sous sa forme nouvelle, il ressemble si bien à notre opéra-comique, que tel chef-d'œuvre de Scribe transporté, paroles et musique, sur la scène espagnole, s'est tout simplement appelé une zarzuela. Mais le mot est ancien, mais il est espagnol, et c'est ce qui plaît à l'Espagne qui appelle encore de ce nom un des châteaux de ses rois, situé aux environs de Madrid.

Je suis de ceux qui, en littérature, ne dédaignent aucun genre, et je ne vois pas pourquoi la zarzuela ne serait point populaire en Espagne, comme l'est en France l'opéra-comique. Cette popularité a-t-elle empêché que Tamayo y Baus n'écrivît son beau drame de *Jeanne la Folle?* Ce qu'il importe seulement, c'est que les talents sérieux ne se laissent pas séduire par un genre trop facile et ne dépensent pas en œuvres superficielles leur don de création. Il serait donc permis de regretter que l'auteur du *Toit de verre* et du *Tant pour cent* ne sût pas assez se défendre des engageantes amorces de cette spirituelle industrie. On me raconte que, chaque année, dès qu'une ordonnance royale a clos la session des cortès, Lopez de Ayala s'échappe de Madrid avec son

ami, don Juan Arieta, un compositeur populaire, et tous deux s'en vont dans les provinces basques, en quête de vers légers et de faciles mélodies. Quand la double moisson est faite, les deux absents reparaissent, et le Manzanares en a pour tout son hiver à entendre fredonner sur ses bords ces jolis airs, ces aimables chansons cueillies sur les côtes de Biscaye. Mais il ne faudrait qu'un homme d'esprit pour fournir à don Juan Arieta le tissu ingénieux dont il a besoin pour y répandre ses notes vives et gracieuses. Je répète qu'un vrai poëte dramatique a mieux à faire que cela. Que Lopez de Ayala y prenne garde, s'il ne veut que les esprits chagrins ne l'accusent de sacrifier à son tour, non à l'amitié complaisante, mais au veau d'or de la littérature facile et lucrative.

Il est temps de parler de la comédie nouvelle.

Le premier acte se passe au milieu des provinces basques, dans le jardin d'un établissement de bains. C'est un pays que l'auteur visite souvent, nous l'avons vu, et hier encore je lisais dans un journal que l'auteur du *Trovador*, Garcia Gutierrez, l'y accompagnait cette année. Quelques amis réunis autour d'une table et les yeux attachés sur une carte s'entretiennent d'un projet industriel. Il s'agit de certain canal qui, prolongé jusqu'à Zamora, pourrait faire de cette antique cité la rivale en prospérité de Palencia et de Valladolid. Le grand promoteur du projet est Roberto, un de ces hommes qui excellent à pousser les autres en avant, sauf à se retirer à temps et sans bruit avec la moelle de l'os qu'ils lais-

sent ronger à autrui. En ce moment, il a pour auditeurs et il prendrait volontiers pour dupes Gaspar, un bon homme, et sa femme Petra, imagination cupide, et qui donne tête baissée dans les affaires comme telle autre dans la toilette. Un quatrième personnage, qui, à l'écart, feint de lire son journal, n'est pas celui dont l'oreille est le moins attentive aux merveilles promises. Ruiné par une suite de spéculations malheureuses qui n'ont pas été toutes perdues pour Roberto, Andrès cherche un remède héroïque à sa triste situation. Un riche mariage est, en pareil cas, le rêve de ces chasseurs à bout de voie. Justement, dans la même société se rencontre une jeune veuve, belle et riche, la comtesse Isabelle. Petra, l'amie de cette comtesse dont son mari administre les biens, est la cousine d'Andrès. Voilà déjà une alliée naturelle. Roberto est encore un allié ; mais ici, comme dans ses autres spéculations, il entend bien s'arranger de manière à ce que tout soit pour lui, la femme et la dot. Seulement, ni les uns ni les autres n'ont compté avec le cœur de la comtesse, secrètement donné à un honnête jeune homme, à Pablo, qui, de son côté, n'a jamais songé à spéculer sur la fortune de celle qu'il aime. Dans une scène vive et agréable, Pablo presse doucement la comtesse de révéler enfin son secret à leurs amis communs. En attendant, comme elle a paru se plaire dans une maison de campagne du voisinage qu'ils ont visitée ensemble, il l'a achetée pour la lui offrir. Pablo est riche aussi, et il payera son acquisition sur des fonds qu'il attend de Bilbao. Mais

au lieu de cet argent, il reçoit la nouvelle qu'il a mal placé sa confiance et qu'il est ruiné. Quand on est riche, on a aisément des amis qui vous ouvrent leur bourse : soyez pauvre, elle se fermera aussitôt. Ainsi du moins fait Roberto, charmé tout à l'heure de retrouver Pablo, un ami d'enfance, mais qui se retire avec le même empressement, en apprenant que l'ami retrouvé a besoin de soixante mille francs. Encore s'il restait à cet emprunteur quelque bon débris de sa fortune qui garantît la somme, on pourrait la lui prêter. Pablo, à force d'y songer, se souvient d'une *dehesa* (un vaste terrain de pâture) qu'il possède aux environs de Zamora. Zamora ! ce mot est un trait de lumière pour Roberto qui s'informe un peu mieux, et apprend que la dehesa est précisément sur le chemin du canal projeté. Il faut voir l'importance que prend alors ce lambeau de terre d'abord si dédaigné. C'est à qui offrira son argent à Roberto pour avoir part dans l'affaire. Les domestiques eux-mêmes apportent leurs économies, Ramona, la caméristé de la comtesse, Sabino, le valet de chambre de Pablo; et ce dernier reçoit les soixante mille francs en échange d'un acte en bonne forme qui assure à Roberto et à ses associés la possession de la dehesa si, dans un délai convenu, la somme prêtée n'a pas été remboursée. J'insiste sur ce traité, parce qu'il est le nœud même de la pièce. Si le domaine leur reste, tous les prêteurs vont s'enrichir; si Pablo le rachète, ils ne perdent rien de leur argent, mais c'est tout. On comprend l'intérêt qu'ils auront tous à empêcher le rem-

boursement, et l'art du poëte va s'ingénier pour que cette affaire d'argent se complique naturellement d'une affaire de cœur.

Voilà donc ce pauvre Pablo, le plus inoffensif des hommes et tout à l'heure l'ami de tous ces gens-là, devenu l'ennemi commun. Juste au moment où ils se tiennent en garde contre lui, ne craignant rien tant qu'un retour de fortune qui le remette à flot, la comtesse leur annonce que depuis longtemps elle aime Pablo, qu'elle en est aimée et qu'ils vont s'épouser. Le coup de théâtre est superbe. Mais, un instant déconcertés, les associés (j'allais dire les conjurés) se ravisent, et c'est à qui, par des insinuations calomnieuses, réussira le mieux à jeter le trouble dans le cœur de la comtesse. Ils ne croyaient avoir qu'un ennemi, ils en ont deux maintenant. Qu'importe qu'ils fassent deux victimes, si à ce prix leur argent multiplie! Petra, au besoin, y hasardera un peu de sa bonne réputation et se dira courtisée de Pablo. Sur ce arrive Pablo, qui, froidement reçu par sa maîtresse, attribue cette froideur inattendue à la nouvelle de sa ruine et s'enfuit désespéré.

Tel est le premier acte de la pièce. Je le trouve bien conçu et le sujet habilement présenté. L'exposition met heureusement les caractères en relief, et le dialogue, vif et rapide, est semé de traits charmants. L'action s'engage avec force et netteté.

Mais avec le second acte vont commencer les objections. On se demandera, en effet, comment deux amoureux si bien épris, si honnêtes tous deux, pourront de-

meurer brouillés faute d'une explication toute simple et que l'un et l'autre doit désirer ardemment. On se demande encore si là où il y a tant de conspirateurs, il ne se trouvera pas un traître, c'est-à-dire une bonne âme qui, un moment surprise par le démon de la cupidité, rentrera en elle-même devant la douleur de la comtesse. Enfin, si c'est l'amour de l'or qui fait agir tout ce monde, la suivante de la comtesse, qui a moins à gagner que les autres, ne s'avisera-t-elle pas, un beau matin, qu'en allant tout dire à sa maîtresse elle peut vendre le secret des autres plus cher qu'il ne doit lui rapporter en le gardant? Voilà d'avance mon objection et un peu celle de tout le monde. A quoi le poëte répondra sans doute, et avec lui la plupart des poëtes dramatiques, que si sur la scène on pouvait s'expliquer aussi aisément que dans la vie, aucune comédie n'arriverait au troisième acte. Prenons donc notre parti de ces invraisemblances inévitables et voyons combien de temps la cupidité d'une demi-douzaine de malhonnêtes gens sera plus puissante que l'amour de deux cœurs jeunes et honnêtes. Et quand je dis des gens malhonnêtes, dans le fond tous ne le sont pas, et c'est bien en cela que consiste la moralité de la comédie : elle fait voir à quel point la passion de l'or, pour peu qu'on s'y abandonne, dénature les meilleurs sentiments et avilit des âmes qui n'étaient pas nées pour le mal.

Le second acte commence au milieu de la nuit et encore dans le même hôtel. La comtesse est restée dans la chambre de Petra, et Andrès a profité de son absence

pour se faire introduire par Ramona dans l'appartement de sa maîtresse. Cet odieux Andrès veut forcer la comtesse à l'épouser en la compromettant. Mais Roberto, qui l'a encouragé dans ce beau dessein, qui même le lui a quelque peu inspiré, se promet bien d'apparaître au bon moment comme un ange sauveur, sauf à se rembourser de sa chevalerie en se faisant épouser lui-même. Ramona, tout en se laissant persuader, s'étonne bien un peu de voir Pablo oublié si vite, mais elle a son intérêt à ce qu'il en soit ainsi. D'ailleurs Pablo est ruiné, et la soubrette trouve assez naturel que la comtesse lui préfère aujourd'hui Andrès que l'on croit encore riche.

Cependant la comtesse arrive un peu rêveuse et se demandant si elle a bien fait d'écouter un premier mouvement et d'ajouter foi à tous ces rapports contre Pablo. Mais Petra, qui ne la quitte guère, accuse de nouveau l'infidèle. Ce n'est pas sans quelques remords, mais que voulez-vous? elle a vingt mille francs dans l'affaire! Enfin elle s'en va et abandonne la pauvre comtesse à toute la détresse de son cœur.

Celle-ci, au moment de rentrer chez elle, y aperçoit Andrès qu'elle accable de toute son indignation. Andrès se justifie comme il peut, puis voyant arriver Gaspar et Pablo, et sous prétexte d'épargner la réputation de la comtesse, il se rejette brusquement dans la chambre et s'échappe par le balcon en ayant soin d'y laisser attaché le drap qui l'aide à en descendre.

Que veulent cependant à pareille heure Gaspar et Pablo? Ce dernier partait, mais entraîné par Gaspar, il

vient prendre congé de la comtesse, scène cruelle qui pourrait bien finir, si Petra n'accourait et n'arrêtait habilement sur les lèvres des deux amants le mot qui peut tout réparer. Survient Roberto, cherchant Andrès qu'on ne retrouve nulle part. Sa voiture l'attend pour partir. Ce nom seul d'Andrès fait frémir la comtesse et son trouble éveille un affreux soupçon dans le cœur de Pablo. On apporte une lettre à Roberto, elle est d'Andrès. Il lui raconte qu'il a passé la nuit dans la chambre de la comtesse qui n'y a point paru, mais qu'il a été assez adroit pour se faire apercevoir quand il est descendu par le balcon. Roberto peut donc hardiment demander pour lui la main de la comtesse. Muni de cette lettre, Roberto pourra, dès qu'il le voudra, prendre l'affaire à son compte. Cette pièce le met en mesure de prouver l'innocence de la comtesse et il lui suffira de la tenir secrète pour empêcher Pablo d'épouser sa maîtresse.

Cependant la comtesse a fini par apprendre que Pablo est ruiné. Cette nouvelle est pour elle un premier trait de lumière. Elle croit tout comprendre et comment, par délicatesse, Pablo s'est tenu à l'écart. Mais alors il aura donc pu croire qu'elle le dédaigne parce qu'il est pauvre? Comment le détromper assez vite? où est-il? où le trouver? « Il est parti avec les autres, » dit Ramona qui craint tout de ce réveil de l'amour et du retour de l'amant aimé.

Pablo n'était pas loin. Quelque chose, au fond du cœur, semblait l'avoir averti de ne pas se hâter, et le voici. Mais hélas! voici également Petra, et cette fois

encore l'explication n'aboutit pas. La comtesse entraîne Petra pour se débarrasser d'elle et revenir, et ce moment d'absence va suffire pour tout perdre de nouveau. Le valet de Pablo, Sabino, en profite pour venir raconter à son maître comment Andrès a passé la nuit dans l'appartement de la comtesse et comment il en est sorti. Le hasard a fait qu'il s'est trouvé sous le balcon et c'est lui qui a dressé l'échelle. Pablo indigné le menace de lui arracher la langue, s'il dit un mot de plus et s'il raconte cette odieuse histoire. Mais le coup est porté. Libre enfin, la comtesse accourt, mais trop tard. Au lieu de l'amoureux ébranlé, attendri, qu'elle avait laissé, elle retrouve un honnête homme indigné d'être pris pour dupe. La scène est éloquente et dramatique. La comtesse se défend avec le courage désespéré de l'innocence, mais Pablo furieux pousse la porte de sa chambre, lui montre le drap qui pend à son balcon, et la quitte en la maudissant.

La pauvre femme, méconnue, outragée, se voit aussitôt entourée de ses amis qui protestent avec elle de son innocence. Petra a passé la nuit avec son amie, Ramona sait que sa maîtresse n'est pas rentrée chez elle, Gaspar est plus indigné que personne. La comtesse, persuadée qu'ils tiendront devant Pablo le même langage, court après lui pour le ramener. Mais, dans l'intervalle, Roberto se présente et annonce que les cortès ont voté une subvention pour le canal de Zamora, et quand la malheureuse comtesse revient, ramenant Pablo de force, il n'est plus temps, l'affaire est devenue trop bonne pour

que l'on veuille y renoncer. Tous gardent un silence implacable. Mon Dieu ! que la comtesse attende un peu : qu'elle laisse passer le délai. Quand la dehesa appartiendra irrévocablement aux associés, ils parleront tant qu'elle voudra; ils apprendront à l'univers entier que sa vertu est aussi pure que le jour, et la comtesse pourra épouser Pablo. Et si elle meurt en attendant le mot que vous lui refusez aujourd'hui ?

La scène où, éperdue, elle court de l'un à l'autre, demandant à chacun compte de son bonheur, c'est peu, de son honneur, cette scène est la plus dramatique de l'ouvrage. Jouée par une grande tragédienne, Teodora Lamadrid, elle arrache des cris et des larmes. Mais c'est là précisément que les habiles protestent contre l'entraînement du grand nombre. Ils disent, et pour l'honneur de l'espèce humaine il faudrait les croire, que la cupidité ne saurait endurcir les âmes jusqu'à ce point. Hélas ! de telles capitulations de conscience sont-elles aussi invraisemblables qu'on le dit, et le poëte aurait-il véritablement calomnié la passion qu'il met en scène pour la flétrir ? J'ai peur, au contraire, qu'il n'y ait ici que cette exagération qu'autorise et commande même souvent la perspective de la scène. De quoi donc au fond s'agit-il ? dira l'impitoyable actionnaire. Se taire n'est pas accuser; est-ce trahir la vérité que de choisir son heure pour la dire ?

Voici pourtant d'irrésistibles paroles :

« Mon Dieu ! pourquoi donc s'acharnent-ils à me tuer ? L'outrage de cette inique sentence rejaillit jusqu'à

toi, et il est là! (*Désignant Pablo.*) Pourquoi n'écris-tu pas l'innocence sur le visage? Et vous croyez que ces outrages m'avilissent? Quelle simplicité? Quoi! la vertu, l'honneur seraient à la merci d'une lèvre infâme? Je suis une honnête femme et le monde entier ne saurait faire que je ne le sois pas! Si j'ai à me plaindre ici, c'est de moi-même, de moi qui viens leur demander ce que je possède, ce qu'ils ne sauraient donner. Mon honneur! qui vous le demande? Il ne m'a jamais quittée! Je le dois à Dieu qui m'a donné l'âme où il réside. Continuez à vous taire ou mettez-moi en pièces, que m'importe? Il me suffit d'être honnête devant Dieu, et pour moi je le suis, et ce mépris ne m'afflige ni ne me trouble... (*Elle se retourne, et apercevant Pablo.*) Ah! Pablo! si je pouvais l'être aussi à tes yeux!

PABLO, *à part.*

« Ils se taisent!

LA COMTESSE.

« Regarde-les avec attention. Vois-tu quels sombres visages? Pourquoi donc, si c'est moi qui ai commis le crime, est-ce vous qui en avez le remords?

PABLO, *à part.*

« Et ils se taisent!

LA COMTESSE.

« Qu'avez-vous à trembler? Les vois-tu? Ils tremblent tous... Mais ils se taisent!

PABLO, *ne se contenant plus.*

« Infâmes, pourquoi vous taisez-vous? J'ai seul le droit de juger ses torts. Mais, vous autres, malheureux!

que vous a fait cette pauvre femme? Aucune voix ne sortira-t-elle enfin de ces entrailles de chêne? Un mensonge quelconque serait plus noble que cet affreux silence... Ah! je le vois, c'est vous qui êtes les coupables et l'innocente c'est elle!

LA COMTESSE.

« Oh! mon Pablo! mon Pablo!

PETRA, *d'une voix troublée, mais assez haut pour être entendue.*

« Elle est riche.. et alors...

LA COMTESSE.

« Ne les écoute pas!

PETRA.

« On passe par-dessus tout.

PABLO, *atterré.*

« Ah! Dieu!

LA COMTESSE, *cherchant à l'entraîner.*

« J'ai confiance en toi. Viens, fuyons ces gens-là. Tu sauràs tout.

PABLO.

« Nous n'avons plus rien à nous dire, madame.

LA COMTESSE.

« Oh!

PABLO.

« Silence! ou je ne réponds de rien. (*Il s'en va.*)

LA COMTESSE.

« Vierge Marie, soutenez-moi! (*Elle tombe sans connaissance.*)

PETRA, *courant à elle.*

« Ciel!

ROBERTO, *recevant la comtesse dans ses bras.*

« Elle est à moi!... (*Aux autres qui le regardent effarés.*) Du calme... une affaire superbe! »

Entre le second et le troisième acte, la comtesse Isabelle est retournée chez elle, à Madrid. Tant de secousses, de si cruelles émotions ont altéré sa santé et même un peu sa raison. Elle le sent bien, mais elle ne veille que plus attentivement sur elle-même pour rester en état de tenir tête à ses ennemis. C'est pour cela qu'on s'étonne moins de la retrouver entourée des mêmes gens. Au lieu d'en être surveillée, il semble que ce soit elle qui les retienne auprès d'elle et ne veuille pas les perdre de vue, attentive à leurs moindres gestes, à leurs paroles les plus insignifiantes. Elle a déjà compris que Pablo ruiné a vendu son dernier morceau de terre pour payer cette maison de campagne qui avait paru lui plaire, et cette nouvelle la rend toute pensive. Ces détails font l'intérêt d'une scène où Ramona rend compte à Roberto de ce qui se passe chez sa maîtresse.

Après avoir confessé la camériste de la comtesse, Roberto reçoit le rapport du valet de chambre de Pablo. Loin de songer aux moyens de racheter son bien, ce dernier vit enfermé chez lui, malade et abattu.

Cependant le terme approche, et, dans l'intérêt commun, Roberto cherche d'abord son intérêt particulier. Ce qu'il voudrait, c'est s'emparer de toute l'affaire en rachetant la part de chacun. Aussi n'a-t-il eu garde de laisser connaître l'échéance précise du délai stipulé dans l'acte. Il n'a pu pourtant si bien faire que Sabino ne

l'ait découvert, et rien de piquant comme de voir aux prises ces deux aigrefins. Ce n'est pas la moindre leçon de la pièce que l'insolence de ces domestiques qui, ayant part au secret et s'élevant au niveau de ceux dont ils sont devenus les associés, les traitent en complices et leur imposent une égalité qui les humilie :

ROBERTO.

« Petra a tort de s'inquiéter, le terme est loin encore.

SABINO.

« De combien s'en faut-il ?

ROBERTO.

« D'une semaine au moins.

SABINO.

« D'une semaine !

ROBERTO.

« Oui.

SABINO, *regardant sa montre.*

« De trente-cinq miuutes.

ROBERTO.

« Ah ! tu sais?...

SABINO, *souriant.*

« Vous ne le saviez peut-être pas? »

Ne pouvant se tromper, les deux drôles s'entendent. Il y a un mot superbe de ce valet capitaliste : « J'ai toujours vu une affaire commencée avec un grand nombre d'associés finir insensiblement par s'arrêter dans très-peu de mains. » D'où il conclut que la déhésa revenait de droit à Roberto et à Sabino. Il répandra adroitement une fausse nouvelle, les autres auront peur, et Roberto,

qui se trouvera là par hasard, profitera de la panique pour acheter ce qu'on ne demandera pas mieux que de lui vendre.

Il y a là pourtant une âme moins endurcie que les autres, celle du bonhomme Gaspar qui a compassion de la pauvre comtesse et qui ne peut oublier qu'il est son obligé. Aussi faut-il voir avec quelle inquiète sollicitude sa femme veille sur lui et le tient en bride. Elle craint, à chaque instant, qu'il ne vienne à lui échapper. Gaspar ne peut s'accoutumer au spectacle de cette torture morale. « Ah ! dit-il, mon crime fut de commencer, mon châtiment est de continuer. » On ne sait enfin ce qui adviendrait de ce secret si bien gardé, si Sabino, d'accord avec Roberto, ne changeait tout à coup la face des choses. Il vient, avec le plus grand mystère, avertir ses associés que Pablo a trouvé l'argent, et va racheter la déhésa. Voyez d'ici la consternation générale, et l'intérêt n'étouffant plus la conscience, les bons sentiments reprennent le dessus. On a pitié enfin de cette innocente victime dont le malheur ne rapporte plus rien, et, en lui demandant pardon, on lui révèle un secret qui désormais n'a plus de valeur sur la place, que son bonheur, son honneur même peut encore être sauvé, car Petra lui apprend que Roberto a dans ses mains la preuve écrite de son innocence. Infortuné Roberto ! c'est lui maintenant qui sera l'ennemi. C'est contre lui que l'on va se servir de la nouvelle de Sabino, en lui vendant le plus cher possible les parts que l'on tient de lui. N'était-ce pas lui qui disait : « L'amitié est une chose et les affaires

en sont une autre? » Mais celui que l'on croit tromper est précisément celui qui s'imagine tromper tout le monde. Tranquille du côté de ses associés, Roberto croit le moment venu de mener à fin l'autre affaire, son mariage avec la comtesse. S'il a empêché le mariage de Pablo en cachant la lettre d'Andrès, il pense bien assurer le sien en la montrant. Les voilà enfin face à face, Roberto et la comtesse ! Qui l'emportera du rusé coquin qui a toutes les bonnes cartes dans son jeu, ou de l'honnête femme qui, pour sauver ce qu'elle a de plus cher, se voit condamnée à faire usage de ces armes peu familières à la vertu, et se reproche d'avoir à dissimuler une fois en sa vie ?

La scène est habilement conduite. Roberto, qui ne croit pas qu'on puisse rien refuser au porteur d'une telle lettre, se livre par sa confiance même. La comtesse, qui a cru un instant à sa générosité, bientôt avertie, joue plus serré et parvient à se faire, aux yeux de son adversaire, aussi intéressée que lui-même. Roberto n'avait pensé qu'à la dot et ne croyait pas rencontrer une femme aussi experte en affaires : c'est double bénéfice. Ne croyant pas que sa proie puisse lui échapper, il a réuni d'avance, dans le salon de la comtesse, tous ceux devant qui il importe de faire éclater son innocence. Il y a même invité, en homme qui sait le prix du temps, le notaire qui doit dresser le contrat, le même qui a rédigé l'acte de vente de la déhésa. Mais pour la comtesse tout ce monde, ce n'est personne si Pablo ne vient pas. C'est devant lui qu'elle veut être justifiée. Aussi lui dépêche-

t-elle un messager qui est chargé de l'amener à tout prix.

Cependant une affaire ne doit pas faire négliger l'autre, et Roberto n'oublie pas que, quelques minutes encore, et le délai sera passé. Il n'aura pas grand'peine à trouver des gens qui le cherchent et à convaincre des vendeurs impatients de vendre. La comtesse, qui ne perd pas un mot de ce qui se dit devant elle et à qui Roberto ne juge plus nécessaire de cacher l'échéance véritable, la comtesse disparaît sans bruit. Elle aussi a appris à si bonne école ce que vaut le temps, et elle a son dessein en tête. « Ah! si on pouvait suborner le temps! » dit quelque part Roberto, qui est un maître homme. La comtesse ne le suborne pas, mais elle en profite.

Voici enfin l'heure de la justice. Tout le monde a été exact au rendez-vous. On se croirait encore dans ce jardin des provinces basques où la comédie a commencé. Il n'y manque que le pauvre Andrès, que Roberto a fait enfermer en rachetant toutes ses créances. Que n'a-t-il fait aussi arrêter Pablo dont l'arrivée inattendue le gêne un peu et l'inquiète! Mais lors même qu'il apporterait de l'argent, qu'importe? l'heure est passée.

Roberto alors prend la parole et raconte avec complaisance l'odieux stratagème d'Andrès, et par quel moyen il entendait obtenir la dot et la main de la comtesse Isabelle. Heureusement qu'il est tombé lui-même dans son propre piége en écrivant de sa main l'aveu de son indigne complot, et cet écrit, Roberto le tire de sa

poche et le fait courir de main en main. Puis il ajoute :

« Et sachez à présent que j'épouse...

LA COMTESSE.

« Et vous, monsieur le notaire, n'avez-vous rien à dire ?

LE NOTAIRE.

« Si fait, madame. Une minute avant que le délai n'expirât...

ROBERTO.

« Comment ? Qu'est-ce ?

LE NOTAIRE.

« J'ai reçu, et j'en donne acte, la somme convenue. La déhésa est désormais libre de tout engagement. »

Et, comme dans toute bonne comédie, l'honnêteté triomphe, le vice est puni, et ceux qui s'aiment s'épousent.

Telle est l'œuvre de Lopez de Ayala. Elle amuse, elle émeut, elle intéresse, elle plaît à l'esprit, elle satisfait le cœur. Elle a provoqué d'assez nombreuses critiques, quelques-unes méritées. Elle a obtenu de plus nombreux éloges, qui tous ne s'adressent pas seulement à l'auteur. On est bien aise de se montrer partisan d'un ouvrage où il est éloquemment démontré que l'amour de l'or est une vilaine passion qui n'est bonne qu'à dévaster l'âme, et qu'il y a dans ce monde quelque chose de meilleur que d'être riche.

La comédie nouvelle est semée de mots heureux, quelques-uns profonds, de touchantes tirades, d'ingénieuses reparties, de gracieux détails. Les gens difficiles préten-

dent que ce n'est pas encore assez, et ils voudraient dans le style un peu plus de fermeté. Il faut bien s'en rapporter à eux, sauf à renvoyer l'auteur se pourvoir devant un tribunal compétent. Mais il y a là des beautés qui peuvent être senties ailleurs qu'en Espagne, et nous réclamons le droit d'en avertir la critique française. Ce n'est pas chose commune, après tout, que de réussir à charmer et à émouvoir tout une nation en lui parlant de désintéressement et de loyauté ! Si l'Espagne s'est laissé surprendre, à la bonne heure. Je plains les peuples qu'on ne surprend plus.

VI

LE FEUILLETON DE MADRID

Février 1862.

Revue littéraire. — Le deuxième volume de l'*Histoire d'Espagne*, par don Antonio Cavanilles. — Le Cid de la poésie et le Cid de l'histoire. — Les *Contes de village*, par don Antonio de Trueba. — Deux nouvelles de Fernan Caballero : *les Dettes acquittées; Noblesse et Vulgarité*. — Mort de Fernandez Baeza. — Le sénateur fabuliste.— Le *Romancero d'Afrique*, par don Eduardo Bustillo. — *La Croix du mariage*. — Eguilaz. — Son éducation. — Ses premières comédies. — *La Croix du mariage*. — Jugement et analyse.

Si, au lieu d'entretenir le lecteur d'un seul écrivain, prosateur ou poëte, je réunissais cette fois un certain nombre de livres et de noms, cette revue rapide et sommaire donnerait peut-être, par sa variété même, une idée plus exacte et plus vive du mouvement littéraire de l'Espagne, à un moment donné. Ce serait d'ailleurs une occasion de présenter, en même temps que les auteurs nouveaux, les productions dernières de ceux dont j'ai déjà parlé.

Don Antonio Cavanilles vient de donner au public le

second volume de sa belle histoire d'Espagne [1], et on le dit fort avancé dans le troisième. Ce nouveau volume comprend deux livres et embrasse depuis le règne de don Garcia de Léon jusqu'à l'avénement de saint Ferdinand au trône de Castille. Que de faits importants entre ces deux dates, et dans quelle attente nous laisse la dernière ! C'est l'époque des grands califes de Cordoue, Abder-Rhaman III, Almanzor, Hixem II, suivie des beaux règnes d'Alphonse VI et d'Alphonse VII, que traverse comme un long éclair la glorieuse figure du Cid. Vient enfin, pour clore le récit, la bataille légendaire de las Navas. C'est déjà l'histoire, c'est encore un peu le roman, c'est toujours l'épopée. Dans ce volume comme dans le le précédent, l'érudition se mêle discrètement aux vifs détails de la narration et ajoute à l'autorité de l'histoire sans lui rien ôter encore des couleurs de la poésie. Entre le Cid du romancero et du théâtre et le personnage à demi barbare qu'ont inventé, à l'usage de la démocratie envieuse et dénigrante, certains modernes trop épris de réalité, don Antonio Cavanilles a retrouvé le vrai Rodrigue qui, sous sa rude écorce, laisse entrevoir assez de grandeur pour devenir un jour, sans trop d'invraisemblance, le héros du romancero, de Guillen de Castro et de Corneille. Le volume est terminé par un excellent chapitre sur l'état de la langue, des lettres, des mœurs

[1] *Historia de España*, por don Antonio Cavanilles, de las reales Academias de la historia y de las siencias morales, tomo II. Madrid, 1861. Imprenta de J. Martin Alegria, paseo del Obelisco, 2 (Chamberi).

et des croyances, au moment où Ferdinand III ajoutait à son domaine héréditaire la couronne que sa mère venait d'abdiquer en sa faveur.

Tout en corrigeant les épreuves d'une nouvelle édition de ses vers, qui s'imprime aux frais de la reine, don Antonio de Trueba écrivait d'autres contes en prose. Ce nouveau recueil, un peu moins *couleur de rose* que le premier, a pour titre : *Contes de village*[1]. L'auteur, cette fois, a pris ses personnages en pleine Castille, à la porte même de Madrid. Mais gens de Castille ou de Biscaye, ils ont la même simplicité originale. Sur cette scène un peu moins attrayante, dans ce milieu plus sévère sans être moins humble, ils apportent les mêmes sentiments naturels et vrais. C'est toujours le doux intérêt, la verve courante, le dialogue enjoué et cette pointe de gaieté railleuse des premiers récits, toutes les qualités enfin que j'avais déjà essayé de vous faire aimer dans les contes couleur de rose.

Nous n'avons ici que cinq nouvelles, et encore deux ne sont-elles que des souvenirs de voyage ou des impressions de la nature liées à des considérations ingénieuses sur la poésie. Mais le morceau qui a pour titre : *la Félicité domestique*, est bien un conte, et des plus charmants. *El mas listo que Cardona* (je vous le donne en espagnol, faute de savoir comment le traduire) est, au contraire, une vraie comédie de village en cinq chapi-

[1] *Cuentos campesinos*, por don Antonio Trueba y la Quintana. Madrid, 1860. Imprenta de *la Correspondencia de España*. Editor, don Hilarion de Zulosga.

tres, qui démontre une bonne fois de plus que le plus madré tombe souvent lui-même dans ses propres filets. C'est ce qui arrive à maître Cardona, à la grande joie de ses voisins... et du lecteur. Tout cela est honnête, plein de grâce, amusant, bien trouvé. Ce n'est pourtant pas encore la grande composition, tout à la fois savante et spontanée, que j'ose attendre de don Antonio de Trueba, et qu'avec un peu de loisir il écrira, s'il plaît à Dieu, maintenant que sa chère Biscaye lui a fait ce loisir, payé d'avance par tant d'aimables chansons.

Mais, à propos de contes, allez-vous me demander, n'avez-vous rien à me dire de votre grand conteur andalous? Que devient Fernan Caballero? N'a-t-il donné à son public, qui devient peu à peu toute l'Europe, aucun de ces récits d'une simplicité si énergique, et qui ont comme renouvelé en Espagne l'imagination littéraire? Je pourrais vous signaler, en effet, bien des pages charmantes semées par lui aux quatre vents de la publicité périodique. Mais c'est précisément là son mal. Depuis que la célébrité est venue le surprendre, comme malgré lui, dans sa tour d'ivoire, le loisir des longues œuvres semble passé désormais pour le délicieux écrivain. C'est un cœur de femme que la charité est en train de perdre, comme elle en a perdu tant d'autres. Expliquons-nous cependant; je veux dire que le temps et le génie de Fernan Caballero sont comme au pillage; c'est à qui aura une heure de ce temps précieux, quelques lignes de cette charmante plume. Fernan ne sait défendre ni son temps ni sa plume. Surgit-il une publication nou-

velle, journal ou revue, c'est à Fernan que l'on demande aussitôt le *Sésame, ouvre-toi* de l'âme des lecteurs et de la bourse des abonnés. De partout on vient frapper à la porte bénie, et pas une main tendue ne se retire sans emporter quelque chose. Mais plus Fernan écrit de ces pages volantes, moins il compose de romans. L'an passé, toutefois, à l'occasion de la guerre du Maroc, on publia de lui une nouvelle prise au cœur même de l'émotion populaire, *les Dettes acquittées*. Elle m'est dédiée, et je l'ai traduite, deux raisons qui m'ôtent le droit d'en dire tout le bien que j'en pense [1]. Mais on me permettra de m'en dédommager avec un autre de ses ouvrages, imprimé tout récemment sous ce titre : *Noblesse et Vulgarité* [2], une de ces vigoureuses esquisses où, dans la langue la plus abondante de l'Europe, Fernan Caballero excelle à dire tant de choses en si peu de pages. La noblesse, ici, a pour type une vieille mendiante; la vulgarité, un parvenu de village qui n'a pas mieux réussi à acheter avec son or les sentiments élevés, que le financier de la Fontaine à se procurer *le dormir* au marché. Mais j'allais oublier que les nouvelles de Fernan Caballero ne s'analysent pas : il faut les lire. Aujourd'hui

[1] *Deudas pagadas*. Cuadro de costumbres populares, por Fernan Caballero. Madrid, 1860. Imprenta de M. Tello, calle de Hita, 5.

Les Dettes acquittées, nouvelle de Fernan Caballero, traduite avec une Introduction par Antoine de Latour. Paris, 1860. Ch. Douniol, rue de Tournon, 29.

[2] *Vulgaridad y Nobleza*, cuadro de costumbres populares, por Fernan Caballero. Sevilla, 1861. Imprenta de Enrique de Rojas, calle de Genova, 9.

que les chemins de fer ne laissent plus apercevoir au voyageur que les villes, il n'y a qu'un moyen de s'arrêter dans les villages et de voir le peuple chez lui, c'est d'étudier les livres de Fernan Caballero.

Ce n'est pas les quitter encore que de parler poëtes et poésie. La poésie menait le deuil, ces jours derniers, à Madrid, qui venait de perdre un fabuliste de mérite, don Pascual Fernandez Baeza, ancien président de Chambre et sénateur du royaume. Un fabulisle sénateur? Pourquoi pas? M. Viennet, chez nous, était bien pair de France... Mais parlons de Baeza. Ses fables[1] ne se distinguent point par une nouveauté bien grande, et ce n'est pas lui qui détrônera Samaniego, le très-ingénieux imitateur de notre la Fontaine, ou Iriarte, qui a servi de modèle à Florian. Mais ses fables ont un tour particulier et une saine morale heureusement appropriée aux habitudes de notre temps.

Revenons aux vivants. Peut-être vous souviendrez-vous qu'à l'époque de la guerre du Maroc, le marquis de Molins, ancien ministre de la marine et poëte à ses heures, publia, avec le concours de ses amis, un petit volume intitulé : *le Romancero de la guerre d'Afrique*[2]. La plupart des beaux esprits de Madrid avaient contri-

[1] *Nueva coleccion de fabulas morales*, por D. Pascual Fernandez Baeza, 3e edicion. Madrid, 1858. Imprenta de Rivadeneyra, calle Madera baja, 8.

Nueva coleccion de fabulas politicas y morales, por D. Pascual Fernandez Baeza. Madrid, 1858. Campo Redondo, calle Huertas, 44.

[2] *El romancero de la guerra de Africa*. Madrid, 1860. Imprenta de M. Rivadeneyra.

bué à cette petite Iliade de circonstance, et il en était résulté quelque chose d'un peu artificiel, mais qui, au demeurant, n'était ni sans grâce ni sans force. Un poëte, dont le nom était encore trop peu connu pour avoir son rang parmi les rapsodes du salon du marquis de Molins, don Eduardo Bustillo, ne se laissa pas effrayer par le *væ solis* de l'Écriture, et voulut à lui seul faire son *Romancero*. L'Espagne, qui aime l'audace dans la jeunesse, accueillit avec faveur cette seconde tentative, et le *Romancero* de don Eduardo Bustillo a eu déjà deux éditions, dont une illustrée [1]. L'avantage de ce recueil sur son devancier, c'est que l'auteur a pu en faire une œuvre plus individuelle, et qu'on a un récit de la campagne qui, à travers des épisodes intéressants, lie l'une à l'autre, avec aisance, les diverses péripéties de la lutte. Je me garderai bien d'opposer un débutant à cette légion de vétérans éprouvés dans les joutes de la poésie ; mais il doit m'être permis de relever au moins dans sa composition modeste le mérite de l'unité, unité de ton, d'accent et de couleur.

Mais je m'étonne qu'il ne soit venu aucun romancero daté de Tetuan même. L'Espagne avait pourtant là un poëte. A la place du général Ros de Olano, j'eusse aimé mieux revenir de là grand poëte que grand d'Espagne.

Après l'immense succès de la comédie de don Adelardo Lopez de Ayala, la scène espagnole ne devait guère compter dans la même année sur un second suc-

[1] *Romancero de la guerra de Africa*, por don Eduardo Bustillo. Imprenta de Manuel Galiano, plaza de los Ministerios. Madrid, 1861.

cès presque égal au premier. Elle aura eu pourtant cette rare bonne fortune, grâce à don Luis de Eguilaz et à sa comédie intitulée : *la Croix du mariage*[1]. Luis de Eguilaz s'était vu déjà fort applaudi au théâtre, mais ce dernier triomphe lui a fait franchir la ligne imperceptible qui sépare la notoriété la plus honorable de la célébrité.

Luis Martinez de Eguilaz est plus légitimement encore que Lopez de Ayala, qui s'en défend, un fils de l'Andalousie, et si l'auteur du *Tanto por Ciento* a pu recevoir, à l'université de Séville, les leçons et les conseils de Lista, celui de la *Cruz del matrimonio* a reçu, à Xerez, les conseils et les leçons de don Juan-Maria Capitan, un maître excellent aussi, le Lista de Xerez. Celui-ci avait pour son élève une prédilection marquée et, d'un regard plus pénétrant que celui du reste de ses disciples, ordinairement meilleurs juges les uns des autres, il avait entrevu la gloire future d'Eguilaz. Après le succès de *Ruiz de Alarcon*, l'un des premiers drames de notre poëte, Capitan écrivait à un ami : « Vous voyez que je ne m'étais pas trompé dans l'horoscope que je tirai de mon élève Luis de Eguilaz, » et après avoir lu la pièce imprimée, il écrivait encore : « Il semble impossible qu'à son âge on puisse faire quelque chose d'aussi extraordinaire. » Et il adressait des vers charmants à l'heureux auteur de *Ruiz de Alarcon*, et il lui souhaitait un Maiquez pour jouer le rôle de Vargas, dans un autre

[1] *La Cruz del matrimonio*, comedia original en tres actos y en verso, de don Luiz de Eguilaz. Madrid, 1861. Imprenta de José Rodriguez, calle Factor, 9.

drame dont le poëte lui avait lu les premières scènes, aux vacances, et qui aurait eu pour titre : *l'Epée de saint Ferdinand*.

Ce dernier ouvrage n'a jamais été représenté, et ce n'était pas non plus par *Ruiz de Alarcon* que Luis de Eguilaz s'était d'abord fait connaître. Pendant que ce drame attendait son tour et son jour, enseveli et comme perdu dans la poche d'un acteur célèbre, Eguilaz, tout jeune encore, étudiait le droit à Madrid, prenait date et rang, en 1853, par une comédie intitulée : *les Vérités amères*, qui obtint un légitime succès. Cette pièce fut suivie de : *une Mystification de Quevedo*, *la Bergère de Finojosa*, *le Patriarche du Turia* et d'autres ouvrages qui assurèrent à leur auteur une juste renommée. Ce qui recommande ces nombreux essais, c'est moins la force dramatique et l'invention qu'un intérêt habilement éveillé et soutenu, et surtout un style d'une rare et élégante facilité, contenu dans son abondance et ingénieux sans recherche. Ce sont là encore, ce sont là avant tout, les qualités de la *Croix du mariage*.

La pièce imprimée porte deux épigraphes, et je le remarque parce qu'elles sont bien d'une *âme espagnole*, comme dirait la Fontaine. Son premier texte, je ne me trompe pas, son premier texte est tiré de l'Évangile de saint Matthieu, le second de l'*Année chrétienne*, du père Croizet. C'est une belle parole attribuée à sainte Monique : « Pour apprivoiser l'humeur intraitable et extravagante d'un mari, il n'est pas de meilleur moyen que le silence respectueux, les manières humbles et graves,

la patience douce et persévérante de la femme. » C'est du moins le moyen auquel a recours, pour ramener Félix, doña Mercedes qui, en vraie fille de son pays, sait par cœur son *Année chrétienne*. Quant à l'intrigue, mettez Mercedes au lieu d'Ariste, et Enriqueta au lieu de Sganarelle ; remplacez Léonor par don Félix et Isabelle par don Manuel, et vous aurez une étude de mœurs qui vous rappellera assez bien, en renversant les rôles, l'*Ecole des Maris*. Pendant que la femme, jalouse, violente, emportée, ne fait qu'éloigner son mari en s'exposant à se perdre elle-même, celle qui ne montre au sien qu'un visage souriant, une âme toujours attentive à ses moindres désirs, voit revenir de lui-même celui qui s'écartait. « A la bonne heure, m'écrivait, après avoir lu la pièce, une femme d'un esprit supérieur ; mais ne trouvez-vous pas que Félix a raison quand il dit à Mercedes : « Tu as un défaut. — Lequel ? — Tu es trop parfaite. » Tant de perfection peut finir, en effet, par ennuyer. On a vu trop souvent où menait cette idolâtrie de la femme envers son mari. Un mari est trop tenté d'accepter l'esclave qui se donne à lui. C'est là une douce et aimable morale, mais qui ne va ni au fond des choses ni au fond du cœur humain. Il y avait dans la fable d'Eguilaz l'étoffe d'une jolie petite pièce, mais je cherche sans l'y trouver la grande comédie. »

On peut craindre, en effet, qu'une leçon donnée avec tant d'indulgence ne ramène qu'un bien petit nombre d'égarés. Une victime si habile à cacher ses larmes est faite pour émouvoir le spectateur plutôt que le mari.

D'ailleurs un caractère tel que celui de Mercedes ne prête guère à l'action ; aussi, rien de plus léger que la trame de cette comédie ; pour peu qu'on appuie, on enfonce, et le terrain solide fait trop souvent défaut. Cette insuffisance de l'action frappe moins dans le premier acte qui est fort joli et qui forme une attrayante exposition du sujet. Mais dès le second, on sent la mollesse du fond, rien ne se noue fortement ; et quand, au troisième, les événements se précipitent, rien n'y ayant préparé le spectateur, on éprouve comme un besoin de se sauver, quelque chose de ce mouvement involontaire qui vous pousse à fuir, quand vous entendez un toit craquer sur votre tête, ou à vous jeter sous la première porte qui s'ouvre, quand vous êtes surpris par une averse. Le dénoûment de cette comédie a deux faces en effet, l'une tragique et inattendue, celle que je comparais à un orage qui éclate brusquement ; l'autre aimable et consolante, mais trop rarement vraisemblable pour ne pas risquer de manquer son but. Voilà bien des objections, mais elles n'ôtent rien au mérite réel de la pièce, qui est surtout dans le charme des vers et dans la beauté des sentiments.

Que conclure de ce qui précède? c'est que les jeunes femmes qui iront pleurer ou rire tour à tour à la pièce nouvelle feront bien, en rentrant chez elles, de relire tout bas (inutile que ce soit en compagnie de leur mari) ces autres paroles de sainte Monique qui terminent le passage déjà cité : « La déférence et la soumission que nous devons à nos maris ne nous permettent pas de

leur tenir tête. Le contrat conjugal est un contrat onéreux (de là sans doute le titre de la récente comédie), qui nous impose le devoir de souffrir avec patience les défauts d'un mari. Mais, si vous savez vous taire, vous vous épargnerez bien des chagrins et des dégoûts. » Mercedes pousse un peu loin, je l'ai confessé déjà, cette vertu du silence et de l'attente résignée; mais quoi? ce sont les femmes qui font le succès au théâtre, et si Eguilaz a réussi près d'elles, que pourrions-nous dire?

Terminons par une bonne nouvelle. On ne demandera plus comment il se fait que la littérature espagnole, la plus nationale, dit Schlegel, des littératures écloses avec les nations modernes du chaos du monde ancien, soit précisément la seule qui n'ait pas eu encore son historien national. Elle l'aura désormais. Voici, en effet, le premier volume d'une œuvre, impatiemment attendue, de don Jose Amador de los Rios [1]. Je parlerai longuement, quelque jour, de l'auteur et de son livre. Je me borne cette fois à l'annoncer et à dire que ce premier volume embrasse toute l'époque où le génie espagnol ne parlait encore que latin, mais le latin, déjà plus espagnol que romain, des deux Sénèque, de Lucain, de Martial, de Florus, de Silius Italicus, et le latin moins romain encore, à mesure qu'il devenait plus chrétien, de Prudence, d'Orose, de saint Isidore de Séville, de

[1] *Historia crítica de la literatura española*, por don José Amador de los Rios, individuo de las reales Academias de la historia y de San Fernando, etc., etc. Madrid, 1861. Imprenta de J. Rodriguez, calle Factor, 9

saint Ildefonse de Tolède. Elle est déjà tellement espagnole, cette littérature, que son savant historien se sent pour Lucain des faiblesses toutes patriotiques, mais qu'il ne faut pas trop lui reprocher, car notre grand Corneille en eut aussi sa part.

VII

DON JOSÉ AMADOR DE LOS RIOS

Don José Amador de los Rios. — Ses études. — Sa physionomie. — Les savants du seizième siècle. — Premiers travaux d'Amador de los Rios. — Son *Histoire critique de la littérature espagnole.* — Vastes développements de cette histoire. — Analyse du premier volume. — Les lettres latines en Espagne : Lucain, Martial, Florus, les deux Sénèques, Silius. — Les Pères de l'Église espagnole : Orose, saint Léandre, saint Isidore, saint Ildefonse, etc. — Ses poëtes : Juvencus, Dracontius, Prudentius, etc. — Les saints en Espagne. — Caractères généraux de cette histoire.

Si don José Amador de los Rios, au lieu d'être un professeur laïque de l'université centrale de Madrid et le doyen de sa faculté des lettres, portait le froc du moine ou seulement le long manteau du prêtre, il serait le type, à notre époque et en Espagne, de ces savants maîtres qui, au seizième siècle et même au dix-septième, en même temps qu'ils étaient souvent l'honneur de l'Église, enseignaient à la jeunesse les langues et les littératures anciennes, avaient un pied dans toutes les sciences et dans tous les arts; rassurés d'avance et protégés par l'innocence de leur vie, racontaient en beaux

vers les rêves de leur imagination émue, et trouvaient encore du temps pour exercer un art, la peinture ou la musique, s'ils n'aimaient mieux apprendre simplement l'hébreu. Don José Amador de los Rios, qui n'a dépassé la quarantaine que de quelques années, possède ces aptitudes diverses, et, comme il est bien de son temps, il ajoute à tous ces mérites celui de porter honorablement l'emploi de père de famille.

Né en 1818 à Baena, dans la province de Cordoue, Amador de los Rios eut pour père un sculpteur distingué, et ce fut sans doute dans l'atelier paternel qu'il puisa ce goût éclairé des arts qui se fait jour dans tous ses travaux d'histoire et d'enseignement, mais que domine et élève la passion plus vive des lettres. Amené à Séville, où Alberto Lista était encore dans tout l'éclat de son enseignement, et qu'habitait alors M. le duc de Rivas, il trouva dans les leçons de l'un et dans les encouragements de l'autre l'aiguillon dont ne saurait se passer en Espagne aucune vocation littéraire.

A peine échappé de l'école, on le voit, de concert avec son ami, le sympathique poëte, l'ingénieux érudit, don Juan-José Bueno, fonder un journal de littérature qu'ils intitulent *le Cygne*, puis, en 1839, publier, encore avec son ami, un petit recueil de poésies qui obtint plus d'un suffrage honorable, et animer d'une verve qui se répandait volontiers dans toutes les directions de l'intelligence diverses réunions studieuses où, parmi les noms de ceux qui les composaient, il en est qui sont devenus célèbres, celui, par exemple, de l'éminent critique

don Manuel Cañete. Vers le même temps, Amador de los Rios associait ses efforts à ceux de quelques personnes de goût, d'esprit et de savoir, pour faire revivre l'ancienne Académie de Séville, dont il est resté, à Madrid, un des représentants émérites et dévoués.

En 1841, il épousait la sœur d'un littérateur connu, don José Villalta, dont le père, attaché au patrimoine royal, habitait alors dans l'Alcazar la maison même d'où Fernan Caballero date aujourd'hui ses romans. A cette époque, à Séville même et sans doute sous ce même toit, Amador de los Rios écrivait et publiait une version avec commentaires, dont l'original [1] avait grand besoin, de la partie qui regarde l'Espagne, dans l'ouvrage de Sismondi qui a pour titre : *Histoire des littératures du midi de l'Europe*. Il écrivait encore un ouvrage intitulé : *Séville pittoresque* [2], dans lequel l'érudition la plus sûre se lie à la description artistique la plus minutieuse. Il devait plus tard, sous la même forme, écrire une *Tolède pittoresque* [3].

Mais, à l'époque où il donnait ce dernier livre au public, il était déjà allé chercher à Madrid un horizon plus

[1] *Historia de la literatura española*, por Sismonde de Sismondi (traduccion con numerosas anotaciones y adiciones), dos tomos in-4°. Sevilla, 1841-1842.

Sevilla pintoresca, ó descripcion de sus mas célebres monumentos artisticos, un tomo in-4°. Sevilla, 1844.

[3] *Toledo pintoresco ó descripcion de sus mas célebres monumentos artisticos*, un tomo in-folio menor. Madrid, 1845.

vaste, et, voué à l'enseignement, il avançait laborieusement dans cette vie sérieuse qui le menait à deux académies, et lui assurait la chaire des principes généraux de la littérature. Chemin faisant, il semait dans les revues une foule d'articles variés, et achevait deux savantes publications : des Études historiques et littéraires sur les Juifs d'Espagne [1] et une magnifique édition des œuvres du marquis de Santillana [2].

Voilà par quels travaux, et j'en laisse, don José Amador de los Rios préludait à cette histoire critique de la littérature espagnole dont nous allons nous occuper, et qui, si elle s'achève, et, la reine aidant, Dieu permettra qu'elle soit achevée, sera le monument de sa vie.

Don José Amador de los Rios est de taille moyenne et d'une physionomie énergique et rude. Il a la puissante encolure de ces fortes races universitaires qui sont les mêmes partout. Ces longues et patientes œuvres semblent réclamer de larges épaules.

L'*Histoire critique* [3] n'aura pas moins de quinze volu-

[1] *Estudios históricos, políticos y literarios sobre los Judios de España*, un tomo in-4°. Madrid, 1848.

[2] *Obras de don Iñigo Lopez de Mendoza, marques de Santillana*. ahora por primera vez compiladas de los codices originales et ilustrades con la vida del autor y comentarios; un tomo in-folio menor. Madrid, 1852.

[3] *Historia crítica de la literatura española*, par don José Amador de los Rios, individuo de número de las reales Academias de la historia y nobles artes de San-Fernando, decano de la Facultad de filosofía y letras de la universidad central, etc. Madrid, J. Rodriguez, calle Factor, 9, 1861.

mes, dont les sept premiers, qui embrassent les origines et tout le moyen âge, sont complétement écrits. Le premier, le seul qui ait encore paru, traite des écrivains latins de l'antique Espagne, le dernier ira chercher dans le nouveau monde les inspirations du génie espagnol, et nous dira ce qu'est devenue la langue des conquérants sur les lèvres des races conquises. Le génie littéraire de l'Espagne a eu, lui aussi, ses colonies qui méritaient d'avoir leur historien.

Mais nous sommes loin de ce brillant et lointain appendice de l'œuvre principale; revenons au début de celle-ci :

Dans une longue introduction, Amador de los Rios commence par résumer l'histoire de la critique dans son pays et celle des livres qui ont eu pour objet, en Espagne et hors de l'Espagne, la littérature espagnole, revue consciencieuse et vaste où nul n'est oublié, je puis bien le dire, étant à peu près le seul dont l'auteur ne parle pas. Je n'entrerai pas ici dans les détails, ce serait vouloir analyser des analyses; ce qu'il importe de signaler, c'est l'esprit que l'historien se propose d'apporter dans son récit, qui est celui d'un large éclectisme. Il suivra d'un regard ferme, sans parti pris d'école, sans préoccupation de système, le double courant qui, dans la poésie surtout, ouvre deux routes parallèles au développement du génie espagnol, celle de l'inspiration originale, nationale, spontanée, populaire, énergique et naïve, et celle de la tradition gréco-latine, modifiée suivant les temps et les circonstances et par les influences

qui lui arrivent du dehors, de la France ou de l'Italie. Solidement appuyé sur les principes généraux, sur les règles éternelles du goût et du bon sens, l'historien sera sympathique aux réformes et aux tentatives nouvelles, faisant sévèrement la part de ce qu'elles auront de chimérique et parfois de barbare, et de ce qu'il y aura en elles de rénovation féconde ou d'imitation énervante.

Mais avant d'aborder le récit même, laissez-moi revenir un moment sur la querelle que tout à l'heure je n'ai point voulu faire à Amador de los Rios. Je ne me reconnais point le droit de me plaindre pour moi-même, mais j'ai bien celui de réclamer en faveur des autres. Le docte historien ne devait-il pas un souvenir au beau livre de M. Amédée Pichot sur Charles-Quint à Saint-Just? Il le devait plus encore au grand érudit, à la fois allemand et espagnol, qui a recueilli avec tant de soin la *Floresta de rimas antiguas castellanas* et les chefs-d'œuvre de la scène espagnole antérieurs à Lope de Vega; tout le monde a nommé Nicolas Böhl de Faber[1]. Un historien des lettres espagnoles devait-il oublier que, dans cette flore de la poésie castillane, il est une fleur nouvelle que l'Espagne doit surtout à Böhl de Faber, celle qui s'est révélée elle-même par son doux parfum

[1] *Primera parte de la floresta de rimas antiguas castellanas*, ordenada por don Juan Nicolas Böhl de Faber, de la real Academia española. Hamburgo, en la librería de Perthes y Besser, 1821. La seconde et la troisième parties parurent plus tard. Le recueil forme trois volumes.

sous le nom mystérieux de Fernan Caballero? J'espérais aussi trouver ici le nom de don Eugenio de Ochoa, l'homme qui peut-être a le plus contribué par ses savantes éditions à faire connaître à la France la littérature espagnole; un hommage, enfin, un souvenir n'était-il pas dû à don Juan-Maria Mauri, le poëte éminent, l'ami de Quintana, du duc de Rivas, de Martinez de la Rosa. Je l'ai connu dans sa verte vieillesse, et j'ai encore devant les yeux sa physionomie si jeune sous ses cheveux blancs. Amador de los Rios parlera bien sans doute, un jour, de la *Agresion Britanica*, cette page épique qui a déjà pris place à côté des *Naves destruidas de Cortés*, mais, en attendant que justice soit faite au poëte, ne fallait-il pas la rendre au critique, à l'auteur de l'*Espagne poétique?*

Ce premier volume est donc l'exposé de tout ce que l'Espagne païenne encore ou déjà chrétienne a ajouté pendant cinq siècles au trésor des lettres latines.

Avant la brillante époque des Sénèques, de Lucain, de Martial, de Florus, de Quintilien, elle avait déjà envoyé à Rome le maître du premier des Sénèques, le rhéteur Portius Latro, dont son élève a tracé un séduisant portrait. C'est cependant une chose digne de remarque, mais je ne voudrais pas qu'on en prît trop avantage, que l'Espagne littéraire se soit d'abord révélée à Rome par une école de déclamation. Des critiques prévenus ont paru croire que c'était de cette école ou, pour mieux dire, de l'Espagne même et de Cordoue en particulier que sortit cet essaim de qualités corruptrices

et d'agréables défauts qui marquèrent le second siècle de la littérature romaine, le premier âge de sa décadence. Mais on a fort bien répondu que si Sénèque et Lucain, qui ont eu surtout leur rôle et leur influence dans cette décadence, étaient Espagnols, Quintilien, qui plus que tout autre a signalé le mauvais côté de leur talent et combattu l'imitation de ces dangereux modèles, était un Espagnol aussi, et que c'étaient aussi des Espagnols et des Espagnols assez voisins de Cordoue, que Columelle, ce poëte modeste qui, en cherchant à combler une lacune des *Géorgiques* retrouva quelquefois l'accent de Virgile, ce Silius Italicus qui poussa jusqu'à l'idolâtrie son admiration pour l'*Enéide*, ce Florus enfin, en qui, malgré quelques traits de mauvais goût, commence une sorte de réaction contre les Sénèques et un retour vers les modèles du siècle d'Auguste. Non, il ne serait pas juste de dire que l'Espagne ait apporté à Rome la corruption littéraire qui s'y répandit à cette époque; elle l'y trouva, et contribua seulement à la propager par cette subtilité et cette impétueuse ardeur d'imagination qui lui sont propres, et qui devaient faire de ses beaux esprits les apôtres sans doute, mais d'abord les premières victimes du faux goût qui envahissait alors tous les genres.

C'est à Lucain surtout qu'est restée fidèle la faveur des critiques, même après tant de siècles écoulés. Dès que Amador de los Rios se met à parler de Lucain, on n'est jamais bien sûr qu'il n'en viendra pas à le mettre à côté de Virgile. Il raconte avec complaisance tous les

événements de sa vie; il expose avec la voluptueuse lenteur d'un panégyriste séduit et convaincu les beautés de *la Pharsale*. Il cherche de bonne foi à être impartial envers le poëte, qui tour à tour, dit-il, a été élevé trop haut ou trop abaissé, et cette opinion intermédiaire, qu'il croit sans doute avoir trouvée, voici comment il l'exprime :

« Parce que le sujet de *la Pharsale* se développait dans une sphère hautement historique, Lucain ne renonça pas pour cela à faire preuve des dons privilégiés dont la Providence l'avait enrichi à pleines mains. Il n'existe peut-être pas dans la république des lettres un autre génie qui, dès sa première jeunesse, ait recueilli tant de brillants lauriers. Aucun, depuis, ne l'a surpassé dans ses grandes qualités poétiques. Doué d'une imagination prodigieuse, l'âme pleine d'harmonie et de lumière, tout ce que regardent ses yeux change de forme et de nature, et les demi-teintes, les pâles nuances disparaissent aussitôt. Sous la touche impétueuse de son pinceau, les ruisseaux se changent en fleuves immenses, les humbles collines croissent et s'élèvent en montagnes sublimes, et les hommes semblent animés de forces titaniques. »

Voilà une page brillante; mais blâme-t-elle ou loue-t-elle sans réserve? On sent dans ce portrait les alarmes de l'homme de goût; mais cette exagération qu'il rend si bien, il semble qu'il l'aime autant qu'il la redoute. C'est là un jugement tellement espagnol, qu'on retrouve ce morceau textuellement cité, longtemps avant que le

livre ne parût, et comme une page classique en naissant, dans la thèse que soutenait pour le doctorat un jeune orateur qui, depuis quelques années, tient toute l'Espagne, partisans et adversaires, suspendue au charme de sa parole, don Emilio Castelar. Mais comment Amador de los Rios et tant d'autres, avant et après lui, ne se seraient-ils pas laissé ravir par ce qu'il y a des flammes du Midi dans le génie de Lucain, quand Dante lui-même, en sa *Divine Comédie*, le nomme après Homère et avec Ovide?

Ces origines latines et païennes de la littérature espagnole remplissent les quatre premiers chapitres de la nouvelle histoire. Le cinquième appartient déjà aux poëtes chrétiens de cette littérature. Dès que le christianisme eut pris sa place dans l'empire, il essaya aussi de parler la langue de la poésie. Mais sous cette forme classique et usée son inspiration est comme embarrassée, et rien de supérieur ne se produit encore en Espapagne. Deux noms cependant réclament un souvenir, celui de Juvencus et celui de Prudence. Le premier, qui vivait sous Constantin, eut la singulière pensée de mettre l'Evangile en vers, et quoi que fasse Amador de los Rios pour relever cette tentative des dédains d'une critique peut-être, en effet, trop sévère, il n'y réussit qu'à demi. Le récit divin prend sous la forme virgilienne je ne sais quoi de contraint et d'artificiel qui lui ôte sa sublime naïveté. Quand un grand poëte de nos jours, M. de Laprade, a, dans ses poëmes évangéliques, essayé quelque chose d'analogue, il s'est bien

gardé de serrer de trop près la parole de l'évangéliste. Ce qu'il fait, le voici. Il s'empare de tel ou tel épisode, le résume en quelques traits rapides, puis, donnant carrière à son inspiration, il médite, il rêve, il chante sur le texte sacré, parfois avec grandeur, souvent avec grâce, toujours avec mesure. Juvencus, pour s'être tenu trop près de son modèle, tombe dans le vague de l'imitation ou dans l'affectation de la nouveauté. Son inspiration n'est pas assez puissante pour dominer cette vieille langue poétique, rompue déjà à tant d'usages, et à laquelle il impose par force des pensées auxquelles elle ne suffit plus. Le génie des Pères de l'Église latine pourra seul faire à cet idiome suranné une sublime violence qui le rajeunira en le transformant. Juvencus, prêtre vénérable qui vivait dans la solitude, avait la bonne volonté, la foi pure et sincère, une instruction solide, assez de savoir-faire, mais il eût fallu du génie.

Prudence a plus d'essor; toutefois, ses contemporains se sont trop hâtés de le comparer à Horace; c'est un jugement qu'on ne saurait accepter. Prudence, qui avait traversé toutes les carrières, qui même, sous Honorius, était arrivé aux grands emplois de l'empire, trouva sur la fin de ses jours des accents vraiment lyriques, qui le mettent au-dessus des autres poëtes de son temps, sans même en excepter Claudien, qui parle pourtant une meilleure langue, peut-être parce qu'il ne lui demande rien de contraire à ses habitudes.

A ces deux noms, Amador de los Rios en ajoute quelques autres encore. Je n'en citerai qu'un, Dracontius,

qui n'a pas mis l'Évangile en vers, mais la Bible, dans un poëme en hexamètres, lequel porte ce titre ambitieux : DE DEO. Le talent de Dracontius, fils de l'Andalousie, n'est pas sans quelque parenté avec le génie de Lucain. Les circonstances de sa vie avaient, en exaltant sa foi, communiqué à son inspiration une énergie un peu déclamatoire sans doute, mais qui avait sa fierté. Laissons parler ici l'historien.

Après avoir raconté que Dracontius eut un moment l'espoir que les légions de Rome, alliées aux Goths, maintiendraient contre les Vandales, envahisseurs de l'Espagne, le prestige de l'empire, il ajoute :

« Mais, Castinus vaincu et les Vandales de nouveau triomphants, il se vit poursuivi et emprisonné, plongé dans les fers, où la rage de Gonderic s'exerçait durement sur lui comme sur tous ceux qui avaient conservé l'espoir de secouer le joug des barbares.

« Du sein de cette captivité, dont Dracontius lui-même a peint les rigueurs en traits douloureux, il contemple le lamentable état de sa patrie, théâtre de guerres sanglantes, où des peuples dont les mœurs sont également rudes, les instincts également féroces, se disputent le privilége de l'asservir. En proie en même temps aux excès de l'idolâtrie, et exaspérée par les doctrines contraires, troublée enfin par l'orgueil et la vanité des hérésiarques, l'Ibérie offre à Dracontius l'image d'un chaos où ne brille d'autre lumière que celle de l'Évangile. Cette idée libératrice, échauffée par la solitude, s'empare de sa muse; et cet homme qui, dans sa jeunesse,

aspirant aux honneurs mondains, s'était peut-être abandonné à la fougue de ses passions, parle le langage de la poésie et de la foi; possédé de la même inspiration qui anime la parole des Pères, il élève vers Dieu son âme purifiée par la prière, et il éclate en chants inusités, pleins de vie et d'espérance. »

Avais-je donc si grand tort, tout à l'heure, de prononcer le nom de Lucain à propos de Dracontius? L'un et l'autre, en effet, s'inspirent du spectacle de la patrie, ici en proie à la tyrannie, là ravagée par les barbares. Mais la grande différence entre eux, c'est que Lucain, en célébrant la liberté perdue, chante la religion du passé, tandis que Dracontius, en prenant pour texte de ses vers le christianisme vainqueur, chante la religion de l'avenir, cette grande liberté des âmes, le patrimoine désormais imperdable du genre humain.

La mort seule de Gonderic brise les chaînes de Dracontius qui, perdant courage et cherchant sa vraie patrie à Rome, s'enfonce et disparaît dans les profondeurs de l'Italie.

Cette courte biographie fait pressentir d'avance quels seront les défauts et les qualités du poëte. Il aura une belle énergie, des élans superbes, des accents fiers et mélancoliques, mais, comme les autres, trop peu de génie pour renouveler la langue épuisée, et corrompue par la corruption même des mœurs publiques et par un commencement de mélange avec les rudes idiomes des vainqueurs. Seulement, ce qui le distingue de ses contemporains, c'est un premier reflet des images de

l'Orient, et, surtout en quelques pages, un peu de ce souffle biblique qui animera Milton.

Où donc était alors la poésie qui semble ne devoir manquer à aucun âge de l'humanité? Elle était là où était la foi, la foi assez absorbée en elle-même pour ne chercher dans l'expression que le vêtement simple de la pensée; elle était dans les Pères qui, uniquement préoccupés du salut des âmes et des intérêts supérieurs du christianisme, se servaient de la parole comme d'un glaive, et ne perdaient pas le temps à chercher les vains ornements du mètre et de la mesure. Avec les débris de la langue vulgaire, retrempés, comme dans un courant magique, dans le torrent de la foi, ils avaient au jour le jour, reforgé un idiome nouveau à l'usage d'une pensée nouvelle, et ils trouvaient la poésie, précisément parce qu'ils ne la cherchaient plus, une poésie intime et partant de l'âme, ce qui était une grande nouveauté dans le monde romain.

Cette poésie involontaire et supérieure n'a pas plus manqué aux Pères de l'Église d'Espagne qu'à ceux des autres Églises chrétiennes. On ne saurait comparer Paul Orose, saint Léandre, saint Isidore lui-même, à saint Jérôme, à saint Augustin, à saint Jean Chrysostôme, mais ce sont encore de beaux noms, et les chapitres que leur a consacrés Amador de los Rios forment la partie nouvelle et vraiment originale de ce premier volume.

C'est un Père de l'Église que Paul Orose, malgré la forme historique de son principal ouvrage; car cette histoire, écrite au point de vue catholique, est encore

un plaidoyer contre la société païenne. Le titre le dit déjà : *Historiarum adversus paganos lib. VII.* Cet essai chrétien d'une histoire universelle est le premier où se révèle le développement régulier des desseins de Dieu sur le monde, et il eut cette singulière fortune de compter entre ses nombreux traducteurs ni plus ni moins qu'Alfred-le-Grand. La vie d'Orose est simple et touchante. Né tout à la fin du quatrième siècle, à l'extrémité occidentale de la péninsule ibérique, il passe en Afrique pour y visiter saint Augustin en sa ville d'Hippone. « Quand je considère comment je suis venu ici, écrivait-il à Augustin lui-même, je connais pourquoi je suis venu. J'ai quitté ma patrie sans volonté, sans nécessité, sans résolution arrêtée, poussé de je ne sais quelle force secrète, jusqu'au moment où j'abordai ce rivage. » Orose, en soldat dévoué d'une sainte cause, allait, à la veille d'une lutte nouvelle, demander le mot d'ordre à son chef. Il y avait toujours les païens à convertir, les hérétiques à ramener, Pélage surtout à dompter. Augustin, étonné et charmé de tant de candeur, s'empressa d'ouvrir au jeune pèlerin son cœur, les sources abondantes de sa doctrine et l'arsenal de son génie, puis il lui conseilla de se rendre à Bethléem, où il trouverait saint Jérôme, et il écrivit à ce dernier pour lui annoncer, lui recommander ce nouveau champion envoyé par Dieu à son Église. En revenant de ce second pèlerinage, Orose retrouva saint Augustin écrivant sa *Cité de Dieu*, et ce fut peut-être dans la pensée même du maître qu'il puisa l'image de cette cité chrétienne

qu'il suit lui-même depuis la création du monde jusqu'au commencement du quatrième siècle, ébauche hardie que devait achever la main de Bossuet.

L'Église d'Espagne, à cette époque, eut non un double esprit, mais un double centre, Tolède et Séville. A Séville, c'est toute cette admirable famille de saint Isidore, dont M. de Montalembert a récemment raconté l'histoire en quelques pages éloquentes : tableau d'un merveilleux relief, esquisse rapide où les rois se mêlent aux saints, où le rang, le génie, la sainteté et le martyre (car saint Herménegilde tient sa place dans ce groupe lumineux) forment un des plus beaux spectacles qui se soient vus sur la terre.

Don José Amador de los Rios analyse avec soin l'œuvre et la mission de saint Léandre, l'aîné de cette grande famille, qui eut la gloire de ramener à l'unité catholique le roi des Visigoths et son peuple.

L'œuvre de saint Isidore est plus haute et plus vaste encore, et l'historien lui consacre un long chapitre de son livre, où il fait connaître avec plus de précision son rôle, son enseignement et ses ouvrages. Disciple de ses deux frères et de sa sœur, Isidore semble avoir concentré en eux leur génie, leur grâce et leur sainteté. C'est lui surtout que la légende éclaire et entoure de son auréole dans cette famille où il y avait, cependant, une femme qui fut une sainte.

Saint Isidore avait débuté par être poëte, et c'est aussi par là qu'il finit. On a de lui de doux et charmants distiques, adressés à sa bibliothèque, qui ont cette ai-

mable saveur du goût et de la science chez les vieillards, et cette rare équité, fruit des longues années.

« Il y a ici bien des choses sacrées, il y a bien des choses mondaines. Si vous aimez les vers, venez, prenez et lisez.

« Vous avez devant vous des prairies hérissées d'épines, pleines de fleurs. Si vous ne voulez pas des épines, prenez des roses, etc. »

La poésie, après tout, n'était chez lui qu'une forme indirecte et plus attrayante de l'apostolat, et ce fut surtout par des hymnes qu'il marqua sa trace dans cette renaissance chrétienne de la poésie latine. Hâtons-nous plutôt de suivre dans ces œuvres didactiques, théologiques, historiques, ce vaste et puissant esprit qui semble s'être efforcé d'amasser la vaste doctrine d'un Varron pour en répandre les trésors sur les Goths. Ses Commentaires sur la Bible, ses traités *de Doctrinâ et fide Ecclesiasticorum*, *de Normâ vivendi*, *de Contemptu mundi*, *de Vitâ et obitu Patrum* , s'adressent au clergé qu'il cherche à ramener à une vie plus régulière; plus particulièrement dédiés à sa sœur Florentine, ses livres de *Nativitate Domini*, *de Passione*, et celui *de Vocatione gentium*, sont d'admirables développements de la doctrine de l'Église. Ses traités *de Officiis ecclesiasticis et de viris illustribus*, donnent, le premier, l'idée la plus exacte de l'organisation du clergé espagnol au septième siècle, et, le second, la nomenclature la plus complète des grands hommes qu'il avait déjà produits. Ses livres *de Differentiis*, *de Synonymis*, *de Proprietate sermonum*

et de naturâ rerum, allaient à ces intelligences à peine dégrossies, où le goût des lumières était assez entré pour qu'elles éprouvassent le besoin de savoir davantage. Mais celui de ses ouvrages qui, par-dessus ses contemporains, s'adressait à la postérité, c'est le vaste recueil successivement imprimé sous le titre d'*Origines* et d'*Etymologies*. Amador de los Rios en donne une analyse qui le fait connaître parfaitement, et c'est à lui que je renvoie le lecteur, sinon à l'ouvrage lui-même. Je me bornerai à constater que cet océan confus des connaissances humaines, à une époque donnée, éclairé de la lumière du christianisme, reçoit de ce reflet d'en haut une grandeur que tout le génie d'un Aristote n'a pu, au même degré, communiquer à son œuvre.

Mais puisque nous parlons de saint Léandre, de saint Isidore, en attendant les autres, savez-vous ce qui me ravit de l'Espagne? C'est que tout y est espagnol. Cette constante infatuation de soi-même a souvent, j'en conviens, son côté irritant. Elle impatiente chez les nations comme chez les individus. Mais ici elle est parfaitement légitime, et je l'admire. Quand l'Espagne repousse orgueilleusement tout ce qui lui est étranger, cet orgueil est maladroit, car il peut passer pour un aveu d'infériorité; mais quand elle se borne à estimer trop haut ce qui est d'elle, cette illusion me plaît, et c'est une des garanties de sa forte personnalité. Je lui sais gré, par exemple, un gré infini, de n'avoir jamais distingué ses saints du reste de ses grands hommes. En France, il a fallu que saint Louis fût un législateur et un heros pour

qu'on lui pardonnât d'être un saint, et si sainte Geneviève n'eût pas détourné Attila du chemin qui le menait Paris, on se souviendrait à peine qu'elle fut une sainte. Que les services rendus à la patrie ajoutent à l'auréole une flamme populaire, rien de plus juste; mais quand les saints ne sont que des saints, pourquoi ne seraient-ils pas inscrits au même titre que les guerriers, les hommes d'État et les écrivains, dans le livre d'or de la gloire nationale? C'est ce que l'on voit en Espagne, et le grand souffle de la civilisation n'a pas encore, grâce à Dieu! dissipé ce parfum de christianisme qui flotte sur elle et entre pour beaucoup dans la douceur de son atmosphère. En Espagne donc, outre le patron de chacun que fêtent religieusement les familles, il y a le patron de tout le monde : la sainte Vierge d'abord, sous ses mille noms plus charmants, plus poétiques les uns que les autres; puis saint Jacques, auquel, depuis plus de deux siècles, on a tout d'une voix donné sainte Thérèse pour coadjutrice. L'Espagne crie encore sur ses champs de bataille : Santiago, et en avant! quand, depuis des siècles, nous ne savons plus dire : Montjoie et saint Denis! ce qui ne faisait de mal qu'aux ennemis. Et après Santiago, ce grand patron, par qui l'Espagne a tout obtenu de Dieu, dit un poëte, excepté un bon gouvernement, pas une ville, pas un village qui n'ait le sien dont le nom est honoré dans tous les cœurs. Venez à Séville, vous y rencontrerez, à chaque pas, sainte Juste et sainte Rufine, les deux vierges martyres, saint Léandre, saint Isidore, saint Herménégilde, et non-seulement à la ca-

thédrale, dans les églises ou au Musée, où ces saints personnages ont reçu de la main de Murillo et de celle de Herrera-le-Vieux une immortelle vie, mais partout, mais chez tout le monde, dans les logis les plus humbles, comme au royal palais de Saint-Telmo. L'Espagne aura beau se faire démocrate et laisser passer les Bibles protestantes, il faudrait qu'elle cessât d'être l'Espagne pour arracher saint Isidore de son autel et saint Ferdinand de son tombeau.

L'école de Séville domine celle de Tolède. Saint Isidore règne dans la cité des Goths, comme dans celle d'Alphonse-le-Sage. Il y règne par le prestige du savoir, par l'empire de la règle, par l'apostolat des grands livres, mais surtout parce qu'il a été et sera toujours à Tolède, non-seulement le représentant le plus illustre, mais l'initiateur, le législateur, l'organisateur de ce rit mozarabe qu'on a aussi appelé Isidorien, et qui eut longtemps son siége à Tolède, où il possède encore son dernier sanctuaire.

Suivons donc à Tolède, avec Amador de los Rios, cet essaim sorti de la grande ruche de Séville. L'œuvre capitale de saint Isidore, ce grand livre où, à chaque page, la doctrine vivante se mêle à l'érudition morte, est devenu peu à peu pour toute l'Espagne la règle et la source de l'enseignement, le texte proclamé classique par le quatrième concile de Tolède, et il fait loi dans les couvents comme dans les libres écoles du clergé.

Braulion, le plus illustre des disciples d'Isidore, avait porté sa parole sur les rives de l'Èbre, d'où elle revenait

avec saint Eugène à Tolède, où saint Ildefonse, qui, vers le même temps, la méditait dans l'ombre et la solitude d'un couvent, devait ajouter à son autorité du haut du siége épiscopal qu'ils occupèrent l'un et l'autre.

Auteur d'un savant livre sur la *Sainte-Trinité*, saint Eugène fut chargé par le roi Chindaswinto de rendre à sa pureté originelle le poëme de Dracontius déjà défiguré par les copistes. Ce choix prouve que saint Eugène jouissait lui-même d'une assez grande renommée comme poëte. Poëte, en effet, mais exclusivement élégiaque, et n'ayant pas les cordes viriles de la lyre, il ne semble guère qu'il dût réussir dans ce labeur, car s'il rétablit heureusement la pureté du texte altéré, peut-être en effaça-t-il trop bien les rudes mais énergiques aspérités. Il convenait beaucoup mieux à la tâche qu'il se donna lui-même de réformer les hymnes de l'Église. Poëte et musicien à la fois, mais d'une complexion faible et maladive, il fut de tous ces bardes du sanctuaire celui qui mit dans ses vers le plus de lui-même et de sa douce personnalité. Il attendrit encore par la monotone cadence de la rime le rhythme déjà rompu de l'hexamètre et du pentamètre latin.

Saint Ildefonse qui lui succéda est le patron préféré de Tolède. On y salue à chaque pas son souvenir, sa trace, son image, et la légende l'a transfiguré à tel point, qu'à tout instant on s'étonne de rencontrer en lui un personnage qui a vécu. La sainte Vierge descend sur la terre pour le vêtir elle-même d'une chasuble tissée de ses mains, et on m'a montré à Tolède la pierre où, en

descendant, elle appuya son pied divin. Cette rare faveur était la récompense accordée à l'auteur du traité dans lequel Ildefonse avait défendu contre les hérétiques la perpetuelle virginité de Marie. Le traité existe et se lit encore. Voici en quels termes il est apprécié par Amador de los Rios :

« Avec l'imagination d'un poëte qui avait passé sa jeunesse sous le ciel éclatant de la Bétique, et avec la raison d'un philosophe qui avait vécu dans la retraite d'un cloître, consacré à l'enseignement les années de sa virile maturité, Ildefonse retrouva dans cette œuvre brillante l'impétueuse ardeur d'Eugène et la sévère logique d'Isidore. L'enthousiasme qui meut sa plume, prêtant à son accent une élévation continue, communique à sa phrase une richesse extraordinaire. La conviction qui vit dans son cœur donne à ses idées une précision singulière, et répand dans son langage je ne sais quoi d'impérieux qui, agissant à la fois sur la raison et sur le sentiment, rend son éloquence irrésistible. »

Saint Ildefonse est remplacé sur le siége de Tolède par Julien, qui ne fut pas seulement l'heureux continuateur de l'œuvre commune, mais un théologien profond et habile, et l'énergique historien du roi Wamba.

La monarchie des Goths s'illustrait ailleurs par d'autres écrivains. La doctrine d'Isidore portait partout les mêmes fruits abondants et savoureux : c'était, à Mérida, Paul ; à Saragosse, un disciple éminent de Braulion, Tajon ; c'était au désert qu'il avait cherché, las des pompes mondaines, Valérius qui rendait en vers doux ou en

prose, dans laquelle il essayait d'introduire la rime, les visions et les extases de quelques saints personnages. La langue, le style, la prosodie même, tout en lui a une singulière nouveauté.

Mais dans ces essais d'un solitaire qui, resté plus près du peuple que des modèles classiques et des centres où la langue latine était encore parlée avec une certaine élégance et se défendait comme elle pouvait du flot envahissant de la barbarie, ne voit-on pas poindre comme une première et lointaine lueur de la langue moderne? C'est pour cela que, dans cette rapide analyse, je me suis arrêté un moment à cet ermite de la poésie chrétienne.

Sur cette courte liste et dressée en courant, il faut cependant bien introduire quelques noms de rois, celui de Sisebuto d'abord, dont les doctes louaient la parole fleurie, et qui a même essayé, dans quelques épîtres, de bégayer, et non sans une grâce enfantine, la langue des muses.

Le même amour des lettres, le même goût à les cultiver marquent du même trait la figure de Chindaswinto, qui fut l'ami, on pourrait dire le disciple littéraire des saints évêques qui vécurent sous son règne, et dont on vient de parler.

Ces évêques, qui furent presque tous de grands saints, de beaux génies et des âmes patriotiques, étaient naturellement appelés à sceller l'alliance de la race romano-ibérique avec les Goths, et ils y auraient sans doute réussi, si l'invasion musulmane n'était venue arrêter

cette œuvre lente des temps; mais, l'invasion même écartée, il eût fallu guérir d'abord chez les Goths cette corruption profonde qui explique seule la mollesse de leur résistance aux hordes africaines, et comment, après le flot passé de la conquête, il se retrouve si peu de Goths à côté de Pélage et de ses successeurs. Amador de los Rios fait de cette corruption extrême une effrayante peinture qui ne semble pas exagérée. Il montre en même temps avec quelle énergie de cœur et de sainteté les archevêques de Tolède luttèrent contre cette immoralité croissante, et tout ce que leur génie inventait pour attirer les barbares et pour les retenir dans l'ombre bienfaisante de l'Église. Les hymnes populaires, qui firent longtemps partie du bréviaire mozarabe, eurent leur part d'influence dans ce pieux, mais impuissant effort. Amador de los Rios a consacré un chapitre à ces hymnes, et, dans un très-intéressant appendice, il en a rassemblé un assez grand nombre qu'il examine sous le rapport de la langue et du rhythme. Il y reconnaît l'inspiration et la main des évêques qui, chacun dans la mesure de ses talents et de sa dévotion particulière, ajoutaient au trésor commun. Enfin, sous leur forme encore latine, il croit sentir et signale le rhythme naissant de la poésie romane et vulgaire. Répétons après lui que ces hymnes ont, dans leur simplicité, cet accent mélancolique qui dénote une origine populaire et naïve. Les titres seuls suffiraient pour témoigner quelle part était faite dans ces chants aux sentiments populaires. Il y en a un pour l'armée allant en guerre; un autre pour le

carnaval; un autre, et vous allez bien reconnaître ces ardentes populations du midi de l'Espagne dévorées par la sécheresse, un autre, dis-je, pour appeler sur la nature désolée le bienfait de la pluie, et comme tout est extrême sous ce ciel violent, un autre encore pour arrêter les cataractes débordées du ciel. Il y a dans ce dernier une strophe sublime :

« Jésus, grâce pour ceux que ta mort a rachetés! Les premiers temps ont subi le déluge, afin que l'eau lavât les crimes de la terre, mais la terre aujourd'hui a été lavée par ton sang. »

Me voilà au terme de ma tâche, en attendant qu'elle recommence avec le second volume de cette savante histoire. Sept, nous l'avons dit, sont achevés, et le septième conduit le lecteur au seizième siècle. Que d'espace parcouru, et combien de points obscurs auront été éclaircis par les patientes investigations de l'écrivain, pour peu qu'il ait apporté à la suite de son travail les mêmes trésors d'érudition, une étude aussi consciencieuse des faits, une analyse aussi scrupuleuse des livres, et la même abondance de notes que dans le premier volume! On aimerait seulement à lui voir restreindre ses développements et tempérer son style. Je ne vois pas pourquoi l'histoire littéraire prendrait des allures trop humbles; les grands poëtes, les grands orateurs ont parfois, dans l'histoire, une mine aussi fière que les hommes d'action, guerriers ou politiques; mais ils ne perdront rien à être analysés simplement et loués avec cette sobriété et cette mesure d'expression qui n'ex-

cluent pas l'enthousiasme. Je conseillerais donc à l'auteur de l'Histoire critique de la littérature espagnole de se défendre de ce ton un peu trop oratoire qui ajoute encore à l'inévitable monotonie du sujet. M. Amador de los Rios est, on le sait, un docte professeur, un maître plein d'autorité. Il ne perdra rien, en écrivant, de cette autorité, à traiter ses lecteurs un peu autrement que ses disciples. Ils n'en seront que plus portés à le prendre pour guide sur cette longue route, semée de tant de grands noms et bordée de si beaux monuments.

VIII

DON MIGUEL AGUSTIN PRINCIPE

Le peu que l'on sait de Principe. — Les fabulistes modernes de l'Espagne. — La Fontaine. — Le recueil de fables de Principe. — Introduction. — Comment il entend la fable. — Mérites divers du recueil.— Traductions. — Post-scriptum. — Mort du poëte. — Ses funérailles. — Détails sur sa vie. — Ses débuts dans les lettres. — *Le comte Julien*. — Une représentation à Saragosse.

Voici un poëte dont je ne sais rien que ses vers ne m'aient appris, et comme c'est un modeste fabuliste, ses vers n'ont pas eu grand'chose à me dire de sa vie. Toutefois un certain nombre de ses fables[1] sont précédées de petites dédicaces qui nous font savoir indirectement que l'auteur doit être déjà d'un âge mûr, qu'il a honorablement suivi, en divers temps, sous divers dra-

[1] *Fabulas en verso castellano y en variedad de metros*, por don Miguel Agustin Principe. Madrid, 1861. Imprenta de D. M. Ibo Alfaro, calle Parade, 11, principal.

peaux, la carrière administrative, et qu'il a gardé à tous ses chefs successifs un souvenir reconnaissant. Mais comme ces chefs appartiennent à différents partis, faut-il en conclure que dans le cours de sa vie, déjà un peu longue, il a lui-même traversé tous les partis? Il est plus vraisemblable que son humble fortune, emportée à la remorque des événements, a été quelque peu le jouet du hasard, protégée par son obscurité même, et n'a fait que côtoyer ces grands courants qui jettent à demi-brisés sur la plage ceux qui se flattent de les diriger ou qui osent les remonter. Il y a du moins dans les fables de Principe quelque chose qui ne varie pas, c'est la bonne morale, c'est l'élévation des sentiments, c'est la noblesse du cœur, c'est ce parfum d'honnêteté qui fait qu'on se confie au talent, assuré d'avance qu'il ne vous égarera pas en s'égarant lui-même.

La fable est un genre fort cultivé en Espagne. Il est mort tout récemment un fabuliste dans le Sénat, Fernandez Baeza; il y en a un autre dans le Congrès, celui-là plein de vie, don Ramon Campoamor. L'Académie a le sien, don Eugenio Hartzembush, qui, dans les trêves que lui donne la muse dramatique, a eu l'heureuse idée de transplanter en Espagne quelques-uns des petits chefs-d'œuvre de Lessing, de Pfeffel, de Gellert et de Hagedorn; ce qu'il a fait en homme dont le père a parlé au berceau la langue de ces charmants esprits.

Don Miguel Agustin Principe n'est ni sénateur ni député, et il ne sera peut-être jamais académicien; mais l'unique corde qu'il ait à son arc vibre harmonieuse-

ment, et il a dans son sac ce tour unique dont se vante le chat de la fable. Il ne sait écrire que des fables, mais il en écrit parfois d'excellentes.

Les fabulistes que nous venons de nommer, et Principe lui-même, ont-ils renouvelé le genre? Non; ils se sont contentés de l'approprier aux mœurs et aux idées de leur temps, et il se trouve qu'en faisant ainsi, ils ont, sans y songer, rapproché l'apologue de sa première origine. Que se proposaient, en effet, les anciens fabulistes? D'étendre sur la vérité un voile transparent, de donner au conseil une forme ingénieuse qui en adoucît la rudesse, qui en fît accepter la hardiesse. Ils faisaient acte de courage, sans manquer à la prudence. La fable, sur leurs lèvres ou sous leur plume, était une forme déguisée de l'art oratoire. Phèdre d'abord, mais la Fontaine surtout, y apportent un autre sentiment. Vivant l'un et l'autre à des époques où bien des vérités avaient été dites, et peu préoccupés de les enseigner à une génération qui, si elle n'en faisait pas toujours la règle de sa conduite, les acceptait du moins, et s'inclinait devant elles avec respect, ils se contentèrent d'épancher de leur cœur et de leur esprit tout ce que Dieu y avait mis d'honnête, de sensé, de généreux, d'ouvrir, en un mot, pour leur propre satisfaction, cette main pleine de vérités que Fontenelle se vantait de tenir si étroitement fermée. Mais ils satisfaisaient en même temps, la Fontaine surtout, un besoin de leur génie, le besoin de donner la vie de l'art à leur pensée. Doucement épris de la nature et bienveillant observateur des mœurs des

animaux, la Fontaine fit de ces derniers ses confidents et les interprètes de ses idées, et offrit à ses contemporains, dans une succession de scènes ravissantes, le spectacle dont il se charmait lui-même dans le silence de sa rêverie solitaire. Avec d'autres personnages enfin, sur un théâtre différent, mais avec le ressort des mêmes passions, il fit dans son coin quelque chose de semblable à l'œuvre éclatante de Molière. Ce dernier ne s'y trompait pas, et quand on se permettait devant lui de plaisanter le bonhomme, il le défendait, on s'en souvient, comme quelqu'un de sa famille.

Grâce au merveilleux enchanteur, l'imagination s'accoutuma à voir vivre d'une vie pareille à celle de l'homme cette petite société des animaux qui, en apparence soumise aux mêmes lois, se prêtait sans trop d'invraisemblance aux conditions de l'art. Ce monde inférieur, éclairé d'un reflet du nôtre, parut avoir son existence morale et put entrer dans les mêmes combinaisons dramatiques. On eut ainsi une autre comédie plus simple, moins compliquée, mais qui amusait, qui instruisait comme celle de Molière, et dont les leçons, directement ou indirectement exprimées, s'échappaient par où et comme elles pouvaient.

Dès que le magicien ne fut plus là, ces pauvres acteurs, à qui la Fontaine avait prêté du génie quand Descartes leur accordait à peine de l'instinct, ne vécurent plus guère que sur leur réputation. Quelque temps encore, deux ou trois fabulistes estimables fournirent des pièces à la troupe orpheline; mais, peu à peu, elle se dispersa,

et comme sur tout théâtre en décadence, ceux qui restèrent, au lieu de rendre des caractères, ne récitèrent plus que des rôles. L'emploi même des animaux dans la fable ne fut plus guère qu'une habitude, devint une routine. On fit des fables avec tout, on fit parler ce qu'il y a de moins parlant dans la nature. Le poëte chercha pour sa pensée une forme ingénieuse, et ce fut tout. N'ayant plus le souci de peindre ou de raconter, il lui suffit de rendre ses vérités plus accentuées, ses malices plus piquantes; philosophique, morale, économique, politique, poétique, satirique, historique, la fable fut tout, excepté ce petit drame que Phèdre avait ébauché, que la Fontaine avait fait l'égal des grandes œuvres de la scène. Arnault, qui avait passé sa vie à faire des tragédies, oublia complétement le théâtre en écrivant ses fables; M. Viennet ne s'en est pas souvenu davantage, en composant les siennes. Don Miguel-Augustin Principe, qui n'a eu à oublier rien de pareil, est un peu, comme fabuliste, de l'école de ce dernier écrivain. Les animaux, quand il les met en scène, ne déguisent qu'à demi la personnalité du poëte, du conseiller, de l'observateur, et c'est dans ce sens que la fable ainsi conçue serait redevenue, comme je l'ai dit, quelque chose d'assez semblable à ce qu'elle était dans son origine, c'est-à-dire un enseignement indirect, un conseil voilé, un avertissement sortant d'une comparaison.

Le recueil de Principe se compose jusqu'à ce jour de cent cinquante fables environ, divisées en six livres, précédées d'une introduction et suivies d'un traité de

versification espagnole. De ce traité je n'aurai garde de parler, et pour cause, je le tiens d'avance pour savant et correct, et je me borne à le donner comme une preuve du soin que le poëte apporte à l'expression rhythmée de sa pensée. Une preuve plus marquée de cette préoccupation ingénieuse, c'est la peine qu'il a prise de donner, dans son recueil, un échantillon de tous les rhythmes et de tous les mètres en usage dans la poésie castillane. C'est la nature même du sujet qui détermine le choix.

Je m'arrêterai un peu plus à l'introduction. C'est un résumé fait avec beaucoup de conscience de l'histoire de l'apologue, une appréciation exacte et sincère des écrivains qui ont le plus marqué en ce genre. Dans la partie relative aux origines de la fable, l'érudition est un peu surannée et de seconde main. Arrivé à l'époque grecque, qui croirait que le fabuliste y déplore encore la perte des fables de Babrius, quand, depuis vingt ans, une heureuse découverte de M. Minoïde-Minas dans un couvent du mont Athos, a rendu au monde lettré ce trésor égaré de la littérature antique? Les Pyrénées se sont-elles redressées à ce point entre l'Espagne et le reste de l'Europe, qu'une nouvelle de cette importance n'ait pu arriver à Madrid?

Mais où l'on sent qu'entre l'Espagne et la France elles sont tombées comme au temps de Louis XIV, c'est dans le jugement que l'auteur porte sur la Fontaine. Il semblait convenu depuis longtemps que la Fontaine était du nombre de ces poëtes qui ne peuvent être compris et aimés que de leurs compatriotes. Voici, je crois, la

première fois qu'on parle de la Fontaine hors de France comme toute la France en parle.

Un fabuliste aussi dévot au génie de la Fontaine méritait bien de composer de belles fables : aussi, dans le recueil de don Miguel-Agustin Principe, beaucoup sont dignes de leur réputation. Quelques-unes sont médiocres, mais la plupart sont ingénieuses, agréables, et plusieurs sont parfaites.

Les animaux, dans ce recueil, ont leur physionomie traditionnelle, mais aucun de ces traits vifs et originaux qui, dans la Fontaine, leur donnent une vie distincte et propre ; rien de cette vérité naïve qui, à part le charme qui s'attache à la pensée et à la forme littéraire, nous rend attentifs à la façon dont le personnage s'exprime suivant son caractère de convention. Les animaux, d'ailleurs, tiennent ici moins de place que l'homme, et sous ce titre général de fables, outre les fables proprement dites, vous trouverez des apologues, des allégories, des contes, des anecdotes, des dialogues, des mots heureux mis en situation.

Tout ce que je pourrais ajouter donnerait moins l'idée de cette variété de formes qu'un petit nombre de citations que je ne prendrai pas au hasard, comme disent ceux qui, au contraire, ne manquent jamais de choisir à leur gré. Je donne le meilleur selon moi, et je le dis.

I. — L'ATHÉE ET LE PUITS.

« Un athée, docteur sans pareil, ayant regardé dans

un puits dont le fond était à sec, s'écria : « Que te sert, ô puits, d'être profond, si tu n'as point d'eau ?

« — Je te répondrai par la même question, soit dit sans t'offenser, répliqua le puits ; que te sert d'être appelé savant, si Dieu n'occupe pas le fond de ta science? »

II. — LE CORBEAU, LA COLOMBE ET LA NEIGE.

« Certain corbeau des plus noirs se roulait avec un acharnement furieux dans une garenne couverte de neige.

« Une colombe qui allait et venait par là lui demanda pourquoi il se frottait ainsi dans la neige.

« — Par Belzébuth, répondit-il, je serai franc avec toi. Je veux me reteindre et devenir aussi blanc que toi.

« La colombe répliqua : — J'entends, mais je crains que tu ne t'abuses, tu noirciras la neige sans qu'elle te rende plus blanc.

« Et ce fut en effet ce qui advint, car la neige, au contact du corbeau, cessa aussitôt d'être neige, et se fondit en eau.

« Et cette eau sur la plume du corbeau parut, ô douleur amère ! aussi noire que la plume.

« Voilà, cher lecteur, ce qui, à mon sens, arrivera chaque fois que la candeur de l'innocence effleurera seulement le vice. »

III. — LE FLAMBEAU ET L'HOMME QUI DORT

« Un homme dormait, pendant qu'un flambeau allumé lui envoyait, en pure perte, son éclat au visage.

« — Pourquoi l'éclairer sottement ainsi, dit une voix au flambeau, puisqu'il te préfère son bonnet de nuit et dédaigne ta clarté?

« — Je ne m'éteindrai pas pour cela, répliqua, dit-on, le flambeau, je suis sa lumière, et, qu'il me regarde ou non, je fais mon devoir.

« Mon devoir est de l'éclairer fidèlement, et ce n'est pas sottise à moi de le faire. S'il dédaigne ma clarté, tant pis pour lui.

« Mortel, ne force pas la raison offensée à te parler ainsi. Si tu fermes les yeux quand elle brille, tant pis pour toi! »

IV. — LE PALMIER ET L'OLIVIER.

« Vain, orgueilleux, hautain et fier, un beau palmier livrait au vent son panache pompeux et méprisait un humble olivier, parce qu'il n'avait pas son arrogante chevelure.

« — Regarde mes tresses, lui disait-il, et meurs d'envie, en voyant avec quelle ardeur l'homme les recherche, pour peu qu'il désire éterniser son nom. Pendant qu'avec tes feuilles et tes maigres rameaux tu ne lui fournis que du bois, rien que du bois pour son foyer, moi, rival du aurier d'Apollon, je survis aux rudes outrages du

temps, et animant à l'épreuve les âmes ardentes du martyr, de la vierge, du guerrier, de tout ce que le monde entier enserre de héros, je leur donne à tous une récompense, une palme.

« — J'en conviens dit l'olivier, mais ce n'est pas une raison pour que tu mettes ta joie et ton orgueil à me mépriser. Car, si humble que je sois, je produis l'huile, et j'éclaire les autels du Dieu vivant. Qu'y fait-on alors de ce que tu appelles ta chevelure? Pour t'apprendre ce que vaut ta présomptueuse vanité, sache, mon fils, que mon huile y brille le jour et la nuit, et qu'au rayon du jour naissant je vois le sacristain se servir de ces palmes que tu vantes si fort, pour balayer le temple.

« N'ayez point d'orgueil ; c'est un vice que ma fable flétrit avec raison. Dieu qui élève le mortel humble et modeste, confond l'insolent et le superbe. »

V. — LE MÉRITE ET LA FORTUNE.

« Cheminant de jour et de nuit avec une infatigable ardeur, le Mérite et la Fortune se rencontrèrent une fois. Et tous deux de dire alors en même temps : — Qui donc a pu nous réunir ainsi dans une fraternelle étreinte? — Le Hasard les entendit, et en riant leur cria : C'est moi. »

VI. — LE BONHOMME ANDRÉS, OU JADIS ET AUJOURD'HUI.

« Louer le temps passé et renier le présent est chose

assez ordinaire et manie de vieillard ; mais souvent c'est plus encore que manie, c'est folie, je pense, et si vous ne m'en croyez, écoutez l'histoire du bonhomme Andrés :

« C'était un pauvre vieux qui, dans ses lubies, avait pour toute espèce de progrès une aversion décidée. A ses yeux, le temps où nous vivons était l'enfer, ni plus ni moins, parce que l'absolutisme était passé de mode et que l'inquisition n'existait plus.

« Deux valets, un jour, lui volèrent son argent et, pour comble d'horreur, le laissèrent à peu près nu ; notre homme, se voyant ainsi fait, ne manqua pas, pure sottise ! de s'en prendre à cet âge de discussion, de progrès et de liberté.

« Désireux cependant d'arrêter ses voleurs, il emprunta d'un voisin une culotte et une veste. Habillé tant bien que mal, il s'écria : « Au diable la patience ! » Et, apercevant une voiture de place, il s'y blottit lestement.

« Du temps du bon roi Ferdinand il eût, cette nuit, payé la voiture dix *duros*, et bien heureux encore d'en trouver une. Aujourd'hui elle ne lui coûta que dix réaux, mais il ne daigna pas remarquer cet heureux changement qui date du règne d'Isabelle.

« Grâce à la course rapide de la haridelle qui se crève, il arrive en un clin d'œil à l'imprimerie d'une feuille libérale, il s'adresse au rédacteur des petits faits, qui écrit deux lignes, et appelle le monde entier à la poursuite des voleurs.

« En un moment, toute la terre fut sur la piste du

délit, mais, quoiqu'il ne lui en coûtât rien, e bonhomme ne dit pas seulement merci. Au lieu de perdre son temps à cela, il alla droit à l'hôtel du gouverneur qui, avec une rapidité merveilleuse, chargea le télégraphe de communiquer le fait à toute l'Espagne.

« Cependant les voleurs lisent, le soir même, l'article de la gazette, et s'enfuient de la ville héroïque. Ils se déguisent, l'un et l'autre avec soin et en toute hâte, et courent au chemin de fer de Valence qui siffle et les emporte.

« Mais que peut l'aile de l'oiseau comparée à la rapidité de l'éclair que décoche la nue entr'ouverte? Ils n'ont pas atteint le beau jardin de l'Édeta, que le télégraphe a eu le temps de faire cent fois le tour du monde.

« On les arrête à Albacète avec leur proie dans les mains, et pas un seul maravédis ne manque à l'argent du bonhomme. La nouvelle, sans contredit, était faite pour le tuer, et le télégraphe la lui porte aussitôt.

« Vous croirez peut-être que le vieillard cessa pour cela de radoter et de rabâcher sur l'an de grâce 1798. Laissez donc, ce serait mentir que de le dire. L'avis lui coûta un duro, et il dit en le payant : « *Canario!* un duro ! et on appelle cela un temps de progrès, de télégraphe et de liberté ! »

VII. — LE RÊVE DU ROI ET CELUI DU VILLAGEOIS.

« Un villageois dormait, et pendant son sommeil rêvait qu'il était roi ; et la joie que lui donnait ce rêve

était si grande, qu'il se regardait comme l'homme le plus heureux du monde.

« Le même jour, en un doux repos, certain roi rêvait qu'il était un simple villageois, et sa joie en était si grande, qu'il se croyait l'homme le plus heureux du monde.

« En se réveillant, tous les deux s'écrièrent : — Songe trompeur ! pourquoi faut-il que dans cette vie les peines soient des choses réelles, et que la félicité et le plaisir ne soient qu'un rêve ? »

Je pourrais multiplier ces citations, mais il faut savoir s'arrêter. J'ajoute, en finissant, que si le style de don Agustin Principe manque trop généralement d'éclat et de relief, il est partout naturel et simple, empruntant souvent à l'heureux choix du mètre et du rhythme une grâce et une aisance qui ne sont pas toujours dans le langage même.

Post-scriptum. — J'écrivais ceci au mois de mai de l'année dernière. Cette année, le 19 du même mois, s'éteignait à Madrid le fabuliste ingénieux que j'avais essayé de faire connaître à ceux qui veulent bien me lire en France, et le jour suivant une foule de littérateurs et d'artistes distingués, parmi lesquels on remarquait aussi quelques personnages politiques, accompagnaient à sa dernière demeure le bon citoyen, l'honnête père de famille, le chrétien sincère, le poëte modeste. Un peu avant de mourir, il avait envoyé avertir un de ses vieux amis, prêtre excellent et poëte comme lui, don Gaspar Bono Serrano. Celui-ci s'empressa d'accourir, mais absent de

Madrid, il arriva trop tard, heureux d'apprendre cependant qu'un autre, averti aussi, était arrivé à temps. De retour à Aranjuez où le rappelait son service dans la chapelle de la reine, Bono Serrano cherchait à se consoler, en me parlant des vertus et des talents de l'ami qu'il n'avait revu que sur sa couche funèbre, et c'est de lui que je tiens les nouveaux détails que j'ajoute ici à ma première étude.

Né à Caspe le 16 octobre 1811, Miguel Agustin Principe a cessé de vivre le 19 mai 1863, à l'âge de cinquante-deux ans. Depuis plusieurs années ses amis, le voyant en proie à deux ou trois maladies à la fois, s'étonnaient chaque jour de le retrouver vivant, et lui-même s'en étonnait comme eux et avec eux; mais il vivait parce qu'il avait besoin d'achever son œuvre; il vivait surtout, parce qu'il avait une femme à faire vivre, de jeunes enfants à élever ou à établir. Le besoin de vivre donne quelquefois au père de famille une énergie morale qu'il demanderait vainement à la nature ou aux ressources de la médecine.

Principe avait porté avec distinction la toge de l'avocat; il avait occupé avec honneur des chaires scientifiques ou littéraires; il avait eu un emploi à la Bibliothèque nationale de Madrid; il avait été avocat général au parquet; il se reposait en dernier lieu dans la sinécure laborieuse de rédacteur en chef du Journal des séances du sénat.

Il eut, ai-je dit, le mérite de se contenter d'être un simple fabuliste. Ce mérite, il ne l'acquit que peu à peu.

Principe avait commencé par écrire des drames. Le théâtre a pour tous les jeunes esprits un attrait irrésistible. On se souvient encore à Sarragosse de l'éclatant succès du *Comte Julien* de Principe. Le soir de la première représentation, on vint prendre l'auteur dans son lit, on jeta sur lui un vêtement quelconque et on l'apporta ainsi sur la scène. La foule avait voulu le voir à tout prix, se refusant à croire qu'on pût être malade un jour de victoire. Pour qu'elle consentît à quitter la salle, il fallut, après le poëme, lui livrer le poëte qui faillit se voir, comme Turenne, enseveli dans son triomphe.

Cette fureur d'enthousiasme eut un lendemain. Principe avait un grade dans la milice nationale. On lui offrit, par souscription, l'uniforme complet de ce grade. Très-modéré dans ses opinions, le poëte accueillit cependant avec reconnaissance cet étrange don populaire ; mais s'il est permis de croire qu'il endossa l'habit le moins qu'il put, il le conserva avec soin, et le jour de ses funérailles, on en a paré son cercueil.

Quant au drame, il a moins vécu que l'habit. Le *Comte Julien* renferme des vers charmants, d'heureuses intentions dramatiques ; mais tout cela est noyé dans une action inextricable et remplie d'incidents par trop invraisemblables.

Encouragé par ce premier succès, Principe revint au théâtre et il eut, un jour, l'honneur d'être le collaborateur de Garcia Gutierrez, l'auteur du *Trovador* et de *Gil y Zarate*, le sage et noble peintre de *Guzman el Bueno*.

Mais la fable était la véritable vocation de ce talent sincère et pur. N'est-elle pas aussi une forme du drame? Heureusement pour sa gloire, Miguel-Agustin Principe reconnut à temps que les humbles personnages de l'Apologue convenaient mieux au tour moral de son esprit et aux tranquilles allures de son imagination? Qui lit encore ses drames? Le recueil de ses fables aura longtemps des lecteurs.

IX

L'ESPAGNE D'AUJOURD'HUI ET SES GRANDS HOMMES D'AUTREFOIS

Culte renaissant de l'Espagne pour ses grands hommes. — Ce qu'elle fait pour le Cid, pour Fernand Cortès, pour Cervantes, pour Christophe Colomb.

Le Cid. — A-t-il existé? — Doutes du docteur Dunham. — Un arrière-petit-fils du Cid. — Casimiro Orense et Alcala Galiano.— Procès singulier. — Les vrais descendants de Rodrigue. — La bonne foi du Cid. — La bataille de Golpejar.

Fernan Cortès. — Où sont aujourd'hui ses os. — Comment et pourquoi ils furent cachés à Mexico.

Cervantes. — Un récent commentaire du *Don Quichotte*, nouvelle et singulière explication philosophique. — Diaz Benjumea et Francisco Tubino. — *L'Estafette de la fée Urgande*. — Examen.

Christophe Colomb. — Son portrait. — Le Colomb des poëtes. — Deux nouvelles statues élevées à Colomb. — La Colombine. — Sa nouvelle galerie. — Histoire de douze armoires. — Les manuscrits de Christophe Colomb.

J'ai quelquefois cherché querelle à l'Espagne, et dans un sentiment uniquement espagnol, de ce que, tout en étant fière de ses grands hommes et même en les surfaisant un peu, elle ne parlait d'eux que pour les mettre au-dessus de ceux dont s'honorent les autres peuples, et ne se montrait pas assez soigneuse de leurs reliques, ne fai-

sant rien pour les tenir vivants et debout devant le peuple et pour l'exemple des générations. Le moment serait mal choisi aujourd'hui pour insister sur ce reproche, car l'année a été bonne pour les grands noms, pour les mémoires héroïques. Depuis quelque temps, en effet, il n'est bruit en Espagne que du Cid, de Fernan Cortès, de Christophe Colomb, de Cervantes. Hier encore, l'Académie célébrait l'anniversaire de la mort de ce dernier, au théâtre par un drame tiré de *Don Quichotte*, à l'église par un service religieux pour le repos de l'âme de celui dont la vie a été si agitée. En France, en pareil cas, nous nous en tenons à la fonction dramatique; en Espagne, on y ajoute une messe avec oraison funèbre; chaque peuple a sa manière, et celle-ci, je l'avoue, ne me déplaît aucunement. Hier donc, l'Académie célébrait, à la mode d'Espagne [1], et aussi à la nôtre, ce grand anniversaire, et demain elle commencera une édition monumentale et définitive, comme on dit chez nous, de l'œuvre éparse et immense de Lope de Véga.

Qu'on me permette d'insister un peu plus sur cette renaissance du sentiment littéraire dans l'orgueil national, et de raconter à propos de qui et de quoi l'Espagne en revenait dernièrement à se renflammer pour le Cid, pour Cortès, pour Cervantes et pour Christophe Colomb.

[1] On trouvera plus loin un récit de cette singulière et si touchante cérémonie.

I. — LE CID.

Commençons par le Cid. Mais le Cid a-t-il existé ? C'est précisément contre cette question impertinente que protestait tout dernièrement un érudit par l'érudition, un arrière-petit-neveu du héros, ou se disant tel, par un étrange procès où la mort, intervenant tout à coup, a renvoyé les parties dos à dos.

Si le Cid a existé ou non, en vérité, c'est là une question qui ne peut plus être discutée, depuis qu'on a lu les témoignages des historiens arabes contemporains, rassemblés, traduits, commentés par un savant professeur de l'université de Leyde, M. Dozy. Avant cette grande et décisive lumière, Masdeu avait mis le doute dans bien des esprits. Moins absolus que lui, d'autres critiques n'avaient pas nié le Cid, mais l'avaient diminué, en retranchant nombre de ses exploits. Libre à la poésie et à l'art de n'en rien céder : permis à l'histoire de n'en garder que ce qui a appartenu réellement au héros.

Un historien anglais, le docteur Dunham, a fait cette part si petite, qu'autant vaut la négation de Masdeu. On lit dans son ouvrage : « Il est probable que nos lecteurs, en achevant le récit qui précède des événements des deux derniers règnes, se seront étonnés de ce qu'on n'y a pas même nommé don Rodrigue de Bivar, le fameux Cid Campeador, dont les hauts faits occupent une des premières places dans les chroniques d'Alphonse-le-

Sage et dans toutes les histoires d'Espagne qui ont suivi ces chroniques. Si j'ai omis d'en parler ici, c'est qu'ils reposent sur une autorité si douteuse, et se trouvent si souvent en contradiction avec l'histoire réelle et véritable, et sont souvent par eux-mêmes tellement invraisemblables et parfois même impossibles, que, pesés au poids de l'évidence historique et de la raison, ils paraissent vraiment trop légers, et feraient douter que le fameux personnage, appelé le Cid Campeador, ait jamais existé. Mais comme ce héros fabuleux ou réel s'est acquis trop d'importance pour que l'on n'en parle pas avec quelque étendue, et comme ce qui a un air de roman dans les actes de sa vie ne doit pas être confondu avec ce qui est reconnu pour certain, on rendra compte dans un appendice de sa personne et de ses actions. »

Un peu plus loin, le scrupuleux docteur ajoute encore, non plus dans le texte, mais dans une note : « En racontant les événements de cette époque, on a omis entièrement de faire aucune mention du Cid Ruy Diaz de Bivar, moins parce que son existence nous paraît douteuse, comme à Masdeu, que parce que les faits qui lui sont attribués n'ont pas une autorité suffisante pour être racontés. Nous parlerons de ce personnage fameux, comme nous l'avons dit ailleurs, dans un appendice. »

Oh ! comme ces orgueilleux Anglais mériteraient bien que quelque historien espagnol arrachât du récit de leurs annales les exploits de Richard Cœur-de-Lion

ou de tel autre, pour les reléguer dans un appendice !

Je lisais cette histoire de Dunham dans la traduction espagnole (il s'est trouvé une plume espagnole pour traduire cela !) qu'en a donnée, en 1844, don Antonio Alcala Galiano. J'allai donc à l'appendice, un peu scandalisé, je l'avouerai, de ne pas trouver d'abord, au bas de cette page, le cri du patriotisme indigné. Mais le traducteur s'était contenté lui-même de cette petite note : « Le traducteur aussi attendra l'appendice pour y parler du Cid. » A la bonne heure !

Mais qu'y a-t-il dans cet appendice ? En premier lieu, un résumé vif et bien fait de tous les récits antérieurs, tirés des histoires ou des chroniques ; puis un recueil du petit nombre des très-courts passages où, dans les plus anciennes chroniques, il est fait mention du Cid, une discussion de ces textes, cette conclusion enfin, qu'il a bien pu, en réalité, exister un Cid, seigneur de quelque domaine, capitaine de quelques aventuriers, dont la tradition d'abord, la poésie ensuite se seront emparées, auquel on aura attribué toutes les prouesses des héros du même âge, une sorte d'Hercule espagnol et chrétien. L'histoire, ajoute l'écrivain anglais, doit sévèrement écarter ces rêveries héroïques de l'imagination des peuples, tout en tenant elle-même grand compte, comme témoignage des mœurs et des idées populaires, à une certaine époque, de ces romanesques inventions.

J'espérais du moins qu'Alcala Galiano allait venger le Cid et l'Espagne, et que l'insolence anglaise allait trou-

ver à qui parler. Il fallut se contenter d'un exposé sommaire des diverses opinions qui s'étaient récemment produites sur cette grande question et de la froide conclusion que voici :

« Malgré tout cela, l'auteur de ces lignes répète qu'il croit qu'il y eut un homme appelé le Cid, qui se signala par des actions d'éclat dans les guerres contre les infidèles. Qu'il y ait eu plusieurs Cid, c'est encore très-probable ; que les exploits de plusieursaient été attribués à un seul, c'est ce qui me paraît évident ; et qu'à des faits réels la tradition et l'imagination populaires en aient ajouté d'autres, faux et invraisemblables, c'est ce qui est pleinement prouvé. »

Hélas ! ce qui semble ici très-évident, très-probable et pleinement prouvé, c'est que le traducteur est plus encore qu'il ne veut le paraître de l'opinion de son auteur, et que cette façon de croire à un Cid quelconque équivaut presque à la négation du Cid véritable, de celui que l'Espagne porte dans son cœur et de qui on peut dire que nous sommes tous d'Espagne en ce point.

C'était, je l'ai dit, en 1844, que M. Alcala Galiano publiait sa traduction du docteur Dunham. L'a-t-il réimprimée depuis ? Que s'est-il passé ? Les doutes d'alors seraient-ils devenus une négation positive dans une édition nouvelle? Je l'ignore. Toujours est-il que, en l'an de grâce 1862, M. Alcala Galiano s'est vu sommé de comparaître devant un juge qui, en Espagne, a les attributions de notre juge de paix, à l'effet de s'entendre signifier par arrêt qu'il ait à confesser l'existence du Cid. Certes, M. Al-

cala Galiano a dû avoir bien des étonnements dans sa longue vie. Les aventures de son pays, en ces cinquante dernières années, lui auront ménagé bien des surprises. Je doute cependant que sa carrière politique ou littéraire lui en ait jamais donné une pareille. Quant au demandeur, s'il était le premier venu, j'avoue que le trait me plairait assez :

Il est bien d'une âme espagnole.

Ce magnifique défi, s'il n'eût eu pour objet que l'honneur du pays, m'eût fait comprendre que Cervantes n'avait pas banni de l'Espagne tous les chevaliers errants, et il est bon, à mon sens, que de loin en loin, il en reparaisse encore quelqu'un, ne fût-ce que pour dire leur fait à tous les Sancho Pança qui prennent de plus en plus possession de ce monde. Mais don Casimiro Orense y Ravazo se donnait pour un descendant du Cid, et c'était simplement un ancêtre qu'il revendiquait devant le juge. La chose perdait de sa grâce et devenait de la comédie.

Je ne sais si Alcala Galiano s'est présenté en personne ; il a certes assez de malice pour avoir accepté avec empressement une occasion de voir face à face ce descendant très-vivant et très-réel d'un héros qui lui paraissait, à lui, un être de raison, et de traiter devant le prétoire une question d'histoire. Mais qu'Alcala Galiano se soit présenté ou n'ait pas daigné, lui, ancien ministre, ancien ambassadeur de la reine et membre de toutes

les académies, descendre dans la lice, et, grand orateur, rechercher un dernier triomphe pour son éloquence dans un procès qui menaçait de tourner au ridicule, le juge n'a pu parvenir à concilier les parties, et la cause allait être portée devant une juridiction plus haute et se transformer peut-être en un procès véritable, quand don Rodrigue, je me trompe, quand don Casimiro Orense est mort, et, comme en notre *Cid* à nous :

Le combat a fini, faute de combattants.

Je le regrette vraiment. Il eût été piquant de voir un tribunal changé en académie et une question d'histoire débattue par deux avocats devant un juge.

Je suppose que don Antonio Alcala Galiano eût, à son tour, sommé don Casimiro de prouver sa descendance, et d'autres héritiers auraient fort bien pu intervenir au débat. Car enfin les deux filles du Cid, après l'outrage heureusement douteux des comtes Carrion, furent mariées : l'une, Christine, à don Ramirez, infant de Navarre ; l'autre, Marie, à Raymond III, comte de Barcelone, et quelques gouttes du sang du Cid coulent sans doute encore dans les veines de la plus vieille, de plus noble des maisons souveraines de l'Europe. Don Casimiro Orense a peut-être laissé un fils ; mais la reine Isabelle, pour ne parler que d'elle, est peut-être une plus proche héritière du Cid. M. Alcala Galiano fera bien de s'en souvenir.

La question si étrangement soulevée devant un tribunal civil, ne pouvait manquer de rencontrer d'autres juges. Un savant distingué, don Juan de Quiroga, attiré par le bruit qui s'est fait à l'occasion de ce procès, a fait connaître un document nouveau, qui jette un jour très-vif sur le problème. Ce document est rapporté dans une lettre adressée à un écrivain de mérite, don Adolfo de Castro, à qui nous devons savoir gré d'avoir, dans une édition espagnole et illustrée de *Gil Blas*, été complétetement juste envers la France et envers Le Sage.

Ce document intéressant est extrait des actes d'un concile tenu en 1160, c'est-à-dire une soixantaine d'années après la mort de Rodrigue, dans la ville d'Hormedes, du diocèse de Palencia, et approuvé par bulle pontificale de 1162. Voici le texte même du passage cité :

« Sexto : Quia mirus episcopus fecit ecclesiam sancti Michaelis, divisitque decimas civitatis, et magnus Royz Didaz cognomento Cith Campeator fecit ecclesiam juxta fortalitium portæ de Burgis in fosso et Pizzina ub in peregrinatione et voto de sancto Jacobo cum aliis magnatibus invinit sanctum Lazarum, in formâ pauperis laceratis, » etc.

Ainsi, d'après ce document, le Cid aurait fait construire une église aux portes de Burgos, dans le fossé même où il avait rencontré saint Lazare sous la figure d'un pauvre lépreux.

« Le voilà donc rompu, s'écrie M. Quiroga, cet étrange silence que le douzième siècle tout entier semblait avoir

gardé à l'endroit du Cid. » Et il fait sur ce document trois observations.

La première, c'est que c'est l'acte authentique le plus rapproché de l'époque du Cid où il soit parlé du héros. Parmi les Pères du concile, plusieurs avaient pu, dans leur enfance, voir passer cette grande figure; pas un qui n'ait dû en entendre parler par des témoins oculaires.

La seconde, c'est que, dans ce passage, le Cid est appelé de son nom populaire, le Campeador et non Campidoctus, comme dans la plupart des chroniques.

La dernière, c'est qu'il est fait allusion ici à la légende du lépreux, cette légende qui tient une si grande place dans le Romancero et dans le double drame de Guillen de Castro, et qu'on disait appartenir à une époque plus moderne.

Mais les actes de ce concile sont-ils bien authentiques? Ils viennent d'être publiés dans une collection des canons et des actes des conciles de l'Église d'Espagne, réunie avec beaucoup de soin et de scrupule. Le manuscrit d'où ils ont été tirés a été examiné avec une extrême attention et a toutes les marques d'une sérieuse authenticité; mais, en matière si délicate, quelque doute est toujours permis. Il serait dur cependant, quoique glorieux encore pour le Cid, que l'Espagne ne pût trouver que chez les Arabes la preuve irréfutable de l'existence de son héros. « Par la barbe de Lain Calvo, mon aïeul, s'écrierait ici don Rodrigue avec son bon et fier sourire des romances, je leur ai porté de si bon coups à

Valence et ailleurs, qu'il n'y a pas à s'émerveiller qu'ils se souviennent de moi mieux que les autres ! »

Avant de se mettre en campagne pour prouver l'existence du Cid, il y a quatre ou cinq ans déjà que don Juan de Quiroga rompit une lance, la métaphore est ici à sa place, en faveur de la bonne renommée de son héros.

Personne n'a jamais douté de la valeur du Cid, mais en plus d'une occasion sa bonne foi a été mise en doute. Les héros sont parfois peu scrupuleux. Or, à Golpejar, le bon Rodrigue est accusé d'avoir donné à don Sanche un conseil qui coûta la couronne à Alonso. Le conseil était excellent et, comme on voit, bon à suivre. Mais l'un avait-il le droit de le donner, l'autre celui de le suivre, tel est le point du débat. Reprenons-le de plus loin.

Le partage que Ferdinand-le-Grand avait fait de ses États entre ses trois fils et ses deux filles n'était pas du goût de don Sanche, l'aîné. Celui-ci eut à peine fermé les yeux de sa mère, qu'il attaqua le roi de Léon, don Alonso. Vaincu sur les bords du Pisuerga, ce dernier céda une partie de son royaume et se retira dans sa capitale. Mais, trois ans plus tard, la lutte recommençait à Golpejar, sur les bords du Carrion, où la fortune parut d'abord favoriser don Alonso. On raconte qu'avant la bataille les deux frères étaient convenus qu'au vainqueur appartiendraient les deux couronnes, et dans ce cas le trône de Castille revenait de droit au roi de Léon. Quoi qu'il en soit, et que ce fût conviction de son droit,

générosité naturelle ou lassitude, Alonso négligea de poursuivre les restes de l'armée vaincue. Le Cid en profita pour conseiller à son maître de rallier cette armée en désordre et de reprendre l'offensive contre un vainqueur qui ne songeait qu'à se reposer. Le conseil parut un avis du ciel; Sanche surprit le camp de son rival, gagna cette fois la bataille, et Alonso n'eut que le temps de chercher dans Sainte-Marie de Carrion un asile qui ne fut pas même respecté.

Ainsi présentés, il faut en convenir, les faits ne sont pas entièrement à l'honneur du Cid. Mais don Juan de Quiroga a d'assez bonnes raisons pour douter que les choses se soient passées de la sorte. D'abord, y eut-il deux combats? Entre le premier et le second champ de bataille la distance est si courte, qu'on pourrait bien en avoir fait deux avec un seul. S'il y eut deux batailles en réalité, et qu'il y ait eu, comme on le prétend, avant la première bataille le même pacte qu'avant la seconde, Alonso, en manquant le premier à sa parole, n'avait-il pas donné à don Sanche le droit de manquer à la sienne? Enfin une victoire est-elle complète quand il reste à l'armée vaincue assez d'énergie pour se rallier, recommencer la lutte et finalement l'emporter? Tous ces arguments ne sont pas sans réplique, mais en voici un dernier qui me paraît plus fort. Alonso, qui garda au Cid si longue rancune à cause du serment qu'un simple capitaine avait osé exiger de lui dans Sainte-Gadea de Burgos, ne lui reprocha jamais le fatal conseil donné à don Sanche et qui lui aurait ravi deux couronnes.

Remercions toujours M. Quiroga de son zèle à laver de toute souillure une glorieuse mémoire. C'est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à la loyauté que de vouloir la retrouver intacte jusque dans les faiblesses d'un grand cœur.

II. — FERNAN CORTÈS.

Si l'histoire du Cid est devenue une légende, il faut, bon gré mal gré, accepter comme histoire l'héroïque légende de Fernan Cortès. Il faut que l'homme qui, avec six cents aventuriers, a conquis le Mexique et qui, avec cette poignée de braves sur un rivage inconnu, brûle ses vaisseaux pour ne pas être tenté d'y remonter, soit né en plein seizième siècle, et ait fait son œuvre à la clarté du soleil, pour que son existence ne soit pas aujourd'hui discutée comme celle du Cid. Mais Fernan Cortès a aussi son côté mystérieux. Où sont les os de Fernan Cortès? Il paraît que c'est le secret d'un très-petit nombre de personnes, à Madrid et à Mexico.

Et d'abord comment ce secret en est-il un? car, puisqu'il existe, il était tout simple qu'à l'occasion du bruit que provoque en Europe l'expédition du Mexique, on se mît à parler de Fernan Cortès. D'ailleurs les deux choses se lient; si le lieu où reposent les restes de Fernan Cortès est devenu un mystère, c'est qu'il y eut un moment où il fallut les soustraire aux fureurs de la multi-

tude, et on ne peut répondre que l'apparition du drapeau européen au Mexique ne fasse bien renaître un moment semblable.

Parmi ceux qui se préoccupent de ce danger possible et qui savent peut-être où repose le conquérant, il faut nommer un poëte, un journaliste, le directeur d'une Revue remarquable, don Eduardo Asquerino. Cette Revue dont le titre, *la America*, marque l'objet spécial, et son directeur qui a vécu quelque temps au Mexique, avaient qualité l'un et l'autre pour s'inquiéter de Fernan Cortès. La Revue est un terrain neutre où, de tous les coins de l'horizon politique, viennent se rencontrer les beaux esprits de Madrid. Cañete y coudoie don Emilio Castelar, et le marquis de Molins y tend courtoisement la main à Escosura ; bien des gens qui, au Congrès, ne se parlent que du haut de la tribune, échangent là, sans qu'il leur en coûte, leurs sentiments et leurs idées. Quant à Eduardo Asquerino, il a un frère, don Eusebio, connu avant lui dans les lettres, mais qu'une maladie cruelle tient éloigné de la scène où il a compté plus d'un succès. J'ai saisi, moi, même avec bonheur, l'occasion de rendre pleine justice à son drame de *Juan de Padilla*. Je vous dénonce Eduardo comme digne de prendre la place de celui qui est tombé au champ d'honneur, et comme ayant en portefeuille un *Faust*, oui, un *Faust*, où il a essayé, où il a réussi, disent ses amis, à accommoder aux habitudes des imaginations méridionales la sombre création de Gœthe. Convenons tous que nous serions assez curieux de voir ces passions

profondes et ces étranges mystères de l'âme s'exprimer dans la langue lumineuse de l'Espagne.

Mais revenons à Cortès. Donc, Eduardo Asquerino, voyant que tant de candidats se mettaient en ligne, je ne dis pas en campagne, pour aller régner au Mexique, s'est souvenu tout à coup du pauvre Fernan Cortès, et s'est demandé si, sur ce sol brûlant où d'autres cherchent un trône, le conquérant du Mexique pouvait se dire bien sûr de posséder un tombeau, et il a écrit à la reine pour la conjurer de faire qu'au moment où cet empire qui parle l'espagnol, et où tout est encore espagnol, les mœurs, la religion, les lois, allait peut-être subir un roi allemand, Cortès, du moins, ne devînt pas le sujet de cette royauté autrichienne et fût ramené en triomphe dans la mère patrie. Voici sa lettre :

« Madame,

« Les cendres du grand capitaine Fernan Cortès, miraculeusement préservées de la fureur aveugle des Mexicains qui, dans un tumulte populaire, voulurent les jeter aux vents, se trouvent depuis bien des années cachées dans la capitale de cette malheureuse république. Le gouvernement de Votre Majesté connaît certainement le lieu où elles ont été déposées, et il ne s'est jamais présenté, il se présentera difficilement une occasion plus favorable pour les rendre à la mère patrie et sauver à jamais d'une indigne profanation ces reliques vénérées. Celui qui conquit d'une manière qui tient du prodige un si vaste empire, celui qui remplit les deux

mondes de sa gloire, et qui a fatigué depuis trois siècles le vol de la renommée, n'a pas même obtenu, Madame, un asile assuré où ses cendres reposent en paix. »

Et Asquerino sollicite un décret qui, digne à la fois de cette grande mémoire et du cœur magnanime de la reine Isabelle, ordonne que les cendres du conquérant soient rapportées solennellement dans la Péninsule.

Toute l'Espagne battait des mains à cette généreuse requête, quand, dans un autre journal, paraît une lettre où l'on déclare que les cendres de Fernan Cortès n'ont rien à craindre de ce que M. Asquerino redoute pour elles, qu'elles ne sont plus à Mexico, mais à Naples, ayant été, à l'époque dont on a parlé, remises au dernier descendant de Cortès, le marquis de Monteleone ; elles furent, en effet, enlevées du tombeau et cachées pendant quelque temps dans une maison particulière; mais comme cet asile pouvait encore être découvert et violé, on saisit la première occasion de les envoyer à la Vera-Cruz, où elles furent embarquées pour Naples. L'auteur de la lettre, qui d'ailleurs n'est signée que d'une initiale, dit avoir recueilli ces détails de la bouche même du docte historien de la république mexicaine, don Lucas Alaman, de celui même qui, à l'époque indiquée, avait averti l'autorité et sauvé les restes de Fernan Cortès.

Remarquons en passant que, fût-elle à Naples, cette grande dépouille n'y serait pas mieux qu'à Mexico à l'abri des fureurs populaires, et si elle est là, c'est de là

qu'il faut la ramener au plus vite à Madrid ou à l'Escurial.

Cette lettre n'a rien qui embarrasse M. Asquerino, et il y répond péremptoirement selon nous. Lui aussi a connu Lucas Alaman, et de plus il a eu le secret du récit qu'on lui attribue.

Reprenons de plus haut l'histoire de la sépulture de Cortès. Fernan Cortès était mort le 2 décembre 1547, à Castilleja de la Cuesta, à une demi-lieue de Séville, dans la maison d'un ami dont les derniers vestiges ont été achetés par M. le duc de Montpensier et par là conservés à l'Espagne. Ses os, ensevelis dans un drap de Cambrai, brodé d'or et garni tout autour d'une blonde noire de quatre doigts de large, avaient été placés dans une caisse de verre, contenue dans une autre de plomb, enfermée elle-même dans une troisième en bois. Le héros, par son testament, avait disposé que ses restes seraient reportés à la Nouvelle-Espagne, pour être enterrés dans un couvent de religieuses qui devait être fondé à ses frais à Cuijoacan. Mais en attendant, on les déposa dans l'église de San Francisco de Tezcuco. Ils y restèrent jusqu'à la mort de son petit-fils, le dernier de sa descendance mâle, arrivée le 30 janvier 1629. Le vice-roi et l'archevêque profitèrent de l'occasion pour enterrer l'aïeul et le petit-fils dans une chapelle que la famille avait fait construire pour ses membres au couvent de San Francisco qu'elle avait toujours tenu en singulière affection. Les deux corps furent exposés pendant neuf jours dans une chapelle ardente du palais du marquis

del Valle (c'était le titre donné à Fernan Cortès après la conquête), et ensuite portés en grande pompe au lieu de la sépulture, où les obsèques se firent avec une magnificence extraordinaire; pendant un siècle et demi ils y dormirent en paix.

Mais dès le mois de septembre 1790, le vice-roi d'alors, le comte de Revilla-Gigedo, s'était étonné que le conquérant du Mexique n'eût pas à Mexico un tombeau plus digne de l'Espagne et de lui, et il s'en était même expliqué avec une hauteur sévère et toute patriotique avec le baron de Santa-Cruz de San-Carlos qui représentait alors, sur ses domaines du nouveau monde, l'héritier du nom de Cortès. Ses paroles méritent d'être rapportées.

« Il y a des dépenses qui, quoique imprévues, ne sauraient être qu'approuvées et applaudies de celui-là même qui les supporte, comme seraient celles qu'il faudrait faire pour élever un tombeau magnifique et digne en tout de lui au grand et glorieux Fernan Cortès, dont le nom dispense de tout éloge; et si ses illustres successeurs, les héritiers de sa gloire, de ses honneurs et de ses biens immenses, ne savaient où prendre l'argent, tout bon Espagnol s'empresserait de contribuer du sien, et je serais le premier à offrir ma fortune, persuadé que je ne pourrais en faire un meilleur emploi. »

Les héritiers furent touchés, et, au mois d'octobre 1792, ils ordonnèrent que deux sépultures grandioses fussent élevées dans l'église des jésuites pour recevoir les restes de Fernan Cortès et de son petit-fils. La trans-

lation eut lieu sans pompe, le 2 juillet 1794. Les caisses ayant été ouvertes, les choses furent retrouvées dans l'état qu'on a dit plus haut.

Une cérémonie superbe suivit la translation. Un dominicain, le père Servando de Mier, prononça l'oraison funèbre. On verra pourquoi je note ce souvenir.

Cortès cette fois pouvait se croire assuré du moins d'un dernier asile. Rien ne vint l'y troubler pendant la guerre de l'indépendance. Mais en 1822 les signes précurseurs d'une tempête se manifestèrent. A diverses reprises, on proposa de démolir le tombeau et d'en ôter les restes du conquérant. On alla même jusqu'à adopter une de ces propositions, et le père de Mier se retrouva là pour demander, afin de détourner les dangereuses conséquences que pouvait avoir l'exécution de cette mesure, que les débris du sépulcre fussent déposés au musée comme ayant appartenu à un monument historique. Les choses cependant demeurèrent comme elles étaient.

Mais l'année suivante, on eut l'idée de transporter à Mexico les restes des chefs de l'insurrection de 1810. La cérémonie était fixée au 15 septembre, et il était permis de craindre qu'elle ne fût suivie de graves désordres. Deux brochures incendiaires avaient d'ailleurs provoqué le peuple à arracher de son tombeau les os de Fernan Cortès et a les brûler publiquement sur la place de San Lazaro. Cette tardive protestation contre la conquête, je la comprends de la race conquise, dépouillée, martyrisée ; mais de la part des fils des conquérants, elle ne

s'explique que par cette haine farouche de toute supériorité qui est le trait distinctif de toute révolution.

Au milieu de la cérémonie du 15, un orateur populaire appela les traits de la foudre sur la tombe de Fernan Cortès. Ce n'était là qu'une image oratoire, mais en temps de révolution les multitudes aiment assez à traduire en actes ces sortes d'images. Heureusement que dans la nuit du 15 au 16 un avertissement avait été donné. On réclama alors le secours des autorités, mais elles répondirent, dit-on, que, pour empêcher que les os de Cortès ne fussent promenés et brûlés, on ne s'exposerait pas à faire couler le sang mexicain. Alors le chapelain supérieur de l'hôpital, aidé de Lucas Alaman, qui nous a transmis les détails de cet épisode de l'histoire des révolutions, et à qui ses fonctions permirent d'intervenir efficacement, enleva la caisse du tombeau et la remit au comte Luchessi, fondé de pouvoir de la famille, qui les cacha provisoirement sous les marches de l'autel, pendant que d'autre part on faisait disparaître les matériaux du sépulcre.

Quelques années plus tard, on eut une nouvelle alerte, et la caisse fut transportée ailleurs. Mais dans ce dernier asile, où elle est encore, elle fut ouverte, et une espèce de procès-verbal fut dressé de l'état dans lequel se trouvaient les restes. On peut lire ce procès-verbal, rapporté tout au long dans l'article de M. Asquerino qui, par un hasard singulier, put en prendre copie à Mexico même. La caisse de métal avait disparu, n'ayant servi sans doute que pour la première cérémonie des

funérailles. Quant aux restes, ils furent examinés avec soin, et on y reconnut les traits encore reconnaissables que prête à Fernan Cortès l'historien Bernal Diaz del Castillo ; on les remit ensuite dans leur caisse, réparée avec grand soin, et, sur la demande de Lucas Alaman, on donna au comte de Luchessi, pour l'offrir au duc de Terranova, un morceau de la blonde attachée au drap qui enveloppait le corps. On ne manqua pas de dire que le corps lui-même avait été remis au comte de Luchessi qui l'avait emporté à Naples. Lucas Alaman, qui savait mieux que personne comment les choses s'étaient passées, ne voulait pourtant pas mentir, mais, désireux de voir l'erreur s'accréditer, il eut l'idée ingénieuse de citer à la fin de son récit le témoignage d'un autre historien mal informé, lequel avait raconté de bonne foi ce que lui, témoin oculaire, n'aurait pu dire sans manquer à la vérité. Tel est le secret de l'aveu dont fait si grand bruit le contradicteur de M. Asquerino.

M. Asquerino dit quelque part : « Je pourrais faire connaître à mes lecteurs beaucoup d'autres détails intéressants. Mais tant que les restes de Fernan Cortès ne seront pas au pouvoir de l'Espagne, la prudence m'ordonne de me taire. »

J'attendrai moi-même, pour parler encore de Fernan Cortès, que M. Asquerino ait achevé de nous dire ce qu'il en sait ; si, en effet, comme il est permis de le croire, les restes de Cortès sont encore à Mexico, convenez avec moi que l'Espagne, en allant y reprendre cette autre Toison d'or, ne devait y perdre ni son temps

ni sa poudre. Combien de fois la guerre aurait payé de plus de sang une moins noble conquête !

III. — CERVANTES.

J'ai maintenant à vous parler de Cervantes et d'un nouveau commentaire sur *Don Quichotte* qui fait déjà un certain bruit, même avant son apparition. Il semblait que le dernier mot fût dit sur ce chef-d'œuvre ; mais un jeune écrivain a trouvé que le premier était encore à dire. Après tout ce qui a été écrit sur ce sujet dans l'ancien et le nouveau monde, surtout après Pellicer et Clémencin, pour ne parler que de l'Espagne, était-il présumable qu'il fût resté quelque chose d'obscur dans la vie ou les paroles de l'ingénieux hidalgo ? L'écrivain dont nous parlons, don Nicolas Diaz de Benjumea, nous annonce de Londres où il vit, je crois, habituellement, que, jusqu'ici, le vrai jour n'a pas pénétré dans le merveilleux roman de Cervantes.

Il ne fallait pas moins, on en conviendra, que cette audacieuse assertion pour qu'un simple commentaire, que dis-je ? l'annonce d'un commentaire fît scandale en Espagne, le pays, sans contredit, où les œuvres de l'esprit, si distinguées qu'elles soient, excitent ordinairement le moins de tempêtes. Hâtons-nous d'ajouter que la lumière nouvelle dont va tout à coup briller à nos yeux le *Don Quichotte* n'a rien de commun avec ces humbles et timides éclaircissements de la critique et de l'érudition que l'on a jusqu'à ce jour appelés des com-

mentaires. Non, il s'agit ici d'une de ces clartés soudaines qui transforment, qui renouvellent ce qu'elles montrent, et font un peu, au premier abord, l'effet d'un incendie.

Rassurons-nous cependant, le *Don Quichotte* n'y périra pas; et il n'est pas même à craindre qu'il lui arrive comme à ces édifices d'une heure qui, brusquement illuminés par un feu de Bengale, ne prennent tout à coup un aspect fantastique que pour être presque aussitôt replongés dans une obscurité plus profonde. On verra le chef-d'œuvre sortir de cette nouvelle épreuve plus éclatant que jamais, et tout n'aura pas été perdu dans la tentative de M. Benjumea; car, après tout, c'est un écrivain de beaucoup d'idées, de science et d'esprit, et une fois éteint le feu de bengale de ses prétendues révélations, nous aurons peut-être encore un excellent et complet commentaire de *Don Quichotte*.

Mais ces révélations, quelles sont-elles? Don Nicolas Diaz de Benjumea aura pu rencontrer à Londres, s'il y vit encore, un Italien, un poëte, d'une vaste érudition, d'une rare hardiesse d'imagination, d'un singulier courage d'esprit, Gabriele Rossetti, qui lui aura appris que la Béatrix de Dante, que la Laure de Pétrarque, que la Fiammetta de Boccace, ne furent pas de simples mortelles, le réel et vivant objet de l'amour de trois grands cœurs, mais les gracieuses et successives personnifications de la liberté italienne, et séduit à cette idée déjà ancienne en Italie, mais qui sera nouvelle en Espagne, il se sera demandé si la Dulcinée du bon chevalier n'était

bien réellement que l'humble fille de quelque hidalgo du Toboso. Quand on en est arrivé à s'adresser une pareille question, la réponse ne se fait pas attendre, et aux yeux de l'ardent et enthousiaste prosélyte des songeries italiennes, Dulcinée se transformera bientôt en un être de raison qui se nommera la science, la sagesse, la civilisation, ou, comme on dit dans le jargon philosophique de l'Allemagne, l'âme objective du héros de Cervantes, ou plutôt de Cervantes lui-même.

En possession de son idée, M. Benjumea l'a, paraît-il. construite en entier, à force d'imagination, de subtilité, d'érudition, d'ingénieux rapprochements, de piquantes analogies; mais il avait bien trop d'esprit pour risquer d'emblée, dans un pays comme l'Espagne, une pareille énormité. Aussi ne hasarde-t-il encore qu'une esquisse de son vaste travail. C'est une petite brochure imprimée à Londres sous ce titre : *l'Estafette d'Urgande*, ou *Annonce du Cid Asam-Houzad Benengeli sur le désenchantement de Don Quichotte* [1].

Voilà donc bientôt trois siècles que don Quichotte était enchanté, et ce n'est cette fois ni le barbier, ni le curé qui auront eu l'honneur de le tirer de cette autre Sierra-Morena, mais don Nicolas Diaz de Benjumea : on a déjà pu voir comment il s'y prend.

Toutefois, si réservée et si discrète encore qu'ait été

[1] *La Estafeta de Urganda ó Aviso de Cid Asam-Housad Benengeli sobre el desencanto del Quijote*. Escrito por don Nicolas Diaz de Benjumea. Londres, imprenta de J. Wertheimer y Cᵉ, circus place, Finsbury, 1861.

cette première révélation du grand arcane, tous les bons esprits s'en sont émus, et quelques-uns ont pris ouvertement fait et cause contre le nouveau commentateur. Un écrivain de Madrid, à la fois critique et poëte, et dans lequel on a cru reconnaître un neveu d'Alcala Galiano et un frère de madame la duchesse de Malakoff, a relevé le gant de bonne grâce, et je suis obligé de dire que, ayant le bon droit de son côté, il a eu aussi les rieurs.

Don Juan Valera, il me pardonnera de le nommer, n'avait écrit qu'un article [1], en réponse à l'*Estafette d'Urgande*. Un écrivain de Séville a composé à ce sujet tout un livre [2]. Il faut savoir gré à l'auteur de ce livre, qui est en même temps directeur d'un journal, de n'avoir pas permis à la polémique quotidienne de l'envahir tout entier, et de s'être un moment détourné de sa tâche ordinaire pour courir à la défense de Cervantes, attaqué non, mais un peu défiguré, ou du moins menacé de l'être, et, au milieu des ardentes questions du jour, de s'être retrouvé assez maître de sa pensée pour aborder avec une parfaite liberté d'esprit un problème d'histoire littéraire. Ainsi eût fait, je pense, dans l'Agora d'Athènes, quelque jeune ami de Périclès qui, en descendant de la tribune aux harangues, eût entendu un homme de Sparte avancer, à propos d'Homère, quelque proposition malséante.

Mais avant d'entrer nous-même dans le champ-clos,

[1] Dans le *Contemporaneo*, janvier 1861.

[2] *El Quijote y la Estafeta de Urganda*. Ensayo crítico, por don Francisco-Maria Tubino. Sevilla. Imprenta-periódico-libreria, 1862.

faisons d'abord une remarque. Il ne faut pas s'y laisser tromper : Cervantes, en se laissant aller à peindre, dans les extravagances de son héros, le génie un peu outré de ses compatriotes, avait mis le doigt sur une plaie douloureuse. Plus d'une fois j'ai cru m'apercevoir qu'il y avait un peu de réserve, dirai-je un peu d'humeur, quelque chose, enfin, qui ressemble à une demi-protestation, dans le cœur de bon nombre de ses admirateurs les plus sincères. Le nouveau commentaire, fondé sur cette idée que Cervantes, en écrivant son *Don Quichotte*, avait un tout autre dessein que celui qu'on lui prête, ne serait-il pas né quelque peu de cette réaction instinctive du génie castillan contre une peinture dans laquelle il ne veut se reconnaître que de profil? Je me borne à indiquer ici cette observation qui n'est, en aucune façon, une épigramme déguisée, et je reviens à Urgande.

L'*Estafette* qu'elle a dépêchée en Espagne est chargée de familiariser d'avance les imaginations avec les choses suprenantes dont elle annonce la prochaine révélation ; ajoutons que, comme tout bon courrier, elle fait claquer haut son fouet et sonner ses grelots, semant volontiers sur son chemin une partie des nouvelles qu'elle apporte. Je crois ici l'entendre dire : « Vous croyez, bonnes gens, que Cervantes, en composant son *Don Quichotte*, s'était proposé le mince dessein de bannir de notre pays ces insipides romans de chevalerie dont le moindre danger aurait été, suivant lui, de pervertir les esprits, quand les cœurs échappaient à ce pernicieux enseigne-

ment; puis que, chemin faisant, l'horizon s'élargissant à ses yeux, il avait aussi voulu corriger cette fougue impétueuse du génie espagnol qui favorisait, qui expliquait du moins le succès de tant de mauvais livres, et enfin qu'au bon chevalier, personnification tour à tour sensée ou folle, mais toujours attachante et aimable, de cet esprit hyperbolique, il avait cherché à opposer, dans la figure vulgaire mais originale de Sancho, le revers, le côté judicieux, pratique, persévérant du génie national, de telle sorte que, de la réunion de ces deux personnages et du milieu au sein duquel ils se meuvent et agissent, s'était formé naturellement un tableau exact et complet de la vie espagnole, encore vrai aujourd'hui sous beaucoup de rapports. Si vous avez cru tout cela, détrompez-vous. Non, don Quichotte n'est pas ce qu'il vous paraît, un bon gentilhomme dont les romans de chevalerie ont égaré le jugement, mais qui, en dehors de sa manie, a gardé un esprit plein de grâce, un sens exquis en bien des choses, un cœur charmant, et chez qui la folie elle-même ne sert qu'à mettre dans tout son jour une âme adorablement belle. Don Quichotte est... » Mais ici, je m'arrête; M. Benjumea n'a pas dit encore tout son secret. Seulement il parle assez ouvertement de la signification philosophique, tranchons le mot, du symbolisme de l'œuvre de Cervantes, du but mystérieux qu'il poursuit, de l'idée métaphysique qui se dérobe derrière le nom de Dulcinée, pour nous donner le droit de conclure que le *Don Quichotte* lui apparaît comme la lutte gigantesque de l'esprit nouveau contre le passé,

de la civilisation moderne contre les antiques ténèbres, éternelle lutte d'Ormuzd et de Arhiman, de Typhon et d'Osiris. Une fois lancé dans cette voie, entraîné sur cette pente glissante, M. Benjumea ne verra partout, dans le récit courant, dans les épisodes, dans les conversations, dans les combats, dans les amours, dans les caractères du *Don Quichotte*, qu'une vaste machine allégorique qui, en effet, s'il fallait le prendre ainsi, avait grand besoin d'être expliquée de nouveau.

Il a divisé son œuvre et l'esquisse qu'il en donne aujourd'hui en quatre sections principales :

1° Il se propose d'examiner d'abord le genre littéraire auquel appartient le *Don Quichotte;*

2° Il cherchera ensuite à se rendre compte du caractère de l'époque dans laquelle vivait Cervantes;

3° Il entrera en troisième lieu dans l'examen détaillé de tous les ouvrages de son auteur;

4° Il racontera enfin à son tour, et d'une manière qui promet d'être nouvelle, la vie de Cervantes.

Rien, dans ce prudent énoncé, ne semble annoncer les téméraires desseins du nouveau commentateur, et ce plan pourrait être aussi bien celui de Clémencin ou de Navarette.

Mais le hardi investigateur, décidé à découvrir un nouveau monde, ne se tiendra pas longtemps dans la sage limite de ses têtes de chapitre. Suivons-le donc dans chacune des divisions qu'il s'est marquée. M. Tubino l'y suivra avec nous et ne lui passera rien.

On avait, jusqu'à présent, rangé le *Don Quichotte*

parmi les romans satiriques. Admirable tableau de mœurs, c'était, dans sa forme littéraire, une satire dramatique contre les romans de chevalerie. Contrairement à ce que l'on a cru jusqu'ici et à tout ce que Cervantes a écrit lui-même, le *Don Quichotte* est pour M. Benjumea la plus complète apologie de la littérature chevaleresque. On dirait que, prenant au sérieux les campagnes du bon chevalier, et voyant en lui un représentant de l'esprit contre la matière, il n'a pu se résigner à croire que, dans ce grand combat, Cervantes se soit rangé du côté de la matière, et il l'a hardiment confondu avec son héros. Certes, il y eut dans la vie de l'immortel conteur tels épisodes qui en font autre chose qu'un simple écrivain, mais la bataille que Lépante où il laissa une main, mais les bagnes d'Alger où il faillit laisser sa vie même, et où il déploya, pour recouvrer sa liberté, plus d'invention que dans ses comédies, ce sont là des aventures qui sentent le héros véritable et non le chevalier-errant. Quant à ce qu'il pensait de ceux-ci, il faut le lui demander à lui-même et rappeler avec M. Tubino quelques-uns des passages qui abondent dans ses ouvrages et surtout dans le *Don Quichotte*.

Ainsi, dans le poëme qui a pour titre : le *Voyage au Parnasse :*

« J'ai essayé dans *Don Quichotte* de donner quelque passe-temps à mon humeur mélancolique. »

Et dans le prologue de la première partie de son grand livre, que dit-il encore? que tout son ouvrage n'est qu'un réquisitoire (il n'a garde cependant de se

servir de cette expression toute moderne) contre les romans de chevalerie.

Il ajoutera plus loin que tout son effort ne va qu'à détruire l'autorité que se sont arrogée par le monde et auprès de la multitude ces pernicieuses productions.

On pourrait citer bien d'autres passages, tous aussi nets que les premiers. Il est impossible d'ouvrir le *Don Quichotte* sans y rencontrer quelque déclaration de ce genre, que ce soit un personnage qui parle, ou l'auteur lui-même qui intervienne dans le récit.

Est-ce donc là le langage d'un admirateur secret de la littérature chevaleresque? C'est ici le cas de dire que M. Tubino, très-versé dans cette littérature, a fait précéder la discussion à laquelle il se livre de la brochure de M. Benjumea d'un essai sur les livres de chevalerie, assez court pour ne pas paraître un hors-d'œuvre, assez long cependant pour témoigner sur cette matière d'une érudition aussi vaste mais plus tolérante que celle du curé de don Quichotte.

Au surplus, M. Benjumea n'est pas le premier qui ait contesté la pensée jusqu'ici attribuée à Cervantes. Un critique distingué des commencements de ce siècle, Salva, s'était déjà inscrit en faux contre l'idée que Cervantes eût eu pour but de déclarer la guerre aux livres de chevalerie. Suivant Salva, il n'avait voulu que les épurer, et s'il avait tué ses devanciers, c'était moins en les rendant ridicules qu'en les surpassant, n'ayant fait lui-même autre chose que d'ajouter un livre de chevalerie à ceux dont il avait l'air de se moquer. Quand je

vous disais, en commençant, que la folie de don Quichotte n'était pas si antipathique qu'on pourrait le croire au génie espagnol, et que plus d'un y avait été pris! Voilà non pas un poëte, non pas un soldat, non pas un navigateur, mais ce qu'il y a de moins romanesque au monde, un simple savant, que dis-je? un froid grammairien, qui regarde le *Don Quichotte* comme un poëme de chevalerie, et cela cinquante ans après que Montesquieu a dit chez nous : « Le meilleur des livres de l'Espagne est celui qui se moque de tous les autres. »

Il y a cependant un point sur lequel le contradicteur de M. Benjumea semble se rapprocher de lui. Celui-ci avait cherché à établir une corrélation étroite et de toutes les époques entre la vie de Cervantes et le *Don Quichotte*. Toute sa vie, Cervantes aurait eu devant les yeux ce poétique reflet des hasards de son existence qui devait plus tard s'animer et prendre le nom immortel qu'il a gardé depuis. M. Tubino accorde, en effet, qu'une telle conception n'a pu être le fruit improvisé d'un accès d'humeur contre un méchant livre. Il y aurait une disproportion trop grande entre la cause et l'effet. Les œuvres du génie réclament une gestation plus longue. Elles couvent longtemps sous une forme confuse, indéterminée, parfois même à l'insu de celui qui les porte en lui. Puis le terme venu, l'occasion, un incident fortuit, l'état général des esprits, un besoin des âmes donnent à l'œuvre sa forme et son nom; et c'est en ce sens qu'il est vrai de dire que ces grandes créations sont aussi le plus souvent des ouvrages de circon-

stance. Voilà aussi comment le dégoût des romans de chevalerie et la conviction du mal qu'ils pouvaient faire, mal qu'ils faisaient en réalité, furent pour beaucoup sans doute dans la conception du *Don Quichotte*. Voilà comment, en particulier, la captivité de Cervantes à Argamasilla dut lui inspirer l'idée de faire naître son héros dans la Manche et d'y placer le théâtre de ses principales aventures.

Du genre auquel appartient *Don Quichotte*, M. Benjumea passe à l'analyse du *Don Quichotte* lui-même, et là il reprend sa thèse, que le récit dans son ensemble est une sorte da biographie déguisée, transformée, de Cervantes en personne et une longue satire contre le plus acharné de ses ennemis, le licencié Blanco de Paz, qui, après avoir traversé tous ses desseins durant son esclavage à Alger, fut encore, après son retour en Espagne, la cause de tous ses malheurs. Non content d'avoir écarté du glorieux mutilé de Lépante la faveur à laquelle il avait droit par son génie et par son infortune, Blanco de Paz aurait été le mystérieux Aragonais qui écrivit, sous le pseudonyme de Avellaneda, cette insipide continuation du *Don Quichotte* qui abusa un moment l'Espagne, mais à laquelle, après tout, la postérité doit peut-être la véritable. M. Tubino observe avec raison que Blanco de Paz eut sans doute sa bonne part dans les légitimes représailles de celui qu'il poursuivait de sa haine, et, en effet, entre plusieurs épisodes, il en est un où il paraît nettement désigné, M. Benjumea le prouve à merveille. Mais de là à cette incessante préoccupation

d'un même personnage il y avait loin et très-loin; si Cervantes n'avait eu sans cesse devant les yeux que cette déplaisante figure, son livre aurait-il l'admirable variété de tons et de caractères qui en fait le charme toujours renaissant? Obsédé d'une seule idée, aurait-il gardé dans ses peintures ce suprême désintéressement de l'art qui sait donner à chaque tableau sa couleur propre, à chaque caractère son trait distinctif et profond?

D'ailleurs il s'accrédite de plus en plus que l'auteur anonyme de la partie apocryphe du *Don Quichotte* n'a jamais été Blanco de Paz, comme l'affirme aujourd'hui M. Benjumea, et comme, avant lui, l'avait conjecturé Cean Bermudez. Ce n'est pas davantage Matéo Aleman, l'indulgent historien des terribles espièglerie de Guzman d'Alfarache, comme on l'a dit aussi, ni l'un des Argensola, comme eût réussi à le prouver M. Germond de Lavigne, si d'ingénieux rapprochements suffisaient pour une pareille démonstration. Cet insaisissable larron de la gloire d'autrui paraît décidément avoir été le dominicain fray Luis Alliaga, ce confesseur de Philippe III, dont M. Scribe a fait le très-invraisemblable héros d'un roman non moins amusant que ses petites comédies.

Nous touchons à la troisième partie du plan de M. Benjumea, celle où il se propose d'examiner l'ensemble des œuvres de Cervantes. Ici il a pu croire jusqu'à un certain point qu'il entrait sur un terrain vierge et où tout est à découvrir. Ici, en effet, le commentaire a chance de prendre un intérêt tout neuf. Il faut bien reconnaître

que le grand éclat du *Don Quichotte* a un peu relégué dans l'ombre, même en Espagne, les autres ouvrages de Cervantes. Chez nous, je le demande, si Florian n'eût pas imité la *Galatée* en l'achevant, combien de lecteurs enssent pris la peine de lire cette charmante pastorale? Nous ne savons guère de *Persilès et Sigismonde* que la faiblesse paternelle qu'éprouvait Cervantes à l'endroit de ce dernier-né de sa veine épuisée. Si, tout récemment enfin, M. Alphonse Royer ne se fût choisi le docte et agréable passe-temps de traduire ou d'analyser ce qu'il appelle respectueusement le théâtre de Cervantes, qui serait allé chercher dans ces rapides esquisses, écrites au courant de la plume et de la vie, les premières étincelles de cette verve comique qui se donne si amplement carrière dans le *Don Quichotte*? Or, en France, cela est tout simple, et en tout pays le commun des lecteurs est excusable de ne regarder qu'aux chefs-d'œuvre dans les littératures étrangères. Mais j'ai bien peur qu'en Espagne même il n'en soit un peu comme chez nous, et que les curieux seuls ne lisent de Cervantes autre chose que son épopée et les *Nouvelles exemplaires* où, en plus d'une page, ce rare génie respire tout entier.

M. Benjumea a son idée en se proposant d'étudier une à une toutes les œuvres de Cervantes : c'est de nous montrer dans tout ce que le maître a écrit sa vivante personnalité, et, dans une des Nouvelles en particulier, non pas seulement Cervantes, mais déjà don Quichotte lui-même. Il s'agit de celle qui a pour titre : *le Licencié*

Vidriera. M. Tubino, cette fois, repousse d'une manière trop absolue le rapprochement que fait ici M. Benjumea; car entre Vidriera et don Quichotte il y a quelque chose de plus que l'inévitable ressemblance qui existe entre deux maniaques possédés chacun de son idée fixe. Ce n'est pas seulement à la science du médecin, c'est aussi à l'art délicat du critique qu'il est permis de comparer ce pauvre licencié de Salamanque qui se croit de verre, mais qui, en mettant de côté sa monomanie, dit si spirituellement et si vertement son fait à tout le monde, et l'excellent hidalgo qui, chevalerie à part, a sur toutes choses les idées les plus justes et tient les plus sages propos.

Il est donc assez vrai de dire que le *Don Quichotte* est en germe dans *le Licencié Vidriera*. M. Tubino est mieux dans son droit lorsque, tout en convenant qu'il peut y avoir dans toutes les œuvres de Cervantes un vif reflet de sa personne et de sa vie, il s'attache à marquer les limites dans lesquelles doit être renfermée cette juste observation. Ici nous le laisserons parler lui-même :

« Je trouve dans tous les ouvrages d'un auteur quelconque l'empreinte de son talent, l'image de son existence, les plus intimes convictions de son âme, ses joies et ses peines, ses espérances et ses souvenirs. Je le vois dans Cervantes comme dans tout autre; mais je n'y vois pas que les héros de ses Nouvelles soient sa personnification même; je n'y vois pas qu'Anselme équivaille à Vidriera, ni celui-ci à don Quichotte. Cervantes, en

écrivant, ne songeait pas à mettre entre ses œuvres cette connexion étroite que l'on veut y établir. Autre chose sont ses *Intermèdes*, autre chose ses *Nouvelles exemplaires*, autre chose son *Persilès et Sigismonde*, et autre chose sa *Galatée*. Dans cette dernière pastorale, nous le voyons se déguiser sous le nom d'Elicio; dans le *Voyage au Parnasse*, c'est le poëte qui, avec Mercure, entreprend le périlleux voyage; dans *Don Quichotte*, il passe d'un personnage dans l'autre, ce qui est très-naturel; mais ce n'est pas une raison pour croire à l'existence de ce plan préconçu, de cette étroite corrélation que prétend avoir découverte don Nicolas Diaz de Benjumea. Qu'il se borne à dire que, de toutes les œuvres de Cervantes, et de chacune en particulier, on peut tirer de précieux matériaux pour illustrer sa biographie, et personne ne le contredira. »

Poursuivant son analyse, M. Benjumea se fait du succès persistant de l'œuvre un argument pour prouver que Cervantes a dû y mettre autre chose que les extravagances plus ou moins divertissantes d'un pauvre fou, et pour faire voir, sous les coups de lance du bon chevalier contre les brebis et les moulins à vent, ceux de Cervantes lui-même contre des ennemis bien autrement redoutables que les géants et les enchanteurs, c'est-à-dire contre les préjugés du siècle passé et en faveur des aspirations de l'avenir. « Sans cette valeur morale, le *Don Quichotte*, dit-il, pourrirait au fond de toutes les bibliothèques avec tant d'autres livres qui, après un succès éphémère, sont à jamais tombés dans l'oubli. »

M. Tubino explique mieux la vraie cause de cette renaissante popularité. Il montre comment, tout en poursuivant son dessein, qui était de ruiner l'influence des romans de chevalerie, chemin faisant, Cervantes atteignait un but plus général, c'est-à-dire qu'autour du monde imaginaire au sein duquel s'agite son héros, venait se dérouler de lui-même et par les nécessités de l'action le monde réel auquel appartenaient ses lecteurs; et ce monde, Cervantes l'a si bien saisi dans ses traits permanents et durables, que ce tableau de l'Espagne au seizième siècle est devenu l'admirable peinture de l'Espagne de tous les temps.

« Le *Don Quichotte*, dit à merveille M. Tubino, après avoir bien marqué en quoi il est infiniment supérieur à l'*Hudibras*, auquel M. Benjumea l'avait comparé sous un rapport, vivra toujours de sa vie propre, parce que, indépendamment de ses perfections littéraires et de sa valeur morale, il renferme une très-exacte peinture des coutumes espagnoles, qui nous tient lieu d'épopée nationale. »

Une épopée, voilà le mot qu'il fallait dire, et qu'il faut, sans hésiter, appliquer au *Don Quichotte*. Schlegel avait osé le faire avant M. Tubino qui le remarque. « Le *Don Quichotte*, écrivait l'éminent critique, est non-seulement de toutes les œuvres de l'esprit la plus riche d'invention et de génie, c'est encore un tableau animé et entièrement épique de la vie et du caractère des Espagnols. »

Et M. Tubino ajoute très-bien

« Le *Don Quichotte* est le tableau le plus riche de la

vie, des mœurs et du génie de la nation espagnole. Là, dans un pittoresque et inimitable panorama se peint notre race avec ses préjugés et ses magnifiques élans, avec ses aspirations sublimes, avec ses grandeurs et ses défauts. Dans le *Don Quichotte* est renfermée toute la poésie avec toute la prose de l'existence pratique... et il constitue, dans l'opinion de beaucoup de critiques, un véritable poëme épique, d'un genre, il est vrai, tout particulier et entièrement nouveau. »

J'ajouterais, à mon tour, si je ne craignais de rapetisser le chef-d'œuvre en le caractérisant ainsi, que c'est le manuel le plus instructif que l'on ait écrit sur l'Espagne, et il faut nous résigner, nous tous qui avons la prétention de parler avec nouveauté de ce pays, à ne faire que glaner après Cervantes. Chaque fois que l'on m'a fait l'honneur de me demander quel est le livre qu'il faut prendre pour guide, quand on veut passer les Pyrénées, je n'ai jamais hésité à répondre : « Prenez *Don Quichotte*. »

Il va sans dire que M. Benjumea n'évite aucune des questions soulevées avant lui à l'occasion de la maladie de don Quichotte, au point de vue médical. Il voudrait, *à priori*, que l'on écartât ce point, d'abord parce que la folie lui semble ici plus apparente que réelle, et ensuite par la raison que c'est une maladie de l'esprit et non du corps, comme si les maladies de l'esprit n'étaient pas, comme les autres, du domaine de la vraie médecine. Et pour ce qui est de celle de don Quichotte, elle a, à un si haut degré, tous les caractères de l'aliénation,

que, dans une savante histoire de la médecine, un savant docteur espagnol, Hernandez Morejon, a consacré un chapitre entier à faire voir avec quel merveilleux instinct de la science Cervantes avait marqué, dans le développement de la maladie de son héros, tous les symptômes successifs ou simultanés à l'aide desquels le genre de cette maladie se définit dans l'école. Nous avons raconté ailleurs [1] tout au long ce singulier triomphe du génie de Cervantes, pour lequel Morejon, médecin de Ferdinand VII, professait, on le sait, le même culte que son royal maître. M. Tubino, de son côté, se livre sur le même sujet à une discussion qui laisse voir une délicate intelligence du point imperceptible où les sentiments les plus élevés de l'âme peuvent rencontrer la folie.

En arrivant aux personnages secondaires du roman, M. Benjumea nous dira sans doute la vraie signification des bouffonnes saillies de Sancho, et il promet d'avance, on l'a vu, de donner à l'Espagne, dans la *Sin par Dulcinea*, une sœur cadette de Béatrix. Nous sommes impatients de le voir à l'œuvre. Il y apportera, nous n'en doutons pas, tout l'esprit, toute l'érudition qui rendent si intéressante la lecture de ce premier essai. Mais pendant qu'il s'ingéniait à idéaliser la *dame des pensées* du bon hidalgo, un autre investigateur à qui rien n'échappe, l'auteur de cet admirable *Catalogue de l'ancien théâtre espagnol*, couronné dernièrement par la Bibliothèque

[1] *Études sur l'Espagne, Séville et l'Andalousie*, 2 vol., Michel Lévy.

royale de Madrid, don Cayetano Alberto de la Barrera, s'occupait aussi de l'adorable Dulcinée, et ses recherches ont amené le résultat curieux que voici. La personne que Cervantes mit en scène sous ce nom de Dulcinée, ne peut être que la sœur du docteur Zarco Morales, le seul hidalgo que, d'après un document authentique, possédât, en 1576, le village du Toboso, presque uniquement habité, à cette époque, par des Morisques, tous laboureurs.

La quatrième section du nouveau commentaire aura pour objet, nous l'avons dit, la biographie de Cervantes. Nous nous plaisons à reconnaître ici, avec M. Tubino, tout ce qu'il est permis d'attendre à cet égard des nouvelles recherches de M. Benjumea. Les deux spécimens que *l'Estafette* apporte de son travail, l'un relatif au séjour de Cervantes dans les bagnes d'Alger, l'autre à la rencontre que fait don Quichotte, entre Baeza et Ségovie, d'un mort conduit par douze prêtres, donne une idée très-piquante des révélations promises ; mais M. Benjumea peut avoir raison dans toutes ses découvertes de détail, sans qu'il en résulte que l'ensemble du *Don Quichotte* ait ce sens caché dont pour la première fois le monde est averti.

Attendons, pour revenir à fond sur ce point, que l'oracle ait achevé de parler et ait dit sa pensée entière. Ceux-là peuvent d'avance s'en promettre un plaisir très-vif, qui aiment à voir les causes perdues soutenues avec toutes les ressources de l'esprit et de l'imagination. D'ailleurs, mille précieuses vérités de détail viendront,

chemin faisant, réconcilier le lecteur avec cette course éperdue à la poursuite du mot d'une énigme qui n'existe pas.

Mais, en attendant, remercions M. Tubino d'avoir si bien protesté contre un système qui ne va à rien moins qu'à fausser l'œuvre du génie. Rien de plus dangereux pour la vraie critique, pour la saine intelligence des œuvres littéraires, que cette préoccupation chez le critique des idées de son propre temps. On en viendra à faire d'un chef-d'œuvre une de ces boîtes à double fond dont on amuse les enfants, et qui cachent une surprise sous des fleurs ou sous des bonbons, ou, pour parler plus sérieusement, un de ces mystérieux sanctuaires de la Grèce antique, qui avaient un sens pour la foule, un autre pour les initiés. Ce qui charme dans les œuvres des maîtres, ce qui les fait toujours nouvelles, c'est que, s'adressant surtout aux instincts les plus généreux de l'humanité, elles parlent une langue simple, forte, aisément accessible à toutes les intelligences. Le jour où elles ne seraient plus que de froides allégories qu'il faudrait percer, comme ces brouillards qui, dans les Alpes ou les Pyrénées, cachent la cime des montagnes, pour saisir la vraie pensée de l'écrivain; le jour où, dédaignant ce majestueux vestibule que nous avions pris pour le temple même, il nous faudrait courir après une doctrine secrète et qui fuit devant nous, la littérature proprement dite cesserait d'exister. Le *Don Quichotte*, en particulier, perdrait pour moi tout son charme, s'il me fallait y chercher laborieusement de

page en page je ne sais quel sens lointain dont le récit se passe à merveille.

Sortons de l'antre de la Pythie, et avant d'y rentrer une bonne fois pour prendre à parti la prêtresse, secouons, à la clarté du soleil, les vapeurs dont le trépied sacré imprègne ceux qui l'entourent. Revenons tout simplement au manchot de Lépante : pour n'être pas tout à fait un prophète, il n'en reste pas moins le plus sympathique des écrivains; et disons un mot encore du *Don Quichotte*.

Vous vous souvenez de ce village de la Manche où Cervantes fut odieusement retenu captif et dont il se vengea, à la manière des dispensateurs de la renommée, en ne voulant pas s'en rappeler le nom. Ce nom, la postérité l'a su malgré lui. A Argamasilla donc, on montre aux voyageurs la maison qui fut la prison de Cervantes, et où prit un corps et un visage l'idée qu'il portait avec lui depuis bien des années dans les hasards et les ennuis de sa vie errante. Cette maison, un prince de la royale maison d'Espagne, l'infant don Sébastien, vient de l'acheter pour la mieux garder, et un imprimeur, homme d'esprit, don Manuel de Rivadeneyra. a demandé et obtenu la permission d'y établir, avec le matériel nécessaire, un atelier de ses ouvriers les plus habiles, pour y imprimer sur place une double édition, l'une monumentale, l'autre populaire, toutes deux excellentes, de l'œuvre immortelle de Cervantes. Avis aux amateurs des singularités littéraires. Hélas! le meilleur d'entre eux et l'un des plus distingués, l'auteur de ces char-

mants *Mémoires d'un bibliophile*[1], n'aura pas la douce et innocente joie de voir, de toucher, de feuilleter ces précieux volumes. Il eût été si heureux de les placer dans sa bibliothèque, à côté de la grande édition publiée en 1780, par l'Académie espagnole, don d'une main royale, et qu'il m'a léguée en mourant!

IV. — CHRISTOPHE COLOMB.

Mais Christophe Colomb? Le grand Génois, n'est-il pas, depuis bientôt quatre siècles, devenu assez Espagnol pour que, de temps à autre, l'Espagne daigne s'occuper de lui et recommander sa mémoire aux générations nouvelles? Si, depuis un demi-siècle, l'Amérique s'est à peu près détachée du sein de la mère patrie, le dernier lien par lequel elle demeure encore unie à la métropole, cette île délicieuse de Cuba, ne suffit-il pas pour que l'on célèbre encore dans la péninsule ibérique le nom de celui qui le premier découvrit l'Amérique pour la donner à l'Espagne?

La poésie, en Espagne, n'a jamais été ingrate envers Christophe Colomb, et il y a déjà deux siècles que Lope de Vega le faisait revivre dans un drame, rempli de beautés épiques, aux yeux de ses contemporains.

Le duc de Rivas, dans ses *Romances* historiques, la plus belle page de son œuvre lyrique, a noblement racheté les souffrances du grand homme en les racontant.

[1] *Mémoires d'un bibliophile*, par M. Tenant de Latour. Paris, E. Dentu, 1861.

Plus tard, un homme qui a fait un peu de tout en littérature et en politique, don Patricio de la Escosura, a chanté Colomb en beaux vers, avant ou après Fernan Cortès.

Plus près de nous un autre poëte, qui mêle aussi la politique à la poésie, don Ramon de Campoamor, a fait de Colomb, le héros d'un long poëme que ce grand nom et l'entrain des vers font lire sans ennui.

Rubi, dans son drame, un peu trop solennel, mais éloquent, d'Isabelle-la-Catholique, Rubi a donné à Colomb, à côté de son héroïne, une place qui le met au niveau de cette grande reine.

Tout à fait de nos jours enfin, un autre encore, beaucoup moins célèbre, mais qui a pour lui sa jeunesse, Juan de Dios de Rada y Delgado, a rempli tout un drame de ce grand nom et du roman sublime de cette noble vie. L'émotion qu'entretient le sujet ne laisse pas le spectateur assez maître de lui-même pour juger sévèrement ce début d'un jeune homme, et j'avoue, pour ma part, qu'en pareille occasion, c'est le peuple surtout que je regarde, et j'aimais à voir celui de Madrid écouter avec recueillement et chercher le grand homme sous les beaux vers.

La peinture et la sculpture ont paru moins empressées à payer à Colomb la dette de l'Espagne. Aucun monument digne d'une grande nation ne parlait au peuple, sur aucune de ses places publiques, de ce hardi navigateur qui, adopté par l'Espagne, a payé du don de tout un monde ses lettres de grande naturalisation.

Que dis-je? ni l'Espagne ni l'Italie ne sont sûres de

posséder de lui un portrait authentique. Il résulte seulement d'un très-savant et très-curieux mémoire de don Valentin Calderara, qu'il y a de bonnes raisons pour croire à l'authenticité d'un buste de Colomb conservé dans la ville de Côme. Un portrait à l'huile qui appartenait au marquis de Malpica pourrait bien être la reproduction assez fidèle de ce buste. J'ai inutilement cherché à voir ce dernier portrait. On craint qu'il n'ait disparu dans le désordre d'un déménagement. Mais j'espère bien que M. le marquis de Mirabel, si soigneux de la gloire de sa famille et de celle de son pays, n'a pas encore renoncé à retrouver le trésor égaré.

En attendant, sur quels témoignages a donc été conçue une statue de bronze modelée en Espagne, fondue en France, qui vient d'être érigée à la Havane? Où aura-t-on pris le modèle d'une autre statue qui, grâce à une souscription nationale, doit prochainement, dit-on, être inaugurée en Espagne? C'est affaire à l'artiste, qui aura pu d'ailleurs s'inspirer de l'image que Fernando Colomb, fils de l'amiral, a tracée de son père, dans ses rares et curieux mémoires. Je me borne ici à relever ce fait, que deux statues de Christophe Colomb sont dressées en même temps dans l'ancien monde et dans le nouveau. Pendant ce temps-là, voilà vingt ans que Gênes laisse exposé aux regards des voyageurs attristés, dans l'un de ses carrefours, le piédestal vide où se lit gravé le nom de Colomb, mais sur lequel peut-être on verra, quelque jour, apparaître Garibaldi.

Cette seconde statue qui s'achève pour l'Espagne, où

la placera-t-on? Sur ce point, les avis sont partagés. Madrid aurait des titres si cette ville avait toujours été, si elle devait rester à jamais la capitale de l'Espagne. Une voix, qui mériterait d'être connue et écoutée, a demandé que la nouvelle statue domine le port de Palos. Est-ce seulement parce que c'est de Palos que Colomb partit pour aller découvrir l'Amérique? c'est aussi, je crois, parce que de Palos, on aperçoit encore, sur une hauteur voisine, ce couvent de la Rabida, à la porte duquel Christophe Colomb, ayant demandé un peu d'eau pour son enfant épuisé de fatigue, rencontra l'homme qui devait le conduire aux pieds d'Isabelle. Il y a quelques années, il tombait en ruines, le pauvre couvent, et on allait sans doute en prendre les pierres soit pour réparer les chaumières de Palos, soit pour ferrer les routes qui mènent aux villages voisins, quand une voix française cria arrière aux profanateurs ; quand une main royale s'avança pour soutenir la muraille chancelante. Cette capricieuse fortune qui, bien inspirée quelquefois, vient de faire de M. Duruy un ministre de l'instruction publique, avait alors jeté en Espagne un jeune homme, un prince, si vous voulez, qui devait aux doctes leçons de M. Duruy de savoir ce que valait Colomb, et qui, condamné à l'inaction dans un pays qui ne sait rien faire de ses princes, voulut échapper à cette loi fatale de l'imbécillité du sérail, en se donnant à lui-même de généreuses et patriotiques missions, à défaut de celles que lui refusaient les grands visirs de la royauté espagnole. Un jour il avait racheté, pour la sauver, la maison où mourut Fernan Cortès, et

du potager de cette maison il avait fait un jardin pour ses jeunes enfants. Un autre jour, il relevait à ses frais un ancien sanctuaire témoin d'une victoire de saint Ferdinand, qui était un peu de sa famille par la mère de saint Louis.

Un jour, ayant vu le doyen de la cathédrale de Séville, don Manuel Cepero, se lamenter de ce que le couvent de la Ralida tombait pierre à pierre, il s'en alla de ce côté, voulant garder au moins dans son esprit une image de l'auguste ruine. Mais arrivé là, et voyant que les quatre murs tenaient encore bon, que la chapelle était debout, que la croix, au pied de laquelle s'était assis Colomb, à la porte du couvent, était encore à sa place, il se jura à lui-même de préserver aussi ces précieux débris, et, de retour à Séville, il dit à don Manuel Cepero : « Soyez tranquille, cher doyen, la Rabida ne périra pas, et dans six mois, pas plus tard, vous y prêcherez un de ces sermons qui ne s'arrêtent pas à la porte de l'église. » Six mois plus tard, en effet, dans la chapelle restaurée de la Rabida, du haut de sa chaire relevée, à deux pas de la cellule retrouvée où le prieur Juan de Marchena avait écouté, compris, ranimé Colomb découragé, le doyen Cepero racontait la découverte du nouveau monde à de pauvres marins, descendants de ceux que le Génois avait recrutés pour armer ses trois caravelles, et dont plusieurs portaient encore les noms des compagnons de l'amiral.

Je veux rapporter ici, et toujours à propos de Colomb, un autre témoignage de ce culte des grands hommes qui semble se réveiller en Espagne.

Un soir, dans cette *Tertulia* littéraire de Juan-José-Bueno dans laquelle j'essayai, l'an dernier, d'introduire mon lecteur, en parlant de quelques manuscrits de Christophe Colomb conservés à la bibliothèque Colombine, et dont l'authenticité venait d'être légèrement mise en doute dans un journal français, quelqu'un proposa d'ouvrir, séance tenante, une souscriptiou dont le produit serait employé à l'acquisition d'un coffre pour ces précieux trésors, d'une châsse pour ces reliques. Cette protestation indirecte contre une parole malséante fut accueillie avec enthousiasme. Un sculpteur de talent, qui se trouvait là, demanda qu'on lui fournît les bois et les métaux et offrit gratuitement ses services. A l'heure où j'écris, l'élégant coffret doit être achevé et les manuscrits y sont déjà peut-être à l'abri des doigts subtils des admirateurs trop fervents.

C'est peut-être le moment de parler avec quelques détails de ces vestiges d'un grand homme et d'une grande époque.

On a vu qu'ils appartiennent à la bibliothèque Colombine. J'ai dit ailleurs l'origine de cette belle collection fondée à Séville par le fils même de Christophe Colomb, et léguée par lui à un couvent d'où elle est venue aux mains du chapitre de la cathédrale qui l'a conserve et l'administre sous le patronage des descendants de l'amiral des Indes [1].

[1] *Études sur l'Espagne, Séville et l'Andalousie*, 2 vol. in-18. Paris, Michel Lévy

Accrue par un grand nombre de legs successifs, la Colombine ne reçoit du budget ecclésiastique qu'une dotation médiocre, peu en rapport avec le nom qu'elle porte et avec les merveilles qu'elle possède. Mais elle a pour gardien quelqu'un qui, à force de bonne volonté spirituelle, sait suppléer, au besoin, à l'insuffisance du budget. On en jugera par le trait suivant. Don José Maria Fernandez, je réclame pour ce nom l'estime affectueuse de tous ceux qui aiment les livres, voyait avec douleur les volumes s'entasser au fond des rayons, sur les tables, dans les coins, dans les embrasures des croisées, à terre même, où l'humidité des briques les gagnerait bientôt. Or, dans le même corps de logis que la bibliothèque et parallèle à la bibliothèque elle-même, s'étendait une vaste galerie obscure où le chapitre tenait en dépôt une partie du matériel de la basilique. M. Fernandez parvint à obtenir que cette salle fût débarrassée de tout ce qu'elle contenait et ajoutée à la bibliothèque. Cette première victoire demeurait stérile, si on n'en gagnait une seconde. L'obscurité ne vaut rien aux livres, car elle engendre l'humidité. Fernandez se fit accorder un crédit qui lui permit d'ouvrir des fenêtres dans un grand mur tourné au nord, et la lumière entra dans la galerie. Mais quelque habileté diplomatique que le conservateur eût déployé pour assurer à ses livres errants un toit solide et sain, le plus difficile peut-être restait encore à faire; où logerait-on tous ces livres? Il fallait des armoires. Où en trouver assez pour couvrir ces vastes parois? Pendant que l'ingénieux bibliothécaire y son-

geait avec mélancolie, il lui mourut un ami. Le défunt l'avait nommé son exécuteur testamentaire et lui léguait, avec une certaine somme, le soin de faire dire des messes pour le repos de son âme. Le survivant eut une inspiration. — Ah! je comprends!... — Non, vous ne comprenez pas. Dans un pays de foi comme l'Espagne, on ne vole pas l'âme des morts, et un croyant sincère comme l'était don José-Maria Fernandez n'aurait eu garde de s'exposer à laisser, en purgatoire, si elle y était, l'âme de son ami. Mais n'y aurait-il pas un moyen d'assurer au défunt ses messes et à la galerie ses armoires? Peut-être. Notre bibliothécaire dresse une liste de tous les amis qu'il a dans le clergé de Séville, où il en compte, en effet, beaucoup, puis il va de porte en porte, et tient à chacun ce langage : « — Savez-vous? un tel est mort. — On me l'a dit tantôt. Que Dieu ait son âme! — C'est le vœu que je fais et vous allez m'aider à le réaliser. Il laisse une somme assez ronde pour faire dire des messes et j'en cherche pour lui. Mais cet argent viendrait si à point pour la Colombine, où tant de livres pourrissent, faute d'armoires! Est-ce que vous ne me donnerez pas une messe par charité pour le défunt et par amitié pour moi? J'en garderais le prix et ce serait un commencement pour mes armoires. » Comment refuser une requête présentée de si bonne grâce? L'idée parut ingénieuse et réussit. Dans la joie de son heureuse opération, Fernandez vint me la raconter, et j'allai la dire aussitôt à celui qui déjà avait tant fait pour la mémoire de Christophe Colomb. Il en rit de bon cœur et me

chargea d'aller dire à Fernandez que l'armoire des messes ne serait que la seconde, et qu'il donnerait, lui, la première. L'anecdote fit fortune et le don trouva de généreux imitateurs. Le cardinal, archevêque de Séville, l'ayuntamiento, le conseil de la province, la maestranza donnèrent des armoires. La contagion de l'exemple gagna même quelques riches particuliers ; il était devenu de mode à Séville d'avoir à la Colombine une armoire surmontée de l'écusson de ses armes. Cet écusson ne ralentit pas le zèle. L'armoire, offerte la première, avait été placée à la gauche de la porte qui, de la galerie nouvelle, conduisait à la bibliothèque. Le premier donateur réclama pour lui l'honneur de couvrir l'autre côté de la porte. Sur ces entrefaites, la reine arrive à Séville et va visiter la Colombine. La seconde Isabelle ne pouvait oublier que Colomb avait eu la faveur et l'appui de la première. On lui raconte le fait, on lui montre les armoires, les unes achevées, les autres commencées, et dans la place vide la reine se fait la part du lion, la part du lion de Castille. Aujourd'hui, la galerie est complète. Cependant, ami lecteur, si vous aviez envie d'imiter tant de beaux exemples, il reste encore une chose à faire. Il y a, au fond de la galerie, une petite pièce mystérieuse et plus obscure, où, dans une armoire de moindre grandeur, mais plus solide et mieux fermée, seront gardés les mauvais livres. Personne, que je sache, n'a encore offert cette armoire. Quelle belle occasion et faite pour tenter M. Renan ! Il serait sûr, au moins, d'y trouver *la Vie de Jésus !*

Il doit paraître naturel que dans une bibliothèque où l'on a un tel souci des livres, les manuscrits de Christophe Colomb aient une place à part et digne d'eux, et c'est peut-être à l'occasion des armoires qu'est née l'idée du coffret dont j'ai parlé en commençant.

Il est temps de dire un mot des manuscrits eux-mêmes.

Le premier est un in-folio qui primitivement contenait quatre-vingts pages. Quatorze, de la page 62 à 77, en ont été arrachés. Par qui ? Ce manuscrit a pour titre : *Prophéties de la reprise de la sainte cité de Jérusalem et de la découverte des Indes, fondées sur les textes sacrés.*

Ce sont des lettres de Christophe Colomb au père Gaspard Gorricio, moine de la Chartreuse de Séville et quelques-unes de ce dernier, les uns et les autres sur le même sujet, et contenant tout ce qui, dans l'Écriture, dans les Pères, et même dans les auteurs profanes, leur a paru une prédiction de ce double événement.

Toute cette correspondance est de la main de Colomb. C'étaient là, sans doute, les brouillons de ses lettres et les copies des réponses.

La première fois que ce manuscrit me fut montré, on me fit remarquer quatre vers de *la Médée* de Sénèque, écrits de la main de Christophe Colomb. Les voici tels que je les lus :

Venient annis
Sæcula seris quibus oceanus
Vincula rerum laxet et ingens
Pateat telus Tiphisque novos

Detegat orbes nec sit terris
Ultima Tilla[1].

Colomb, qui allait feuilletant les anciens et les modernes et prenait note de tous les passages où il rencontrait le moindre soupçon de ce monde qu'il portait dans sa pensée, n'avait eu garde de négliger ces vers où éclate un de ces pressentiments sublimes que Dieu envoie quelquefois aux poëtes. A travers mon émotion, frappé, à mon tour, de trouver ces vers autrement coupés qu'ils ne le sont dans les éditions courantes, je demandai le Sénèque de Fernando Colomb. Mais j'oubliai le renseignement que j'y cherchais, en lisant à la marge du passage, cette note écrite de la main du fils de l'amiral. « *Hæc prophetia expleta est per patrem meum Christophorum Columbum admirantem, anno* 1492[2]. »

Seulement il y avait dans Sénèque, comme dans Virgile, *ultima Thule* et c'est *Tilla* que Colomb a écrit. Comment se fait-il que Colomb qui paraît avoir su passablement le latin, ait écrit, même de mémoire, *telus* pour *tellus* et *Tilla* pour *Thule*? En ce qui touche cette dernière inexactitude, une note de M. Damas-Hinard, dans son excellente traduction partielle du théâtre de Lope de Vega, me suggère une explication plausible. Lope de

[1] Un temps viendra, après de longs siècles, où l'Ocean écartant ses barrières, un continent immense apparaîtra. Thyphis découvrira de nouveaux mondes, et Thule ne sera plus la dernière limite de la terre.

[2] Cette prophétie a été accomplie par mon père, l'amiral Christophe Colomb, en l'année 1492.

Vega, précisément dans celle de ses comédies qui a pour titre : *le Nouveau Monde découvert par Colomb*, a écrit les deux vers suivants :

> Que si no vió las Fortunadas islas,
> Ni Atile conoció, etc. [1]

M. Damas-Hinard conjecture avec toute raison qu'il faut lire *á Tile* et non *Atile*, et comme de *Tile* à *Tule* il n'y a pas loin, *Tile* est là pour *Tule*, et quant à l'*h* absente, on sait que dans les mots qu'elle emprunte au latin, la langue espagnole supprime l'*h* volontiers.

A mon tour de conclure que Colomb, par mégarde, aura substitué à la forme latine quelque chose qui ressemble davantage à la forme espagnole.

On a dit quelque part que les vers de Sénèque pourraient bien être écrits de la main de Fernando son fils. Mais *à priori*, et avant d'examiner la question en elle-même, cette distraction que je pardonne de tout mon cœur au père préoccupé de son grand dessein, et qui chez lui me touche, comment l'attribuer, avec quelque apparence de raison, à un humaniste aussi correct que Fernando? Cependant, comme il est reconnu que les plus savants ont d'étranges oublis, poussons à bout l'objection. On a de l'écriture de Christophe Colomb et de celle de Fernando. Lequel des deux a écrit les vers de la *Médée*, dans le manuscrit de la Colombine?

J'ai comparé minutieusement les deux écritures.

[1] S'il n'a pas vu les îles Fortunées, s'il ne connut pas Atile...

Elles ont parfois, j'en conviens, une certaine ressemblance, un air de famille, mais qui ne va jamais jusqu'à permettre qu'on les confonde. Il en est de leur ressemblance comme de celle qui nous frappe souvent dans les traits d'un père et d'un fils. Ils ont beau être les mêmes, les années y mettent je ne sais quoi qui les distingue profondément. On sent de même qu'entre les deux écritures il a passé une génération. L'écriture de Fernando n'est pas seulement plus jeune, elle est aussi plus moderne.

Christophe Colomb avait lui-même deux écritures, l'une plus soignée, nette, régulière, celle dont il se servait quand il en avait le loisir; l'autre hâtée, un peu abrégée, moins nette aussi, celle des jours pressés, et qui est celle de quelques lettres que j'ai vues, respectueusement gardées sous verre, à la Maison de ville de Gênes. Le manuscrit offre des échantillons de l'une et de l'autre, mais la première est celle de la citation de Sénèque.

Personne à Séville, et je parle de ceux qui ont l'habitude et le goût de ces matières, n'avait mis en doute jusqu'ici l'authenticité de ce manuscrit et, moins que personne, Washington Irwing, qui l'avait feuilleté avec tant de respect.

Mais ce ne sont là que des preuves indirectes, de celles qu'on appelle dédaigneusement des preuves morales. Que faut-il donc pour arriver à une conviction entière? Une preuve directe, matérielle, c'est-à-dire un second manuscrit qui ne puisse donner lieu à aucun doute et

qui, comparé au premier, offre avec celui-ci des analogies irrécusables. Or, au chapitre II de son histoire, Barthélemy de Las Casas parle d'un exemplaire du recueil d'opuscules astronomiques, géographiques, cosmographiques du cardinal d'Ailly, dont Christophe Colomb ne se séparait pas, et il ajoute textuellement : « Son livre était si familier à Christophe Colomb, qu'il en avait couvert toutes les marges de notes de sa main, écrites en latin et parafées, y mettant beaucoup de choses qu'il avait lues et recueillies ailleurs. C'était un très-vieux livre et que j'ai eu bien souvent dans les mains. J'en ai tiré beaucoup de détails, rédigés en latin par ledit Christophe Colomb, depuis amiral, pour éclaircir quelques points de cette histoire sur lesquels je gardais encore des doutes. »

Eh bien ! le vieux livre que Colomb ne quittait jamais et dont parle ici Barthélemy de Las Casas, ce livre est à la Colombine. Washington Irwing, le voyant porté sur les catalogues, fut curieux de l'examiner, et dans sa respectueuse curiosité peut-être entrait-il, comme plus tard dans la mienne, un désir de comparaison. On chercha longtemps le volume sans le découvrir. Enfin cependant, un employé de la bibliothèque, le bon Nicolas de la Fuente, qui existe encore et de qui je tiens aussi ces détails, mit la main sur le précieux volume, et il faut espérer qu'il ne s'égarera plus. Il a sa place marquée dans le coffre ciselé.

Je le vois encore ce volume : un mince in-folio, chargé de notes marginales qui à l'intérêt d'avoir été écrites

de la main de Christophe Colomb ajoutent celui d'avoir été lues, méditées par Barthélemy de Las Casas, le miséricordieux patron des Indiens, et d'avoir été consultées pour son histoire. Ces notes sont la plupart scientifiques, un petit nombre d'autres historiques, et la personnalité de Colomb y apparaît quelquefois. Dans l'une entre autres, où il parle d'un voyage que fit Barthélemy Diaz, au nom du roi de Portugal et avec trois caravelles de sa nation, et qu'il poussa jusqu'à un promontoire appelé *Cabo de boa Esperanza*, et d'une carte que traça ce navigateur pour la mettre sous les yeux du roi, Colomb ajoute, presque dans les mêmes termes que le héros de l'*Énéide* : *In quibus omnibus interfui*. Qui aurait pu lire ces quatre mots, tracés par une telle main, sans une émotion profonde?

Quand j'eus retrouvé mon sang-froid, je comparai les deux manuscrits, je rapprochai des notes du savant recueil la citation de Sénèque. Je ne me contentai pas de faire un examen minutieux des lettres, je m'arrêtai aux moindres traits de plume. J'eus même la bonne fortune de rencontrer un mot tout entier, écrit dans l'un et dans l'autre livre, *Oceanus*. Ressemblance ne dirait pas assez, il y avait, pour ainsi dire, identité. J'arrivai donc à la conviction entière, absolue, que les vers de la *Médée* avaient été écrits par Christophe Colomb. Il y a de grandes joies dans la vie de ceux qui aiment les lettres. Je l'éprouvai ce jour-là.

Il y a quelques années, on ne connaissait encore que ces deux volumes; mais, piqué au jeu par la découverte

de Washington Irwing, don José Maria Fernandez se mit en quête à son tour et mit la main sur un troisième volume qui avait pour titre :

Pii II, pontificis maximi, historia rerum ubique gestarum cum locorum descriptione non finita Asia minor incipit.

C'était un in-folio bien imprimé, sur beau papier, et par Jean de Bologne, à Venise, en 1477.

A la fin du volume il y a une demi-sphère où l'on n'a indiqué que quelques-uns des points cardinaux. Ce dessin est à deux teintes et de la main de Christophe Colomb.

Il y a six mois enfin que M. Fernandez découvrit un dernier volume ayant pour titre : *Marcus Paulus de Venecia, de consuetudinibus et conditionibus orientalium regionum.* Sur les marges de ce volume se lisent encore quelques notes manuscrites de Christophe Colomb, en très-petits caractères. C'est un incunable in-8°.

J'aime à faire la part de M. Fernandez dans ces précieuses découvertes et celle de l'Espagne, l'Amérique ayant eu la sienne.

X

LA CHRONIQUE DE MADRID

Physionomie politique de Madrid au mois de mars 1863. — Une séance à l'Académie. — Martinez de la Rosa, Gonzalez Bravo et Candido Nocedal. — Les dernières représentations de l'Opéra italien. — Les autres théâtres de Madrid. — Dialogue entre le poëte Eguilaz et un dilettante. — Une imitation du Duc Job, *lo Positivo*. — Traits de caractère national ajoutés par l'arrangeur. — Un bal costumé chez la duchesse de Fernan Nuñez.

L'Espagne, malgré le goût qu'elle montre pour les modes, les idées, les habitudes du reste de l'Europe, lui ressemble si peu cependant, que, chaque fois que je reviens dans ce pays, j'ai quelque difficulté à accoutumer de nouveau mon esprit, mes yeux et mes oreilles à ce que je vois, à ce que je lis, à ce que j'entends. Voilà trois semaines que je suis ici et je commence à peine à voir clair dans mes impressions. C'est de ces impressions que je vais parler avant de reprendre mes études régulières sur la littérature espagnole.

En ce moment la politique fait peu de bruit à Madrid. En d'autres temps, on eût pu dire qu'elle cédait sa place

aux salutaires pratiques du carême, que ses passions se taisaient avec toutes les autres, et que la cendre mise au front des fidèles était, avec le terrible *Memento*, entrée dans toutes les âmes pour les apaiser. Aujourd'hui, quoique les églises soient pleines et que toutes les chaires retentissent des sévères avertissements de la parole sainte, je ne crois pas qu'il faille attribuer uniquement aux pieuses inspirations du carême cette trêve dans les luttes politiques. Il est plus vrai de dire que les partis contraires ne cessent d'agir, si toutefois leur action s'est arrêtée, que pour s'observer mutuellement, mesurer et rassembler leurs forces : aucun ne s'étant trouvé assez fort pour s'emparer du pouvoir et s'y établir, tous ont fait semblant de désarmer, et se sont écartés d'un commun accord, pour laisser passer un ministère de conciliation, composé d'hommes honorables et distingués, mais qui, n'étant pas armé en guerre, s'effacera dans l'ombre dès que, de part et d'autre, on se croira assez fort pour renouveler le combat.

La mer semble apaisée, mais elle garde encore de ces frémissements qui peuvent être aussi bien le premier signe de la tempête qui recommence que les derniers tressaillements de l'orage qui finit. On eût été embarrassé de le dire, le jour où l'un des premiers orateurs du Parlement, M. Gonzalez Bravo, venait prendre, à l'Académie espagnole, la place devenue vacante par la mort de Martinez de la Rosa. C'est un peu ici comme chez nous : comprimé sur un point, il faut que le sentiment public fasse explosion sur un autre. Ce que les

tribuns ne crient plus, ce sont les académiciens qui le disent. Ici c'était un modéré qui succédait à un modéré. Mais entre 1836 et 1863, quel chemin ont fait les idées, même dans le parti dont Martinez de la Rosa était un des chefs les plus écoutés! Martinez de la Rosa, avant de mourir, avait tiré son dernier coup de mousquet contre la démocratie envahissante, et voilà son successeur à l'Académie qui, devant un auditoire non moins effrayé que charmé, mais malgré lui convaincu, proclame en magnifique langage le *credo* redoutable du dogme nouveau qu'il met tout son talent à rattacher au culte de la monarchie. Et tout le monde sentait si bien ce qu'il y avait d'irrésistible dans ces idées, que l'académicien chargé de recevoir M. Gonzalez Bravo et de lui répondre, M. Candido Nocedal, un ancien ministre aussi, un modéré énergique, et l'homme le mieux fait, par sa situation personnelle comme par son talent, pour relever le gant, s'il l'eût voulu, a décliné le combat, et, se jetant de côté sur le terrain purement littéraire, a parlé, non de Castor et de Pollux, mais de l'éloquence en elle-même, de l'éloquence politique, de Démosthène et de Cicéron, de Martinez de la Rosa et d'Alcala Galiano. C'était se dérober avec grâce et saluer courtoisement de l'épée.

Mais si, malgré le carême d'une part, et de l'autre malgré les trêves de la politique, on parle si haut à l'Académie, les théâtres à leur tour que disent-ils? Un seul attire encore le monde, c'est le Théâtre-Royal, le théâtre d'Isabelle II; appelons-le, pour être mieux com-

pris, le Théâtre-Italien. Il a eu tous les honneurs de la saison, et madame de Lagrange y est encore fort applaudie. Vous souvenez-vous de certain opéra des *États de Blois*, donné, il y a plus de vingt ans, à Paris, sur le théâtre de la Renaissance, et chanté par des amateurs au profit de la Pologne? Pauvre Pologne! il semble que chaque génération doive avoir sa part de ses douleurs et de ses espérances, et porter le deuil d'une défaite qui semble toujours être la dernière, et qui, Dieu aidant, car la France est trop loin, ne le sera jamais. M. de Flottow, fort jeune alors, avait écrit la musique de cet opéra, dans lequel les plus nobles réclamèrent un rôle, ou, à défaut d'un rôle, le droit de se montrer, je ne dis pas de chanter, dans les chœurs. On remarqua beaucoup, ce soir-là, la jeune fille chargée du rôle principal, et on regrettait, je m'en souviens, que le monde ne cédât pas au théâtre une si charmante personne, un si rare talent. C'était mademoiselle Anna de Lagrange, et c'est elle que tout Madrid a applaudie cet hiver. La jeune duchesse de Guise disparut, un jour, de cette société à laquelle elle appartenait à tant de titres, pour reparaître, quelques années plus tard, sur les théâtres d'Italie, où elle arriva bien vite au premier rang. Douée de grandes qualités dramatiques, elle excelle cependant à maintenir, dans les limites naturelles de sa voix, toutes les ardeurs de la passion, et grâce à cet empire sur elle-même, cette voix n'a rien perdu encore de sa puissance et de son charme. C'est madame de Lagrange qui fait le personnage principal

dans le nouvel opéra de Verdi, *la Forza del Destino*, écrit d'après le plus beau drame que l'Espagne ait produit dans ce siècle, *la Fuerza del Sino* de M. le duc de Rivas. Cette flatteuse origine devait, avec un auditoire espagnol, assurer au nouvel opéra un succès égal à celui du *Trovatore*, également tiré d'un des chefs-d'œuvre du théâtre moderne de l'Espagne, le *Trovador* de Garcia. Mais hâtons-nous de le dire. la dernière œuvre de Verdi mérite par elle-même tous les appaudissements qu'elle reçoit. Le maestro en personne, traversant Madrid pour se rendre en Andalousie, a pu diriger la répétition de *la Forza del Destino*, et a pris le soin particulier de former les chœurs. Ils sont admirables et admirablement exécutés. Très-vif a été le succès, et non moins vif l'étonnement de ceux qui ne se lassent pas d'espérer qu'ils verront, un jour, sortir de Verdi le grand musicien qui est en lui. Verdi, cette fois, dédaignant les effets bruyants, a écrit sa partition comme s'il avait affaire à des Italiens, à des Italiens qui seraient encore fiers d'être les compatriotes de Rossini, de Bellini, de Donizetti. Avec le sujet le plus dramatique du monde, il a su être passionné sans doute, mais mesuré et contenu, simple sur la scène, et réservant pour l'orchestre tous les trésors, tous les caprices de son imagination. On a beau suivre du cœur l'action qui se développe, l'oreille est sans cesse attirée du côté de l'accompagnement qui est d'une grâce et d'une originalité singulières. Ce contraste ne sera pas du goût de tous les critiques, mais moi, qui ne suis pas du métier, et qui

m'arrange volontiers en musique de tout ce qui me charme, j'aime assez, je l'avoue, ces deux Verdi, celui de la scène et celui de l'orchestre, se faisant écho l'un à l'autre. Verdi qui, tout à coup, a reparu à Madrid, au plus vif de son succès, n'a pu se dérober à une ovation éclatante; rappelé trois fois sur le théâtre, il a dû s'y présenter, et ramasser de sa main je ne sais combien de couronnes lancées des stalles, tombées des avant-scènes, et de bouquets partis avec des bravos de tous les coins de la salle. Verdi est grand, brun et doué d'une physionomie distinguée. Il semblait jouir modestement de son triomphe, en homme qui, peut-être, se souvenait qu'il a un siége au parlement d'Italie. Si d'autres voulaient s'en souvenir pour en faire un reproche au maestro, il serait aisé de leur répondre que, s'il s'est trouvé des électeurs pour envoyer Verdi à l'Assemblée de Turin, c'est précisément parce qu'il est un grand musicien, partant un grand Italien, et que répandre, d'un bout du monde à l'autre, les merveilles de *Rigoletto*, de *la Traviata* et du *Trovatore*, c'est mieux servir la cause de l'Italie que de travailler à détrôner le pape et à abaisser devant d'absurdes tribuns la vieille majesté de Rome.

Mais cette popularité du Théâtre-Royal n'est pas faite pour plaire à tout le monde. Les autres théâtres de Madrid lui imputent leur solitude, et ils verraient volontiers revenir vers eux les dilettanti. Aussi, tout dernièrement, quand il a été question de prolonger au delà de l'époque fixée par les règlements la durée des repré-

sentations de la Compagnie italienne, l'émoi a été grand, et les réclamations, assez justes d'ailleurs, de tous les théâtres ameutés, ont fait plus de bruit que leurs pièces n'en font depuis quelque temps. Il en est résulté, dans la presse, une polémique piquante et qui a été sur le point de tourner à la comédie. L'avocat des théâtres nationaux est lui-même un poëte comique, l'ingénieux auteur de *la Cruz del Matrimonio*, qui, vous le voyez, devrait avoir dans son sac de meilleurs arguments pour ramener la foule au *Príncipe* ou aux *Variedades* que le *Compelle intrare* de l'Évangile.

« Il n'y a plus de théâtre d'Isabelle seconde, s'écrie Eguilaz; que ne l'appelez-vous plutôt le théâtre de Victor-Emmanuel?

— Mais à ce compte, lui répond don Eleuterio Agoretes (est-ce bien le vrai nom de l'interlocuteur?), si vous appelez le Théâtre-Royal théâtre de Victor-Emmanuel, parce qu'on y joue les opéras de Verdi, il faudra donc l'appeler le théâtre de Napoléon III, le jour où l'on y chantera *la Muette*, et quand on y représentera *Robert le Diable*, le théâtre de David ou de Salomon?

— Et n'êtes-vous pas effrayé, reprend le poëte, de voir ces Italiens emporter tout l'or de l'Espagne?

— L'étranger nous le rendra, réplique l'autre, et Bélard, Carion, la Cruz-Gassier, la Patti nous rapporteront quelque jour plus de guinées, de louis et de florins que madame de Lagrange, la Trebelli ou Fraschini n'emportent de nos onces. D'ailleurs, ayez de bonnes pièces, et les duchesses iront les applaudir.

— Les duchesses viendront quand l'État nous aura bâti de beaux Colisées (c'est le mot qu'on emploie ici) comme le Théâtre-Royal.

— A une condition cependant, c'est que la fumée des cigares et de pires odeurs ne viendront pas les suffoquer jusque dans leurs loges. »

Cette dernière malice est évidemment d'un Espagnol qui a couru le monde et est revenu au logis un peu plus difficile qu'il n'était au départ.

L'autorité a déclaré que le Théâtre-Royal serait fermé à l'époque ordinaire, et la querelle en est restée là. Viennent maintenant les bonnes pièces.

En attendant, les théâtres vivent des succès de l'an dernier. Dans le nombre est une comédie qu'on m'avait fort vantée, *lo Positivo*. Encore un assaut au veau d'or, contre lequel Ayala livrait, il y a deux ans, sa plus belle bataille, le *Tanto por ciento*, dont le retentissement dure encore. *Lo Positivo* a fourni, l'automne dernier, une brillante carrière, en s'adressant aux mêmes sentiments de noble abnégation et de désintéressement. La vogue n'y est plus, mais l'intérêt dure encore. J'épiai la première soirée où la pièce reparaissait sur la scène et j'allai la voir au Circo. C'est le théâtre de Teodora Lamadrid et d'Arjona, deux artistes d'un vrai talent. Il y avait peu de monde dans la salle; vous connaissez cette queue traînante des attardés que laissent après eux les grands succès. Je suis parfaitement dispensé de vous faire l'analyse de l'œuvre, car, dès la première scène, j'avais reconnu notre *Duc Job*, mais resserré en trois actes et

réduit à quatre personnages : les deux amants, le père et l'oncle, cet oncle spirituel, goguenard, plein de ressources, qui, sur notre scène contemporaine, a remplacé l'oncle d'Amérique, et qui amène, à force d'esprit, le dénoûment que l'autre imposait avec ses millions. L'action ainsi concentrée ne perd rien de son intérêt. L'arrangeur s'est contenté d'élaguer, de mettre en récits une partie de ce qui, dans l'original, est en dialogue et en action; de changer surtout le nom des personnages et celui des lieux. C'est un procédé habituel dans toutes les traductions espagnoles. Or, il n'y a là aucune intention de donner le change au public. Il y a aujourd'hui trop de gens qui passent les Pyrénées, trop d'Espagnols qui fréquentent nos théâtres pour que l'on cherche à tromper personne. C'est simplement une manière de rendre l'intrigue plus claire pour tout le monde, l'action plus vive, l'illusion plus complète.

Toutefois, l'imitateur ou traducteur, comme on voudra l'appeler, a mis ici quelque peu du sien. Je ne citerai que trois phrases, mais dont le sentiment est profondément espagnol, et je suis de ceux qui eussent aimé à les entendre sur la scène française, à supposer qu'elles y fussent possibles; et ce qui me plaît du théâtre espagnol, c'est qu'elles y paraissent toutes simples, toutes naturelles.

Dans le premier acte, le jeune duc, car c'est aussi un duc, mais son titre est ici moins en relief, et l'auteur espagnol n'a pas osé en faire un sergent, il l'a nommé de son chef sous-lieutenant, le jeune duc, en apprenant

la mort de son ami, se livre à tout l'emportement d'une douleur sincère; puis il ajoute : « Laissez-moi, j'ai besoin d'être seul pour recommander à Dieu l'âme de l'ami que j'ai perdu. » Et plus bas il ajoute encore, en parlant de ses premières années, dont cette mort réveille tous les souvenirs : « Nous avions fait ensemble notre première communion. » Dans la dernière scène enfin, quand ces pauvres enfants, devenus riches, semblent embarrassés de leur fortune et se demandent ce qu'ils en feront, l'un d'eux dira : « Nous en emploierons une partie à faire dire des messes pour le repos de l'âme de notre pauvre Édouard. » Essayez de faire entendre de ces belles naïvetés à un public français! Mais l'Espagne, ne l'oublions pas, est le pays du drame religieux. Il n'y a pas trois ans qu'Hartzembuch faisait applaudir la tragédie qui a pour titre : *le Méchant Apôtre et le bon Larron*, et je lisais hier encore, dans un journal, qu'on allait représenter à Barcelone la Passion de Jésus-Christ. Voilà pourquoi l'Espagne a un théâtre national, théâtre vraiment national, parce qu'il est profondément catholique.

Finissons par une nouvelle. Madame la duchesse de Fernan Nuñez donne un bal costumé le mardi de Pâques, et d'un bout de Madrid à l'autre il n'est parlé que de cette fête. On ne s'aborde pas, comme ailleurs, par cette triste parole : « Que savez-vous de la Pologne? » mais par celle-ci : « Quel costume prendrez-vous? » On dit que la reine ira à ce bal, auquel l'infante a promis d'assister. Sous quel costume? allez-vous me demander

à votre tour. Je le sais peut-être, mais, par cela même, je ne dois pas le dire, et je ne parle de ce bal que parce que la poésie doit, dit-on, y jouer son rôle. Isabelle la Catholique y entendra des vers qu'on récite déjà dans les *tertulias*. Christophe Colomb y paraîtra, et le costume de ce grand homme y sera porté par son arrière-petit-neveu, don Cristobal Colon, fils de M. le duc de Veraguas. A la bonne heure! voilà qui jette plus d'éclat que mille bougies dans une fête de ce genre.

XI

LE 274e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE CERVANTES

Cervantes et Molière. — Pourquoi l'un est honoré, quand l'autre est à l'index. — Les anniversaires de Cervantes à Madrid. — L'évêque de Sigüenza. — Le couvent des Trinitaires. — Les assistants. — La musique du seizième siècle. — Le panégyrique. — Retour à la chapelle du couvent. — Où sont les cendres de Cervantes. — Une épître de lui récemment découverte. — Traduction.

Je ne me lasse pas plus de parler de Cervantes que l'Espagne ne se lasse d'honorer sa mémoire. Il y a deux jours j'entendais, dans la chapelle du couvent où reposent ses restes, et devant tout ce que Madrid enferme de plus considérable, un évêque prononcer, du haut de la chaire, l'oraison funèbre de ce prince des génies espagnols. Voilà pourtant ce pays que l'on entend sans cesse accuser d'intolérance ! Le Molière de l'Espagne y est loué, glorifié devant l'autel, tandis que chez nous le nom du Cervantes de la France ne saurait être prononcé sans scandale à la porte d'une église. D'où vient cela ? car enfin Cervantes, comme Molière, a écrit des comé-

dies, et avec cette double différence que les comédies de Cervantes sont moins bonnes et plus libres. Mais allons au fond des choses. En Espagne, la foi couvre tout. Vous souvenez-vous de ce bandit, dans Calderon, dont tous les crimes sont pardonnés uniquement parce qu'il a cru? Là est le secret de l'indulgence suprême qui, en Espagne, couvre tous les écarts et laisse passer toutes les libertés. Il suffit de la foi pour absoudre les unes, pour rendre les autres inoffensives et permises. Nulle part on n'a plus ri des moines, et Cervantes ne s'en est pas fait faute; nulle part on a dit au prêtre, au magistrat, au roi des vérités plus hardies, et de ces vérités-là *Don Quichotte* en est plein. Nulle part il n'a été mis devant les yeux du peuple des tableaux d'une crudité plus révoltante, et Cervantes, toujours Cervantes, n'a pas été, sous ce rapport, plus réservé que bien d'autres; mais il a cru naïvement, humblement, fermement; mais il a perdu sa main gauche en combattant contre les Infidèles; l'Église, et je l'en aime davantage, n'a pour lui que des paroles d'amour et de mansuétude. Voilà ce que nous dira tout à l'heure avec autorité et conviction l'évêque de Sigüenza, et son éloquente parole, que dis-je? son ardente apologie s'étendra de Cervantes à tous les écrivains supérieurs qui, en Espagne, ont puisé l'inspiration à cette source auguste de la foi.

Antonio Cavanilles, dans un de ces fins dialogues dont je ne saurais vanter assez tout le charme, met Cervantes en scène et lui fait dire, à propos de la médiocre statue qui lui a été dressée devant le parvis du Congrès :

« Tant que j'ai vécu, on m'a laissé dans la misère ; aujourd'hui on m'élève des statues dont je n'ai que faire, et on ne dit aucune messe pour le repos de mon âme, dont j'aurais pourtant grand besoin. »

Cette douce réclamation du chrétien aura-t-elle été entendue? Ce qu'il y a de certain, c'est que voici la troisième fois, et chaque année désormais ramènera sans doute la même solennité, que l'Académie espagnole fait célébrer un service public pour le repos de l'âme de Cervantes et de tous ceux qui, ayant honoré la science ou la littérature, sont morts dans l'année. C'est M. le marquis de Molins qui a pris dans l'Académie l'initiative de cette noble institution. Le marquis de Molins est un de ces hommes d'État qui, moitié Horace et moitié Mécène, se consolent ou attendent, entre deux ministères, en cultivant les lettres avec distinction. Je ne sais si toutes ses œuvres arriveront à la postérité, mais peu d'hommes, durant leur vie, auront eu autant d'idées ingénieuses. Mieux qu'un sonnet *sans défaut*, on en conviendra, celle-ci *vaut un long poëme*.

La cérémonie est fixée au 23 avril, jour anniversaire de la mort de Cervantes, décédé, comme on sait, en 1616, dans la petite ville d'Esquivias, où il avait pris femme, et cette cérémonie a lieu dans la chapelle du couvent des religieuses Trinitaires. Ce couvent est dans la rue qui porte aujourd'hui le nom de Lope de Vega, parce que le phénix des beaux esprits y passa quelques années de sa vie. Le phénix des beaux esprits et le prince des génies espagnols ne furent pas unis d'une amitié bien

vive. Cervantes pourtant a loué Lope de Vega, et ce dernier, de son côté, n'a pas épargné l'éloge à Cervantes. Celui-ci, qui, se méprenant, je crois, sur sa vocation, s'était cru appelé à recueillir l'héritage de Lope de Rueda, n'avait pas vu sans chagrin ses essais rejetés dans l'ombre par le grand éclat que jetèrent tout à coup sur la scène les œuvres de Vega. Il finit cependant par s'en consoler, en portant ailleurs les personnages de son théâtre, étant, comme notre La Fontaine, un des maîtres de cette

> ... Ample comédie, à cent actes divers,
> Et dont la scène est l'univers.

La cérémonie était indiquée pour dix heures précises. Toute l'église, magnifiquement tendue de velours noir à crépines d'or, offrait un coup d'œil imposant. Au centre s'élevait un catafalque, sur lequel on voyait l'habit de Saint-François que Cervantes avait porté dans ses dernières années, une épée, des fers, une couronne de laurier et un exemplaire de la première édition de *Don Quichotte*, imprimée du vivant de Cervantes. Aux quatre angles du catafalque se tenaient debout quatre invalides manchots, de la caserne d'Atocha. Idée touchante! Qui sait si ces braves vétérans n'avaient pas, eux aussi, perdu leur bras en combattant les Maures dans la dernière campagne au Maroc? De chaque côté du monument et dans toute la longueur de l'église était disposée une double ligne de bancs revêtus de noir, et destinés à recevoir les membres des diverses Académies, l'Acadé-

mie espagnole ayant convié toutes les autres à cette fête qui était la sienne.

L'office devait être célébré pontificalement par le cardinal Lastra, le nouvel archevêque de Séville, de cette capitale de l'Andalousie où Cervantes passa dix années de sa vie, et où il écrivit la plupart de ses *Nouvelles exemplaires*. Don Francisco de Paula Benavides, évêque de Sigüenza et membre correspondant de l'Académie, avait bien voulu se charger de prononcer l'oraison funèbre. Le nonce du pape, Mgr Barrilli, était accouru des premiers, comme pour rappeler, dit avec bonheur un journal de Madrid, cet autre nonce qui fut le premier protecteur de Cervantes. Assis à côté de lui, l'évêque de Puerto-Victoria me faisait souvenir que Cervantes avait failli manquer à sa destinée, et que si Philippe II lui avait accordé l'emploi qu'il sollicitait en Amérique, nous n'aurions peut-être jamais eu le *Don Quichotte*.

Au bas de l'église, et reliant l'une à l'autre les deux lignes de bancs, on voyait quatre chaises habillées de deuil et destinées aux personnages qui devaient présider la cérémonie; je m'étonnais de les voir occupées par des figures à peu près inconnues. Je m'étais attendu à y reconnaître au moins le président de l'Académie, l'illustre duc de Rivas : c'est le recteur de l'Académie centrale, l'alcade et le curé de Alcala de Henarès : sans doute parce que Cervantes était né dans cette ville, où assez récemment a été découvert son extrait de naissance, et comme si, simple notabilité de cette ville et

lecteur en cette université célèbre, Cervantes y fût mort la veille.

Quant à moi, étranger dans Madrid, mais appartenant à l'Académie par le lien indirect d'une adoption toute de bienveillance, et à qui ce titre suffisait pour qu'il me fût permis ce jour-là de me croire un peu de la famille du grand écrivain, j'éprouvais une sincère émotion à me répéter à moi-même les beaux noms que la foule mettait sur chaque visage, ceux surtout que quelque titre particulier semblait rattacher, de près ou de loin, à la gloire de Cervantes. L'initiateur de cette fête funèbre, le marquis de Molins, avec cet air sévère qui cache un esprit charmant et plein d'aménité; Hartzembuch qui, jaloux d'ajouter la gloire de l'érudition à celle du grand poëte dramatique, a beaucoup écrit sur le *Don Quichotte*, éclairci bien des points douteux de la vie et des œuvres de son auteur, et qui surveille les deux éditions qui s'impriment à Argamasilla; Ventura de la Vega qui, tout en écrivant son admirable *César*, avait tiré de *Don Quichotte* une très-amusante et très-touchante comédie; le marquis de Santa-Cruz dont l'aïeul commandait sous don Juan d'Autriche, à Lépante; Antonio Cavanilles enfin, le brillant historien et l'auteur du dialogue dont j'ai plus haut cité quelques mots. Derrière tous ces personnages, et tant d'autres que je ne saurais nommer, venaient les dames les plus élégantes et les plus illustres de l'aristocratie espagnole, toutes en deuil, et l'on m'assurait même que, derrière l'une des grilles qui masquaient les tribunes de la cha-

pelle, assistait à l'office un prince français, plus dévot que personne au génie de Cervantes, plus ému que pas un du religieux hommage qui lui était rendu. Ai-je besoin de rappeler ici que le *Don Quichotte* n'est pas moins populaire en France qu'en Espagne ?

L'exactitude est la politesse des rois, a dit un roi homme de lettres. Il semble que, dans cette occasion, l'Académie espagnole ait voulu prouver à Louis XVIII que c'était aussi la politesse des Académies. A dix heures précises, l'office commençait. La musique avait un caractère grandiose, digne de tout le reste. Le compositeur distingué qui l'avait organisée avait mieux fait que de l'écrire. Il avait recherché, il avait retrouvé des choses superbes que Cervantes vivant avait pu entendre lui-même, et qui rappelaient devant son cercueil les époques principales de sa vie. Écoutons le maestro lui-même s'adressant à l'Académie :

« Depuis que l'Académie, dit don Francisco Asenjo Barbieri, a eu l'idée de célébrer par une cérémonie funèbre l'anniversaire de la mort de Cervantes, il m'a semblé que la musique nationale devait s'associer à cette pieuse et patriotique solennité. Et j'avais d'autant plus de raison de le penser que, précisément à l'époque où vivait le prince des génies espagnols, florissaient aussi des compositeurs de musique religieuse, Espagnols comme lui, dont les œuvres étaient très-renommées en l'Europe. Aujourd'hui malheureusement ces œuvres sont ensevelies dans la poussière des archives, et on n'en connaît qu'un petit nombre que l'on chante à Rome, dans

la chapelle Sixtine ; circonstance très-significative et par laquelle il semble que la tête de l'Église catholique ait voulu protester contre notre impardonnable abandon.... J'ai donc voulu qu'il fût fait une espèce d'amende honorable à notre musique oubliée, en obtenant qu'elle fût mêlée aux prières pour le repos éternel de l'âme de Cervantes, et dans la même forme, de la même manière qu'elle se chantait en Espagne au seizième siècle et au commencement du dix-septième. »

Et, pour mener à bonne fin son heureuse pensée, Barbieri, avec un art consommé, a appliqué aux diverses parties de l'office ces compositions contemporaines de Cervantes lui-même, et il en a confié l'exécution aux plus belles voix de la chàpelle de la reine, qui, dans cette circonstance, ont, à force d'émotion et d'étude intelligente, retrouvé, pour ainsi dire, l'inspiration primitive.

Disons la date de quelques-uns de ces morceaux :

Le motet *Regem cui omnia vivunt*, composé par don Melchior Robledo, maître de la chapelle de la Seo de Saragosse, en 1569, c'est-à-dire l'année où parut pour la première fois le nom de Cervantes, en tête d'un petit recueil de poésies, consacré à la mémoire de la reine doña Isabel de la Paz.

Le psaume *Domine, in furore tuo*, dont la musique est de don Andres Lorente, organiste de l'église magistrale de San Justo y San Pastor, à Alcala de Henarès, où Cervantes avait pu l'entendre chanter.

La messe en *Requiem* de don Tomas Luis de Victoria,

écrite l'année même où Cervantes fut pris par les pirates, c'est-à-dire en 1575.

Le motet *Versa est in luctum cithara mea*, écrit par don Alfonso Lobo, maître de chapelle de la cathédrale de Tolède, pour les funérailles de Philippe II. On n'oubliera jamais, mais ce n'était pas cette fois le lieu de s'en souvenir, l'admirable sonnet qu'inspira à Cervantes un petit scandale arrivé dans la cathédrale de Séville à l'occasion de ces royales funérailles.

Enfin, le répons *Libera me*, composé par don Matias Romero, qui était maître de chapelle de Philippe III, à l'époque où mourut Cervantes.

La messe terminée au milieu d'un profond recueillement, tous les regards se tournent vers la chaire : le panégyriste venait d'y monter. L'évêque de Sigüenza, jeune encore, a la gravité de l'évêque et la noble attitude de l'orateur. Il avait pris pour texte cette parole de saint Paul : *Tout mort qu'il est, il parle encore par la foi*, et son discours ne fut qu'une perpétuelle application de cette parole à Cervantes et à tous les génies supérieurs de la littérature espagnole. Dans une revue rapide, et qui allait du marquis de Villena à Nicomède Pastor Diaz, mort d'hier, et que cette pompe funèbre rendait présent à tous les yeux, comme il l'était à tous les cœurs, l'orateur fit revivre cette glorieuse phalange où il y eut de tout, des soldats romanciers et moralistes comme Cervantes, des poëtes hommes de guerre et hommes d'État comme Hurtado de Mendoza, des saints, grands écrivains sans le savoir, comme Thérèse et Louis

de Grenade, des prêtres, des inquisiteurs, des moines, poëtes dramatiques comme Lope de Vega, Calderon et Tirso de Molina, mais qui tous, dans la chaire, dans les camps, au théâtre, furent les soldats d'élite de la catholique Espagne. Ils n'ont été si grands devant les hommes que parce qu'ils se sont appliqués toute leur vie à se faire petits devant Dieu. Voilà pourquoi ils gardent morts l'autorité qu'ils ont eue vivants, et comment la foi, dont ils ont été les champions durant leur vie, continuant à parler dans leurs livres, leur communique encore quelque chose de sa toute-puissante majesté.

A chaque instant, l'orateur ramenait avec art le nom de Cervantes. Et comment ce nom ne lui eût-il pas rappelé qu'il parlait dans le couvent d'un ordre autrefois consacré au rachat des captifs? Comment n'eût-il pas cherché à intéresser les bonnes sœurs qui l'écoutaient derrière leur triple grille au salut de celui dont la gloire était en partie leur patrimoine, puisque, en l'arrachant au bagne d'Alger, leur ordre avait sauvé en germe le chef-d'œuvre de Cervantes, et que leur couvent gardait encore ses cendres? Puis, par un heureux rapprochement, l'orateur, songeant à tant de chrétiens retenus aujourd'hui encore dans les chaînes de l'erreur, suppliait les saintes recluses de s'unir à lui pour racheter aussi par leurs larmes et leurs prières ces captifs de l'infidélité et de l'orgueil.

Chaque fois que l'éloquent évêque avait de ces belles inspirations, on sentait un frémissement de sympathie courir dans les rangs de l'assemblée. La sympathie alla

jusqu'à l'émotion, quand l'orateur sacré, avec une autorité vraiment épiscopale, convia tous les représentants littéraires de l'Espagne moderne à s'approcher de ce cercueil plein de l'âme de Cervantes, et à jurer par le nom du soldat de Lépante et sur son glorieux livre d'être fidèles à la foi antique, en continuant, sans rien répudier de l'héritage des siècles et des vraies lumières de la civilisation, l'œuvre de leurs illustres devanciers.

Tout ce discours fut dit avec une ferme douceur, avec une simplicité noble, avec une grâce sévère, qui eussent touché ceux même qui n'auraient pas d'avance été convaincus.

Après l'absoute, écoutée avec un redoublement de ferveur, l'assemblée s'ajourna à l'année prochaine, en se souhaitant à elle-même un interprète aussi bien inspiré de son admiration pour Cervantes que de ses sentiments les plus intimes.

Il me restait pourtant un point à éclaircir. J'avais lu dans les plus récentes biographies de Cervantes qu'après sa mort il avait été enseveli dans un couvent de Trinitaires où sa fille naturelle était entrée en qualité de religieuse, et que ce couvent ayant été démoli, les restes du grand homme avaient suivi les nonnes dans leur nouveau monastère. C'était celui-là même où la cérémonie venait d'avoir lieu. Le velours, et je le regrettais, m'avait sans doute caché l'inscription placée sur le tombeau de Cervantes. On m'avait désigné l'endroit, et plus d'une fois, pendant l'office, je m'étais surpris soulevant du regard les lourdes draperies, comme pour lire l'in-

scription qui attestait la présence de son corps à cette fête de son âme et de son génie. Dès le lendemain matin je retournai au couvent et j'entrai dans la chapelle. On n'avait pas encore achevé de la rendre à sa simplicité habituelle, mais qu'importe? Je m'adressai à un enfant de chœur, le priant de me conduire au tombeau de Cervantes. L'enfant me regarda avec un profond étonnement, et finit par me répondre ce naïf *no sé* contre lequel viennent se briser, un jour ou l'autre, les gloires humaines les plus éclatantes, et que Chateaubriand, nommant Léonidas au milieu des ruines de Sparte, avait rencontré sur les lèvres d'un pasteur de la Laconie. Cependant l'enfant eut pitié de mon désappointement, et se tournant vers la sacristie, appela José Maria. A ce nom, je vis s'avancer vers moi un jeune homme portant soutane, à qui je répétai ma question, Celui-ci me parut aussi embarrassé, mais autrement que l'enfant de chœur. « Quoi donc? lui dis-je enfin, est-ce que les restes de Cervantes ne seraient pas dans cette église? — On croit, en effet, qu'ils y sont, me répondit José Maria avec un sourire intelligent. A l'époque où l'ancien couvent de la Trinité fut détruit, on apporta ici tout ce qu'il y avait d'ossements, et comme il est certain que Cervantes y avait été enterré, ses os seront venus avec les autres, mais on ne sait où ils auront été mis. — Et où se trouvait cet ancien couvent? — Dans la rue de l'Humilladero. — Et à quelle époque eut lieu la translation? — Quinze ou vingt ans après la mort de Cervantes. — Raison de plus, ajoutai-je, pour que

ses os n'aient pas été laissés en arrière. Le souvenir de la fille, si déjà elle était morte, aura protégé la mémoire du père. — Qui sait? j'ai vu des gens en douter. »

Pour l'honneur de l'Espagne, j'avoue que je n'en doutai pas, et je me range du côté de ceux, c'est presque tout le monde, qui n'hésitent pas à croire que les restes de Cervantes sont bien effectivement au couvent actuel de la Sainte-Trinité, confondus sans doute avec de plus humbles, mais aussi mêlés à ceux de sa chère fille Isabelle. Le choix que l'Académie a fait de ce couvent pour y célébrer avec tant de pompe l'anniversaire de la mort de Cervantes est une preuve incontestable que l'Académie ne doute pas. Ne serait-ce point assez pour qu'elle fît placer dans quelque coin de l'église une plaque de bronze ou de marbre avec le nom de Cervantes, un nom, une date, et, dans les termes les plus humbles, ce douloureux aveu qu'on ne sait précisément sous quelle pierre reposent ces restes sacrés? Ce correctif de la gloire, cette leçon donnée au génie par l'indifférence des hommes auraient leur éloquence et pourraient un jour servir de texte à quelque futur panégyriste de Cervantes.

Mais, que ses restes aient été ou non recueillis au couvent des Trinitaires de Madrid, son génie est partout en Espagne, et la moindre circonstance, le moindre incident qui intéresse cette gloire toute nationale fait éclater un enthousiasme qui montre assez que rien n'a survécu de l'indifférence des contemporains. Il faut voir avec quelle joie a été récemment accueillie à Madrid la

nouvelle qu'on venait de découvrir des vers inédits de Cervantes. La nouvelle était vraie, et la découverte a d'autant plus d'intérêt que l'épître de Cervantes, car c'est une épître, est datée du bagne d'Alger, et qu'il y raconte sa glorieuse blessure. Voici d'abord l'histoire de la découverte.

Don Luis Buitrago y Peribanez, employé aux archives de la maison d'Altamira, ayant à classer des papiers qui n'avaient pu encore être examinés, tomba sur un volume qui avait pour suscription : *Recueil de curiosités diverses*. Il l'ouvrit, et tout d'abord le nom de Cervantes attira son regard. Ce nom était en tête d'une épître adressée à Mateo Vasquez, secrétaire d'État de Philippe II. Que l'écriture fût ou non de Cervantes, l'authenticité du morceau ne pouvait être douteuse. Quel autre que lui eût osé parler, et avec cet accent pénétrant, de la bataille de Lépante, de sa main mutilée et saignante, de sa triste captivité? Don Luis Buitrago ne se souvenait pas avoir vu nulle part ce pathétique récit. Il rechercha, il feuilleta toutes les éditions connues du grand écrivain, et heureux de ne rencontrer dans aucune ce qu'il venait de lire, il se décida à raconter sa bonne fortune d'abord à son chef, puis à ses amis. Don Luis Buitrago avait-il en effet tout relu? Il eut du moins un moment de distraction ; car, quelques mois plus tard, le poëte Hartzembuch, refeuilletant à son tour les œuvres de Cervantes qui ne quittent jamais la table où il écrit, y découvrit non pas toute l'épître, mais environ trente vers qui en font partie. C'était dans

celle de ses comédies qui a pour titre : *El Trato de Argel*. Cette rencontre diminue de bien peu le mérite et l'intérêt de la découverte, et d'un autre côté elle confirme d'une manière irrécusable l'authenticité de la pièce entière.

Quoi qu'il en soit, cette bonne fortune ne pouvait rester longtemps le secret de quelques initiés, et les journaux de Madrid ont publié l'heureuse trouvaille comme le complément naturel de la fête du 23. C'était comme si, au moment où l'orateur descendait de la chaire, Cervantes, soulevant le drap mortuaire, fût venu raconter lui-même à l'auditoire ému les grandes épreuves de sa vie. Écoutons-le, et apprenons de lui de quel prix alors se payait la gloire. Les érudits disséqueront bientôt cette touchante relique, ils en tireront de précieux renseignements. Du rapprochement des dates ils feront jaillir sur quelque point douteux une lumière inattendue. Je ne veux, moi, que vous faire entendre ce cri de douleur jeté à Lépante et répété deux ans plus tard par les échos du rivage d'Alger.

L'épître n'a pas moins de quatre-vingt-un tercets, c'est-à-dire de deux cent quarante-trois vers. Le tercet, on le sait, est le rhythme qu'emploient, dans l'épître sérieuse, les poëtes espagnols. C'est en tercets qu'est écrite l'incomparable épître de Rioja à Fabio.

Après d'assez longs compliments à Mateo Vazquez, qu'il appelle *mi señor*, et qu'il veut intéresser à sa mésaventure, et après avoir justifié en nobles termes la

haute fortune de ce personnage, il fait un retour sur sa propre destinée et continue ainsi qu'il suit :

« Celui qui chemine dans la bonne voie arrive, nous le voyons, à ce port doux et fortuné qui renferme en lui la félicité.

« Moi qui, par un sentier plus humble et plus rude, ai marché dans la nuit obscure et froide, je suis allé me briser contre l'écueil ;

« Et dans la triste prison, dans la prison amère et dure où me voici maintenant, je pleure ma lamentable aventure,

« Importunant le ciel et la terre de mes plaintes, obscurcissant l'air de mes soupirs, grossissant la mer de mes larmes.

« Telle est la vie, seigneur, où je me sens mourir, au milieu d'une race barbare et sans foi, et perdant ma jeunesse, stérilement employée.

« Si je suis venu échouer ici, ce n'est pas pour avoir erré par le monde avec la honte à mes trousses et la raison perdue.

« Voilà dix ans que j'allonge ou change le pas au service de notre grand Philippe, tantôt dans le repos, tantôt épuisé de fatigue ;

« Et dans le bienheureux jour où le sort fut aussi funeste à la flotte ennemie qu'il fut à la nôtre favorable et propice,

« Tour à tour cédant à la crainte ou reprenant cou-

rage, je fus, de ma personne, présent à l'action, armé d'espoir plus que de fer.

« Je vis la tourbe ennemie rompue et défaite, et du sang infidèle comme du sang chrétien le lit de Neptune rougi en mille endroits;

« Et la mort irritée, au gré de sa furie insensée, s'emportait à droite et à gauche, et à l'un devait apparaître tardive, à l'autre prématurée;

« Le bruit confus, l'épouvantable tumulte, les gestes désespérés des malheureux qui, entre le feu et l'eau, s'en allaient mourants,

« Les profonds et lamentables soupirs qui s'échappaient de leurs poitrines ouvertes maudissant leur sort déplorable.

« Le reste de leur sang se glaça quand le son de la trompette chrétienne leur révéla leur défaite et notre gloire.

« De sa voix haute et triomphante, le son perçait l'air et leur apprenait que le bras des chrétiens était le plus fort.

« En ce doux moment, moi j'étais triste, et l'épée dans une main, tandis que par l'autre tout mon sang coulait,

« Je sentais mon cœur atteint d'une blessure profonde, et ma main gauche brisée en maint endroit.

« Mais si grande fut la joie qui m'entra dans l'âme de voir le peuple infidèle vaincu par le chrétien,

« Que je ne m'apercevais plus que j'étais blessé, quoique ma souffrance fût telle que parfois je sentais la vie me quitter.

« Et cependant l'expérience qui avait pesé sur ma tête ne m'empêcha pas, deux ans après, de me remettre à la merci des vents;

« Et je vis le peuple barbare, sombre, craintif, amoindri, se cachant dans l'ombre et avec raison redoutant sa chute dernière;

« Et je contemplai l'antique et fameux royaume où la belle Didon se rendit à l'amour du Troyen exilé;

« Et quand le sang coulait de ma principale blessure et de deux autres, je m'acharnais au combat pour voir fuir le Maure vaincu.

« Dieu sait si j'eusse voulu y rester avec ceux qui n'en revinrent pas, et périr avec eux ou avec eux me sauver.

« Mais l'implacable destinée me manqua de nouveau et ne voulut pas qu'une si noble entreprise s'achevât avec ma vie et mes peines,

« Et m'entraînant en arrière, elle me laissa vaincre par ceux qui, vaillants ce jour-là, plus tard ne retrouvèrent plus leur vaillance.

« La galère *le Soleil*, où nous combattions, et dont mon triste sort obscurcit l'éclat, vit, malgré mes efforts, la perte de mes compagnons et la mienne.

« Nous montrâmes d'abord un brillant courage; mais bientôt l'expérience amère nous fit voir que c'était peine perdue.

« Je sentis le pesant fardeau du joug d'autrui, et voici deux ans que, sous des mains sacriléges et maudites, ma douleur ne s'épuise pas.

« Bien je sais que ce qui me retient parmi ces per-

fides Ismaélites, ce sont mes fautes sans nombre et l'imparfaite attrition que j'ai dans l'âme.

« Lorsque, vaincu, j'arrivai et vis la terre si renommée par le monde, qui abrite, accueille et renferme tant de pirates,

« Je ne pus mettre un frein à mes gémissements, et, malgré moi, sans savoir ce que c'était, je sentais mon visage inondé de larmes.

« Alors s'offrirent à mes yeux la plage et la montagne d'où le grand Carlos déploya dans l'air sa bannière,

« Et la mer, qui ne put soutenir un tel assaut, et, envieuse de sa gloire, se montra plus courroucée que jamais.

« Comme je roulais ces choses dans ma mémoire, le souvenir et l'image d'une catastrophe si éclatante amenèrent les larmes dans mes yeux.

« Mais si le ciel ne conspire pas, d'accord avec ma destinée, à m'accabler d'ennuis; si la mort ne fait pas ici trophée de ma dépouille;

« Si je me vois jamais dans un état plus prospère et qu'avec votre aide, Seigneur, je parvienne à me voir aux genoux de Philippe;

« En sa royale présence, ma langue épaissie et presque muette retrouvera la parole, étrangère du moins à l'adulation et au mensonge,

« Et je dirai : — Noble seigneur, dont la puissance tient mille nations barbares assujetties au joug sévère de l'obéissance;

« Toi que les noirs Indiens s'honorent par leurs dons de reconnaître pour leur suzerain, apportant à tes pieds les trésors de leurs contrées lointaines,

« Que ton âme royale s'enflamme d'une puissante colère, en voyant avec quelle insolence une bicoque s'acharne à t'outrager.

« Leur nombre est grand, mais leur puissance est vaine, leurs soldats mal vêtus, mal armés, et ils n'ont pour se défendre ni forte muraille, ni rocher.

« Chacun d'eux regarde si ta flotte arrive, pour confier à ses pieds la charge et le soin de sauver sa vie.

« De la cruelle prison, de la prison triste et sombre où périssent vingt mille chrétiens, la clef est dans ta main.

« Tous, comme moi, les mains tendues vers toi, les genoux à terre, gémissants et assiégés de tourments inhumains,

« Tous, valeureux seigneur, te conjurent de tourner les regards de ta miséricorde vers ces yeux qui ne cessent de verser des larmes;

« Et puisque la discorde fait trêve aux fatigues dont elle t'a accablé, et que tu as reconquis la paix et la concorde,

« Fais, ô bon roi, que par toi s'achève ce que, avec tant d'audace et un si grand courage, commença ton père bien-aimé.

« La seule pensée que tu viens jettera l'épouvante dans ce peuple ennemi dont je pressens d'ici la défaite et la ruine.

« Qui doute que le cœur du roi ne s'émeuve en écoutant dans quel abîme de maux gémissent incessamment les malheureux qui l'implorent?

« Ah! je ne fais que montrer l'impuissance de mon faible génie à prétendre de si bas parler à si haute altesse.

« Mon excuse est dans le juste désir qui me pousse; mais il faut imposer silence à tout ceci; je crains que ma plume ne vous offense à la fin,

« Et on me rappelle au travail, où je meurs. »

Cervantes, dans le *Don Quichotte* et ailleurs, a souvent fait allusion aux malheurs de sa vie. Dans un de ses prologues, il parle en termes magnifiques de la bataille de Lépante, en termes très-fiers de sa blessure, et il se met lui-même en scène dans l'épisode du captif racheté. Mais nulle part il n'avait rappelé ces souvenirs avec d'aussi poignants détails et sous l'impression même de ses souffrances présentes. Que parlons-nous, en effet, de souvenirs? c'est du bagne d'Alger qu'il date son épître, et les maux qu'il raconte, il les subit encore; c'est ce qui donne à ce récit un incomparable intérêt. Mais ce cri de détresse qu'il jette vers Philippe II, Philippe ne devait pas plus en être touché cette fois que tant d'autres où, plus tard, Cervantes réclama le prix de son sang et de ses services. Il ne fut entendu que par de pauvres moines dont la charité fit œuvre royale, en acquittant envers Cervantes la dette de l'Espagne. Quant au noble conseil que donne le poëte au fils de Charles-Quint, d'achever

la conquête paternelle, en venant détruire ce nid de pirates, pendant plus de deux siècles encore ce généreux appel ne devait pas être entendu, et le jour où il parviendra enfin aux oreilles de l'Europe chrétienne, ce ne sera pas l'Espagne, ce sera la France qui se chargera d'y répondre.

XII

L'ANCIEN THÉATRE ESPAGNOL

Œuvres dramatiques de Cervantes, traduites par M. Alphonse Royer.—Comment Cervantes quitta le théâtre et y revint. — Sa *Numancia*. — Ses intermèdes. — Ses comédies. — Détails personnels à recueillir dans ses pièces.

Théâtre de Tirso de Molina, traduit par M. Alphonse Royer. — Fray Gabriel Tellez. Sa retraite prématurée au couvent. — Popularité nouvelle de Tirso. — Comédies mystiques; le *Condenado*. — Caractère profondément espagnol de cette pièce.— Comédies historiques; *la Prudencia en la Muger*. — Comédies de mœurs; *la Villana de Vallecas*. — Tirso et Molière.

C'est l'imagination encore toute remplie des créations originales de Tirso Molina, c'est le cœur encore tout ému, c'est le regard encore charmé du jeu tour à tour pathétique ou étincelant de Matilde Diez dans le rôle principal de *Mari-Hernandez la Gallega*, que j'aimerais à parler de ce moine de la Merci qui, avant d'être un moine, avait été un si grand poëte dramatique. Ce tragique Calderon fut prêtre, cet épique Lope de Vega fut inquisiteur, Tirso, nous venons de le dire, fut moine, et il fut même revêtu, dans son ordre, de dignités importantes. Ajoutons cependant que depuis l'âge de quarante

ans environ qu'il entra dans un couvent de Tolède, il cessa d'écrire pour la scène, et ne composa plus que des livres qu'il devait croire plus graves, et dont quelques Nouvelles, où l'on sent encore le poëte comique, furent le délassement.

Un écrivain distingué, conteur comme Tirso de Molina, et qui a le goût délicat des choses du théâtre, M. Alphonse Royer, vient de publier en France une traduction de quelques pièces de Tirso. Je me fais un véritable plaisir de rendre compte de cette traduction, et je sais gré à M. Alphonse Royer de travailler, comme moi, à mieux faire connaître l'Espagne à la France. Je n'ai jamais considéré la littérature espagnole comme une de ces mines d'or où celui qui a découvert un filon se hâte de planter son drapeau à côté et de dire à ceux qu'il voit venir : Passez, vous autres, ceci est à moi. Je ne suis pas de ceux qui chassent les autres à coups de fusil des environs de leur *placer*. J'espère qu'à son tour M. Alphonse Royer me permettra, si l'occasion s'en présente, de ramasser dans le sable qu'il a lavé quelques grains d'or qu'il pourrait par mégarde avoir laissé échapper. J'ai, le premier, je crois, donné une analyse détaillée du *Don Juan* de Tirso et de sa comédie originale : *de Tolède à Madrid*. Je remercie M. Alphonse Royer d'avoir traduit le drame, et je regrette qu'il n'ait pas cru devoir traduire aussi la comédie.

[1] *Théâtre de Tirso de Molina*, traduit par M. Alphonse Royer. Paris, Michel Lévy, 1 vol. in-18.

M. Alphonse Royer ne s'est pas de prime-abord attaqué à Tirso. Comme pour amadouer le public français, toujours un peu dédaigneux à l'endroit des traductions, il a commencé par lui offrir un volume de Cervantes[1]. Quoi donc? ne savait-on pas de Cervantes tout ce qu'il fallait en savoir? Le *Don Quichotte*, tant de fois traduit, l'a été plusieurs fois encore de nos jours. M. Viardot, après son excellente traduction de *Don Quichotte*, en a donné assez récemment une autre des *Nouvelles*, et le *Persiles*, cette œuvre tourmentée de la vieillesse du grand écrivain, trouva, il y a une trentaine d'années, un traducteur indulgent. — Non, ce n'était pas là tout Cervantes, son théâtre nous manquait encore. Avant de découvrir sa véritable voie, Cervantes s'était essayé sur la scène, et quand Lope de Vega lui rendit le service de l'en décourager, il avait écrit et fait représenter une tragédie, *la Numancia*, plusieurs comédies, plusieurs intermèdes.

A l'époque où Cervantes se retira brusquement devant son trop heureux rival, emportant contre lui quelque rancune dans le cœur, il avait à peu près quarante ans. Jetant donc au fond d'une vieille malle les manuscrits qu'il renonçait à donner aux acteurs, il s'en alla rêver le *Don Quichotte*.

Vingt-sept ans plus tard, en 1615, lorsqu'il eut achevé le seconde partie du *Don Quichotte*, Cervantes, remis en veine par le succès de son chef-d'œuvre, rencontra sous

[1] *Théâtre de Cervantes*, traduit par M. Alphonse Royer. Paris, Michel Lévy, 1 vol. in-18.

sa main les anciennes comédies oubliées, et se demanda si là aussi il n'y avait pas quelque chose. Pouvant même se rendre cette justice, qu'à l'époque où il avait fait jouer les premières, le public ne lui avait pas jeté de concombres (le concombre, à ce qu'il paraît, était alors, en Espagne, le projectile usité en pareil cas), il prit le parti de publier ses manuscrits. La renommée du *Don Quichotte* lui donna un libraire qui le paya convenablement, et, ajoute le pauvre grand homme, besoigneux comme Corneille et ayant comme lui une famille à soutenir, « Je touchai mon argent avec délices, sans avoir à me quereller avec les acteurs. »

Ce qui fit que Cervantes ne réussit jamais complétement au théâtre, ce n'est pas seulement la triomphante apparition de Lope de Vega, c'est que ses vers étaient loin de valoir sa prose, et j'ai souvent eu lieu de remarquer qu'au théâtre, en Espagne, si l'on n'apporte souvent qu'une attention distraite au développement de la pièce, en revanche on écoute beaucoup les vers. Il s'était même trouvé un libraire pour dire à Cervantes ce que le public pensait des siens : « Un libraire me dit alors qu'il me les aurait bien achetés, si un auteur en titre ne l'eût assuré que de ma prose on pouvait beaucoup attendre, mais de mes vers, non. » Il n'y a qu'un libraire pour dire de ces choses-là, et le pire c'est que celui-ci avait un peu raison. Cervantes fait semblant de ne pas entendre, et il ajoute : « Le vers est ici celui que demande la comédie, lequel doit être des trois styles le plus naturel. » Mais, bon Cervantes, c'était précisément

ce naturel que vos vers n'avaient pas, et votre prose en avait tant que la comparaison faisait mieux voir encore ce qui leur manquait.

Ne croyons pas toutefois que ce fut par pur hasard que Cervantes rencontra au fond de son coffre ses pièces inédites. De loin en loin il y songeait encore, et se flattait d'un retour du public. En voici la preuve dans l'épilogue en prose qui suit le *Voyage au Parnasse :*

« Les comédies, disait-il dans ce piquant morceau, ont leur jour, comme les jolies femmes (et comme les chansons, dit-il aussi plus loin), et ces bons jours on les rencontre par hasard. » — « Et vous aussi, seigneur Cervantes, lui dit un poëte sifflé pour lequel il éprouve une secrète sympathie, vous avez écrit des pièces de théâtre? — Oui, répondis-je, beaucoup, et si elles n'étaient miennes, elles me paraîtraient dignes d'éloge. — En avez-vous d'autres en ce moment? — J'en ai six et autant d'intermèdes. — Pourquoi ne les joue-t-on pas? — Parce que les directeurs ne viennent pas me chercher et que je ne cours pas après eux. »

Ce sont ces pièces publiées en 1615 dont M. Royer nous donne aujourd'hui une première et très-intéressante traduction. Tout le monde lui saura gré d'avoir cru que Cervantes ne pouvait s'être complétement mépris sur le mérite de cette partie de ses œuvres, et de s'être présenté pour soutenir, au nom du grand romancier, ce dernier recours en cassation.

Dans une courte introduction, outre les détails que nous venons de rappeler, M. Royer donne sur l'exécu-

tion des pièces de théâtre en Espagne des renseignements déjà connus, mais qu'il a puisés aux meilleures sources.

Abordant ensuite le recueil qu'il a traduit ou analysé, il y signale des compositions de trois sortes : une tragédie, *la Numancia*, œuvre à part, qui dépasse de beaucoup le niveau de ces essais plus ou moins heureux, et qui par l'élévation, par l'éloquence, par la hardiesse, par un souffle véhément de patriotisme qui remonte le cours des siècles, a bien mérité cette qualification d'épique que lui donne M. Royer. Après *la Numancia*, viennent les comédies proprement dites, puis les intermèdes. Suit enfin une rapide analyse des pièces plus anciennement connues ou qui ne méritent pas une traduction complète. Entre tous ces essais, j'ose maintenir le mot, je donne, pour ma part, la préférence aux intermèdes, simples esquisses, mais écrites en prose, dans cette prose alerte du *Don Quichotte*, et animées de cette verve comique qui était le génie même de Cervantes.

Cependant tous ne sont pas d'un égal mérite ; s'il en est de très-ingénieux, tels que *le Tableau des merveilles*, *la Caverne de Salamanque*, *le Juge des divorces* ; d'autres, comme *le Gardien vigilant* ou *le Vieillard jaloux*, n'ont guère d'autre mérite, c'en est un encore, que d'offrir la trop exacte représentation des mauvaises mœurs du temps. Dans ces derniers, en effet, comme dans tous, il y a de ces éclairs qui sillonnent la vie morale d'une époque. Ne trouverait-on là, enfin, qu'un souvenir indirect de Cervantes lui-même, une allusion

à l'âne de Sancho, un barbier qui s'appelle maître Nicolas, comme celui de don Quichotte, que l'on n'aurait pas, ce semble, perdu son temps. Ce même genre d'intérêt donne aussi un prix à part à quelques-unes des comédies. La vivante peinture des mœurs bohèmes, qui fait le fond de *don Pedro de Urdemalas*, vous fera souvenir de cet autre tableau tracé d'une main plus ferme encore dans la *Gitanilla* de Madrid. Ne prenez pas garde au décousu de l'action, à l'invraisemblance qui domine la fable du *Vaillant Espagnol*, rappelez-vous seulement que Cervantes fut captif à Alger, que ces Maures qu'il met en scène, il a vécu de leur vie et les a étudiés chez eux, que ces chrétiens, qui défendaient si intrépidement Oran et Mers-el-Kebir, il a combattu à côté d'eux à Lépante, et les moindres détails de ces œuvres imparfaites prendront à vos yeux, comme aux nôtres, un merveilleux relief.

Le théâtre de Tirso de Molina était encore moins connu chez nous que ne l'était celui de Cervantes, avant l'excellent travail de M. Alphonse Royer. Comment s'en étonner, quand on voit que, même en Espagne, la grande popularité de ce poëte ne date, pour ainsi dire, que de nos jours? Mais il faut convenir que si la gloire lui est venue tard, elle lui est venue complète. De tous les anciens poëtes qui disputent aux nouveaux venus les applaudissements du public, Tirso est celui qui attire le plus la foule. Un sentiment de curiosité respectueuse amène encore aux pièces de Lope de Vega un certain

nombre d'amateurs délicats. Une admiration où se mêle parfois une sorte de recueillement en retient d'autres devant les profondes créations de Calderon. Mais c'est tout le monde qui accourt aux œuvres de Tirso, et les délicats, aussi bien que le peuple, sont réjouis par ses saillies originales. On y regarde à deux fois pour refondre ses pièces, et quand un impresario croit devoir prendre avec elles de ces libertés contre lesquelles nous ferions en France une révolution, il s'adresse aux maîtres de la scène. Le plus souvent on se borne à de simples coupures, comme chez nous pour Corneille, comme en Angleterre pour Shakspeare.

M. Alphonse Royer, dans son introduction, a rassemblé sur Tirso de Molina tout ce qu'on sait de lui. Lorsqu'il entra jeune encore, on l'a dit, au couvent de la Merci, Tirso avait produit tous ses chefs-d'œuvre, et si, devenu ou redevenu Gabriel Tellez, il ne cessa pas tout à fait d'écrire des comédies, du moins il ne paraît pas en avoir donné au théâtre. Les seules qui datent de cette seconde époque de sa vie sont comme à demi cachées dans le recueil de Nouvelles qui a pour titre : *les Cigarrales de Tolède*. Je ne crois pas qu'il ait obéi en cela à des scrupules qui, en Espagne, n'ont jamais existé, pas plus qu'il n'est vraisemblable que les remords l'aient jeté dans le cloître. Non, de bonne heure, il aura senti la veine comique s'épuiser, il se sera lassé de la vie agitée que menaient les auteurs dramatiques de son temps, et il aura demandé au couvent une vie plus tranquille et de studieux loisirs. Ce pseudonyme sous lequel

il cacha son vrai nom, semblerait prouver aussi qu'il y eut en lui, dès sa jeunesse, un personnage plus grave que ce joyeux Tirso, lequel, après avoir donné carrière à sa bonne humeur, au premier avertissement de l'âge mûr, rentra sans bruit dans le sanctuaire, laissant son ombre courir le monde. Cette ombre, il la suivait encore d'un œil indulgent; car, tout en se livrant avec zèle aux devoirs de son état, il s'occupait lui-même de la publication de ses œuvres dramatiques. Peu à peu, cependant, il se dégagea de ce travail, et en laissa le soin à son neveu.

Un excellent mémoire sur le drame sacré en Espagne, lu, en septembre dernier, à l'Académie espagnole, par notre docte ami, don Manuel Cañete, fait admirablement comprendre pourquoi de pieux ecclésiastiques, comme Lope de Vega, comme Tirso, comme Calderon, ont pu, sans scandaliser personne, écrire pour la scène; c'est qu'en Espagne, le drame, né dans l'Église, comme chez nous, est resté, mieux que chez nous, fidèle à ses origines. Plus tard, quand il est sorti de l'Église, ça n'a pas été pour combattre l'Église. Même dans ses plus grandes licences, et il y en a qui étonnent, sa raillerie ne s'adresse qu'à l'homme. Par le fond des idées et des sentiments, il reste profondément catholique, la forme est affaire du moment.

Le dogme lui-même est quelquefois le nœud de ces créations hardies et la source directe de leur inspiration. Reprenez le premier volume de M. Royer, et ouvrez une comédie de Cervantes, qui a pour titre : *el Rufian di-*

choso, titre que la pudeur toute française du traducteur ne lui a pas permis de rendre dans sa crudité naïve : un ancien directeur de l'Opéra! Au fond, qu'est-ce que cette comédie, ou pour mieux dire ce drame? La mise en relief, la personnification de la grâce efficace. Doña Ana de Trevino a vécu longtemps dans le désordre. Touchée enfin de repentir, elle voudrait renoncer à sa vie coupable, mais elle ne compte pas assez sur la bonté de Dieu. Don Cristobal de Lugo, dont la vie n'a pas été meilleure, mais qui, par un généreux effort, a laissé dans l'ancien monde la dépouille du vieil homme, et est venu édifier le nouveau du spectacle de sa foi ardente, s'offre à prendre à sa charge tous les péchés de cette âme corrompue qui aussitôt s'envole, purifiée, au sein de Dieu, tandis que le saint religieux continue, sous le poids des iniquités d'autrui, sa laborieuse carrière. Tel est le sujet de la pièce, plus intéressante, j'ai peur qu'on ne le devine, dans l'énergique peinture des vices du monde que dans le tableau un peu monotone de l'ascétisme monastique. Ce n'est pas Louis de Grenade qui écrit, c'est Cervantes.

Mais dans l'œuvre de ce dernier, la question n'apparaît, pour ainsi dire, qu'épisodiquement. Elle se pose à chaque scène d'un drame de Tirso qui a pour titre : *le Damné pour manque de foi* (*el Condenado por desconfiado*). L'ermite Pablo, qui vit dans un désert de la façon la plus édifiante, sera damné, parce qu'il a douté de la bonté de Dieu, et Enrique dont chacun des jours est marqué par un crime, sera sauvé, parce qu'il a crié du

fond de son cœur : « Je suis le plus méchant homme qui ait vu la lumière de ce monde. Je vous ai fait plus d'offenses que la mer n'a de grains de sable ; mais, Seigneur, mon Dieu, votre pitié est plus grande encore ! »

Et de nos jours même, je n'aurais pas à chercher loin pour retrouver, au théâtre, la même inspiration : les poëtes espagnols y puiseront, tant que l'Espagne aimera cette douce parabole des ouvriers de la dernière heure. Est-ce qu'il y a plus de trois ans qu'Hartzembush écrivait son beau drame : *le Méchant Apôtre et le Bon Larron*, où au voleur repentant sur la croix il oppose Judas condamné (ce n'est pas le poëte qui parle, remarquez-le bien, c'est un théologien, Bossuet lui-même), condamné, disons-nous, non pour avoir vendu le Christ, mais pour avoir, en se pendant, désespéré de la grâce divine ?

N'allez pas croire, cependant, que cette inspiration ascétique soit le caractère habituel du théâtre de Tirso de Molina, c'en est le côté le plus espagnol, voilà tout. Ce Tirso est, d'ailleurs, le génie le plus varié qui se soit produit sur la scène espagnole. Drame sacré, drame chevaleresque, drame historique, comédie de mœurs, d'intrigue ou de caractère, il y a de tout dans cet admirable recueil, où M. Royer n'a pu faire qu'un choix très-restreint. Il a essayé, du moins, et réussi à faire dans son choix la part de chaque genre. Entre les drames religieux il en a pris deux, *le Damné pour manque de foi*, cela allait sans dire, et *le Séducteur de Séville*. Celui-ci n'est pas des meilleurs, mais c'était la première expres-

sion dramatique de ce caractère de don Juan qui, né en Espagne, a fait le tour du monde, et l'on se fût étonné de ne pas le rencontrer ici. Je l'ai analysé aussi [1], et j'ai cherché à montrer comment don Juan avait cessé d'être une création purement espagnole pour devenir un type humain. Tous ceux qui l'ont admiré dans Molière, dans Mozart, dans lord Byron, sauront gré à M. Royer de leur faire voir ce qu'il fut d'abord chez Tirso de Molina. Sachons gré aussi à M. Royer d'avoir compris que *le Séducteur de Séville* n'eût pas donné à ses lecteurs une idée suffisante de ce qu'est, en Espagne, le drame sacré, cette œuvre hardie où la pensée abstraite prend un visage, devient un personnage et se fait visible au regard, et d'avoir à don Juan ajouté le *Condenado*. Si quelque jour il donne un volume de Calderon, il y comprendra sans doute la *Dévotion de la croix*, et la démonstration sera complète.

Parmi les pièces dont l'histoire fournit le fond et les personnages, M. Royer n'a pas choisi moins heureusement. *La Sagesse d'une femme* (*la Prudencia en la muger*) est la forte peinture de cette difficile minorité, où la couronne de Ferdinand IV, successivement ou simultanément attaquée par l'infant don Manuel, par l'infant don Enrique, par don Diego de Haro, fut défendue avec une si douce fermeté, avec une grâce si séduisante, avec une si vigilante tendresse par cette reine doña Maria qui, jeune et belle encore, eut d'abord à défendre les

[1] *Études sur l'Espagne, Séville et l'Andalousie.*

droits de son fils contre les tentations de sa beauté, de sa jeunesse et d'un pouvoir dont elle savait faire un si noble usage. C'est un tableau achevé, où la logique des événements et celle des caractères règlent tour à tour le développement de l'action, et qu'éclaire parfois du double rayon de la passion et de la poésie l'amour chevaleresque de don Diego de Haro.

La Paysanne de Vallecas et *Don Gil aux chausses vertes* sont de très-amusants modèles de la comédie de mœurs et d'intrigue. Dans cet ordre de pièces, le traducteur n'avait que l'embarras du choix, et il se sera laissé guider par la popularité qui s'attache de préférence aux deux que nous venons de désigner.

Ces cinq pièces sont traduites avec beaucoup de soin, et j'ajoute avec un parti pris de franchise et de hardiesse qui était ici du goût et de la bonne critique. Fidèle à l'esprit de son modèle, et ne croyant pas devoir s'arrêter là où le moine n'avait pas hésité, M. Royer n'a écarté que ces développements précieux et recherchés, qui eussent mis à trop rude épreuve les habitudes du lecteur français. Il en est resté assez pour qu'on en puisse juger en toute justice de cause.

Ici, comme en tête du théâtre de Cervantes, le traducteur a placé une introduction qui introduit véritablement le lecteur dans ce monde leste et charmant qui est celui des personnages de Tirso de Molina. J'eusse voulu seulement qu'il y entrât un peu plus lui-même. Ayant trouvé d'excellents guides dans les critiques modernes dont les jugements ont été réunis dans la der-

nière édition espagnole de Tirso, il s'est un peu trop contenté de traduire leurs idées, comme il avait traduit le poëte lui-même. Il le rend si bien, qu'il devait se fier un peu plus à lui-même pour apprécier son œuvre. C'est ici surtout que je sens le traducteur, et c'était peut-être où il devait le moins se croire obligé d'être fidèle. Zarate, Mesonero Romanos, Martinez de la Rosa, Hartzembush, Ochoa, ont dit d'excellentes choses, et n'ont dit que d'excellentes choses, sur Tirso de Molina. Mais un compatriote de Corneille, de Molière, de Beaumarchais devait avoir quelque chose de plus à en dire. Il y avait là, ce me semble, des comparaisons à faire de poëte à poëte, de théâtre à théâtre, de pays à pays. Ce n'est pas une querelle que je fais à M. Alphonse Royer, mais une réclamation en faveur de l'indépendance de son esprit, et dans l'intérêt du lecteur qui a quelquefois besoin d'être averti et mis au point de vue.

Mais où je veux sans déguisement chercher querelle à l'ingénieux écrivain, c'est à propos d'une expression qui m'a souvent, je dois le dire, impatienté chez d'autres. Je la rencontre chez lui ; qu'il me permette de la relever; c'est celle-ci : *L'honneur que fit Molière à notre auteur en lui empruntant son Don Juan,* etc. Personne, en vérité, n'adore Molière plus que moi, et je ne lui connais de maître dans aucune littérature moderne. Mais doit-il être permis de traiter un génie tel que Tirso de Molina comme on ferait un Cyrano de Bergerac? C'était son bien, en effet, que Molière trouvait et prenait chez ce dernier; mais quand il imitait le *Don Juan* de

Tirso, n'était-il pas vrai de dire qu'au lieu de prendre son bien, il empruntait celui d'autrui? Ce n'est pas à M. Royer que j'apprendrai cela ; il a prouvé, mieux que personne en France, le cas qu'il fait de Tirso de Molina. Au nom du ciel, renonçons une bonne fois à ces expressions qui ne sont souvent qu'une simple formule de style, mais qui se sentent trop des habitudes impertinentes de l'esprit français pour ne pas blesser le légitime orgueil des autres nations. Quand Corneille traduisait Alarcon ou imitait Guillen de Castro, quand Molière imitait Tirso, ces grands et modestes génies ne croyaient nullement, je le jure, faire honneur à leurs modèles; relisez plutôt leurs humbles préfaces, et je suis convaincu qu'en se rencontrant dans un monde meilleur, ils se seront abordés et donné la main, comme des amis qui s'estiment mutuellement ce qu'ils valent, et qui ont puisé sans façon dans la bourse les uns des autres.

Et maintenant que j'ai soulagé mon cœur, j'éprouve le besoin de répéter une fois encore que la publication de ces deux volumes est un vrai service que M. Alphonse Royer a rendu aux lettres espagnoles et françaises. L'ingénieux romancier s'est assuré deux patrons de plus, Cervantes et Tirso de Molina; le Sage n'en eût pas souhaité de meilleurs.

XIII

DON GASPAR BONO SERRANO

Un chapelain poëte. — Physionomie de don Gaspar Bono Serrano. — Son éducation. — Les poëtes aragonais. — Mort de Fuentes. — Le prêtre et le torero. — Un aumônier de régiment pendant la guerre civile. — Le poëte dans les camps. — Alcala de Henares. — Valladolid. — Guadalajara. — Œuvres de Bono Serrano. — Analyse et traductions.

La reine Isabelle a un certain nombre d'aumôniers, appelés *chapelains d'honneur*, tous ecclésiastiques émérites qui ont rempli dans l'Église des fonctions élevées, et qui sont chargés de faire, à tour de rôle, le service de la chapelle, sous la direction du patriarche des Indes. Parmi ces chapelains, si vous en voyez un, doué d'une physionomie ouverte, ni grand, ni petit, ayant cinquante et quelques années, et qui, dans les occasions où il faut attendre (ces occasions reviennent souvent au palais de Madrid), en prend son parti mieux qu'un autre, pour peu qu'il lui soit permis d'aller s'asseoir dans un coin et de tirer un livre de sa poche, son bréviaire ou son Horace, dites sans crainte de vous tromper : « Voilà Bono Ser-

rano. » C'était déjà son habitude d'en agir ainsi au régiment, quand il faisait campagne avec les christinos, en attendant l'ennemi, ou plutôt les blessés et les mourants qu'il avait mission de confesser et de consoler. Cet intrépide liseur qui, à la conversation des courtisans préfère naïvement celle de David ou d'Horace, de Salomon ou d'Ovide, est à coup sûr un poëte; j'allais en convenir.

Gaspar Bono Serrano est Aragonais, et ses vers donnent un heureux démenti à certains critiques modernes qui prétendent qu'il n'y a plus aujourd'hui de poëtes que dans la Castille ou en Andalousie, à Séville ou à Madrid. Né à Alcañiz, le 4 juillet 1806, il y commença ses études classiques, et le génie des vers n'attendit pas l'âge pour se révéler en lui. L'archevêque de Saragosse étant venu à Alcaniz dans l'une de ses tournées, Gaspar Bono, encore enfant, chargé de lui adresser le compliment d'usage, s'en tira si bien que le prélat lui donna un exemplaire des poésies de Louis de Léon. Tout ce qu'il écrira dans la suite se ressentira de cette première et douce familiarité de l'écolier avec ce délicieux génie, l'Horace chrétien de l'Espagne.

Cependant, à mesure qu'il avançait, le cercle de ses études s'élargit, et il y fit entrer successivement Louis de Grenade, sainte Thérèse, Alonzo Rodriguez, qui l'initièrent au beau langage, et ce commerce avec les mystiques l'ayant mis en goût de philosophie chrétienne, il se rendit à Valence, où il commença la théologie, sans négliger la poésie et l'éloquence. A l'étude de la théolo-

gie il joignit celle du français et de l'italien. La diversité de ses travaux le rapprocha bientôt de quelques jeunes gens ayant les mêmes goûts, et dont l'un, Juan Arolas, doué d'une inspiration élevée et facile, devait succomber, jeune encore, à une maladie aussi rare que cruelle, en laissant plusieurs recueils de poésie qui sont le testament d'un vrai poëte. Ces nourrissons des Muses se réunissaient, une fois la semaine, pour lire et commenter ensemble les maîtres, se réciter les vers qu'ils composaient eux-mêmes, et pour lesquels chacun d'eux trouvait dans ses compagnons *ces amis prompts à vous censurer*, dont Boileau parle si bien, étant lui-même pour Racine un de ces amis-là.

Or, précisément à cette époque, venait d'arriver à Valence, et allait figurer parmi les dignitaires de la cathédrale, un grand poëte, don Juan Nicasio Gallego, qui cherchait à faire oublier et peut-être à oublier lui-même dans l'ombre du sanctuaire, le rôle d'ailleurs honorable, mais assez compromettant, qu'il avait joué aux cortès de 1810. L'auteur de l'ode célèbre sur *le 2 mai*, distingua aussitôt dans le journal de Valence les premiers essais du jeune Gaspar Bono, l'accueillit lui-même avec amitié, et ne lui épargna ni les bons conseils, ni les exemples éloquents.

En 1828, Bono Serrano ayant terminé son cours de théologie, revint à Alcañiz où, plus tard, il fut ordonné prêtre. En 1830, durant un voyage qu'il fit dans le haut Aragon, il eut occasion de connaître Mor de Fuentes, écrivain de mérite qui, retiré à Mouzon, sa ville natale,

devait y mourir pauvre et oublié, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Imitateur élégant de Thompson et de Saint-Lambert, il avait trouvé la France et l'Allemagne plus justes envers lui que l'Espagne. Bono Serrano se lia d'une étroite amitié avec le vieux poëte méconnu.

Les fêtes de Notre-Dame del Pilar l'ayant amené à Saragosse en 1832, il y fut témoin des triomphes du grand toréador Montes et lui adressa une ode. Dans un pays où il est reçu qu'un prêtre peut assister aux courses de taureaux, il doit paraître naturel que ce prêtre, quand il est poëte, chante les toréadors. Personne ne s'étonna, personne ne fut scandalisé ; et ceux que la passion du cirque n'empêchait pas d'aimer les beaux vers, applaudirent à la fois le poëte et le torero.

Cependant la mort de Ferdinand VII avait amené de redoutables événements. La guerre civile éclata. La reine régente eut besoin de soldats qui, à leur tour, eurent besoin d'aumôniers. Le patriarche des Indes désigna Bono Serrano pour l'armée du Nord. Déjà, en 1834, le choléra ayant éclaté à Alcañiz, le jeune prêtre avait intrépidement saisi l'occasion d'éprouver la sincérité de sa vocation et la fermeté de son âme. Après cette première et héroïque campagne, courir les aventures au pas accéléré d'un bataillon lancé à la poursuite de l'ennemi, n'avait rien qui étonnât le courage du prêtre, ou, pour mieux dire, qui ne flattât l'imagination du poëte. L'abnégation du premier demandait grâce pour l'intérêt trop vif que pouvait prendre l'autre aux hasards de la vie des camps. Fidèle pendant toute la durée de la

guerre au même bataillon, s'il chanta noblement ceux qui se battaient bien, il consolait mieux encore ceux qui revenaient blessés du combat.

Lui-même éprouva le contre-coup de ces fatigues sans cesse renaissantes, et faillit en mourir au dernier siége de Bilbao. Il en revint cependant, et en 1838 on le retrouve dans la division de don Manuel de Latre. Il fût resté au milieu des neiges de Sanglorio, si les soldats de son bataillon, qui l'aimaient comme un compagnon d'armes et comme un père, ne l'eussent retiré d'un fossé où un tourbillon l'avait précipité et comme enseveli.

C'est au milieu de ces marches forcées, entremêlées d'actions de guerre, que Bono Serrano écrivait ses vers. Aussitôt que les factieux laissaient un peu de loisir à sa division, le poëte conviait ses amis à des tertulias qu'ils appelaient gaiement les entr'actes de la campagne ; au temps de Lope de Rueda et de Cervantes, on eût dit les intermèdes. Il y avait là des hommes distingués et qui préludaient, par d'obscurs combats, à une destinée plus éclatante : le brillant comte de Campo Alange dont nos soldats avaient admiré la bravoure au siége d'Anvers, et qui semblait n'avoir échappé aux périls de ce siége que pour venir chercher une mort héroïque sur les bords du Nervion; don José Solans, dont les dizains improvisés, après avoir amusé les soldats d'Isabelle, allaient souvent porter une étincelle de gaieté jusque dans le camp de don Carlos; don Silvestre Maria Ortiz, dont les soldats apprenaient volontiers les vers, leur

trouvant je ne sais quel entrain qui les rendait faciles à retenir; enfin don Juan Guillen Buzaran, que nous avons nous-même connu à Séville, et qui tient à honneur de continuer la vieille tradition espagnole des poëtes soldats, comme Bono Serrano celle des prêtres poëtes.

A la guerre civile succéda la vie de garnison. Elle eut du moins cela de bon qu'elle donna au poëte les loisirs dont il avait besoin pour perfectionner l'éducation de sa muse. La vie active lui avait donné l'inspiration. A Puycerda, il se remit à étudier, lisant beaucoup, et trouvant dans la traduction des œuvres étrangères cette gymnastique du style où la pensée acquiert plus de force et de souplesse. Il prenait un peu au hasard, comme nous faisons nous-mêmes, quand nous nous permettons de traduire ou de commenter les écrivains de l'époque. Un jour c'était Boileau, et dès le lendemain il tombait à Florian, se relevant ensuite avec Lamartine. Une fois même, profitant du voisinage de la France (c'était au mois de mai 1842), il va jusqu'à Toulouse, où les mainteneurs des jeux floraux le reçoivent comme un poëte qui a chanté Clémence Isaure et la Garonne. Bono Serrano garde encore de cet accueil un souvenir reconnaissant, et je me suis demandé si ce souvenir ne changeait pas un peu dans son esprit la perspective des choses littéraires de la France. Toulouse, avec sa pléiade, lui apparaît un peu comme le centre intellectuel de notre pays. Que serait-ce, s'il y eût rencontré ces deux jumeaux de la muse gasconne, Guiraud et Soumet, qui, s'inspirant moins du génie même de l'Espagne que de son

histoire courante, ont mis sur la scène française l'un la fin tragique de l'infant don Carlos, l'autre la trahison du comte Julien?

Attaché en 1844 à un régiment du génie, Bono Serrano passa plusieurs années à Guadalajara. Cette ville intéressante, une des plus anciennes de l'Espagne, semblait choisie tout exprès pour le poëte. Mais ce fut d'abord le prédicateur qui lui demanda des inspirations. En Espagne, je crois l'avoir déjà dit, l'éloquence de la chaire n'est souvent qu'une des formes de la poésie lyrique. Un sermon est plus souvent un hymne qu'un discours, un poëme qu'une dissertation. Ce fut dans ce double courant d'inspiration que Bono Serrano écrivit le plus considérable de ses ouvrages et le plus travaillé, un chant épique en octaves sur Notre-Dame del Pilar. Un poëte aragonais qui eût manqué à célébrer cette reine des vierges d'Aragon eût été renié par ses compatriotes. Ce poëme lui valut les suffrages des poëtes les plus remarquables de l'époque, de Nicasio Gallego, du grand Quintana, du duc de Frias, celui de Lista enfin, qui venant d'un maître, critique sévère autant que poëte accompli, devait le toucher plus que tout autre.

Ces éloges enhardirent l'auteur à adresser son œuvre aux Arcades de Rome qui s'empressèrent de l'admettre dans leur sein sous le nom d'Argiro Latmio. Je ne raconte ce succès de Bono Serrano que pour apprendre à ceux qui ne le sauraient pas, qu'en l'an de grâce 1846, l'Italie en était encore à ces innocentes préoccupations de

la vie pastorale. Je serais volontiers de ceux qui s'imaginent qu'elle y reviendra.

Deux ans après, il passait aux invalides d'Atocha qu'il ne quitta que pour aller occuper une chaire d'histoire et d'enseignement religieux à l'école de cavalerie d'Alcala de Henares. Que de souvenirs accumulés pour la rêverie et la méditation dans les ruines de cette charmante petite ville, l'une des vieilles gloires de l'Espagne! A deux pas du lieu où il enseignait, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, il pouvait voir la chapelle où Cervantes avait reçu l'eau sainte du baptême. Si sa promenade l'amenait sous les arcades à demi écroulées de l'ancienne université, il y retrouvait l'image de ce grand moine qui fut un si grand ministre, le cardinal Cisneros. Les bords embaumés du Henares lui parlaient à leur tour de tous les poëtes qui les avaient chantés, Lope de Vega, Quevedo, Solis, Figueroa, et cette charmante énigme de la muse espagnole, le bachelier Francisco de La Torre.

En 1852, l'école de cavalerie fut transportée à Valladolid, où Bono Serrano la suivit. Le chemin de fer est en train de transformer Valladolid et d'en faire une cité bruyante, un centre de commerce et d'industrie. Si c'est pour son bien, je m'en réjouis; mais en 1852, comme Guadalajara, comme Alcala de Henares que la baguette magique a touchées depuis, sans les éveiller tout à fait de leur poétique sommeil, Valladolid était encore une de ces villes endormies où les morts font plus de bruit que les vivants. Bono Serrano en sortit juste au

moment où elle allait s'animer d'une vie nouvelle et toute matérielle. En 1855, la reine Isabelle l'appelait dans son palais avec le titre de chapelain d'honneur, faveur bien méritée par l'ardeur d'un zèle apostolique que le goût passionné des lettres n'avait pas détourné un seul jour de sa sainte mission.

Dès 1850, Bono Serrano avait publié le recueil de ses poésies, et c'est ce même recueil revu, corrigé et augmenté qu'il vient de redonner au public, donner est le mot, car si en France les poëtes se plaignent que les vers se vendent peu, en Espagne ils ne se vendent pas. Mais ce qui doit consoler les poëtes, en leur persuadant qu'il n'y a pas précisément de leur faute, c'est que la prose ne se vend guère davantage.

Il faut être bien peu poëte pour ne pas mettre beaucoup de soi-même dans ses vers. Le livre de Bono Serrano marque avec bonheur toutes les étapes de sa vie noblement aventureuse. Il chante au jour le jour, et n'a d'autre inspiration que le bon plaisir de sa muse. Cette insouciance de l'esprit, quand on sait l'âme saintement occupée, peut encore avoir son charme. J'en trouve le sentiment exprimé avec bonne grâce dans un sonnet placé en tête du recueil ; le voici :

« Il est aisé de trouver des poëtes classiques tourmentés de la soif de l'or et de l'argent, et qui recherchent la faveur du chœur aonien pour enfler leur bourse ou remplir leurs tiroirs.

« Le romantique ne convoite pas les piécettes ; mais il promène ses doigts émus sur son luth sonore, pour

attendrir avec ses larmes le cœur de la plus impitoyable des coquettes.

« Le docte troupeau d'Apollon rêve tout éveillé de douces illusions qui disparaissent comme une ombre vaine;

« Seule exception à cette règle, j'oublie l'amour, la gloire et les doublons, et je chante parce qu'il me plaît de chanter. »

Gardons-nous cependant de prendre le poëte au mot et de regarder comme sa profession de foi poëtique cette spirituelle boutade. Ce serait l'accuser de ne voir dans la poésie qu'une gymnastique de la parole et de croire avec Malherbe qu'un bon poëte n'est guère plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles. Non, Bono Serrano, en faisant deux parts de sa vie, n'a pas fait un abîme de la ligne qui les sépare, et hâtons-nous de dire que dans la fantaisie de l'une il y a toujours du sérieux de l'autre.

Prenons acte aussi de ce fait qu'il n'oublie jamais, même dans la licence des camps, que la main qui tient la plume est la même qui, en commençant la journée, a élevé l'hostie sainte, et que, contrairement à tant de beaux génies dont l'Espagne s'honore d'ailleurs avec raison, il n'y a jamais à distinguer en lui le chrétien qui exerce le sacerdoce du païen qui, en prenant la plume, ne renie aucun des dieux de l'antique mythologie.

Parcourons rapidement les divers morceaux dont se compose ce recueil, en ne nous arrêtant avec quelques détails que sur ceux où le poëte a reçu de plus près

l'inspiration directe. Ailleurs il aura de la grâce, de l'élégance, une rare correction classique; ce qu'il importe de signaler, ce sont les pages où il a trouvé cet accent vif et naturel qui distingue le poëte de l'habile versificateur. Nous laisserons également de côté les essais de traduction semés dans ce volume : ce sont des exercices de style toujours profitables au talent, mais qui tiennent généralement peu de place dans l'ensemble d'une œuvre. Ici cependant une belle version que le poëte a donnée de la Poétique de Vida, fait exception à cette règle, et mériterait de nous arrêter, si nous n'étions condamnés à marcher vite.

Ce volume commence par des sonnets. J'en ai traduit un; en voici un second dont je renonce à faire passer dans notre langue la douce gravité, la suavité pénétrante :

SUR LA SÉRÉNITÉ DU JUSTE.

« Déjà la nature repose tranquille dans le sein de la paix divine, pendant que la brillante Lucine répand les molles splendeurs de sa pure lumière.

« Le lion s'étend dans sa caverne obscure ; le scarabée se tait sur la colline ; le sommeil enveloppe la cité prochaine, et la mer endormie ne murmure plus.

« Les vents ont reployé leurs ailes, et laissent immobiles les feuilles du palmier et les flexibles rameaux de l'arbuste.

« O Nuit, que les éléments assoupis enchantent de

leur calme suprême, tu es l'image fidèle de l'homme juste. »

Mais est-ce que la Fontaine n'avait pas dit cela dans cet adorable hémistiche sur la fin du juste : *C'est le soir d'un beau jour?* Comment ne pas se souvenir aussi de cet exemplaire de fray Luis de Leon que donna au poëte encore enfant l'archevêque de Saragosse? Il y a sur ces vers comme une douce lueur émanée de la *Noche Serena*.

Vient ensuite ce poëme en l'honneur de Notre-Dame del Pilar. J'en ai beaucoup entendu louer le nombre, la grave harmonie, l'élégance achevée : « C'est, à mon avis, écrit un académicien distingué, don Francisco Cutanda, le meilleur petit poëme avec l'accent épique que nous ayons en espagnol. »

Mais pourquoi le poëte n'a-t-il pas rassemblé à la suite ses odes et ses élégies, dont ce poëme eût été l'introduction naturelle? Les inspirations, qu'il a demandées à la religion, ont une élévation qui semble ne lui avoir causé aucun effort. La plus belle, à mon gré, est celle qui a pour titre : *Notre-Dame au pied de la Croix*. Je regrette de ne pouvoir en citer que cette belle strophe :

« Ces chœurs d'anges ailés qui célébrèrent avec des cantiques de bonheur et de joie la naissance du doux Sauveur, voilant aujourd'hui leur visage de leurs ailes pour ne pas voir une chose si horrible, tournent en versant des pleurs autour du corps divin, et leur deuil plein d'amour, et leur douleur infinie, ajoutent aux

larmes intarissables dont sont baignés les restes de votre fils. »

Mais il semble que le poëte se complaise davantage à toucher les cordes moyennes de la lyre. Où je retrouve la plénitude de son talent, c'est dans quelques *romances* ingénieux, c'est dans une suite de petites pièces anacréontiques où le chocolat est heureusement substitué aux divinités habituelles du vieillard de Téos; c'est dans ces épîtres où les péripéties de la guerre forment un cadre original aux pensées ordinaires du pacifique poëte. Lui-même, dans une ode à sa muse, a marqué avec une rare mesure cette vocation particulière de son talent; traduisons-la :

« Pour apaiser les ardeurs du brûlant août; à l'heure où l'astre lumineux arrivait au zénith, je me recueillis à l'ombre d'un bouquet d'arbres qui croissaient en mêlant leurs têtes sur le bord d'un clair ruisseau; douce et riante retraite qui invitait au repos et me montrait tout à l'entour de charmants horizons, asile, temple secret de la divinité que j'invoque, de celle qui inspire les hymnes mélodieux. Là j'osai, téméraire, toucher les cordes d'or qui, sous les doigts du chantre de Mantoue, remplit les siècles d'admiration. Je voulus chanter la gloire de ces héros fameux qui arrachèrent ma patrie captive au joug du Maure; mais au moment où mes accords allaient troubler le silence, le blond Apollon me dit à l'oreille : « Laisse, ô pasteur d'Arcadie, laisse « l'instrument héroïque à ceux qui aiment les scènes de « la guerre, le deuil et les gémissements. Au berger

« habitant de ces délicieuses vallées, ce qui convient « c'est l'humble chalumeau. Célèbre le Guadalope dont « les flots doux et sonores vivifient ces campagnes, ces « plaines, ces coteaux; chante les fleurs d'avril, les « fruits de l'automne, la vigne amoureuse enlacée à « l'ormeau, les luttes rustiques, les doux propos, les « douces querelles que les caprices de l'amour suscitent « autour des chaumières. »

« Et tu voudrais, ô muse, élever le ton plus haut, sans force pour soutenir ton généreux essor? Ah! n'imite pas l'infortuné jeune homme de qui la mer d'Icare reçut le triste nom... »

Vous le voyez, c'est l'accent d'Horace quand il défend à sa muse de quitter les frais ombrages de Tibur; et le poëte a beau parler des Maures et du Guadalope, il en parle sur le ton contenu de Melendez et dans la langue étudiée de Moratin.

Mais il n'eût été qu'un ingénieux arrangeur de mètres et de rimes si, mêlé aux luttes cruelles de la guerre civile, il n'y eût porté que les préoccupations pastorales d'un Arcade. Il est temps de le suivre dans ces marches haletantes où, à chaque heure et souvent au péril de sa vie, il avait à remplir un devoir sacré; la muse n'était alors pour lui que la discrète et mélancolique confidente des émotions secrètes de l'âme, un de ces amis qu'on aime à retrouver, aux courtes heures du repos, et avec lequel, plus tard, on se plaît à repasser en souvenir par les rudes chemins où l'on s'est traîné ensemble.

Je pourrais traduire une épître datée du camp même

de Castellote, et dans laquelle les incidents d'un siége long et difficile sont racontés avec une émotion qui témoigne de tout l'intérêt que prenait au combat celui qui n'était là que pour en adoucir les suites douloureuses; mais contraint à me restreindre, j'aime mieux faire connaître quelques passages d'une touchante élégie à la mémoire d'un des héros de cette triste guerre, le commandant Barona. Les formes étudiées du récit ne lui ôtent ni la vie, ni le relief; dans un cadre de Gessner, c'est un tableau d'hier où l'on sent battre le cœur d'un témoin ému, d'un compagnon d'armes, d'un ami.

« Suspends tes pas, ô voyageur, et sur ce tapis rustique que t'offre la prairie, prends place à mes côtés. Ne te laisse troubler ni par la vue de ces tombes où reposent les morts, heureux puisqu'ils y trouvent la paix, ni par ces cyprès qui les protégent de leur ombre, et ne crains pas de voir la mélancolie silencieusement assise sur leur tête. A leurs pieds naissent et fleurissent les myrtes et les roses, image naturelle de nos larmes mêlées à nos joies... assieds-toi et du pied de ces saules tu assisteras aux funérailles d'un capitaine sans tache, de l'infortuné Barona...

« Déjà sort de Ares, lieu de triste mémoire, le cortége funèbre qui le conduit à la tombe. Cent lauriers verts couronnent son front pâle, récompense méritée de son héroïque valeur. Hier, il entra dans ce bourg, avec sa troupe triomphante, par le difficile chemin de l'honneur et de la victoire; et aujourd'hui, à la même porte

se présente le noir cercueil chargé du précieux fardeau de sa froide dépouille. Un guerrier manque à Isabelle dans ses phalanges invincibles, et la liberté espagnole a perdu une espérance. L'amitié inconsolable invoque son nom à grands cris, et la nature elle-même semble prendre le deuil. Le soleil qui, à son lever, brillait sur son char éclatant, maintenant voilé se dérobe derrière les nuages...

« Mais déjà la foule consternée se presse dans le cimetière pour voir le soldat illustre qu'on lui a tant vanté. Il arrive pâle, glacé comme la feuille flétrie qui se détache de l'arbre et que le vent impétueux roule et emporte : ses yeux sont obscurcis par les ombres de la mort, ses mains pétrifiées; sa bouche éloquente est muette. Sur sa poitrine repose le fer qui tant de fois, dans la bataille terrible, a brillé pour la patrie et pour la gloire. Avec quelle amertume sincère ses vétérans sanglotent en descendant ses restes mortels dans la fosse ! Déjà l'explosion de la poudre nous avertit que la terre, mère compatissante, l'a reçu dans son sein. Chacun lui envoie un dernier adieu, en mêlant ses larmes au sang de ses glorieuses blessures. Pour le rappeler à jamais aux âges futurs, une simple pierre se dresse sur sa tombe modeste. Adieu, ami adoré, adieu, immortel Barona : que nul pied profane ne foule tes cendres sacrées.

« Et toi, sensible voyageur qui offres à sa mémoire les larmes qui tombent de tes yeux, quitte ce champ de la mort, retourne heureusement dans ta patrie, et puisse

ta pitié y recevoir sa récompense de la bonté du ciel ! »

Je veux laisser le lecteur sur cette impression. Elle lui donnera une idée complète de la manière de don Gaspar Bono Serrano. Cette manière est toute classique ; mais sous une forme trop étudiée peut-être et parfois aussi un peu surannée, le sentiment est jeune et sincère : c'est à ces traits que se reconnaît le poëte.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DON JOSÉ GONZALEZ DE TEJADA.

Le début d'un poëte. — Don José Gonzalez de Tejada. — Sa physionomie. — Un jeune satirique. — Anacréon à Madrid. — *Poésies anacréontiques à la dernière mode.* — Jugements et traductions. 1

FERNAN CABALLERO.

Qui est Fernan Caballero. — Singulière méprise. — Ce que l'on voit de la fenêtre d'un romancier. — Les débuts de Fernan Caballero. — Caractère général de son talent. — Courte appréciation de ses principaux livres. — Ses procédés de composition. — George Sand et Fernan Caballero. 18

DON ANTONIO DE TRUEBA.

Caractère national du Romancero espagnol. — Comment il se continuer. — La poésie est partout en Espagne. — La *Gazette de Bethléem.* — — Les premières années de Trueba. — Son éducation littéraire. — *El Libro de los cantares.* — Analyse et citations. — Caractères généraux. — Comment Trueba entend la chanson. — Heureuse transformation de la poésie espagnole. — Trueba et Fernan Caballero. 36

DON ANTONIO CAVANILLES.

Qui est Antonio Cavanilles. — Un avocat espagnol. — L'Académie de l'histoire à Madrid. — Don Modesto Lafuente. — Comment Cavanilles en'erd

l'histoire de son pays. — Son *Histoire d'Espagne*.— Analyse du premier volume.—L'Espagne romaine, l'Espagne des Goths, l'Espagne des Arabes. — Persistance de l'élément national. — La poésie dans l'histoire. — Mérites divers du nouveau récit. — *Dialogues* de Cavanilles.— Leur caractère particulier. — Traduction. 156

DON ADELARDO LOPEZ DE AYALA.

Succès populaire de la comédie *el Tanto por ciento*. — Ses causes morales. — Portrait de l'auteur. — Premières années de Lopez de Ayala. Sa position au Congrès. — Ses débuts au théâtre. — Ce que c'est que la Zarzuela. — *El Tanto por ciento*. — Analyse et citations. . . . 188

LE FEUILLETON DE MADRID.

Revue littéraire. — Le deuxième volume de l'*Histoire d'Espagne*, par don Antonio Cavanilles. — Le Cid de la poésie et le Cid de l'histoire. — Les *Contes de village*, par don Antonio de Trueba. — Deux nouvelles de Fernan Caballero : *les Dettes acquittées; Noblesse et Vulgarité*. — Mort de Fernandez Baeza. — Le sénateur fabuliste.— Le *Romancero d'Afrique*, par don Eduardo Bustillo. — *La Croix du mariage*. — Eguilaz. — Son éducation. — Ses premières comédies. — *La Croix du mariage*. — Jugement et analyse. 217

DON JOSÉ AMADOR DE LOS RIOS.

Don José Amador de los Rios. — Ses études. — Sa physionomie. — Les savants du seizième siècle. — Premiers travaux d'Amador de los Rios. — Son *Histoire critique de la littérature espagnole*. — Vastes développements de cette histoire. — Analyse du premier volume. — Les lettres latines en Espagne : Lucain, Martial, Florus, les deux Sénèques, Silius. — Les Pères de l'Église espagnole : Orose, saint Léandre, saint Isidore, saint Ildefonse, etc. — Ses poëtes : Juvencus, Dracontius, Prudentius, etc. — Les saints en Espagne. — Caractères généraux de cette histoire. 230

DON MIGUEL AGUSTIN PRINCIPE.

Le peu que l'on sait de Principe. — Les fabulistes modernes de l'Espagne — La Fontaine. — Le recueil de fables de Principe. — Introduction. — Comment il entend la fable. — Mérites divers du recueil.— Traductions. — Post-scriptum. — Mort du poëte. — Ses funérailles. — Détails sur sa vie. — Ses débuts dans les lettres. — *Le comte Julien*. — Une représentation à Saragosse. 256

L'ESPAGNE CONTEMPORAINE ET SES GRANDS HOMMES D'AUTREFOIS.

Culte renaissant de l'Espagne pour ses grands hommes. — Ce qu'elle fait pour le Cid, pour Fernand Cortès, pour Cervantes, pour Christophe Colomb.

Le Cid. — A-t-il existé? — Doutes du docteur Dunham. — Un arrière-petit-fils du Cid. — Casimiro Orense et Alcala Galiano.— Procès singulier. — Les vrais descendants de Rodrigue. — La bonne foi du Cid. — La bataille de Golpejar.

Fernan Cortès. — Où sont aujourd'hui ses os. — Comment et pourquoi ils furent cachés à Mexico.

Cervantes. — Un récent commentaire du *Don Quichotte*, nouvelle et singulière explication philosophique. — Diaz Benjumea et Francisco Tubino. — *L'Estafette de la fée Urgande*. — Examen.

Christophe Colomb. — Son portrait. — Le Colomb des poëtes. — Deux nouvelles statues élevées à Colomb. — La Colombine. — Sa nouvelle galerie. — Histoire de douze armoires. — Les manuscrits de Christophe Colomb. 272

LA CHRONIQUE DE MADRID.

Physionomie politique de Madrid au mois de mars 1863. — Une séance à l'Académie. — Martinez de la Rosa, Gonzalez Bravo et Candido Nocedal. — Les dernières représentations de l'Opéra italien. — Les autres théâtres de Madrid. — Dialogue entre le poëte Eguilaz et un dilettante. — Une imitation du Duc Job, *lo Positivo*. — Traits de caractère national ajoutés par l'arrangeur. — Un bal costumé chez la duchesse de Fernan Nuñez. 330

LE 272e ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE CERVANTES.

Cervantes et Molière. — Pourquoi l'un est honoré, quand l'autre est à l'index. — Les anniversaires de Cervantes à Madrid. — L'évêque de Sigüenza. — Le couvent des Trinitaires. — Les assistants. — La musique du seizième siècle. — Le panégyrique. — Retour à la chapelle du couvent. — Où sont les cendres de Cervantes. — Une épître de lui récemment découverte. — Traduction. 341

L'ANCIEN THÉATRE ESPAGNOL.

Œuvres dramatiques de Cervantes, traduites par M. Alphonse Royer. — Comment Cervantes quitta le théâtre et y revint. — Sa *Numancia*. — Ses intermèdes. — Ses comédies. — Détails personnels à recueillir dans ses pièces. — Théâtre de Tirso de Molina, traduit par M. Alphonse Royer. — Fray Gabriel Tellez. — Sa retraite prématurée au couvent. — Popularité

nouvelle de Tirso. — Comédies mystiques; le *Condenado*. — Caractère profondément espagnol de cette pièce. — Comédies historiques; *la Prudencia en la Mugyer*. — Comédies de mœurs; *la Villana de Vallecas*. — Tirso et Molière. 363

DON GASPAR BONO SERRANO.

Un chapelain poëte. — Physionomie de don Gaspar Bono Serrano. — Son éducation. — Les poëtes aragonais. — Mor de Fuentes. — Le prêtre et le torero. — Un aumônier de régiment pendant la guerre civile. — Le poëte dans les camps. — Alcala de Henares. — Valladolid. — Guadalajara. — Œuvres de Bono Serrano. — Analyse et traductions. . . . 378

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.